



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

SAINTE
CLOTILDE

ET LES ORIGINES CHRÉTIENNES

DE

LA NATION & MONARCHIE
FRANÇAISES

Par le R. P. Fr. GAY

S. M.

PARIS.

LIBRAIRIE DE LA PROPAGATION CATHOLIQUE,

23, rue Cassette, 23.

ÉNAULT ET VUAILLAT,

ÉDITEURS.



BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

V 112 / 1

SAINTE CLOTILDE

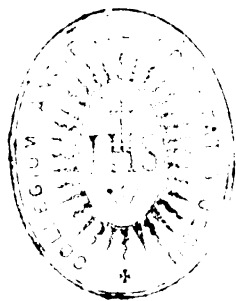
ET LES

ORIGINES CHRÉTIENNES

DE

LA NATION ET MONARCHIE

FRANÇAISES.



Propriété.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Contant-Laguerre.

SAINTÉ
CLOTILDE

ET LES ORIGINES CHRÉTIENNES

DE

LA NATION & MONARCHIE

FRANÇAISES,

PAR LE R. P. FR. GAY,

S. M.

PARIS.

LIBRAIRIE DE LA PROPAGATION CATHOLIQUE,

23, rue Cassette, 23.

ÉNAULT ET VUAILLAT,

ÉDITEURS.

1857.

PRÉFACE.



ON distingue en histoire plusieurs écoles : C'est d'abord l'école *descriptive*. Cette école n'accompagne son récit d'aucune réflexion ; elle se borne au simple narré des événements et à la peinture des mœurs, et laisse chaque lecteur libre de tirer les conséquences des faits racontés.

Cette méthode, appliquée d'une manière absolue, manque d'ampleur et d'élévation, parce qu'elle repousse toute philosophie de l'histoire, et qu'elle lui enlève sa gravité et ses enseignements. Elle en fait, il est vrai, un tableau

plus ou moins ingénieux et intéressant, mais qui manque de vie et laisse l'esprit du lecteur vide et glacé¹. On préfère, malgré ses défauts, un tableau animé et parlant, à un tableau qui ne présente qu'une exhibition chronologique de personnages et de costumes.

Il y a sans doute un écueil à éviter dans la philosophie de l'histoire; celui où l'on tomberait, si l'on voulait juger des événements et des hommes d'une époque, avec les idées d'une autre époque, ou si on voulait les juger à travers ses propres opinions; car ce serait s'imposer à l'histoire et quelquefois la défigurer. « Ce qui, dans tous les temps et dans tous les pays, nuit le plus à la vérité historique, dit M. Thierry, c'est l'influence exercée par le spectacle des choses présentes, et par les opinions contemporaines, sur l'*imagination* de celui qui veut décrire les scènes du passé². »

L'école descriptive ne connaît pas cet excès; mais si elle est précieuse parce qu'elle dit les temps tels qu'ils sont, elle a le tort, nous l'avons dit, de ne tirer de l'histoire aucun enseignement.

¹ V. CHATEAUBRIAND : la *Préface des Études historiques*.

² *Lettres sur l'histoire de France...* Lettre xxv.

La deuxième école historique, est nommée école *rationaliste*; c'est le nom le plus adouci qu'on puisse lui donner, car ce ne serait pas lui faire injure, que de l'appeler *fataliste*.

Cette école écrit l'histoire, en supprimant certains traits qu'elle ne comprend pas ou qu'elle ne veut point comprendre; elle rejette le surnaturel, parce qu'elle ne croit pas à sa *possibilité*; elle reste impassible devant le vice comme devant la vertu, parce qu'elle ne croit en réalité ni au vice ni à la vertu.

Elle ne voit dans les événements que ce que la passion veut y voir.

Cette école rationaliste et si peu raisonnable a opéré les plus déplorables ravages, dans notre siècle. S'unissant aux sciences, à la littérature et aux arts, pour détruire la notion de Dieu et de la Providence, faisant dépendre les événements d'une force fatale et inconnue, qui enlève aux hommes leur libre arbitre; ne considérant les hommes eux-mêmes que comme de vulgaires instruments; retenant l'esprit des lecteurs attaché au monde présent et lui cachant les liens qui l'unissent au monde futur; cette école, véritable conspiration contre la vérité, a détruit l'histoire elle-même.

Aussi, dans quelle situation se place-t-elle

en présence des saints du Catholicisme? comment raconte-t-elle leur vie, quand elle les rencontre sur son chemin? Ou bien elle ne daigne pas s'en occuper, ou bien elle en parle comme de personnages historiques qui ont rempli un rôle tout humain, quand elle ne les représente pas comme des fanatiques, des obscurantistes, des ennemis publics. Ou, si par hasard elle leur accorde quelque honneur, « trop souvent, par compensation, elle entoure leur gloire de tant de suppositions peu honorables, que ces saints personnages finissent par n'être que d'insignes ambitieux ou des hypocrites ¹. »

Il y a enfin une troisième école. Celle-ci est plus profonde et plus sérieuse, parce qu'elle s'aide des lumières philosophiques; plus juste, parce qu'elle ne sacrifie jamais la vérité; plus grande, parce qu'elle respecte la dignité de Dieu et celle de l'homme: c'est l'école historique *chrétienne*. Dans l'histoire générale, elle ne s'écarte point de ces deux grands principes: la Providence et la Révélation ². Chez les hagiographes, en particulier, elle s'exprime avec conviction et avec

¹ GORINI. *Défense de l'Église*. Tome I, INTRODUCTION, page vi.

² Nous n'hésitons pas à affirmer que la première condition, pour bien comprendre l'histoire, c'est d'être chrétien.

simplicité. On sent que ces historiens ont étudié, admiré ceux dont ils parlent; on sent qu'ils croient à leurs saints, qu'ils se sont, en quelque sorte, passionnés pour eux; que leurs vertus ont trouvé de l'écho dans leur âme, et qu'ils veulent les imiter et les faire imiter par d'autres..... Ils sont artistes, et artistes consommés, quelquefois; on sent que, comme le peintre de Fiésole, qui peignait à genoux les traits du Sauveur, ils ont écrit, à genoux aussi, la vie de leurs saints, et quelquefois en arrosant de leurs larmes, la page que leur plume écrivait..... Ils n'ont pas, il est vrai, comme nos modernes historiens, le talent de la mise en scène; ils ne font pas éclater des coups subits, et n'étonnent point par des rapprochements étudiés; mais leur naïf récit n'est pas sans âme, ni vivacité dramatique; leur regard, qui tient de celui de l'aigle et de celui de la colombe, a pénétré dans le cœur de celui qu'ils dépeignent, et le tableau qu'ils en font revêt une noblesse, une ampleur, et surtout une vérité, qui va toujours au cœur.

Tout au plus, peut-on leur reprocher trop de bonne foi et l'absence de critique historique, quoique le jansénisme et le rationalisme aient singulièrement exagéré cette accusation; nous

avons le droit de le dire, puisque aujourd'hui, grâces à Dieu, la véritable science reconstruit ce qu'ils ont démolì, il y a plusieurs siècles. Quel étonnement et quelle joie, de voir repa-
raître ces histoires qu'on était parvenu à nous donner, comme de pieuses inventions; de voir rendre à nos saints des écrits que l'on nous donnait comme apocryphes. Nous nous sentons fiers de penser que les siècles de foi n'ont pas été des siècles de crédulité, et que jamais la sagesse de l'Église ne laissa l'erreur se glisser parmi les fidèles, même en des choses qui n'atteignent point substantiellement nos croyances¹.

¹ « Les révolutions ne changent pas seulement les institutions, elles oblitérent encore profondément le vrai sens des mots — miroir des choses. Il arrive un moment où ces abus étant embrassés par tous, en raison de la force de l'habitude — cette seconde nature — toutes les notions sont tellement perverties, que les dénominations les plus rudimentaires et les plus faciles à comprendre, ne sont pas même révélées aux esprits cultivés, victimes de l'erreur, du mensonge ou du préjugé commun..... Eh quoi ! nous disaient dernièrement des personnes plus timorées qu'instruites : — Vous publiez toutes ces légendes dont les bréviaires et les liturgies modernes ont fait justice ! Prenez garde, il y a longtemps qu'on a reconnu le peu de fondement de ces vieux récits, bons tout au plus pour charmer la piété trop crédule et peu éclairée de nos pères : c'est-à-dire que, pour ces esprits, *légende* est synonyme de *fable*, d'*invention*, de *mensonge* même ; et là-dessus, quelques lecteurs d'ouvrages sans valeur, nous rapportent, avec une gravité risible, l'opinion d'un auteur du xvi^e siècle, lequel ne voit dans les *légendes*

Ah ! reparaissiez légendes saintes, toute empreintes de poésie et de vérité ! faites-nous sentir les suaves parfums qu'exhalaient les vertus de nos saints, que vous semblez avoir conservés, malgré les siècles !...

Telle est notre école, et tels sont les modèles que nous voulons suivre, dans nos études sur les saintes reines de France¹ !

Puissions-nous les imiter bien fidèlement.

Toutefois, payant un juste tribut à la critique historique, dont nous reconnaissons la valeur, nous ne procédons qu'avec l'autorité du témoignage des contemporains ou de ceux qui les suivirent², abandonnant tous les faits

qu'une série d'amplifications monastiques dont les mieux réussies ont régné trop longtemps dans les livres liturgiques du moyen âge.

Un mot suffira, nous l'espérons, pour apprendre à ceux qui ne l'ont jamais su et à le réapprendre à ceux qui l'ont oublié, que l'on a toujours — dès la plus haute antiquité — entendu par *légende* la vie d'un martyr ou d'un saint, dont on faisait l'office et qu'elle était ainsi nommée, parce qu'en devait la lire, *legenda erat*, dans les leçons (lectiones a *legendo*) de matines (BARTHÉLEMY. *La vie de tous les saints de France.*)

¹ L'histoire de sainte Clotilde ouvre la série du travail que nous avons entrepris sur les saintes reines de France.

² Nous croyons devoir placer ici une observation sérieuse. Pour ce qui est des noms germaniques, faut-il leur restituer leur orthographe primitive, ou bien accepter celle que leur ont donnée les historiens des derniers siècles ? La raison semblerait, ainsi que les exigences historiques, demander l'orthographe primitive : mais nous

qui ne nous semblent pas revêtus d'une autorité historique suffisante.

Mais, afin de ressembler un peu aux hagiographes d'autrefois, et pour ne pas demeurer trop au-dessous de la pieuse et noble tâche que nous avons entreprise, nous nous sommes efforcé de réaliser les conditions intellectuelles et morales nécessaires à ceux qui écrivent la vie des saints et que l'illustre évêque d'Orléans énumère avec tant d'autorité, dans sa lettre à M. Bongaut, l'historien de sainte Chantal, et dont nous citons ici quelques fragments.

« Vous avez eu, lui dit-il, la passion de la vérité, vous avez cherché à reproduire, avec toute l'exactitude possible, le modèle qui était sous vos yeux, bien persuadé, et avec raison, que, si vous parveniez à être vrai, vous seriez assez éloquent. »

« Les saints, en effet, sont les chefs-d'œuvre de la grâce. Dieu met en eux une céleste beauté, une élévation et une grandeur auprès des-

croyons qu'il y a prescription en faveur de la nouvelle manière d'écrire ces noms, et que revenir à l'ancienne orthographe ce serait peut-être s'exposer à trouver un peu de répulsion chez la généralité des lecteurs. (Voir dans les *Lettres sur l'Histoire de France*, par AUGUSTIN THIERRY, une observation fort judicieuse sur ce sujet, et qui conclut dans le même sens.)

quelles pâlisent toutes les fictions de l'imagination; et le meilleur moyen pour être ému et pour émouvoir, c'est de les considérer longtemps de très-près, et de les peindre tels qu'ils sont. »

« Ce qui rend tant d'historiens faux et froids, c'est qu'ils regardent le saint de trop loin. Ils ne l'étudient pas à fond, en détail, avec zèle, avec amour, avec ardeur. ¹ »

« Il faudrait savoir s'imposer de graves labeurs, et, à force de recherches, d'efforts lents et patients, en descendant dans les bibliothèques, en fouillant les archives, en suivant toutes les traces du saint, le retrouver, le voir, l'entendre tel qu'il fut aux jours de sa vie mortelle.

« Voilà la vraie méthode. Elle demande du temps, des veilles, des fatigues, des voyages même, une longue et attentive contemplation. Mais heureux ceux qui ne reculent pas devant ces difficultés! ils découvrent l'âme des saints, et, comme là se trouve la beauté suprême, ils les aiment et les font aimer ². »

« C'est là ce qui manque le plus souvent aux

¹ *Histoire de sainte Chantal*, page xi de la lettre de Monseigneur l'évêque d'Orléans.

² *Ibidem*, page xii.

vies des saints, et pourquoi il y en a tant de si médiocres. Elles ne sont pas écrites *avec amour*.

» Or le peintre, l'historien par excellence, c'est l'amour.

» Pour peindre, pour raconter, il faut avoir lu, non des yeux toujours, mais du cœur.

» De ceux à qui il manque ce sens mystérieux, on peut dire : *Ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent pas*.

» La figure du saint passe devant eux dans les vieilles chroniques, dans les poudreux infolios; mais ils ne la saisissent pas au passage, ils ne la ressuscitent pas vivante et vraie au regard de l'âme, parce qu'ils sont dépourvus de cette seconde vue du cœur, que rien ne supplée, et dont l'amour seul, l'enthousiaste amour, a le secret.

» Et de même qu'ils n'ont pas vu réellement par cette mystérieuse divination de l'amour le saint qu'ils veulent raconter, de même l'inspiration leur fait défaut pour le peindre. De là une froideur inévitable : n'ayant pas en eux la flamme, comment la jetteraient-ils dans leurs récits et dans l'âme de leurs lecteurs? Ils n'aiment pas, et ils ne font pas aimer ¹. »

¹ *Hist. de Ste Chantal*, p. xxvi de la lettre de M^{sr} l'évêque d'Orléans

Il nous semble cependant qu'il est facile d'aimer les saints dont on raconte la vie; parce qu'il nous semble facile de laisser son âme s'abandonner à l'admiration, à l'enthousiasme, quand elle se trouve en présence de ces saints que Dieu a tant aimés, qu'il a formés avec une sorte de prédilection, en qui ses propres grandeurs se révèlent si bien, oh! comment ne pas aimer les saints ¹?

« Il n'y a rien de plus beau sous le soleil, dit le cardinal Pitru, que le développement d'une pensée de prédestination, s'accomplissant dans le temps, malgré tous les obstacles, avec le libre concours d'une créature intelligente et infirme, associée à l'œuvre de Dieu. N'y eût-il, à travers tous les âges, qu'une seule âme qui remplit ainsi sa fin, les siècles seraient bien dépensés, et Dieu se reposerait avec plus de joie, que lorsqu'il eut tiré le monde du néant : La formation des saints est le suprême effort des siècles présents et futurs.

« L'historien qui n'en tient pas compte, est sourd et aveugle : il n'a rien entendu dans les desseins de Dieu; il n'a rien vu dans le plan

¹ Voir dans le Prologue de la *Vie de saint Éloy* par saint Ouen, une pensée qui a trait à l'avantage d'étudier la vie des saints.

de l'univers. Là, est le seul spectacle vraiment digne de Dieu, des anges et des hommes ¹. »

Ce spectacle, nous nous sommes efforcé de le reproduire, après l'avoir admiré nous-mêmes, convaincu qu'en écrivant les louanges des saints, c'était la gloire de Dieu que nous célébrions.

Sainte Clotilde, reine de France, dont nous venons d'écrire la vie, se trouve placée aux origines de la nation et de la monarchie françaises, et nous ne pouvions éviter de faire aussi l'histoire de ces origines.

Nous y étions obligé d'abord, comme historien.

« On a eu trop souvent tort d'isoler tellement le saint de tout ce qui l'entoure, dit encore l'évêque d'Orléans ², qu'on ne sait plus, en lisant les vies écrites de cette sorte, à quelle époque et à quelle société le saint appartient, s'il est ancien ou moderne, contemporain d'Henri IV ou de saint Louis. La critique moderne nous a initiés à une méthode meilleure et plus large. On aime aujourd'hui à placer un personnage dans le milieu où il a vécu, et

¹ *Histoire de saint Léger*, Introduction, page LXXX.

² Voyez la Lettre déjà citée, page xiv.

à grouper autour de lui les principaux faits de son siècle. »

Mais notre qualité de Français et de chrétien nous faisait un devoir bien plus rigoureux encore de raconter les grands événements qui ont accompagné la naissance de notre nation et de sa monarchie.

Dieu a beaucoup aimé la France; il lui a donné, à son origine, une sainte reine dont il a fait l'instrument de sa grâce, puisque c'est par elle qu'il a converti Clovis et les Francs. Pour la France, Dieu a multiplié les miracles, il a rendu ses armes victorieuses, il lui a donné la foi, il a glorifié son nom parmi les nations, et ses rois parmi les rois.

Pouvions-nous méconnaître les événements qui se rapportent à ces bénédictions, et pouvions-nous les passer sous silence?

Il y a parfois un grand avantage pour l'esprit et le cœur d'un homme, à remonter jusqu'à ses origines de famille, à étudier les vertus de ses ancêtres, à énumérer les bénédictions qu'ils reçurent de la Providence.

Il y a quelquefois aussi pour les peuples un gage de force et de régénération, dans l'étude de leurs origines. Car si ces origines manifestent l'action de la Providence, si elles rap-

pellent de grandes vertus; ils admirent, et remercient Dieu; puis ils comparent les temps passés avec les temps actuels, et s'ils sont contraints de reconnaître que les antiques traditions ont disparu, que les mœurs ont dégénéré, qu'il y a une distance sans mesure entre le passé et le présent, quelquefois ils s'en attristent, ils sentent le besoin de revenir aux vertus antiques, et font quelques efforts dans le sens de la régénération.

Et cependant qui donc aujourd'hui, en France connaît nos origines dans leur vérité? quel est celui qui sait ce qu'elles doivent à la Providence et à la Foi chrétienne?

Hélas! deux choses ont conspiré contre nous : le silence et la calomnie!...

Qu'on interroge nos histoires écrites depuis près de deux siècles, et l'on verra quelle épouvantable conspiration les a inspirées.

Nous n'avons pas la prétention de réagir ici dans la mesure qui serait nécessaire, et de faire ainsi triompher la vérité historique; il faudrait pour cette lutte d'autres armes et d'autres mains que les nôtres. Mais si nous n'aspirons pas à de tels résultats, nous voulons du moins essayer de faire une bonne action, et c'en est une que de travailler à rappeler

à sa patrie quelques-unes de ses gloires les plus pures, dût-elle n'y faire aucune attention. .

Il en sera de cette œuvre ce que Dieu voudra. Si elle passe inaperçue, et c'est là son sort probable, nous conserverons dans notre cœur la joie d'avoir tenté une bonne action ; si elle fait naître d'autres œuvres plus magistrales, plus concluantes et plus efficaces, nous nous en féliciterons, et ce qui leur reviendra de succès, nous réjouira sincèrement. Encore une fois, nous abandonnons tout à la Providence, et c'est là le bénéfice le plus net que nous ambitionnons.

Il pourrait se faire que quelques erreurs se fussent glissées dans notre récit, que certaines citations ne soient pas absolument exactes, mais nous savons que c'est là le sort des œuvres de cette nature, et nous profiterons, pour l'avenir, des observations qui nous seraient faites à cet égard.

Il nous reste un devoir à remplir : celui de remercier les personnes qui ont daigné nous abandonner certains documents dont nous avons fait usage, et celles qui ont bien voulu nous aider dans les recherches qui nous étaient nécessaires.

Paris, 19 mars, fête de saint Joseph, 1867.

INTRODUCTION.



Sanctificatus est enim vir infidelis per mulierem fidelem.

L'époux infidèle est sanctifié par la femme fidèle.

(1^{re} AUX CORINTHIENS, ch. VII, v. 14.)

La femme chrétienne est ce flambeau resplendissant qui répand autour de lui la lumière de la foi dans toute la maison, et éclaire tous ceux qui l'habitent.

(Le R. P. VENTURA DE RAULICA.)

Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple, il ne vous gardait pas ?

(ESTHER, acte I^{er}, scène 3^e.)

LES FEMMES CHRÉTIENNES

DES CINQ PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE.



PREMIÈRE PARTIE.

LE Catholicisme est une grande école de respect. Si l'humanité aujourd'hui respecte l'épouse et la mère, l'enfant et le pauvre, c'est au Catholicisme que nous le devons : le paganisme ne soupçonna pas même la possibilité d'un pareil sentiment.

De leur côté, ces êtres si faibles, ces êtres dont l'influence semble si peu sérieuse, peuvent beaucoup pour l'extension et la gloire du Catholicisme. L'expérience ne permet pas le moindre doute à cet égard ; et celui qui étudie l'histoire des origines de la foi dans le monde, remarque avec surprise et admiration, que les épouses des personnages importants qui ont participé au mouvement religieux des premiers siècles, en ont été presque toujours les

moteurs providentiels. Ce fait s'est produit au centre de la barbarie aussi bien qu'au centre de la civilisation.

Joseph de Maistre a remarqué « que si le Christianisme protège la femme, la femme, à son tour, a le privilège de protéger la loi protectrice à un point qui mérite beaucoup d'attention. On serait même tenté de croire, ajoute-t-il, que cette influence tient à quelque affinité secrète, à quelque loi *naturelle*. Nous voyons le salut commencer par une femme annoncée depuis l'origine des choses. Dans toute l'histoire évangélique, les femmes jouent un rôle très-remarquable, et dans toutes les conquêtes célèbres du Christianisme, faites tant sur les individus que sur les nations, toujours on voit figurer une femme ¹. »

Châteaubriand observe à son tour qu'« Entre les grands changements opérés dans l'ordre social par le Christianisme chez les Barbares, il faut remarquer principalement l'émancipation des femmes, qui reprirent leur rang dans la vie civile et sociale ². »

Nous ajouterons que non-seulement elles reprirent ce rang, qui leur était dû en justice, mais qu'elles s'élevèrent du sein de la corruption et de l'avilissement où le paganisme et la barbarie les avaient plongées, pour se placer dans la voie de la charité, de la modestie, de l'apostolat et du martyre, vertus dont le Christianisme les avait désormais rendues capables.

Cependant cette transformation était difficile, elle était même humainement impossible, parce qu'elle avait à réagir contre des préjugés invétérés et des mœurs dissolues; contre le despotisme, et cette perversité dont tous les hommes portent le germe et qui alors, loin d'être maîtrisée, se développait avec tous les excès d'un besoin insatiable. Cette

¹ *Les soirées de Saint-Petersbourg.*

² *Etudes historiques*, tome I, page 90 et page 145.

transformation fut un miracle ; et quand nous n'en aurions pas d'autres pour démontrer la divinité du Christianisme , il suffirait, pour convaincre un esprit vraiment philosophique ou simplement dégagé de tout préjugé.

Avant de raconter la vie des saintes Reines qui se trouvent au berceau de la foi en France : sainte Clotilde, sainte Radegonde et plus tard sainte Bathilde , il convient d'énumérer quelques-uns des faits héroïques , accomplis par les premières chrétiennes , qui provoquèrent leur sainte émulation ; car il n'est pas douteux qu'en entendant raconter l'histoire de ces saintes femmes , elles n'aient résolu de les imiter, après les avoir admirées.

Nous serons ainsi conduits , par un acheminement naturel et chronologique , à étudier ces grandes chrétiennes qui embellirent le trône de la France et contribuèrent si puissamment à développer sa foi , comme elles avaient contribué à développer sa puissance et sa gloire.

Spectacle consolant et admirable : il arrive un moment où la Providence , pour accomplir l'œuvre de la régénération religieuse et morale du monde , dédaigne les peuples civilisés ; elle laisse les Romains , si puissants cependant , pour tirer d'un pays presque inconnu , un peuple , jeune c'est vrai , mais idolâtre et barbare ; et ce peuple , qu'il destine à devenir l'instrument de sa miséricorde en Occident , doit aux épouses de ses premiers rois , une partie des bienfaits de l'apostolat chrétien.

Ce ne fut pas cependant sans efforts qu'elles y réussirent.

Sans doute, comme souvenir de son ancienne dignité , la fille de la Germanie avait conservé parmi les siens un mystérieux caractère de grandeur qui lui donnait une véritable influence sur leurs décisions politiques et guerrières. Elle sentait parfois toute sa puissance et sa dignité , et s'en servait pour pousser le soldat sur le champ de bataille, ou

même, quoique plus rarement, pour triompher du sauvage courroux des vainqueurs sur le point d'immoler leurs prisonniers. Sans doute ces peuples guerriers regardaient leurs épouses, « comme les compagnes nécessaires de leurs aventures et de leurs périls ; ils avaient des guerrières, des vierges, des prophétesses¹. » Au fond de leurs forêts, les prêtresses des dieux exerçaient un empire absolu ; à la veille des grands événements, au moment de commencer une bataille, ou de se lier à une peuplade voisine par de solennels serments, ces Barbares les consultaient comme des oracles. Sous la tente ou sous la hutte, en marche ou en repos, les chefs de famille avaient recours aux lumières de leurs épouses ; car, dit Tacite, « ils pensent qu'il y a, dans les femmes, quelque chose de saint et d'inspiré, ils ne méprisent pas leurs conseils, et font cas de leurs réponses². »

Les Barbares n'étaient donc pas étrangers à cet instinctif respect dont les femmes étaient l'objet de la part des peuples civilisés, malgré le joug humiliant qui, d'ailleurs, pesait sur elles, et la réprobation qui les faisait regarder comme des êtres dégradés. Mais, hâtons-nous de reconnaître que ces hommages rendus à la mère de famille et à la vierge consacrée au culte des dieux, « étaient plutôt chez eux des instincts que des principes³, » et que la fille et la mère n'en sentaient pas moins leur infériorité et leur assujettissement d'esclaves. Parfois même, dans l'enivrement de leurs victoires, ces Barbares s'acharnaient contre elles avec un raffinement de cruauté. Saint Grégoire de Tours raconte que les Thuringiens firent périr plus de deux cents jeunes filles, en les attachant par les bras à

¹ OZANAM. *La civilisation au v^e siècle*, tome II, page 74.

² TACITE. *De mor. Germ.*, c. 8.

³ MONTALEMBERT. *Les Moines d'Occident*, tome I, page 34.

plusieurs chevaux qui, pressés par les aiguillons, s'échappèrent chacun de leur côté et déchirèrent ces malheureuses en morceaux; qu'ils en étendirent d'autres sur les ornières des chemins, les clouèrent en terre avec des pieux, firent passer sur elles des chariots pesamment chargés, et les livrèrent ainsi, en pâture, aux oiseaux de proie et aux bêtes fauves¹.

On verra même, lorsque le Christianisme aura pénétré chez les Barbares et aura transformé leurs mœurs, ceux qui l'auront fui ou repoussé, conserver, à côté de la civilisation chrétienne, toute leur férocité et leur fanatisme. Puisqu'on dit que les bandes qui descendirent en Italie, sous la conduite de Théodebert, pour vendre leurs services aux Goths et aux Grecs et les trahir tour à tour, offrirent des sacrifices humains, et au moment de passer le Pô, y jetèrent, comme prémices de la guerre, des femmes et des enfants égorgés².

L'histoire rencontre donc, chez les peuples de la Germanie, des traits de barbarie, mêlés à de respectueux sentiments.

Heureusement, la Providence saura utiliser les vertus naturelles qui se rencontrent chez ces peuples et plus particulièrement chez les Francs, les transformera, les rendra de plus en plus parfaits, et, profitant de ce vague besoin de respect qu'ils ont pour leurs mères et leurs épouses, elle en fera des instruments de conversion vers le Christianisme. Il en résultera plus tard une sorte de reconnaissance chez les fils de ces guerriers; reconnaissance d'où sortira un jour la chevalerie : car, personne ne le contestera, nos chevaliers sont bien de la race des Francs chrétiens et civilisés ?

¹ *Gest. Franc.*, lib. III, cap. 7.

² OZANAM. *La civilisation chrétienne chez les Francs*, t. II, p. 76.

Il appartenait donc au Catholicisme d'étouffer les instincts barbares, pour créer la force de la faiblesse, cette force admirable qui se rencontre dans l'âme des femmes chrétiennes. Quelle autre action en effet, aurait pu accomplir une telle œuvre? Était-ce la civilisation romaine qui, marchant sur les pas des légions impériales, allait s'implanter à la suite de leurs conquêtes? Mais cette civilisation usée par sa propre corruption, cette civilisation qui n'estimait que la force et accablait de sa main impitoyable ceux qu'elle ne faisait pas mourir par ses vices, que pouvait-elle sur un peuple jeune, généreux et disposé à se laisser discipliner? Rien, que hâter sa chute en le faisant passer, presque sans transition, du berceau à la tombe, au contact de sa propre dissolution.

Ah! si les Francs n'avaient eu pour maîtres et modèles que les Romains, ils n'auraient pas vécu longtemps. Comme tant d'autres, ils auraient grossi le flot courant aux abîmes, et, à leur place, un peuple plus heureux, formé par le Christianisme, aurait eu la mission de refaire la société d'alors, et d'établir, sur les débris de l'empire romain, l'empire spirituel de l'Église.

Pourquoi vient-on nous vanter aujourd'hui la civilisation romaine? pourquoi s'efforcer de la rétablir, en la proclamant l'idéal du bonheur et du progrès pour les peuples? Fasse la Providence que cette étrange aspiration ne devienne jamais une réalité! Au milieu des maux qu'elle reproduirait, nous verrions une fois de plus reparaître ce que le Christianisme a détruit : le despotisme de la force, l'abaissement de l'homme et l'avilissement de nos mères!

La civilisation romaine, nul ne l'ignore, était empreinte de despotisme et de corruption; par conséquent, elle était incapable d'inspirer l'honneur pour la femme, et de l'honorer à ses propres yeux. Les mœurs romaines avaient détruit la vie et les vertus de la famille; les époux ne

savaient plus se respecter, l'intérêt de la fortune ou du plaisir maintenait seul une union qu'ils détruisaient quand cet intérêt avait disparu. Les hommes n'avaient pas voulu que les femmes fussent leurs égales; mais l'histoire nous assure qu'à Rome, elles avaient trouvé le secret de les égaler, de les surpasser même, par leurs vices. Elles poussaient les désordres de l'intempérance et de la cruauté à des limites que l'on ne peut indiquer, sans rougir; il n'est permis qu'à un Juvénal d'en faire le récit.

Dans ces conditions, quelles ressources de grandeur pouvait donc offrir la civilisation romaine aux peuples qu'elle subjuguait? Aucune : les Barbares, païens et idolâtres, étaient plus grands et plus respectables que leurs vainqueurs. Nos ancêtres, les Francs venus du Nord pour s'implanter dans la Gaule et se mêler aux sujets de Rome, n'avaient à en recevoir que des leçons corruptrices, et leurs épouses n'avaient qu'à en attendre un joug rendu plus pesant et plus odieux par l'union de la barbarie et de la civilisation. Heureusement, le Christianisme attendait les Francs, pour les transformer en éclairant leur intelligence et en adoucissant leur cœur, en offrant à leurs épouses toutes les élévations et les joies qui découlent de sa doctrine et de ses préceptes.

Ces bienfaits furent donnés aux Barbares, par l'Empire lui-même, grâce à l'action mystérieuse de la Providence, qui en fit le propagateur de la vérité. L'Empire portait le Christianisme dans son sein, il y avait des chrétiens parmi le peuple, au milieu des patriciens et jusque dans les rangs des légions. La conquête romaine était partout suivie par la prédication de l'Évangile : c'est là ce qui nous explique comment les Barbares entendirent la voix des apôtres et celle des évêques; comment ils sentirent les influences de la foi s'exercer parmi eux, adoucir leurs mœurs et transformer leurs institutions.

C'est alors que les femmes comprirent, comme par instinct, que leur caractère et leur situation allaient se modifier et grandir, qu'elles étaient destinées à remplir un rôle magnifique dans le développement de la civilisation chrétienne. Clotilde, qui va s'asseoir sur le trône de France, sera dirigée par saint Remi, et elle convertira Clovis; sainte Radegonde, que Clotaire confiera à des mains chrétiennes, réagira avec douceur mais avec force contre le caractère farouche de son époux, et ira s'enfermer dans le cloître, afin de prier et de s'immoler pour la France et ses rois.

La Germanie verra donc, comme l'avait vu l'empire romain, le Christianisme détruire l'oppression dont les femmes sont l'objet, et leur inspirer les vertus dont seul il a le secret.

Ce miracle de régénération n'est point nouveau dans le Catholicisme, il n'est que la continuation de l'œuvre commencée par le Sauveur lui-même, qui, au milieu de ce peuple juif si orgueilleux et si dur, avait le premier parlé le langage de la douceur et de la consolation à ces malheureuses partout persécutées.

Cette réhabilitation se manifesta d'abord en Marie, à qui l'ange parla en ces termes : *Je vous salue, pleine de grâces, vous êtes bénie entre toutes les femmes!*... Pourquoi ce respect? c'est que Marie était la nouvelle Ève, la Vierge immaculée qui avait écrasé le serpent sous son pied vainqueur; c'était elle qui donnait aux hommes un Rédempteur, commandait à Dieu lui-même par ses droits maternels, présentait l'exemple des plus grandes vertus, montait au Calvaire pour unir ses douleurs et ses expiations aux douleurs et aux expiations de Celui qui sauvait le genre humain !!! Et en présence de tant de grandeur et de tant de souffrances, il était impossible que l'humanité ne sentît pas que cette femme réhabilitait son sexe, et que

désormais, à cause d'elle, la protection et le respect étaient dus à toutes les femmes.

Si maintenant nous suivons les pas de Jésus, il nous sera facile d'observer qu'il parle et agit sans cesse, sous l'impulsion de ce double sentiment. Un jour, nous le voyons assis sur le bord d'une fontaine, demandant à boire à une femme qui était venue puiser de l'eau ; il s'entretient avec elle, il lui révèle ses faiblesses et ses fautes avec une pénétration divine et une bonté paternelle ; puis il la convie au repentir et à la pénitence.

Un autre jour, il chasse ignominieusement des accusateurs sans pitié, qui demandaient le supplice d'une femme coupable ; et lui adressant la parole avec bonté, il l'invite à se retirer et à ne plus pécher.

Un autre jour encore, pendant son repas, une pécheresse fameuse dans la cité, vient à lui pénétrée de repentir. Elle fait couler sur ses pieds des parfums, auxquels ses larmes se mêlent, elle attend sa sentence, disposée à vivre ou à mourir. Jésus attendri à ce spectacle d'humiliation et d'amour, s'écrie avec bonté, en la montrant à ceux qui s'étonnent de sa bienveillance : *Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé.*

Que de fois, depuis ce jour, Jésus a renouvelé cette scène d'infinie miséricorde !

On aime aussi à se souvenir de ces deux sœurs, Marthe et Marie, que Jésus visitait quelquefois ; leurs noms, que que la piété chrétienne regarde comme l'expression de la vie active et de la vie contemplative, rappellent toutes les œuvres qu'enfantent le zèle et la charité, ainsi que les immolations et les sacrifices que s'imposent les grandes âmes. Marthe et Marie ont survécu dans ces femmes généreuses qui se dévouent au sein de la famille, parmi les petits enfants, dans les hôpitaux, sur les champs de bataille ou bien au fond des solitudes et des monastères.

Jésus aimait donc à visiter Marthe et Marie, et à s'associer à leurs douleurs : un jour il pleura avec elles sur la mort de leur frère Lazare ; il poussa même la générosité, afin de les consoler, jusqu'à faire un miracle, en le rappelant du tombeau.

Tel fut le Sauveur, à l'égard des pécheresses et des saintes femmes qui se rencontrèrent sur son chemin. Le respect affectueux dont il les entoura nous révèle à la fois leur dignité et les œuvres que la Providence leur destinait. Une bonté et une miséricorde si grandes ne pouvaient demeurer stériles dans le cœur de celles qui en étaient l'objet. Avides de manifester à Jésus leur reconnaissance, elles *le soutenaient de leurs biens et le suivaient afin de le servir*¹. Les premières elles l'ont protégé contre ses ennemis, les premières elles ont proclamé sa divinité, et quand on l'accusa de chasser les démons, au nom du démon lui-même, Marcelle, la gouvernante de sainte Marthe, s'écria en présence de tout le peuple : *Heureux le sein qui vous a nourri*².

« Ainsi dans cette circonstance solennelle, tandis que les hommes se taisent, il ne se trouve qu'une femme qui ait le courage de confesser publiquement le Seigneur. Les hommes l'accusent et la femme le défend ; les hommes l'insultent et la femme l'adore ; les hommes veulent le faire passer pour un ministre de Satan et la femme le proclame Fils de Dieu, se fait son premier confesseur, son premier apôtre et son premier évangéliste³. »

¹ *Et aliae multæ, quæ ministrabant ei de facultatibus suis* (Luc, VIII). *Mulieres multæ quæ secutæ erant Jesum à Galilæâ, ministrantes ei* (MATTH., XXVII).

² Luc, XI.

³ Le Père VENTURA. *Apostolat de la femme catholique*, tome I, page 246.

Le Maître a donné l'exemple, les disciples marcheront sur ses traces et reproduiront sa conduite; et s'ils rencontrent les mêmes obstacles, ils seront secondés par les mêmes auxiliaires. Il est évident, dit Fleury¹, que comme Madeleine et les autres Marie l'avaient pratiqué à l'égard du Seigneur, de pieuses et saintes femmes suivaient aussi les apôtres pour les servir, les faire connaître et les défendre, partageant ainsi leurs travaux et facilitant leurs succès apostoliques. La femme catholique a donc pris une grande part à la propagation de l'Évangile et à l'établissement de l'Église.

Qui ne se souvient de cette chrétienne de Joppé, nommée Tabite, remplie du mérite des bonnes œuvres et des aumônes qu'elle faisait²? Saint Pierre touché par les prières des pauvres qu'elle soulageait, la rappela du tombeau et la rendit aux pauvres qui la pleuraient.

En arrivant à Rome, le prince des apôtres fut accueilli par Priscille et ses deux filles, Pudencienne et Praxède; elles en reçurent comme récompense, le bienfait de la foi. Plus tard, les deux sœurs se consacrèrent au Seigneur par le vœu de virginité et de pauvreté, après avoir donné tous leurs biens au chef de l'Église³.

Saint Pierre avait déjà été soutenu dans son apostolat en Orient, par sainte Pétronille; saint André par Maximille; saint Matthieu par Iphigénie, la fille du roi, et saint Philippe par ses deux filles⁴.

Saint Paul, le grand apôtre, ne dédaigna pas ces saintes auxiliaires de la prédication évangélique, et en commençant son apostolat parmi les Gentils dans la ville de Philippe, ce fut une marchande de pourpre, nommée Lydia, qui, la première, se convertit à la foi et reçut le baptême

¹ *Hist.*, livre I, page 46. — ² *Act. Apost.*, IX. — ³ *Brev. rom.*, 19 mai. — ⁴ *Alap. in Epist.*, D. PAULI.

de ses mains¹. Remplie de reconnaissance pour ce bienfait, Lydia supplie saint Paul et ses compagnons d'accepter sa maison et ses richesses : « Si vous me croyez fidèle à Jésus-Christ, disait-elle, venez, je vous en prie, choisissez ma maison pour le lieu de votre demeure². » Cette maison fut depuis lors consacrée au Seigneur et abrita la chrétienté naissante de Philippe, à laquelle dix ans plus tard saint Paul écrivit une admirable lettre, toute pleine d'estime et de reconnaissance³.

En arrivant à Corinthe, c'est aussi par une femme nommée Priscilla que le même apôtre fut accueilli⁴. Après sa conversion, Priscilla porta le dévouement jusqu'à l'accompagner à Éphèse, où elle le protégea contre la sédition que Démétrius avait soulevée pour le perdre.

« On sait que c'est une femme, sainte Phében, que saint Paul chargea d'apporter, de Grèce à Rome, son *Épître aux Romains*, ce premier commentaire de l'Évangile, ce chef-d'œuvre d'exposition du dogme chrétien. En parlant de cette femme aux fidèles de Rome, à la fin de la même lettre, saint Paul leur dit : « Je vous recommande Phében qui est dans le *ministère de l'Église*⁵. » Il en est de même d'Évodie et de Syntichen, car saint Paul dit qu'elles ont *travaillé avec lui*⁶, avec saint Clément et les autres hommes apostoliques⁷. »

Mais la femme qui a le plus secondé saint Paul, dans son apostolat en Orient, c'est sainte Thècle. La Providence qui la destinait à une vie héroïque, l'avait comblée de ses dons : naissance, richesses, intelligence et beauté, tout en elle se trouvait réuni. Thècle instruite par saint

¹ Act. apost., XVI. — ² Act. Apost., XVI. — ³ Voir le premier chapitre de l'*Épître aux Philippiens*. — ⁴ Act. Apost., XVIII. — ⁵ Epist. ad Rom., XVI, 1. — ⁶ Epist. ad Philip., IV, 2 et 3. — ⁷ Le P. VENTURA. *Loco citato*.

Paul, ne se contenta pas des devoirs imposés aux chrétiens, mais renonçant à un brillant avenir, elle se consacra à Jésus-Christ par le vœu de virginité¹. Saint Ambroise l'appelle la compagne de l'Apôtre, *socia Apostoli*, et en vérité il paraît que sainte Thècle, par son esprit, par son éloquence, par ses richesses, par ses relations, par la constance et l'ardeur de sa foi et surtout la sainteté de sa vie, convertissait autant d'âmes à Jésus-Christ que saint Paul lui-même, par la puissance de sa parole.

Le martyr devait parfaire une si belle vie : elle fut livrée aux lions par ses persécuteurs, et cet événement que raconte saint Ambroise lui a fourni l'occasion d'écrire une page immortelle.

« Qu'il était beau, dit-il, de voir le lion couché devant la vierge, lui léchant les pieds et indiquant par un sourd murmure qu'il lui était défendu d'en déchirer le corps sacré ! La bête paraissait donc adorer sa proie ; et, oubliant sa propre nature, paraissait revêtir le sentiment humain dont les hommes s'étaient dépouillés. On aurait dit, en effet, que les acteurs de cette scène avaient en quelque sorte changé leur nature ; parce que les hommes, ne respirant que la férocité, excitaient la bête à sévir contre la vierge, tandis que la bête, se bornant à baiser ses pieds, enseignait aux hommes ce qu'ils auraient dû faire². »

Ce miracle sauva la vie à cette héroïque vierge, elle reprit son apostolat accompagné de prodiges et de vertus et le continua jusqu'à la plus extrême vieillesse.

C'est ainsi que les temps apostoliques possédèrent déjà d'illustres chrétiennes qui contribuèrent puissamment au développement de la foi et à la gloire de l'Eglise.

La tradition que nous venons de signaler, et qui a commencé avec le ministère apostolique, va se poursuivre à

¹ *Actes des Martyrs*, 27 septembre. — ² *De virginibus*.

travers les siècles ; les maîtres spirituels qui succèdent aux Apôtres, sont les Pères de l'Église eux-mêmes.

Le grave Tertullien écrit des livres entiers sur la parure et les ajustements ; il reproche aux chrétiennes mondaines les bijoux dont elles sont chargées ; il craint qu'au jour du martyre, leur cou caché sous les pierreries, ne laisse pas de place à l'épée du bourreau.

Dans ses lettres à son épouse, Tertullien représente la femme chrétienne jeûnant, priant avec son mari, se levant la nuit pour assister aux assemblées des fidèles, visitant les frères pauvres dans leur mesure, rampant autour des prisons et se jetant aux pieds des geôliers pour obtenir la faveur de baiser les chaînes des martyrs. « C'est, dit-il, dans ces graves exercices, dans ces austérités, dans ces périls, que la dignité de la femme se retrempe ¹. »

Saint Ambroise, dans un écrit d'une incomparable aménité, a compris la grandeur de ces âmes que la grâce a sanctifiées en les arrachant aux périls du monde, il s'écrie dans un mouvement d'éloquence : « Approchez donc Ève, qui maintenant vous appelez Marie, vous nous donnez l'exemple de la virginité, vous nous donnez un Dieu. Mais si ce Dieu n'en a visité qu'une, il les appelle toutes cependant ². »

Saint Augustin aime à entourer sa mère de respect et d'honneur, il l'admire et lui donne la supériorité sur les philosophes eux-mêmes ; sa vocation de penseur, lui vient, dit-il, de l'inspiration qu'elle lui a communiquée ³. C'était de sa part, reconnaissance et justice.

Le génie de saint Jérôme, ne s'est développé que pour répondre aux aspirations des chrétiennes de son temps. Il

¹ TERTULLIEN. *Ad uxorem*, c. IX.

² S. AMBROISE. *De institutione Virginis*, c. V.

³ S. AUGUSTIN. *De Vita beatâ*, liv. I, chap. VIII.

était âgé de cinquante-deux ans, et n'avait encore écrit que deux ou trois lettres et quelques traités d'une médiocre importance; c'était là tout le produit de sa longue vie mûrie au désert. Sa réputation lui attira un grand nombre de matrones chrétiennes, les plus illustres de Rome : Paula et ses deux filles, Eustochium et Blesilla, Félicitas, Albina, Marcellina, Læta veuve, et Azella vierge¹. Toutes recevaient ses leçons et obéissaient à ses conseils, et le plus grand nombre, guidé par cet auguste maître, parvint à une véritable science des vérités divines, et à une grande sainteté.

Saint Jérôme, de son côté, déploie à leur égard un zèle admirable, il s'occupe de tout ce qui touche à leurs progrès spirituels, il s'occupe même de l'éducation de leurs enfants. Dans les lettres qu'il écrit à Læta et à Gaudentius, il leur indique comment ils doivent élever leurs deux filles. Il exige une nourrice modeste et grave, qui ait souvent le nom de Dieu sur les lèvres; il ne veut pas qu'on inspire aux enfants l'orgueil et la vanité; il demande que, de bonne heure, on éclaire leur intelligence, en développant leur mémoire par l'étude du grec et du latin, par la lecture de l'Écriture sainte et des saints Pères². Comprenant la nécessité de l'éducation sérieuse et chrétienne, il s'offre à la donner lui-même à la fille de Læta : « Je formerai, dit-il, ses lèvres bégayantes, et j'en serai plus glorieux qu'Aristote; car Aristote élevait un roi destiné à périr par le poison des Babyloniens; moi j'élèverai une servante, une épouse du Christ, une héritière du ciel³. » Cette enfant, formée par un tel maître, deviendra l'ange de la maison; c'est elle qui, jeune encore, commencera la conversion d'un vieil

¹ OZANAM. *La civilisation au v^e siècle*, pages 98 et 99.

² S. JÉRÔME. *Lettre 112*, à Læta.

³ S. JÉRÔME. *Lettre 128*, à Gaudentius.

aïeul, du prêtre des faux dieux, et qui, assise sur ses genoux, lui chantera l'*Alleluia* des chrétiens¹.

Il se produit donc, grâce à ces intelligences d'élite, à ces génies chrétiens, qui répandent la foi autour d'eux avec le zèle d'une immense charité, un mouvement magnifique qui porte les peuples à la lumière et à la vie. Tous s'ébranlent : les nobles, les savants, les riches, les pauvres s'enrôlent ensemble sous les étendards du Christ, et les plus beaux noms de l'empire deviennent des noms chrétiens.

La vieille Rome s'émeut de voir ses temples solitaires, ses autels abandonnés ; mais vain désespoir ! le Christianisme a surgi, il s'épanouit et se lève comme une brillante aurore.

DEUXIÈME PARTIE.

Le Christianisme a transformé et les institutions et les mœurs ; il a chassé les préjugés, détruit l'oppression et l'injustice, pour faire naître toutes les vertus que le Rédempteur est venu apporter à la terre. Les femmes chrétiennes de ces temps héroïques ne sont pas étrangères à ce mouvement de régénération ; « quand pendant trois siècles, les hommes, chrétiens et païens, eurent été habitués à les voir dans le prétoire, comme martyres ; à l'église, comme vierges, et partout pour visiter les pauvres et s'enquérir

¹ OZANAM. *La civilisation au ve siècle*, tome I, page 94.

des misères à soulager; alors ils les laissèrent passer sans injure et sans insulte, comme des messagères du ciel, qui ne traversaient le monde qu'en y faisant le bien. Alors le respect leur fut assuré; elles en usèrent pour exercer la magistrature de la charité, qu'elles ont conservée jusqu'à nos jours. Ce ne furent pas seulement les diaconesses, mais les simples chrétiennes, qui dévouèrent leur vie, ou cette partie de leur vie que leur laissaient les devoirs de la famille, au service des pauvres, de ceux qui souffrent et qui, jusque-là, n'avaient jamais vu leurs larmes essuyées par des mains si tendres et si bienfaisantes¹. »

Cette école de charité devint aussi pour elles une école de sainteté; Dieu a voulu que l'amour qu'on lui doit fût inséparable de celui que l'on doit au prochain, et que le premier entraînaît toujours le second après lui dans ses œuvres. Telle est la cause du spectacle admirable qui se prépare. Voici que se lève la sainte génération des chrétiennes qui vécurent durant les premiers siècles de la foi, et qui feront l'éternelle admiration des enfants de Dieu.

C'est la jeune Démétriade, dont le grand-père, le frère et les deux oncles furent consuls de 371 à 406. Réfugiée en Afrique avec une partie de sa famille, après la prise de Rome par les Goths, elle alla un jour se jeter aux pieds de son aïeule Proba, la suppliant de lui permettre de vivre dans la virginité comme sainte Agnès, et de se faire pauvre, par amour pour Jésus-Christ.

Saint Augustin félicita sa mère et son aïeule, d'avoir consenti à ce sacrifice².

C'est la veuve Marcella, qui appartenait à l'une des plus illustres familles de Rome; quelques-uns de ses ancêtres

¹ OZANAM. *La civilisation au v^e siècle*, tome II, page 87.

² S. AUGUSTIN, *Lettre* 150.

s'étaient fait un nom pendant les plus beaux jours de la république. Marcella se sépara du monde, et, en compagnie de quelques autres personnes de son rang, se livra à l'étude des saintes Écritures et à la pratique des vertus qu'elles enseignent. Elle passa les trente dernières années de sa vie à quelque distance de Rome, dans sa *villa*, qu'elle avait transformée en monastère.

Vers le même temps (394), Furia, restée veuve après une courte union, recevait de saint Jérôme une règle destinée à lui rendre habituelles les austérités de la vie religieuse.

Son exemple produisit bientôt des fruits nombreux, et la jeune Salvina, fille du roi de Mauritanie, demanda à ce maître austère une semblable direction.

Cependant, la plus illustre comme la plus vertueuse de ces nobles femmes, ce fut Paula, descendante de Paul-Émile et du *jeune Scipion* ¹.

Qui ne connaît l'auguste et touchante pléiade dont elle est environnée? C'est sa fille Blésilla, morte après un court veuvage, mais laissant le souvenir d'une vie de pénitence et de charité.

C'est la vierge Eustochium, une autre de ses filles; c'est Læta, l'épouse de son fils, à qui saint Jérôme adressa, comme nous l'avons dit, le premier traité sur l'éducation des jeunes filles chrétiennes.

La reconnaissance que le grand docteur trouva en ces âmes d'élite, le récompensa de son dévouement; quand ses œuvres lui suscitent des ennemis, il n'a d'autres ressources, d'autre appui que les prières de Paula et d'Eustochium. Il les conjure de prendre sa défense contre la langue des médisants. Ces grandes dames chrétiennes

¹ S. JÉRÔME, *Lettre 27*, à Eustochium.

semblent jouer le rôle des femmes de la Germanie : elles aussi assistent au combat, mais au combat de l'esprit ; elles en présagent la fin, en assurent l'heureuse issue, puis elles pansent les blessures de la controverse. « Les femmes chrétiennes sont donc en possession de ces deux grands rôles qu'elles conserveront jusqu'à la fin : le rôle d'inspirer et de concilier¹. »

C'est encore, car les premiers siècles de l'Église offrent déjà une abondante moisson, tant la grâce qu'elle distribue dans les âmes a de puissance pour les transformer, c'est Fabiola, issue de la race des Fabius. Après une faute dont elle ne se fut point repentie si elle n'eut été chrétienne, Fabiola vint un jour à la basilique de Latran, pour faire une pénitence publique. Quand la pénitence lui eut été infligée, elle construisit un hôpital, où elle soigna elle-même les malades. Les pauvres, touchés de sa bonté et de sa douceur, désiraient se voir affligés de quelque infirmité, afin d'être visités et secourus par elle. Aussi, quand Fabiola succomba, ses obsèques triomphales manifestèrent l'admiration qu'elle avait su provoquer. Saint Jérôme, qui en fait le récit, s'écrie : « Non, Camille ne triompha pas si glorieusement des Gaulois, ni Scipion de Numance, ni Pompée des peuples du Pont. On m'a raconté cette foule, qui précédait le cortège, et ces torrents de peuple qui venaient le grossir ; ni les places, ni les portiques, ni les terrasses des maisons ne suffisaient à contenir la multitude. Rome vit tous les peuples différents qu'elle renferme réunis en un seul ; et tant d'hommes ennemis, se trouvèrent d'accord, pour la gloire d'une pénitente². »

Ce sont enfin deux illustres et saintes femmes, la mère

¹ OZANAM. *La civilisation au ve siècle*, tome II, page 102.

² S. JÉRÔME, *Lettre 127*, sur la mort de Fabiola.

et la fille, du nom de Mélanie. La première, restée veuve à vingt-deux ans, confia à des mains amies et chrétiennes une petite fille qui devait imiter ses vertus, et alla visiter l'Égypte (372), pour s'édifier au spectacle des anachorètes de la Thébaïde. Plus tard, elle les protégea contre les persécutions des Ariens, et, pendant trois jours, elle nourrit cinq mille moines qui se trouvaient à Nitrie.

Accusée elle-même devant le consulaire de Palestine, Mélanie répondit : « Je suis la fille d'un consul ; j'ai été l'épouse d'un homme illustre dans le siècle, maintenant je suis l'épouse du Christ. »

Cependant Mélanie *la jeune*¹ sentait naître dans son cœur l'amour de la pénitence et de la solitude. Elle réussit (409) à se défaire d'une partie de ses richesses, elle en gratifia les pauvres et les églises, elle affranchit ses esclaves au nombre de huit mille, et s'embarqua, avec une partie des siens, pour aborder en Afrique, où l'attendait saint Augustin.

Mélanie n'avait pas encore trente ans, quand elle se retira à Jérusalem, où son aïeule avait succombé, et s'enferma, pendant plusieurs années, dans une cellule située sur le mont des Oliviers.

C'est ainsi qu'au milieu de Rome et dans tout l'empire, où tant de crimes avaient été commis, ces héroïnes chrétiennes réussirent à effacer, par leurs vertus, les désordres des femmes qui les avaient précédées. Elles luttèrent, par la charité, le jeûne et la prière, contre la destruction qui menaçait l'empire, et léguèrent aux siècles plus paisibles qui les suivirent, l'exemple de la sainteté à laquelle une chrétienne doit s'efforcer de parvenir. Cette humble et

¹ C'est ainsi que l'histoire la désigne pour la distinguer de son aïeule, appelée Mélanie *l'ancienne*.

puissante génération est désormais immortelle; elle répondra à tous les besoins de l'humanité. Aussi, au milieu des angisses de Rome, tant de fois saccagée, et pressée une fois de plus par les Lombards, par la peste et la famine, Grégoire-le-Grand ne conservera qu'une assurance, celle que lui donnera la prière de trois mille vierges, recueillies des monastères ruinés d'Italie. *Sans elles, écrivait-il, pas un de nous n'aurait pu subsister ici tant d'années, au milieu des épées des Lombards.* Il voyait, comme Moïse au pied du Sinaï, le bras de Dieu se lever dans l'éternité, et son glaive prendre le tranchant de la foudre; mais il voyait aussi la prière du pauvre pénétrant les nues, les larmes de quelques vierges tombant par contre-poids dans la balance où Dieu pesait l'empire, et le saint pape se rassurait¹.

Ces vertus ne pouvaient être ignorées dans les Gaules et parmi les Francs. Les évêques et les propagateurs de la foi se plaisaient, sans doute, à les placer sous les yeux de ceux qu'ils instruisaient, les présentant comme la couronne de la prédication évangélique. Et toute femme de cœur, fille de la Germanie ou Gallo-Romaine, émue par ces grands exemples, se promettait de les imiter².

Mais l'Église devait lutter, avant d'arriver à faire fleurir

¹ V. DOM PITRA. *Histoire de saint Léger*, Introduction, page 99.

² Le rapprochement que nous établissons entre les chrétiennes de l'empire et celles de la Germanie, a fourni à saint Fortunat l'occasion de faire un poétique parallèle entre les plus illustres chrétiennes des premiers siècles et sainte Radegonde :

*Parca (Radegunda) cibo Eustochium superans, abstemia Paulam
Vulnera quo curet, dux Fabiola monet.*

Melaniem studio votis æquiparare valens;

Obsequio Martham renovat, lacrymis que Mariam

Pervigil Eugeniam, vult patiando Teclam.

(FORTUNAT. Op. lib. VIII, cap. 1).

chez les peuples barbares, cette délicatesse de sentiments, qui paraît, dès le commencement, au sein de la société chrétienne, dont nous avons esquissé rapidement quelques physionomies.

Elle réussira cependant, aidée par les épouses et les mères, au milieu de la famille et de l'état. On verra désormais ces femmes, justement honorées, amenant, l'un après l'autre, leurs époux barbares à la foi, et, avec eux, les peuples qui leur sont soumis; il suffit de nommer Clotilde et Clovis, Berthe et Ethelbert, Théodelinde et Lothaire : toutes ces conductrices des peuples, paraissent, traînant leurs nations comme enchantées derrière leur manteau royal, et traçant les voies dans lesquelles marcheront leurs descendants. « Elles ont inspiré, dit Ozanam, à ces peuples naguère barbares, une telle confiance, que ces Germains, ces Francs, ces Saxons, ces Espagnols, rebelles à tout commandement humain, qui se faisaient gloire de mépriser toute obéissance, ne craindront pas de se soumettre à la royauté d'une femme ¹. »

Il y a plus encore, on les verra prendre part à la puissance des lois elles-mêmes : cela s'est rencontré au v^e siècle, en la personne de Pulchérie, fille d'Arcadius, qui, se trouvant un peu plus âgée que son frère Théodose second, comprit admirablement les difficultés de ces temps. Vouant à Dieu sa virginité et sa jeunesse, elle prit la tutelle de son frère, « et l'on vit une jeune princesse de seize ans, petite-fille, il est vrai, de Théodose et seule héritière de son génie et de son courage, gouverner l'empire d'Orient et l'empire d'Occident, qui n'avaient rien à opposer à son influence et à son génie ². » Il serait injuste

¹ OZANAM. *La civilisation au v^e siècle*, tome II, page 92.

² *Idem, ibidem*, page 89.

de ravir au Christianisme, la gloire de ces triomphes parmi les Barbares, car déjà il a pris soin de s'assurer de leurs filles. Les vierges Franques et Anglo-Saxones remplissent les monastères, et les saints écrivent pour elles, comme les Pères écrivaient pour les vierges des premiers siècles. Ainsi Fortunat passera de longues années à Poitiers, composant des vers pour sainte Radegonde, épouse du roi Clotaire. Saint Boniface, au milieu des travaux immenses de son apostolat, écrira fréquemment à Nioba, abbesse d'un monastère d'Angleterre, qui suivit ses pas, continua même ses travaux apostoliques, et éleva des couvents dans les forêts de la Germanie, pour faire l'éducation des jeunes barbares ¹.

Cette éducation a porté ses fruits. Une chrétienne du temps du saint Austremoine, en Auvergne, veut renoncer aux joies terrestres, et en exprime le désir avec des paroles dignes d'une sainte Thérèse elle-même : « Les biens de la terre me font horreur, dit-elle, parce que je me représente les mains du Rédempteur percées pour le salut du monde; je ne vois plus de diadèmes éblouissants, de superbes pierreries, lorsque l'image de sa couronne d'épines s'offre à mon esprit..... »

« Le monde n'est rien, les richesses ne sont rien, la pompe d'ici-bas n'est rien; elle n'est rien, la vie même dont nous jouissons. La vie qu'il faut surtout rechercher, est celle qui ne se termine point à la mort, qu'aucun malheur ne peut abrégier, qu'aucun accident ne peut interrompre, où l'homme, jouissant d'une béatitude éternelle, s'abreuve d'une lumière qui n'a point de fin ². »

On raconte aussi que, vers cette époque, deux femmes

¹ V. OZANAM. *La civilisation au ve siècle*, tome II, page 407.

² GRÉGOIRE DE TOURS. *Histoire de France*, livre I^{er}, chapitre 42.

chrétiennes de Bayeux rédigèrent, pour les adresser à saint Jérôme, plusieurs questions sur diverses matières philosophiques, religieuses et historiques. Elles lui demandèrent, en même temps, l'explication de certains passages des livres saints, et voulurent savoir de lui, quelles sont les conditions de la perfection morale, et quelle conduite on doit tenir dans certaines circonstances de la vie ¹.

Les enseignements chrétiens ne s'arrêtaient pas à l'esprit; leur influence se faisait sentir jusque dans l'âme des Barbares, ainsi que cela était arrivé chez tous les peuples qui avaient possédé le bénéfice de la prédication évangélique. Déjà la charité naît et grandit, et l'on s'étonnerait des miracles qu'elle opère, si l'on ne savait que rien ne résiste à ses entraînements. En voici un trait touchant et presque inattendu. « Basolus, que le roi des Visigoths d'Aquitaine, Gésalric, avait nommé duc d'Aquitaine, avait été fait prisonnier par Clovis, dans un dernier combat, et conduit enchaîné à Sens. Pendant que ses gardes le conduisaient au cachot, où il s'attendait à être mis à mort, il rencontra sur son passage la fille de son vainqueur, Théodechile; la jeune fille, touchée de compassion à l'aspect du captif, résolut aussitôt de demander à son père sa vie et sa liberté. Clovis résista longtemps à ses prières; mais enfin, vaincu par ses larmes et ses supplications, il fit grâce de la vie à son prisonnier ². »

La charité de ces filles des Francs ne pouvait s'arrêter sur la voie magnifique que la Providence ouvrait devant elles, aussi, le zèle apostolique, qui est la plus haute manifestation du dévouement chrétien, a-t-il accompli des

¹ V. GUIZOT. *Histoire de la civilisation en France*, tome I, leçon 4^e.

² MONTALEMBERT. *Les moines d'Occident*, tome II, p. 290.

œuvres immortelles, par le ministère des épouses et des reines.

Sainte Clotilde aura de nombreuses imitatrices. Telle fut Galasuinde, sa petite-fille. Vers le commencement du vi^e siècle (527), devenue l'épouse d'Alboin, roi des Lombards, elle reçut de Nicetius, évêque de Trèves, une mission qu'elle remplit avec une foi admirable. L'évêque l'invite à se souvenir de son aïeule et à détacher de l'arianisme le roi son époux; il n'épargne ni les arguments, tirés de l'Écriture, ni les souvenirs de Tolbiac et de Vouillé, ni les termes capables de flatter l'oreille de cette fille des Mérovingiens, qu'il appelle *l'étoile et la perle de la chrétienté*¹.

Caréténé, que quelques historiens croient avoir été l'épouse de l'arien Gondebaud, roi de Bourgogne, mais qui, plus vraisemblablement était sa mère, et par conséquent l'aïeule de sainte Clotilde, fut moins heureuse dans ses exhortations et ses prières; elle ne put réussir, pas plus que saint Avit, évêque de Vienne, à ramener Gondebaud à la vérité.

Du moins, elle faisait profession publique de la vraie foi, et elle l'honorait plus encore par sa piété que par son rang. Elle vivait dans le palais comme dans un cloître, portait le cilice sous son vêtement, jeûnait fréquemment, faisait de nombreuses aumônes et exhortait les siens à embrasser la foi catholique. Caréténé mourut pleine de sainteté, et après avoir fait sa profession religieuse² vers l'âge de 50 ans, le 16 ou le 6 septembre 506, et fut enterrée à

¹ OZANAM. *La civilisation chrétienne chez les Francs*, tome IV, page 80.

² André Duchêne, de qui nous tenons ces détails sur Caréténé, donne aussi son épitaphe, où on lit ce vers : *Non sprevit sacrum post diadema jugum* (DUCHÊNE, tome I, page 514).

Lyon dans l'église Saint-Michel qu'elle avait fait bâtir¹.

Les filles des Barbares, devenues chrétiennes, aimaient à propager leurs croyances, et elles y réussissaient presque toujours. Celles qui n'étaient pas chrétiennes encore sentaient le besoin de le devenir, comprenant que le Christianisme leur donnerait une force et une élévation qu'elles ne trouvaient point dans le culte grossier des idoles, ou les fables du paganisme.

« Frigil, reine des Marcomans, habitants du pays qui fut la Souabe, entendit raconter par un chrétien d'Italie les actions de saint Ambroise; elle voulut alors connaître le Dieu qui avait de si grands serviteurs. Elle envoya donc au saint des messagers et des présents, afin qu'il lui fit savoir comment elle devait croire et prier. L'évêque lui répondit par une lettre admirable, où il résumait tous les dogmes et toutes les preuves de la foi. La reine reconnaissante, persuada son époux et son peuple; et les Marcomans convertis, ne troublèrent plus le repos du monde². »

Arrêtons-nous à ces traits, ils suffisent pour nous prouver que les mœurs barbares ont été totalement transformées par le Christianisme. Tout en laissant, en effet, à ces peuples leur naïveté et leur énergie, il leur a donné cette délicatesse, cette élévation d'âme et cette charité dont seul il a le secret; et, s'il était permis d'établir un rapprochement et de comparer entre elles ces femmes chrétiennes qui se sont fait un nom par leurs vertus, soit en Orient, soit en Occident, au milieu des signes particuliers qui tiennent à leur origine et à leur éducation propre, on trouverait des caractères uniformes, des traits de famille auxquels on reconnaîtrait universellement l'influence du

¹ V. *Les Lyonnais dignes de mémoire*, par l'abbé PÉRETTI.

² OZANAM. *La civilisation chrétienne chez les Francs*, page 44.

Christianisme. On ne peut donc plus contester le triomphe et les bienfaits de la foi : partout la lumière a chassé les ténèbres, la paix a succédé aux combats ; les Sicambres, à la prière de leurs épouses, ont baissé la tête devant les pontifes. Désormais ces femmes généreuses, affermies dans la foi, la propageront avec l'énergie qui les caractérise ; on les verra calmes dans l'adversité, charitables en présence du malheur, réservées au milieu du monde, austères au fond des cloîtres ; et Dieu pourra se glorifier de compter, parmi ces filles des Francs, un grand nombre de servantes dévouées et fidèles.

Telles furent ces grandes reines que l'Église a placées sur ses autels, et qu'elle honore du culte des saints. Qui ne connaît, qui n'a invoqué sainte Clotilde, sainte Radegonde, sainte Bathilde, ornements des trois premiers siècles de notre histoire.

Écrire la vie de ces saintes reines, (ce que nous nous proposons de faire successivement,) c'est rendre hommage à l'Église, qui les a formées ; c'est honorer la France, où elles ont régné ; c'est enfin offrir des leçons de vertus à tous les chrétiens.



SAINTE CLOTILDE
ET LES
ORIGINES CHRÉTIENNES
DE
LA NATION ET MONARCHIE
FRANÇAISES.

CHAPITRE PREMIER.

LA VOCATION DES FRANCS.



*Ego mandavi sanctificatis meis et vocavi fortes meos
in irá meá, exultantes in gloriá meá.*

J'ai donné mes ordres à mes soldats d'élite, j'ai appelé mes braves dans ma colère : ma gloire les anime.

(ISAÏE, chap. XIII, v. 3.)

Les Germains bouleversent maintenant toute la terre ; mais si (ce qu'à Dieu ne plaise) ils finissaient par en demeurer maîtres, et par la gouverner selon leurs mœurs, peut-être un jour la postérité saluerait-elle du titre de grands rois ceux en qui nous ne voyons que des ennemis.

(PAUL OROSE, liv. III.)

Jérusalem renaît plus charmante et plus belle ;
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève Jérusalem, lève ta tête altière !
Regarde tous les rois de ta gloire étonnés ;
Les rois des nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière :
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

(ATHALIE, acte III^e, scène 8^e.)

I.

SOMMAIRE.

Le territoire et les peuples de la Gaule. — Les Francs. — Le paganisme et l'arianisme en présence du Christianisme. — Le triomphe des Francs. — Les fils aînés de l'Église.

LA Gaule, après avoir appartenu aux peuples divers et presque tous nomades, qui l'avaient envahie pour s'y implanter ou passer à d'autres régions, après avoir subi longtemps le joug de la conquête romaine¹, en pressentait la chute et se voyait à la veille d'appartenir à de nouveaux maîtres.

¹ Les Gaulois devenus Romains abandonnèrent bientôt leur culte, leur langue, leurs coutumes, pour adopter le culte, la langue et les coutumes des Romains (M^{lle} DE LÉZARDIÈRE, dans son remarquable ouvrage sur *les Lois politiques de la Gaule*, tome I, page 3).

Au cinquième siècle, cinq peuples en occupent le territoire. Les Goths, descendants des Gètes et des Cimbres, étaient venus de la Suède, de la Norwège, de la Laponie et des bords de la mer Baltique. Ces hordes formaient deux branches, les Goths de l'Orient, nommés Visigoths, et ceux de l'Occident, nommés Ostrogoths. Depuis l'an 215, ils n'avaient cessé d'inquiéter l'empire romain. Devenus chrétiens après leur défaite, sous Constantin, au lieu de conserver ce qui faisait la force morale de la nouvelle société romaine, c'est-à-dire l'orthodoxie¹, ils se laissèrent bientôt séduire par l'arianisme. Mais « ce fut le germe de leur ruine². » Ils exercèrent bientôt contre le catholicisme la plus dure persécution³. Ceux qui se trouvaient en Gaule occupaient les régions situées entre la rive droite du Rhône, la Loire, l'Océan et les Pyrénées; leurs rois résidaient à Toulouse⁴.

Les *Bourguignons* ou *Burgondes* avaient pour limites, dans leurs possessions, la rive gauche du Rhône, les Alpes et les Vosges.

Ces peuples étaient aussi une fraction de ces essaims de Barbares qui s'étaient jetés sur les provinces de l'empire romain. Après de nombreux efforts, ayant pénétré dans les

¹ OZANAM. *La civilisation chrétienne chez les Francs*, page 36.

² Amédée GABOURD. *Histoire de France*, tome II, page 426.

³ L'arianisme eut pour auteur un Lybien nommé Arius, qui vécut vers le iv^e siècle, à Alexandrie en Égypte. Cet hérétique nia la divinité de Jésus-Christ, affirmant qu'il n'était qu'une simple créature plus parfaite, et antérieure à toutes les autres, sans avoir cependant existé de toute éternité. Cette erreur se répandit en Orient et en Occident, elle fut condamnée en 325 au concile de Nicée. Arius, confondu par saint Athanase, n'en réussit pas moins à bouleverser le monde, sous la protection des souverains de Byssance.

⁴ GUIZOT. *Histoire de la civilisation en France*, tome I, leçon 8.

montagnes de la Savoie, ils se fixèrent à Vienne, en Dauphiné, d'où ils s'étendirent à Dijon et dans le pays qu'on a depuis appelé *Bourgogne*. « Ils s'établirent définitivement en Gaule, de l'an 406 à l'an 413. Lyon devint le centre de leur domination¹. Ils étaient aussi descendus jusqu'à Marseille, qu'ils avaient enlevée aux Ostrogoths². Les Bourguignons, comme le fait remarquer Grégoire de Tours, étaient ariens, ainsi que les Goths dont nous venons de parler³.

L'Armorique (Bretagne actuelle) était occupée par les Kymris, venus de la Grande-Bretagne, d'où les Saxons les avaient expulsés; ils établirent peu de rapports avec les autres régions de la Gaule; ils affectèrent même, à leur égard, un isolement qui dura plusieurs siècles et malgré la conquête.

Une autre colonie de Bretons, formée par les descendants d'un corps de troupes que le tyran Maxime avait levé dans l'île de Bretagne et conduit dans les Gaules, occupait, depuis cette époque, les cités et anciens diocèses de Saint-Malo, de Vannes et de Cornouailles : l'établissement de ces Bretons fut maintenu; ils vivaient sous leurs propres chefs, à la condition de fournir des troupes aux empereurs⁴.

Les Romains ou Gallo-Romains, disséminés à travers la Gaule, possédaient cependant quelques lambeaux de terri-

¹ Guizot. *Loco citato*.

² La province de Marseille renfermait, entre autres villes, Marseille, Avignon, Aix. Elle avait été enlevée par les Bourguignons aux Ostrogoths (PROCOPE, *de Bello Gothico*, lib. I. *Apud*. DOM BOUQUET, tome II, pages 34 et 32).

³ *Histoire des Francs*, livre II, chapitre 32.

⁴ *Les lois politiques de la Gaule*, par M^{lle} DE LÉZARDIÈRE, tome I, page 52.

toire, qui se rétrécissaient sans cesse, entre la Seine, l'Oise et la Loire ; mais tout faisait pressentir que ces possessions ne tarderaient pas à leur être ravies, car les envahisseurs approchaient.

Enfin, à l'entrée de la Gaule, du côté du Nord et de l'Ouest, entre la Meuse et l'Escaut, et comme d'un point où ils vont prendre leur essor, paraissent les Francs¹.

Les mœurs de ce peuple prédestiné semblent peu participer aux mœurs des autres Barbares ; tout annonce, au contraire, dans leur caractère et leur physionomie, qu'ils sont faits pour le Christianisme qui les attend².

De l'an 481 à l'an 500, ils s'avanceront dans le nord de la Gaule, et s'établiront entre le Rhin, l'Escaut et la Loire (non compris la Bretagne et la partie occidentale de la Normandie), et Clovis aura pour capitales Soissons et Paris³.

Il était nécessaire, avant de raconter la lutte qui se prépare, entre le paganisme puis l'hérésie et le Christianisme, d'indiquer le champ de bataille et les combattants. La victoire remportée par les soldats du Christ, n'en paraîtra que plus miraculeuse.

Le paganisme, vaincu à Rome et dans une partie de l'Italie, régnait encore dans les autres pays soumis à l'empire. Les chrétiens, répandus çà et là, se développaient

¹ Sur les origines des Francs, V. HINCMAR, *Histoire de saint Remi*, chap. 29.

² *Sunt enim Franci non campestres, ut plerique Barbarorum, sed et politid plerumque utuntur Romanâ..... Et pro Barbarâ natione, valde mihi videntur civiles et urbani, nihiloque à nobis differunt, quàm solummodo Barbarico vestitu et linguæ proprietate.* (AGATHIAS, *De rebus Just.*, lib. I.)

³ Les deux tribus qui formèrent la grande confédération des Francs, se distinguent par les noms de *Saliens* et de *Ripuaires*. Les

avec assez de liberté; mais le Christianisme n'était point encore accepté comme institution indépendante.

La vieille idolâtrie intimement unie à l'autorité romaine, en partageait encore les honneurs; mais elle ne devait pas tarder de crouler avec elle! Il semble cependant que le Christianisme ne pourra immédiatement succéder au paganisme, et que les œuvres qu'il crée partout où il règne, que l'influence qu'il exerce sur les mœurs, ne pourront, avant longtemps, se développer librement. N'avons-nous pas vu que les Goths et les Bourguignons, chrétiens un jour, et maintenant ariens, se sont faits les persécuteurs de la foi, et ont tout intérêt à empêcher l'action du Christianisme chez eux et chez les peuples voisins? A quelle ressource le Christianisme aura-t-il donc recours? A la main de Dieu, à la force de la Providence qui conduit toute chose et renverse tous les obstacles. Aussi, plus ces obstacles seront grands, plus les impossibilités surgiront nombreuses, plus sa puissance se manifestera.

La Gaule est païenne avec les Romains, arienne avec les Bourguignons et les Goths; que sera-t-elle par les Francs? Jusque-là les Francs, peuple peu connu, ont été regardés comme des guerriers courageux, il est vrai; mais dépourvus d'une constitution sérieuse, obéissant capricieusement à des chefs électifs, n'ayant pas de but arrêté

Saliens tirent leur nom de la rivière de l'Yssel (*Yssala*, expression germanique), sur les bords de laquelle ils s'étaient établis; tandis que les Francs Ripuaires (*Ripue*, expression romaine), habitaient les bords du Rhin.

Les Francs Saliens s'avancèrent vers le sud-ouest de la Batavie et de la Gaule; les Francs Ripuaires se répandirent aussi à l'ouest, entre le Rhin et la Meuse.

Les premiers sont devenus, pour la plupart, les Francs de Neustrie; les seconds, ceux d'Austrasie.

dans leurs invasions et leurs conquêtes. Ce peuple, d'ailleurs, adore les idoles, et son culte est accompagné de toutes les horreurs de la barbarie¹.

Va-t-il, dans son contact avec les Gallo-Romains, accepter la religion de l'empire? Mais qu'a-t-il fait jusqu'à ce jour pour les peuples vaincus, ce paganisme de l'empire? Il a bâti des temples chez les Germains, mais les dieux qu'il y a installés ne valent pas mieux que ceux du nord; « ils inspirent moins de foi, et par conséquent moins de vertu². » Les Barbares lui ont apporté des vertus viriles, mais il ne leur a donné en échange que des vices abjects³. Si les Francs acceptent le paganisme des Romains, ils sont frappés par un trait meurtrier, et ils succombent.

S'ils échappent cependant au paganisme, sera-ce pour aller se jeter entre les bras de l'arianisme; mais ici le même sort les attend. Les Francs, devenus ariens, perdent la sève énergique qui les pousse aux grandes entreprises; ils se font les persécuteurs du Christianisme, et les courtisans de cette cour de Byzance qui voudrait l'étouffer. Le paganisme et l'arianisme, c'est pourtant l'alternative qui les attend, si Dieu ne vient à leur aide, et n'en fait des chrétiens. Mais, qui leur fera connaître la religion chrétienne et leur dira : Voici la source de votre puissance et de votre gloire? La Providence, qui veut faire des Francs les fils aînés de l'Église⁴.

¹ Le peuple Franc s'était toujours adonné à l'idolâtrie, et n'avait aucune connaissance du vrai Dieu (GRÉGOIRE DE TOURS, liv. II, chap. 40).

² OZANAM. *Les Germains avant la civilisation*, page 273.

³ V. MONTALEMBERT. *Les moines d'Occident*, tome II, page 265.

⁴ M. Guizot, dans l'*Histoire de la civilisation en France*, tome I, leçon 2, tend à amoindrir l'action surnaturelle de Dieu, dans le développement du Christianisme en Gaule. En vain affirme-t-il qu'à

Le monde va assister au dénouement du drame le plus inattendu : la chute de l'empire, la défaite de l'arianisme et la disparition des Barbares¹.

Les panégyristes des empereurs ne se sont pas lassés de vanter ces expéditions à la suite desquelles les places publiques de Trèves et de Cologne étaient encombrées de captifs ; ils aimaient à montrer ces troupes de Francs, d'Allemands, de Saxons entassés sous les portiques, les hommes frémissant de leur impuissance, les femmes reprochant à leurs époux et à leurs fils les chaînes qu'elles portent ; les familles entières adjugées aux Gaulois désœuvrés, et qui les envoient défricher leurs champs en friches². Mais cette oppression ne devait pas durer longtemps. L'absorption romaine a tout englouti, mais l'heure de la justice a sonné. Au milieu du silence, l'empire romain agonisant entend un bruit qui vient des forêts du nord ; c'est un peuple qui s'avance, fier, courageux. Il va courber un instant son front sous la main du Christianisme, pour se relever et renverser l'empire vermoulu ; pour prendre sa place et répandre au loin les bienfaits de l'enseignement et de l'émancipation chrétienne³.

cette époque, l'*aristocratie sénatoriale et curiale*, n'était qu'un fantôme. Ce fantôme n'en exerçait pas moins un empire dont il était si jaloux, qu'il ne l'eut jamais cédé, et qui n'a pu être détruit que par les vices de son paganisme, et l'action surnaturelle de la Providence.

¹ C'est là un des faits les plus remarquables des temps modernes et le plus admirable de notre histoire. Mais pour le comprendre il faut déposer tout préjugé anti-religieux et surtout anti-chrétien. Sans cela, on aura le sort de l'aveugle à qui l'on vante bien inutilement les beautés d'un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture.

² V. OZANAM. *Les Germains avant le Christianisme*, page 314.

³ « L'assujétissement des Francs à la foi chrétienne, est le plus grand événement de cette époque ; il met fin à toutes les luttes,

L'arianisme aura le même sort. Toutes les nations germaniques avaient été entraînées vers cette hérésie, et au même moment avaient été empoisonnées par elle; la chute des Goths, des Vandales, des Hérules, des Alains, des Suèves, des Gépides, date de ce moment; pour eux, s'était réalisée cette maxime de l'Écriture : « Tout arbre que mon Père n'a pas planté, sera déraciné¹. »

Les Francs au contraire, lutteront contre les séductions de l'arianisme, et triompheront, par les armes, des peuples qui voudraient le lui imposer; et Clovis, chassant devant lui les peuplades ariennes, assurera en Occident, le triomphe de la foi².

Il semble que déjà se révèle cette droiture de jugement et de sens, que l'on a toujours remarquée chez le peuple français; ce jugement et ce bon sens par lequel les tentatives de l'erreur n'ont jamais rencontré dans son sein que des adeptes épars, et ont toujours reculé devant l'opposition des masses. Les Francs vainqueurs de l'arianisme, nous révèlent déjà ces Français qui, depuis douze siècles, ont conservé leur foi intacte, et sont restés, malgré tout, un peuple éminemment catholique.

Les Francs chrétiens, vainqueurs du paganisme de l'empire et de l'hérésie arienne, devaient encore repousser au loin et arrêter les invasions des Barbares. Fils de l'Église, ils vont se faire les propagateurs de sa mission, et les champions de son indépendance. La mission de l'Église en ce monde est de sauvegarder la justice et le droit; elle est

en imposant son triomphe et sa puissance à toutes les oppositions; par eux, l'Église, triomphant des barbares dévastateurs, implantera la vie avec la civilisation » (DOM PITRA. *Histoire de saint Léger*. INTRODUCTION, page XLIII).

¹ V. BARONIUS, tome VIII, page 475. *Édition de Lucques*.

² V. LACORDAIRE. *Discours sur la vocation française*.

mère, et sa mission est de protéger ses enfants. Or, à cette époque, pour la remplir avec succès, elle avait besoin de soldats, afin de lutter contre les Barbares qui, suivant la trace de leurs devanciers, descendaient du Nord et se dirigeaient vers les fertiles contrées où tant d'autres étaient venus s'implanter, s'imaginant que l'empire pouvait toujours être vaincu. Comme l'Empire n'est plus, et que l'Église lui a succédé, c'est l'Église qu'ils vont attaquer. Voilà les deux forces en présence : « les Barbares et l'Église ; les Barbares pour perdre, et l'Église pour sauver¹. » Cependant l'Église ne peut combattre. Quelle épée combattrait pour elle ? quel peuple fort, invincible, sera placé aux frontières, et empêchera l'envahissement du flot qui monte, comme le flot de l'Océan ? Ce sont les Francs, ces défenseurs nés de la civilisation chrétienne... Soutenus par Dieu, ils auront la gloire de « fermer l'accès de la Gaule à tous les autres Barbares, et, à l'intérieur, d'assurer l'unité catholique, en chassant, sans persécution ouverte, l'hétérodoxie². »

La Providence a donc des desseins magnifiques sur les Francs : elle va commencer à les réaliser, en les faisant chrétiens. Un événement solennel et miraculeux préparera leur conversion, et, insensiblement, elle s'opérera. Sa sagesse n'est point en défaut, elle a tout prévu ; « l'Église avait des évêques à toutes les portes de l'Empire, et des prêtres sur les chemins de tous les Barbares. Ses basi-

¹ DOM PITRA. *Histoire de S. Léger*. INTRODUCTION, page XLIII.

² « Venus après tous ces féroces prédécesseurs, qui tous, excepté les Burgondes, n'avaient fait que passer sur la Gaule comme un ouragan, les Francs en fermèrent l'accès aux autres peuples païens qui se pressaient sur leurs pas ; ils se retournèrent contre le courant qui les avait eux-mêmes apportés. » (MONTALEMBERT. *Les Moines d'Occident*, tome III, page 268, et page 260).

liques étaient ouvertes, ses baptistères préparés, elle n'avait plus qu'à attendre que les chefs lui amenassent leur peuple¹. »

Voici venir Clovis, le futur roi des Francs, l'élu de la Providence ; il va asseoir sa souveraineté sur la foi, et fonder la première monarchie chrétienne. Tandis qu'au cœur de l'arianisme, une jeune fille, une orpheline, mais une chrétienne, grandit dans l'ombre d'un palais, pour être unie un jour au sicambre, et le conduire doucement au catholicisme.

Clotilde est entre les mains de Dieu ; c'est sur elle que repose l'espoir de l'Église et de la France.

En présence des événements qui se préparent, on ne peut qu'admirer la puissance et la bonté du Seigneur, et lui adresser la prière que lui adressait la France, dès les premiers siècles :

« O Dieu tout-puissant et éternel, qui avez établi l'empire des Francs pour être par le monde l'instrument de votre très-divine volonté, le glaive et le boulevard de votre sainte Église : nous vous en prions, prévenez toujours et en tout lieu, de la céleste lumière, les fils suppliants des Francs, afin qu'ils voient toujours efficacement ce qu'il faut faire pour votre règne en ce monde, et que, pour faire

¹ OZANAM. *La civilisation chrétienne au ve siècle*, tome IV, page 20. — « Singulier phénomène, dit M. Guizot, c'est au moment où l'empire romain se brise et disparaît, que l'Église chrétienne se rallie et se forme définitivement. L'unité politique périt, l'unité religieuse s'élève. Je ne sais combien de peuples divers d'origine, de mœurs, de langage, de destinées se précipitent sur la scène ; tout devient local, partiel ; toute idée étendue, toute institution générale, toute grande combinaison sociale s'évanouit ; et c'est à ce moment que l'Église chrétienne proclame le plus haut l'unité de sa doctrine, l'universalité de son droit. » (*Histoire de la civilisation en France*, tome I, leçon 42).

ainsi qu'ils auront vu, ils soient jusqu'à la fin, fortifiés de charité et de courage¹. »

¹ Tiré d'un Missel du ix^e siècle, dont on fait remonter l'usage jusqu'au viii^e siècle (DOM PITRA. *Histoire de S. Léger*, INTRODUCTION, page xxii).



CHAPITRE II.

CLOVIS, SAINT REMI, SAINTE CLOTILDE.



*Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo ,
ibi sum in medio eorum.*

Car partout où seront deux ou trois personnes as-
semblées en mon nom , là je suis au milieu d'elles.

(S. MATTHIEU , chap. XVIII , v. 20.)

Ce roi , cette reine , cet évêque , cette victoire , c'était
la nation francque.

(LACORDAIRE , *Discours sur la nation française.*)

Ce Dieu ne vous a point choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie ,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains ;
Pour un plus noble usage , il réserve ses saints.

(ESTHER , acte 1^{er} , scène 3^e.)

II.

SOMMAIRE.

Les prédécesseurs de Clovis. — Le génie de Clovis. — Défaite de Syagrius. — Saint Remi et Clovis. — Histoire de saint Remi. — Le vase de Soissons. — L'enfance de sainte Clotilde; sa mère et sa sœur. — La mission d'Aurélien en Bourgogne. — Fuite de sainte Clotilde. — Calomnie de l'histoire. — Soissons. — Les vertus de l'épouse chrétienne.

LES chefs qui précédèrent Clovis parmi les Francs n'eurent probablement point le titre de Roi, et ne furent que les chefs militaires d'un peuple guerrier; la monarchie française commence avec Clovis¹.

L'histoire a cependant conservé les noms de quelques-

¹ Ce ne fut qu'après sa conversion que Clovis fut véritablement proclamé *Roi*. Ce fait nous semble démontré par une lettre que lui écrivit saint Remi, peu de temps après son baptême (V. DOM BOUQUET, *Rer. Franc. script.*, tome IV, page 451.) — *Vie de saint*

uns de ces chefs ; ce sont Pharamond, Clodion¹, Mérovée et Childéric. Toutefois une grande obscurité entoure leur personne et leur histoire, ils sont aussi peu connus que les Francs eux-mêmes ; les Barbares ne savaient pas garder le souvenir du passé.

L'époque historique pour les Francs date de leur conversion au Christianisme : c'était une conséquence naturelle des lumières que la foi leur apportait.

Cependant nous savons que Childéric, fils et successeur de Mérovée, ne respecta pas toujours sa dignité. Dissolu et despote, il fit odieusement sentir la double tyrannie de ces vices, sur son peuple ; mais les Francs bientôt lassés, le chassèrent², pour se ranger sous l'autorité romaine d'Égidijs chef de la milice, qui n'était peut-être pas étranger à cette expulsion³.

C'était là un événement qui pouvait avoir les plus graves résultats. Si Rome, dans la personne de ses généraux, eut conservé longtemps cette souveraineté, il est certain que les Francs en auraient subi l'habitude et l'hu-

Éloi, par S. OÜEN, trad. de M. BARTHÉLEMY. Introduction, page 45. — GRÉGOIRE DE TOURS, livre II, chap. 34.

Il y a cependant des historiens qui prétendent que Clovis avait, avant sa conversion, le titre de Roi.

Quoique nous ne partagions pas ce sentiment, nous donnerons cependant à Clovis ce titre dans cette histoire, afin de prévenir toute confusion.

¹ DESMARESTS dans son poème héroïque (*Clovis*), s'exprime ainsi sur Clodion :

- « Voici ce Clodion, de nos pères la souche,
- » Voyez ces longs cheveux, cet œil noble et farouche.
- » Il anime un assaut, et, de ses béliers durs,
- » Renverse de Cambray les redoutables murs. »

² GRÉGOIRE DE TOURS, livre II, chap. 44.

³ V. Amédée GAROUD. *Histoire de France*, tome II, page 73.

miliation, et qu'ils y auraient perdu l'énergie et la dignité de leur caractère; ce résultat eut été, il est vrai, une prolongation de vie pour la puissance Gallo-Romaine, mais il eut anéanti le principe régénérateur que la Providence se proposait d'utiliser pour l'avenir de son peuple. Heureusement, Dieu veillait sur lui.

Childéric retiré en Thuringe, n'oublia pas sa souveraineté perdue. Des relations constantes le rattachaient au passé, et lui donnaient des espérances pour l'avenir. On raconte qu'un ami, du nom de Viomade, qui lui était demeuré fidèle, malgré sa mauvaise fortune, étudiait avec intelligence les dispositions du peuple, et que, saisissant quelques regrets dont Childéric était l'objet, ou peut-être un commencement d'antipathie pour Egidius, il lui envoya la moitié d'une pièce d'or : c'était là un signe convenu.

Childéric le comprit, et revint parmi les Francs (463), qui se déclarèrent de nouveau ses sujets. Quant à Egidius, il prit la fuite à son approche, et laissa la ville de Cologne en son pouvoir.

Le passage de Childéric en Thuringe prépara son union avec la reine Basine, qui abandonna son pays, pour venir habiter avec lui, parce qu'elle l'avait trouvé digne d'estime et d'admiration.

Clovis, notre grand et illustre guerrier¹, naquit de cette union, et l'Occident, à sa naissance, reçut un gage de régénération physique et morale. Clovis ne devait-il pas contribuer, en effet, au triomphe de l'Église, par son exemple et même par ses vertus?

Childéric mourut à Tournai, capitale des Francs-Saliens².

¹ GRÉGOIRE DE TOURS, livre II, chap. 42. — HINCMAR, *Vie de saint Remi*, nombre 29.

² V. la note supplémentaire A, à la fin du chapitre.

A peine a-t-il cessé de vivre, que déjà son fils se révèle¹. Disposé par l'éducation guerrière de sa tribu et par l'ardeur de sa nature, Clovis, jeune encore, sentait le besoin de conquérir; le domaine qui lui était échu paraissait trop étroit à son ambition, et il comprenait que ce serait faire grandir sa souveraineté, que de l'entourer de l'éclat que donnent les victoires; peut-être même son intelligence vive et profonde, avait-elle compris qu'il pourrait se créer un royaume plus grand, avec les débris de l'empire affaibli, et aux dépens des peuples barbares ses voisins. Cependant l'entreprise était périlleuse. Clovis n'avait qu'un petit nombre de soldats; or, il s'agissait de vaincre les légions romaines. Il est vrai, ces légions, vieilles et avides de repos, n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes, et n'effrayaient plus que par le souvenir de leurs conquêtes.

Clovis en jugea parfaitement : sans hésiter plus longtemps, il s'avance du côté de Soissons (486) habité par Syagrius, que les chroniques appellent *roi des Romains*².

La bataille est engagée. Le choc des Francs fut si terrible, que les légions ne purent lui résister, elles s'enfuirent bientôt en déroute : le courage et l'habileté de Clovis, secondés par de valeureux soldats, avaient remporté la victoire.

Syagrius vaincu se réfugia à Toulouse chez les Visigoths, où l'implacable politique du vainqueur alla le frapper sans pitié³. Clovis, le chef barbare, obéissait aux

¹ *Clodoveus filius ejus sagaciter Francorum regnum suscepit.* (HINCMAR, *Vita sancti Remigii*. Num. 29).

² ANNAL. GAL., tome II, page 492.

³ « Cependant Clovis ne jugea pas son triomphe complet. Syagrius vivait encore; il pouvait reparaitre et rallier les Gallo-Romains, que la perte de la bataille avait plus consternés que vaincus;

instincts de sa nature, et se conformait aux mœurs de l'époque. La foi seule réussira à dompter quelque temps cette nature et ces mœurs, mais sans réussir complètement.

Il est probable que, dans cette expédition, saint Remi évêque de Reims, fut le médiateur chargé de présenter au vainqueur la soumission de cette ville qu'il voulait assiéger¹. Cette entrevue forma, entre ces deux personnages, des relations que nous devons regarder comme providentielles.

Clovis avait vingt ans; il portait déjà sur son front et dans ses allures les signes du génie et de la puissance. Saint Remi l'admira et sentit son cœur s'incliner vers lui; le jeune prince, de son côté, fut dominé par la sainteté et la noblesse du prélat, et lui voua un respect et une affection qui ne se démentirent jamais.

Saint Remi a rempli une trop grande et trop belle mission vis-à-vis de Clovis et des Francs, sa vie est trop intimement liée aux traits de notre histoire, pour ne pas interrompre un instant notre récit, et nous arrêter en sa présence.

il pouvait même armer contre les Francs quelques-uns des peuples établis dans les Gaules, alarmés de leurs succès; Clovis envoya donc des officiers de son armée réclamer Syagrius, comme son prisonnier, avec ordre, en cas de refus, de déclarer la guerre au roi des Visigoths. Alaric eut la lâcheté de livrer le chef romain, qui fut ramené à Soissons, chargé de fers, et jeté au fond d'une des tours de son propre château. Ce dernier des Romains dut se reprocher, dans son cachot, de n'avoir pas su mourir sur le champ de bataille où il avait vu tomber sa puissance; mais le roi des Francs l'arracha bientôt à ses angoisses, en lui faisant secrètement trancher la tête. Ce meurtre mit fin à la domination romaine dans l'ouest de l'Europe. » (LEROUX. *Histoire de Soissons*, tome I, page 476).

¹ PRIOR ARMAND. *Histoire de saint Remi*, page 60, in-8° (Paris, 1846).

Il naquit en 436; Émilien, son père, était comte de Laon; sa mère, nommée Célinia, appartenait aussi à une noble famille de la Gaule¹. Sa naissance, qui n'était plus espérée, fut annoncée par un solitaire aveugle, nommé Montan². Il avait été averti en songe que le fils qui naîtrait de Célinia mettrait fin aux maux de l'Église, et gagnerait, par son zèle, les Francs à l'Évangile; du reste, il est probable que le nom de Remi qu'on lui donna, exprimait les espérances qu'inspirait sa naissance³.

L'enfant, entouré des soins les plus intelligents, révéla par son aptitude et sa piété, ce qu'il serait un jour. La suite de sa vie n'en démentit pas les commencements : il vécut comme un saint, et se montra éloquent par la parole et plein d'aménité par le caractère⁴.

Remi manifestait une disposition qui se rencontre dans

¹ V. FORTUNAT, FLODOART, HINCMAR, *Vita sancti Remigii*; et RÉNÉ DE CÉRIZIÈRES, *idem*, part. I, chap. 4.

² Ce solitaire vivait sur les bords du Cher, près de Juvigny, diocèse de Laon, où il mourut en 452, le 17 mai. (FLODOART, lib. I. — Martyrol. Lodum. — *Histoire de Laon*, par Dom LELONG.) —

« Montan jadis aveugle, à qui l'aide divine
» Fit revoir la clarté, par le lait de Ciline,
» Mère du grand Remy, pour luy rendre un doux prix
» D'avoir prophétisé quelle aurait ce saint fils.

(*Cloris*, poème héroïque, par DESMARESTS).

³ Il fut, dit FLODOART, appelé Remi, parce que la Providence voulait qu'il dirigeât, par sa doctrine, l'Église de Reims, comme on dirige, avec des rames, une barque sur les eaux; il ajoute cependant que d'anciens auteurs pensent que son nom a le même sens que guérison : *Remedium tamen eum fuisse vocatum in veteribus quibusdam reperitur scriptis*. (FLODOART. *Histoire de l'Église de Rheims*, chap. X.)

Remigius est jure dei præceptione vocatus. (HINCMAR, chap. IV.)

⁴ FORTUNAT. *Vit. S. Rem.*, chap. II

les âmes fortement trempées : il fuyait les sociétés bruyantes et cherchait la solitude¹. Là, dit un de ses historiens, *à l'exemple du divin Précurseur, il redoubla ses jeûnes, ses veilles, et ses prières; joignant à l'innocence d'un ange l'austérité des pénitents les plus mortifiés*².

L'évêque de Reims, Bermade, venait de mourir³. Pendant que le clergé et le peuple délibéraient sur le choix de son successeur⁴, le nom de Remi est prononcé par une voix isolée, puis universellement acclamé. Bientôt on se porte en foule vers sa solitude pour lui annoncer le choix qui vient d'être fait. Le jeune homme s'effraie (il n'avait encore que vingt-deux ans), il objecte et son incapacité et son âge⁵, lorsqu'une lumière céleste paraît sur son front et une huile parfumée se répand sur sa tête. Le Ciel avait ratifié le choix du clergé et du peuple; bientôt les évêques de la province le confirmèrent à leur tour⁶, et peu de temps

¹ *Studens turbas vitare* (FLODOARD. *Histoire de l'Église de Reims*, chap. X).

² *Hist. de la vie de saint Remi*, livre I, par le P. JEAN D'ORIGNY.

³ FLODOART, chap. XII.

⁴ Il faut remarquer que ce choix des évêques, par le peuple, n'était pas absolu, car il fallait qu'il se fit sous la direction de trois évêques au moins, et fut ratifié par le métropolitain. Cette règle a été formellement portée par le 4^e concile de Nicée (325). On peut voir aussi le commentaire de cette loi dans saint Léon, épist. XII, et saint Cyprien, épist. LXVII (V. sur les élections des évêques, à cette époque, une savante dissertation de M^{lle} de LÉZARDIÈRE, tome II, page 246 et suiv.)

⁵ HINCMAR. *Vita sancti Remi*. Num. 8. — FLODOART. *Histoire de l'Église de Reims*, lib. I, chap. 44.

⁶ Le onzième Canon du concile tenu à Néocésarée dans le IV^e siècle, établissait qu'on ne pourrait recevoir l'ordination avant l'âge de trente ans, quelque digne qu'on en fut d'ailleurs (V. BOL LANDUS, *Vie de saint Remi*).

après, Remi vaincu par le signe miraculeux dont il avait été l'objet, prenait possession du siège le plus considérable des Gaules.

Le jeune prélat déploya des qualités si grandes dans ses nouvelles fonctions, qu'il semblait les avoir remplies déjà depuis longtemps¹.

Il ne tarda pas à grandir dans l'estime publique, il devint même l'âme de toutes les grandes œuvres et exerça sur le peuple un ascendant qui triomphait de tous les obstacles. Du reste, cet ascendant s'explique par la distinction de sa personne, l'élévation de son esprit et la sainteté de sa vie. Sa taille était haute, mais sans disproportion; son visage était d'une remarquable beauté, sa démarche imposante et ses manières pleines de noblesse et de simplicité; en sorte que la bienveillance de son extérieur, en tempérant doucement la majesté, et que jamais le pontife ne faisait oublier le père². Sa parole puissante coulait tour à tour comme un fleuve majestueux, ou grondait comme la foudre³; elle pénétrait dans tous les cœurs et exerçait fréquemment cette magnétique influence que l'on signale comme un triomphe chez tous les grands orateurs⁴. Ses écrits révélaient cette immense connaissance des lettres divines et humaines, ce regard sûr et profond, cette élévation de pensées et de sentiments, cette physionomie calme et gracieuse, que possèdent seuls les chrétiens, hommes de génie.

Ces trésors intellectuels n'ont pas survécu à l'injure du

¹ FORTUNAT, num. 2.

² HINCMAR, num. 9, et FLODOART, lib. I, chap. 44. V. aussi MARLOT, cité par PRIOR ARMAND (*Vie de saint Remi*).

³ SIDOINE APOLLINAIRE, lib. IX, épist. 7.

⁴ GRÉGOIRE DE TOURS : *Episcopus egregiæ scientiæ ac rhetoricis apprime imbutus studiis*. *Histoire des Francs*, lib. II, chap. 30 et 34.

temps et aux destructions de la barbarie ; c'est un malheur pour les lettres, s'il faut en croire le jugement qu'en porte Sidoine Apollinaire, qui, dans une épître d'un style un peu recherché peut-être, félicite saint Remi de ses qualités d'écrivain¹.

Tant d'élévation et d'œuvres accomplies rendirent le nom de Remi illustre. Il attirait, dit Flodoart, les regards et l'admiration de tous, comme une cité bâtie sur une montagne² ; mais son âme ne perdait jamais cette égalité et cette modestie qui sont les gardiennes des vertus. « Il se regardait comme un pécheur dont le Seigneur se servait pour faire éclater davantage sa puissance par la faiblesse de l'instrument qu'il employait³.

Ces traits ne révèlent-ils pas l'un de ces saints qui font la joie du ciel et l'admiration de la terre ? Aussi raconte-t-on que rien ne résistait à la puissance de sa vertu, pas même les animaux féroces que l'on vit plusieurs fois s'adoucir en sa présence⁴. Sa charité pour l'indigence était extrême :

¹ « Après avoir lu, dit Sidoine, vos écrits avec plusieurs personnes versées dans les lettres, il a été reconnu par nous tous qu'il n'est aujourd'hui personne capable d'écrire ainsi..... Quand même votre vertu, qui ne le cède nullement à votre éloquence, vous mettrait à l'abri de tous les traits de l'amour-propre, vous ne devriez pas, ce me semble, dédaigner tout à fait nos louanges. Car si nous ne savons pas bien écrire, nous savons du moins louer ce qui est bien écrit. » (SIDOINE APOLLINAIRE, épist. VII, lib. 9.)

« Le sage, le pieux, l'illustre Apollinaire,

» Dont les doctes écrits et les aimables vers

» Victorieux des ans, courent par l'univers. »

(Clovis, poème par DESMARESTS.)

² *Veluti civitas supra montis verticem sita...* (FLODOART, lib. I, chap. 44.)

³ DORIGNY, lib. I.

⁴ *Mansuescebat feritas.* FORTUNAT, num 3. — BOLLANDUS, 4^{er} octobre, fête de saint Remi.

la tradition dit que, dans ses promenades quotidiennes, il était accompagné de deux clercs dont il faisait ses auxiliaires; l'un portait une bourse, trésor de ses aumônes matérielles, l'autre portait le livre des saintes Écritures, trésor spirituel où il puisait les enseignements divins que réclamaient les âmes. Que dire des miracles qu'il opéra? Ce sont deux époux : Rogatien et Euphrasie, qu'il retire du paganisme¹. C'est un aveugle qu'il guérit, c'est un malade qui lui demande le dernier sacrement, et pour lequel l'huile sainte est apportée du ciel². C'est l'incendie de Reims qu'il *chasse* par le signe de la croix et l'invocation du Christ³. C'est enfin la fille d'un seigneur de Toulouse, courtisan d'Alaric, qu'il délivra du démon et qu'il rappela à la vie⁴.

Pendant le souverain pontificat d'Hormidas, en 514, saint Remi assembla un concile à Reims, pour condamner un évêque arien. L'hérétique se préparait à répondre aux accusations dont il était l'objet, quand l'ombre seule du saint pontife arrêta l'audacieux, et l'empêcha de parler⁵.

¹ DUCHESNE, *Coll. Hist. Franc.* — LECOINTRE, *Ann. Eccl. Franc.* (année 497).

² *Chrismate cœlitus collato linivit.* (FLODOART, lib. I, chap. 44. — MABILLON, *Ann. Bened.*, tome I, apend. 2, art. 6).

³ *Signum crucis cum invocatione Christi nominis edidit.* (FLODOART, lib. I, chap. 44). On montre encore à Reims la porte ouverte (*porta patens*) par laquelle le feu se retira.

⁴ FORTUNAT, num. 6. — HINCMAR, num 25. — FLODOART, liv. I, chap. 42.

⁵ SUMMA CONCILIORUM : *Sed transeunte apud eum Remigio, obmutuit, admirantibus omnibus garrulam hæretici linguam solâ Remigii umbrâ compressam.* (V. aussi BARONIUS, tome II, page 473, an 514. *Comment. Bini.* — HINCMAR : *Loc. cit.* — SURIUS, 43 janvier, tome I).

« Saint Remi, dit un grand historien ¹, fut un homme de mœurs pures et éclairé des lumières de l'Esprit-Saint. C'est lui qui retira des ténèbres du paganisme et de la superstition le noble peuple Franc et son illustre roi, et leur enseigna les vérités évangéliques. C'est lui qui forma ce roi destiné à immortaliser son peuple en lui donnant la religion chrétienne et en favorisant son expansion dans son royaume. »

Tel était l'évêque que la Providence avait placé à Reims, au centre des possessions de Clovis.

Le rapprochement de ces deux grands personnages, devait opérer des prodiges; et l'on peut dire que tout l'avenir chrétien de la France, repose sur Clovis, sainte Clotilde, et saint Remi.

Dans son expédition contre Syagrius, Clovis qui savait toute l'influence qu'exerçaient le savoir et la sainteté de l'évêque de Reims, respecta cette ville, à sa prière, ainsi que nous l'avons dit. Cette circonstance resserra les liens affectueux qui unissaient le chef des Francs aux évêques catholiques ².

Cependant, soit ignorance des volontés de leur chef, soit besoin de pillage, une horde de Francs se porta sur la ville épargnée, opéra quelques désastres, et dépouilla même des églises. Dans le butin, ravi par les vainqueurs, se trouvait un vase précieux à l'usage des autels. L'évêque attristé de s'en voir dépossédé, songea à le recouvrer, en

¹ BARONIUS, tome VIII, page 475.

² Les préférences du clergé gaulois pour les Francs ne sont pas douteuses. *Omnes amore desiderabili Francos cupiebant regnare*, dit Grég. de Tours, lib. X, chap. 23. Cette affection était si avouée, qu'elle attira à quelques évêques les rigueurs de la persécution : *Quod se Francorum ditionibus subdere vellent*. (GRÉG. DE TOURS, chap. 23, lib. II).

s'adressant à Clovis lui-même; il ne pouvait ignorer la droiture du jeune chef, et il comptait sur elle, ou bien il obéissait à une impulsion de la Providence. Les moindres choses ont, entre les mains de Dieu, une influence considérable; et l'on est souvent étonné de voir des œuvres immenses naître d'une circonstance presque insignifiante.

L'évêque de Reims envoie donc un de ses clercs auprès de Clovis, pour lui demander le vase enlevé auquel il mettait un si grand prix. Clovis accueille cette demande avec bienveillance, et répond à l'envoyé que le partage du butin devant avoir lieu à Soissons, il l'engage à l'y accompagner. Quand le moment du partage fut venu, indiquant à ses soldats le vase précieux : — *Voulez-vous*, leur dit Clovis, *m'abandonner cet objet, en l'ajoutant à la part qui m'est due?* — *Nous le voulons*, s'écrient les Francs. — *Et moi je m'y oppose*, reprit avec colère un soldat ¹; *Tu ne recevras de ces dépouilles que la part du sort*, et prononçant ces mots, il frappa la coupe et l'endommagea.

Cette opposition brutale n'eut pas d'autre suite. Clovis ramassa le vase précieux, et l'envoya au pontife, réservant sa vengeance pour un autre jour.

Un an après, Clovis visitant ses troupes sur le champ de Mars ², rencontra le soldat qui l'avait insulté à Soissons; sentant à son aspect s'éveiller sa colère : — *D'où vient*, lui dit-il, *que tes armes sont ainsi négligées?* — Puis, saisissant sa hache, qu'il trouvait en mauvais état, il la jette par terre. Le soldat humilié, s'inclinait pour la ramasser, quand Clovis, soulevant sa francisque avec rapidité, la

¹ *Cum vociferatione* (HINCMAR, *Vit. sancti Rem.* Num. 30).

² *Sic enim conventum illum vocabant à Marte, quem pagani deum belli credebant* (HINCMAR, *Vit. sancti Rem.*, Num. 30).

plonge dans la tête du malheureux, en disant : *C'est ainsi que tu frappas le vase de Soissons.*

Clovis se peint dans les deux actes de ce drame ; d'abord son âme généreuse n'hésite pas à satisfaire les désirs du pontife qui le supplie¹ ; mais sa nature barbare, c'est-à-dire vindicative, éclate ensuite par un trait sanglant. Quel miracle il faudra pour changer ce lion en brebis ; et combien sa conversion fera éclater la puissance de la grâce !.. L'instrument de la miséricorde divine grandit dans l'ombre : c'est la jeune Clotilde, que la Providence tient en réserve, jusqu'au jour où elle l'unira à Clovis.

C'est au sein de l'arianisme que germe et fleurit cette fleur choisie, comme s'épanouit le lis au milieu des épines.

Clotilde naquit en Bourgogne, ou peut-être à Lyon², et les commencements de sa vie furent remplis de douleurs et de larmes. Son aïeul Gondioch, roi de Bourgogne, succomba dans la fameuse bataille que livrèrent les peuples de la Gaule contre Attila, roi des Huns, qui la traversait comme un torrent. En mourant il laissa quatre fils : Gondobauld, Chilpéric, Gondemar et Gondegésile. Chilpéric et Gondemar s'étant ligués ensemble, attaquèrent Gondobauld et Gondegésile avec le secours des Allemands vendus à leurs intérêts ; ils les vainquirent, et s'emparèrent de

¹ « Clovis, encore païen, se montra plein de respect pour les prêtres ; il aimait à enrichir les églises, semblable en cela, au centurion Corneille. C'est ainsi qu'il se préparait à recevoir la foi, et qu'il jetait les premières assises du trône de France » (BARONIUS, tome VIII, page 475).

² « On ne sera pas surpris, dit l'abbé Péretti (*Lyonnais digne de mémoire*), que je fasse naître cette sainte reine à Lyon : personne n'indique précisément où elle est née, et tout le monde convient qu'elle a été élevée dans cette ville. » (V. à la fin du chapitre la note B).

leurs états et de leurs richesses. Cependant Gondebault, retiré en Italie, ne tarda pas, soutenu par l'empereur Glycerius, de reparaitre en Gaule, de vaincre à son tour les usurpateurs et de reconquérir ses états.

La vengeance qu'il exerça contre ses frères vaincus fut celle d'un barbare : il fit brûler Gondemar, trancher la tête à Chilpéric et à ses deux fils, jeta sa femme au fond des eaux, et retint captives ses deux filles ¹. L'une d'elles se nommait Chrona : plus tard elle se consacra à Dieu dans la vie religieuse; et l'autre, du nom de Clotilde, devint reine des Francs.

La captivité des deux orphelines fut pleine d'amertume; mais elles trouvèrent la force et la consolation dans leur foi, car elles étaient catholiques. Ce bienfait leur venait d'Agripine, leur mère ², noble Gallo-Romaine, qui les avait élevées avec ce soin religieux, que l'on ne rencontre que chez les mères chrétiennes. Déjà utilisant l'amour de Chilpéric son époux, dans un esprit de charité, elle s'était efforcée de le rendre bienveillant pour ses frères dans la foi catholique; et l'orthodoxie, grâce à son dévouement, avait eu peu à souffrir du prince arien.

Qui sait si tant de vertus, chez cette sainte femme, ne méritèrent pas les bénédictions dont Chrona et Clotilde ses filles furent comblées? Il est permis de le croire, car si par une influence, exercée avec modestie et avec zèle, elle a secouru les chrétiens en péril; si elle a protégé la foi dans le royaume de Bourgogne, rien n'empêche de croire que, pour la récompenser, Dieu ait préparé une magnifique mission à sa fille qui, reine aussi, conduira son époux

¹ GRÉG. DE TOURS. *Hist. Franc.*, lib. II, chap. 28.

² C'est ainsi que quelques chroniques la nomment (V. SIDOINE, liv. V, lettre 7^e).

au baptême, et avec lui le peuple Franc tout entier ¹.

L'éducation qu'Agripine avait donnée à Clotilde, la rendit éminemment propre à l'accomplissement des desseins de Dieu; c'est ainsi que toute mère reçoit la récompense de son dévouement et de sa foi, quand elle dirige ses enfants dans les voies chrétiennes.

La jeune Clotilde, qui avait toujours été docile aux leçons maternelles, prépara par les vertus de son enfance, celles de sa jeunesse. Il n'est pas douteux qu'elle n'ait donné à sa sœur tous les secours que réclamaient ses besoins et ses douleurs, aussi longtemps qu'elle vécut avec elle, afin de pratiquer tous les devoirs de la charité; mais ce bonheur de s'aimer et de se secourir l'une l'autre au sein de leur exil, ne dura pas longtemps; leur oncle, Gondebauld, afin de venger sur elles ses défaites passées, les sépara sans pitié ²; elles ne trouvèrent alors de consolations que dans leur foi. C'est leur foi qui, à défaut d'un cœur et d'une main amis, vint sécher leurs larmes, leur donner le courage et la résignation. Elles furent aussi secrètement consolées et soutenues dans le monastère de Saint-Michel à Lyon, par les paroles et les exemples de Caréténé, mère de Gondebauld et leur aïeule, chrétienne courageuse qui

¹ Le nombre de ceux qui reçurent le baptême avec Clovis ne fut pas très-grand; mais il est certain que, de sa conversion, date la conversion successive de tous ses sujets.

² Les auteurs anonymes du ^{viii}^e siècle pensent que Chrona et Clotilde furent séparées quelque temps après le commencement de leur captivité (V. ANONYM. ^{sec. viii}. *Gesta reg. Franc.*, chap. XI). Nous indiquerons quelquefois les *anonymes du ^{viii}^e siècle*, quelquefois *Frédégaire*. Cette différence vient de ce qu'il nous est arrivé de consulter diverses éditions du même ouvrage. Nous avons fait usage quelques fois du tome XCVI de la *Patrologie* de M. Migne en consultant les *Gesta. Reg. Francorum*, ex editione Marquarii Freheri.

n'avait point faibli dans sa foi, au milieu d'un peuple et d'une cour égarés par l'hérésie ¹.

Comme surcroît d'épreuves, les deux orphelines eurent encore à subir les persécutions de la cour de Bourgogne livrée à l'arianisme, et qui voyait avec déplaisir qu'elles demeuraient inébranlables dans leur foi. C'est ainsi que ces deux héroïnes subirent quelques-uns des tourments des martyrs.

Clotilde joignait à une grande pureté d'âme tous les charmes de son sexe; sa beauté était même si remarquable, qu'on en parlait au loin, et que Clovis, le chef des Francs, qui se trouvait par ses ambassadeurs en relation avec Gondebault, en fut lui-même informé ².

La Providence voulut que ces dons périlleux, source de malheurs quelques fois, fussent pour Clovis le principe et la cause du bonheur véritable, puisqu'ils préparèrent sa conversion et celle des Francs.

Désireux de posséder une femme qu'on lui dépeignait si accomplie ³, et peut-être aussi pour servir des projets cachés ⁴, le Barbare conçut le projet de la demander en mariage. Dans ce dessein, il envoya son conseiller Aurélien ⁵

¹ V. l'*Introduction*, page 27.

² GRÉG. DE TOURS, lib. II, chap. 28.

³ *Qui cum eam vidissent pulchram, elegantem atque sapientem Chlodoveo nuntiaverunt hæc* (ANONYM. *Gesta reg. Franc*, cap. XI).

⁴ *En espérance tomba (Clovis) d'avoir le royaume de Bourgogne par occasion d'elle (de Clotilde).* (*Grande Chronique de France.*) — V. à la fin du chapitre, la note supplémentaire C).

⁵ Cet Aurélien, patricien des environs de Sens, était de race gallo-romaine et chrétien; c'est probablement de lui que S. Grégoire de Tours, au livre 1^{er} des *Martyrs*, chap. 77, parle, lorsqu'il dit : Qu'un esclave d'Aurélien, possédé du démon, en fut délivré sur le tombeau de S. Victor, où il avait été transporté (V. une note de BARONIUS, tome VIII, page 572).

en Bourgogne, afin qu'il pût juger par lui-même des qualités de Clotilde, et sonder ses dispositions à son égard.

Aurélien, arrivé en Bourgogne, ordonne à ses compagnons de se tenir à l'écart; puis, vêtu comme un mendiant, il va se placer à la porte d'une église, dans l'espoir de s'entretenir avec la jeune princesse. C'était un dimanche, et ce jour-là, Clotilde y était entrée pour prier. Aurélien, confondu parmi les pauvres, attendait sa sortie. La jeune fille parut bientôt sur le seuil et, *selon sa coutume*, distribua ses aumônes.

Parvenue auprès d'Aurélien, elle lui donnait comme aux autres une pièce d'or, quand saisissant sa main avec rapidité, Aurélien la baisa furtivement. Clotilde émue s'échappe au plus vite, et sans tarder fait appeler le mendiant inconnu, et lui dit : *D'où vient qu'au lieu de recevoir mon aumône, vous avez baisé ma main?* — *Mon maître*, répondit Aurélien, *le roi des Francs, qui connaît votre noblesse et vos vertus* ¹, *désire que vous deveniez son épouse; voici l'anneau et les autres présents qu'il vous offre, en témoignage de ses sentiments.* — Pendant qu'il parlait ainsi, l'ambassadeur cherchait du regard un sac qui renfermait les trésors dont il parlait et qu'il avait déposé à l'entrée du palais. Ne le trouvant pas, il commençait à se troubler; mais son trouble fut de courte durée, car, l'ayant découvert au bout de quelques instants, il put en retirer les présents et les offrir à Clotilde, s'estimant heureux d'avoir si bien rempli sa mission.

La jeune fille, un instant interdite par cette demande inattendue, lui répondit cependant : *Mais ne savez-vous pas qu'une chrétienne ne peut avoir pour époux un ado-*

¹ *Audit generositatis tuæ excellentiâ* (AIMOIN).

*rateur des idoles?... Et pourtant, ajouta-t-elle, si les des-
seins de Dieu préparent cette union, et s'il veut faire de
moi un instrument de conversion pour votre roi, je serai
heureuse d'accomplir sa volonté; partez maintenant avec
la paix de Dieu¹.*

Aurélien, ayant ainsi rempli son message, revint auprès de Clovis, lui apportant l'espérance de voir ses désirs se réaliser un jour. Quant à l'orpheline, elle comprit qu'elle ne devait point conserver l'anneau du chef des Francs; et le déposa dans le trésor de son oncle².

La scène que nous venons de raconter ne ressemble-t-elle pas à celle qui se passa jadis entre Éliézer, l'envoyé d'Abraham, et Rebecca? Nous observons, en effet, qu'Aurélien est secouru par Clotilde, comme Éliézer le fut par Rebecca; et que la récompense promise à la charité, se produit immédiatement pour l'une, comme elle s'était produite pour l'autre : car si l'épouse d'Isaac eut l'honneur d'entrer dans la famille du père des croyants, Clotilde, qui portait dans son âme les trésors de la foi, les communiqua à son époux et à son peuple, et, par elle, ils devinrent un grand roi et une grande nation.

L'année suivante (494 ou 493), Clovis renvoya comme ambassadeur à Gondebault son confident Aurélien, que nous venons de voir au palais des rois de Bourgogne, pour lui demander enfin la main de Clotilde, sa nièce. Gondebault fut effrayé, à cette demande. Il ne savait pas que la jeune fille était connue à la cour du roi des Francs, et il s'attendait moins encore à ce que ce prince la demandât en mariage. D'ailleurs, son cœur était tourmenté par un vague

¹ CHATEAUBRIAND (*Études historiques*, tome III, page 45) dit, en reproduisant ce récit : « C'est une scène de l'Odyssée. »

² AIMOIN. *De Gestis Francorum*, lib. II, chap. 43.

pressentiment, et c'était là surtout ce qui causait sa terreur. Les remords de son âme lui reprochaient sa cruauté envers cette jeune fille que sa vengeance avait fait orpheline, et la crainte lui disait que le jour de la justice était arrivé; aussi, transporté de colère, il répondit au patricien : — *Que signifie ce langage? Mes amis et tout le peuple de Bourgogne sauront que Clovis use de perfidie pour me déclarer la guerre. Oui, cette demande n'est qu'un prétexte, et vous ne remplissez ici vous-même que le rôle d'un espion, car je sais que votre maître ne connaît point Clotilde.*

Aurélien répondit froidement qu'il était envoyé par Clovis, pour obtenir la main de la fille de Chilpéric, et qu'il considérait le refus de Gondebauld comme une déclaration de guerre. Le roi de Bourgogne allait accepter le défi et se préparer à la lutte, lorsque ses conseillers lui firent observer que Clovis et les Francs étaient pleins de valeur dans les combats, et lui donnèrent un avis plus sage. — Il faut que vous sachiez, lui dirent-ils, si Clovis n'a pas reçu ou donné des gages que vous ne puissiez méconnaître sans injustice.

Les recherches amenèrent la découverte de l'anneau, revêtu du nom de Clovis, que Clotilde avait elle-même déposé dans le trésor royal.

Gondebauld vaincu, mais toujours irrité, conduisit sa nièce à Aurélien, et celui-ci se hâta de quitter Genève, d'autres disent Châlon-sur-Saône¹, le cœur rempli de joie,

¹ Les historiens en grand nombre disent que Gondebauld résidait alors à Genève. Cependant l'abbé Saintyve (*Vie de sainte Geneviève*) pense qu'il habitait Châlon-sur-Saône. Ce sentiment est aujourd'hui assez généralement accepté; dans une dissertation de l'abbé Trasse, reproduite par le *Mercure de France* (1754, avril), il est dit que Gondebauld habitait Châlon-sur-Saône, et que la première entrevue de Clovis et de Clotilde eut lieu à Villery, ha-

après avoir, selon l'usage, présenté un sou et un denier pour fiancer Clotilde, au nom de Clovis¹.

Clotilde échappait à une dure captivité, et la vie semblait lui devenir plus douce, à mesure qu'elle recouvrait la liberté et qu'elle goûtait les honneurs rendus aux souveraines. Mais c'est sa foi surtout et son espérance qui viennent de grandir. Elle a fui la persécution et le contact de l'arianisme; elle va dans une cour où sa vertu sera entourée de respect, où peut-être elle aura la joie de toucher le cœur de son époux et de l'offrir à Dieu : c'est là ce qui ranime sa foi et son espérance; et pourtant... la crainte trouble l'âme de Clotilde : elle trouve que le char qui l'emporte, marche bien lentement². Il lui tarde de s'éloigner, parce qu'elle craint que Gondebauld ne vienne à se repentir de son départ, ou qu'Aridius, confident du roi, n'arrive assez tôt pour lui conseiller de la poursuivre. Telle est la cause de son inquiétude : elle écoute, elle tremble. Ce trouble effraie Aurélien;

meau situé à 4 lieues de Troyes (V. cette dissertation reproduite avec des annotations par M. DOUGE; grand in-8°. Troyes, 1834).

¹ Ce récit tiré d'AIMOIN et des ANONYMES du VIII^e siècle, *Gest. Reg. Franc.*, chap. XI et XII, est regardé comme peu certain par les Bollandistes. Ils le nomment *Fabula de desponsatione sanctæ Clotildis* (Act. Sanct., 3 juin). Mais malgré leur jugement, nous n'hésitons pas à l'admettre, fondé sur l'autorité de plusieurs historiens et en particulier de BARONIUS (*Annales ecclesiastici*, tome VIII, pages 572 et suivantes); qui le reproduit presque intégralement.

Nous ferons aussi remarquer, avec l'abbé DUBOS (*Histoire de l'établissement de la monarchie française*, tome II), que le mariage de Clovis est une chose si importante dans l'histoire de la monarchie française, que la tradition a dû en conserver longtemps la mémoire..., et que les historiens dont nous reproduisons les récits, ont pu avoir, sur ce fait, entre les mains, des documents perdus pour nous.

² C'était une basterne, véhicule trainé par des bœufs.

il lui en demande la cause, et Clotilde lui fait part de ses appréhensions. Aussitôt des chevaux sont préparés : la princesse fugitive n'hésite pas à choisir une monture, et elle s'éloigne avec rapidité¹.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée; sur ces entrefaites, Aridius parti de Constantinople, débarquait à Marseille et revenait en Bourgogne, où le départ de Clotilde lui était annoncé. Eh quoi ! dit-il à Gondebauld, avez-vous oublié le meurtre du père et de la mère de Clotilde ? Elle vengera, soyez-en sûr, quand elle sera reine des Francs, le sang de Chilpéric, le trépas d'Agripine, plongée au fond des eaux, et le meurtre de ses frères.

Gondebauld eut peur : il envoya quelques cavaliers à la poursuite de Clotilde ; mais ils ne la rencontrèrent point dans leur course, et arrivèrent trop tard : l'heureuse fugitive, conduite par la Providence, leur avait échappé².

- ¹
- « Aurèle à ses costez, l'illustre confident,
 - » Loin derrière leurs pas jette un regard prudent
 - » Et rassure l'effroy de la vierge timide
 - » Qui tremble au souvenir de son oncle perfide ;
 - » Qui redoute sa rage ; et pense , au moindre bruit
 - » Que de fiers Bourguignons une troupe la suit ,
 - » Rien ne dompte la peur dont son âme est saisie
 - » Bien que desja Clovis ataigne l'Austrasie. »

(*Clovis*, poème héroïque, par DESMARESTS, gr. in-4°; Paris, 1661).

« Du palais de Bourgogne Clotilde a pris son vol comme l'hirondelle légère, alors que le regret montant au cœur de Gondebauld, l'a fait frissonner, de crainte que Clotilde, sa nièce, ne raconte, comme la colombe qui gémit, ce qu'elle dût souffrir sous sa serre de vautour, lorsqu'il l'étreignait contre une froide muraille encore humide du sang de Chilpéric son père. » (*Geneviève et le roi païen*, in-8°, page 462, ouvrage qui renferme quelques idées neuves, au milieu d'un ensemble confus et sans goût littéraire).

² M. HENRI MARTIN (*Hist. de France*, tome I, p. 431), accuse, ainsi que d'autres historiens, sainte Clotilde d'avoir fait dévaster

La jeune fiancée traversa la ville d'Auxerre, s'agenouilla un instant dans l'église de Saint-Maurice quelle devait faire reconstruire plus tard en la dédiant à saint Germain, l'évêque de la ville ¹, puis s'avança dans la Champagne jusqu'au village de Villery, dans le territoire de Troyes, où Clovis l'attendait ².

Clovis possédait cette partie de la Gaule depuis l'année

le pays quelle parcourait ; il s'exprime ainsi : « Le cortège apprend, chemin faisant, qu'Arédius est revenu de sa mission dans l'empire d'Orient : Clotilde à cette nouvelle quitte sa basterne, monte à cheval et se dirige à grandes journées vers le pays Frank, tandis qu'Arédius excite Gondebault à retirer sa parole et à dépêcher ses soldats après (*sic*) sa nièce, de crainte qu'elle ne cherche à venger ses parents mis à mort, si jamais elle ne croît en puissance. » Quel français !... « Clotilde prie ses conducteurs de piller et de brûler deux lieues du pays Burgondien de chaque côté de la route. On va demander la permission à Chlodowig, qui s'empresse de l'accorder, et ces Franks se mettent à l'œuvre. »

Quel tissu d'inraisemblances !...

Comment ? Clovis, pour satisfaire un caprice, permet un acte qui n'est rien moins qu'une déclaration de guerre ? et à quel moment ? au moment de son mariage !... Comment encore ? L'escorte de Clotilde qui est poursuivie par les soldats de Gondebault, envoie un message à Clovis et attend son retour ? Et cette escorte, qui incendie deux lieues de pays, ne fait-elle pas là une chose matériellement impossible ?

Il est vrai que M. Henri Martin se condamne lui-même, et nous invite indirectement à ne pas le croire, puisqu'il affirme que le mariage de Clotilde devint le texte de *récits romanesques* , qui allèrent en *s'ornant et en s'embellissant* de générations en générations. Peut-être a-t-il puisé à cette source-là ? ou bien a-t-il voulu ajouter aux *ornements* et aux *embellissements* , en s'inspirant de son imagination ?

¹ L'abbé LEBŒUF. *Mémoires concernant l'histoire d'Auxerre.*

² FRÉDÉGAIRE, *Mélanges Histor. continu. de Grég. de Tours*, chap. XIX. — *Villieriacum* est certainement Villery, sur les confins de la Bourgogne (même ouvrage, ch. LXXI).

486, ainsi que l'écrit Sigebert, et il s'était hâté de s'y transporter pour recevoir lui-même Clotilde sur la frontière de ses États et la protéger contre les poursuites de Gondebauld.

Quand on a étudié le caractère chevaleresque et impétueux de Clovis, on comprend qu'il ait pris tous les moyens qu'il avait à sa disposition pour sauver sa fiancée du danger qui la menaçait, et qu'il se soit avancé jusqu'au village le plus rapproché des États de Bourgogne, pour se tenir en observation et se préparer à tout événement ¹.

C'est de Villery que le cortège royal partit pour se rendre à Soissons, où les solennités du mariage devaient avoir lieu.

Clotilde y fut reçue comme une épouse depuis longtemps aimée, et comme une souveraine sûre de n'avoir que des sujets fidèles. Les Francs la virent avec bonheur, et les

¹ Voir le mémoire de l'abbé TRASSE, déjà indiqué et annoté par M. Douge. C'est une pièce fort remarquable. M. Douge, en 1853, au Congrès archéologique de Troyes, émit le vœu de voir élever un monument commémoratif en l'honneur de sainte Clotilde, à Villery; nous ignorons si le projet qui fut alors formé a été réalisé.

Villery est une des sept communes de la paroisse de Saint-Jean de Bonneval, à 16 kilomètres de Troyes. C'est là que Clovis rencontra Clotilde pour la première fois.

Tout le monde dans les environs connaît cette histoire, et les habitants de Villery en sont très-fiers. Voici comment ils racontent la chose : Ils disent qu'Aurélien le Gaulois, ayant négocié près de Clotilde, alors à Genève, le mariage projeté par Clovis, des ambassadeurs furent envoyés à Gondebauld, qui, après avoir consenti à cette alliance, leur confia Clotilde. Que c'est à Châlon-sur-Saône qu'elle leur fut remise. Que la jeune princesse, d'abord conduite par un chariot, monta sur un cheval afin de gagner plus vite le territoire des Francs, et que bien lui en prit, car Gondebauld ayant changé de résolution, avait mis ses gens à sa poursuite.

Clovis, informé de l'arrivée de la jeune princesse, alla à sa rencontre jusqu'à Villery.

Gaulois soumis à Clovis, fondèrent sur elle de grandes espérances, car ils étaient presque tous catholiques¹.

Au milieu de son bonheur, Clotilde n'oublia pas qu'elle était chrétienne et sœur des anges ; elle se souvint aussi de son passé et de ses douleurs, et remercia Dieu qui la comblait de félicités. Elle se rappela sa famille exterminée par la vengeance, et à ce souvenir, de nombreuses larmes mouillèrent ses yeux... Clotilde pria le Seigneur de conserver son âme dans le calme et la paix, de donner à son cœur la modération et l'humilité. Puis, comme l'ange de Tobie, elle invita son époux à élever ses pensées jusqu'à Dieu, et à sanctifier ainsi leur union. « *O mon roi, lui dit-elle, écoutez la prière de votre épouse soumise ; accordez-lui une grâce avant qu'elle vous appartienne. — Parlez, lui répondit Clovis, et je serai heureux de vous satisfaire. — Je désire, reprit la courageuse chrétienne, que votre foi adore le Dieu du ciel, Père Tout-Puissant, qui vous a créé ; qu'elle confesse Notre Seigneur Jésus-Christ, le Roi des rois, envoyé par son Père pour notre salut, et l'Esprit-Saint qui éclaire et affermit le juste dans la vertu. Inclinez-vous devant la divine Majesté et rejetez vos idoles, vains simulacres façonnés par le mensonge, et protégez les églises du Dieu vivant... Souvenez-vous de mes droits sur l'héritage que m'a laissé mon père, et revendiquez-les auprès de Gondebault.*

Il me serait difficile, répondit Clovis, de renoncer au culte des dieux pour adorer le vôtre ; mais quant à venger vos droits, je le ferai. — Ces droits, je les sacrifie facilement reprit Clotilde ; mais vous voir chrétien, c'est mon premier désir et ma plus vive espérance. »

¹ ROHRBACHER. *Histoire universelle de l'Église catholique*, tome VIII, page 466. (V. à la fin du chapitre la note C.)

Ce trait nous révèle le cœur chrétien de Clotilde, et en même temps les tendances et les oppositions profondes du chef barbare.

Clovis s'empessa de réclamer au roi de Bourgogne les biens qui appartenaient à son épouse; il les obtint, malgré les répugnances de l'usurpateur. Mais, quant à briser ses idoles, il n'en eût pas le courage; il fallait encore bien des larmes, des sacrifices et des prières de la part de Clotilde, pour opérer ce miracle ¹.

Heureusement qu'elle a assez de foi et de générosité pour s'offrir en victime; son cœur, animé par la noble ambition de sauver cette âme qui lui est si chère, plus chère que la couronne, vaincra le Ciel par ses sollicitations; elle entraînera Clovis; et ce sera le triomphe de sa douceur et de sa charité. Elle commença dès lors à parer les églises, à secourir les pauvres et à se faire la mère des orphelins; en sorte que son passage était regardé partout comme une bénédiction.

On assure qu'elle priait fréquemment et presque toujours avec effusion de larmes, qu'elle se livrait à la mortification avec cet héroïsme que savent déployer les grandes âmes; et en même temps, chose admirable, la prudence et la discrétion inspiraient toutes ses actions; car, loin d'oublier les devoirs et la dignité d'une souveraine, elle veillait sur son entourage, et le dirigeait avec douceur et fermeté.

Mais l'objet principal de son zèle était Clovis, qu'elle s'efforçait de vaincre et de tourner vers le Seigneur; elle lui parlait souvent du Dieu des chrétiens, créateur du ciel et de la terre, auteur de tous les biens; elle lui montrait aussi la puérilité des fables du paganisme et ce qu'il y

¹ ANONYMI, *viii seculi*, cap. XII et XIV.

a d'inconséquent et de criminel, dans le culte des idoles.

Sainte Clotilde est donc un type précieux, que toutes les épouses chrétiennes qui travaillent à la conversion de leurs époux, doivent reproduire.

Elle est aussi désormais leur protectrice; car du haut du ciel, elle écoute leurs prières et se plait à demander à Dieu l'accomplissement de leurs nobles et charitables désirs.



NOTES SUPPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE II.



Note A.

En 1653, on découvrit le tombeau de Childéric à Tournay, dans la partie de cette ville qui est au delà de l'Escaut et qui appartient au diocèse de Cambrai. En creusant les fondements d'une maison, un ouvrier trouva, à sept pieds de profondeur, une grosse pierre qu'il cassa. Il vit briller dans la poussière quelques filets d'or et quelques monnaies, ce qu'il fit connaître par des cris vagues, étant muet. Cinq à six personnes y coururent, et ensuite une grande multitude de peuple. Chacun enleva tumultueusement quelques pièces; voici les principales de celles qu'on ramassa : on trouva une gibecière pourrie pleine de pièces d'or assez entières, qui étaient au coin des empereurs Valentinien, Martien, Léon et Zénon; on y trouva aussi deux cents pièces d'argent fort gâtées, deux têtes d'homme dont l'une était plus grosse que l'autre, avec le squelette d'une personne de cinq pieds et demi de haut; un coutelas détruit par la rouille, qui, dès qu'on le mania, tomba en poussière; le pommeau, la poignée d'une épée et la bouterolle du fourreau; une petite tête de taureau en

or; une hache d'armes; une partie d'un fer à cheval à demi rongé par la rouille; la carcasse de la tête d'un cheval; un stylet de fer dans un étui d'or; une grande quantité de petites figures qui semblaient être des mouches à miel, dont on présume que la cotte d'armes de Childéric et la housse de son cheval étaient semées; une aiguille, des agraffes, des crochets, des boucles, des clous, et quelques autres ornements d'une bride et d'un baudrier, le tout d'or, avec une infinité de rubis qui y étaient enchâssés. Il y avait aussi un vase d'agate, une boule de cristal, qui était de grand prix en ce temps-là, et deux anneaux au chaton desquels était gravée l'image à mi-corps d'un jeune homme, nu-tête, les cheveux partagés et tombant des deux côtés, vêtu d'une sorte de corselet bosselé à carreaux, et ayant un javelot droit à la main, appuyé contre son épaule, en manière de sceptre : autour de l'effigie on lisait ces mots : *Childericis regis*. Ces anneaux étaient le cachet du prince, qui les portait à son doigt. La plupart de ces pièces se voient aujourd'hui à la bibliothèque impériale.

Note B.

Dissertation sur le véritable nom de la reine Clotilde,
par M. Charles DE SOURDEVAL.

(Extrait des Mémoires de la Société archéologique de Touraine, 1845.)

L'an 543, selon le président Hénaut; 545, selon les auteurs de l'art de vérifier les dates, la reine Clothilde, veuve de Clovis, mourut à Tours, où elle s'était retirée après le massacre de ses deux petits-fils, les enfants de Clodomir (arrivé en 532). Elle était fille de Chilpéric, roi

des Bourguignons, et nièce de Gondebauld. Clovis l'avait épousée en 493 et laissée veuve en 511. Elle se trouva la mère de trois rois, sur les quatre princes, fils de Clovis, qui se partagèrent l'empire récemment fondé par ce prince. Ce fut elle qui, par sa douceur persuasive et sa pieuse persévérance, détermina Clovis à embrasser la foi chrétienne; ce qui eut lieu, en l'année 496, à la suite de la victoire remportée à Tolbiac. Son long veuvage fut marqué par de cruelles douleurs. Elle mourut, dit le père de l'histoire française, pleine de jours et de bonnes œuvres, dans la cité de Tours, au temps de l'évêque Injuriosus; son aimable et douce figure reçoit un profond relief d'intérêt, de ce fonds de barbarie et de violence qui obscurcit toutes choses à l'entour d'elle. Elle se groupe heureusement avec celles de Geneviève, de Radegonde, de Grégoire de Tours lui-même. Ces quatre personnages eussent fait honneur aux plus beaux temps de l'humanité. Tous les quatre ont été mis au rang des saints.

Le nom de *Clothilde* nous a été transmis sous cette forme adoucie par les chroniques latines de la seconde partie du moyen-âge : mais il faut remarquer que Grégoire de Tours écrivit toujours ce même nom : *Chrothildis* ou *Chrothildis* ou *Chrodochildis*, suivant les diverses leçons de ses copistes et de ses éditeurs, mais jamais *Chlothildis*. Or, si nous analysons ce nom sous les formes offertes par Grégoire de Tours, nous y reconnaitrons aisément les deux éléments gothiques, *hrot*, *hrod*, ou *hrad*, et *hild*. Le premier de ces éléments est également applicable aux noms de *Hrod-bert* (Robert), de *Hrod-land* (Roland), de *Hrad-ulf* (Rodolfe). Le second est celui de la Valkyrie, déesse de la guerre, de la Bellone gothique, *Hildi*; il est encore aujourd'hui le mot allemand qui signifie héros (*held*).

On retrouve le premier dans l'Edda, formant le nom mythique de *Hreid-mar*. Il est dérivé du mot islandais *hradr* ou *hrathr*, en anglo-saxon *hræd*, *hrad*, *rapide*, *prompt*, et forme aujourd'hui le mot anglais *readi* qui a

la même signification. L'*h*, placée en avant du mot, exprimait une aspiration semblable à celle du *ch* actuel des Allemands; cette sorte d'aspiration qui se plaçait assez souvent devant les mots commençant par *l*, *n*, *r* ou *v*, a disparu dans l'allemand moderne, du commencement des mots, pour ne se trouver plus tard qu'à l'intérieur ou à la fin, où elle est toujours exprimée par *ch*. Grégoire de Tours, embarrassé pour transcrire en latin les sons *hl*, *hr*, a pris le même parti que les Allemands modernes; il a exprimé l'aspiration par *ch*, et *Hrot-hild*, *Hlod-ve* sont devenus, sous sa plume, *Chrothildis*, ou *Chrodochildis*, *Chlodoveus*.

Mais plus tard, et cela dès le commencement de la seconde race, l'aspiration tudesque a cessé de s'exprimer au commencement des mots et des noms d'hommes; alors, au lieu d'écrire comme sous les Mérovingiens, *Chlodoveus* ou *Chlodovechus*, *Chlotharius*, *Charibertus*, on ne mit plus que *Ludovicus*, *Lotharius*, *Haribertus*. Le nom de *Chrothildis* dut par conséquent subir la même réduction, et devenir *Rothildis*; or, c'est précisément avec cette forme, à laquelle l'analogie nous conduit mathématiquement, qu'on trouve ce nom écrit dans tout l'ouvrage de Flodoart de Reims, qui vécut sous les Carlovingiens (de 893 à 966).

Il suffit donc, pour reconnaître quel est le véritable nom de l'épouse de Clovis, d'observer la manière dont il est écrit : 1^o dans Grégoire de Tours, avec la forme mérovingienne et l'aspiration gothique : *Chrothildis*; 2^o dans Frodoard, avec la forme carlovingienne dépouillée de l'aspiration gothique *Rothildis*. Ce serait donc *Rothilde* et non *Clothilde*, que la loi d'une analogie rigoureuse devrait aujourd'hui nous faire prononcer ce nom, si cette dernière forme n'était passée en chose jugée, et invinciblement jugée.

On voit par là que le nom de la nièce de Gondebald est formé de l'élément *hrod* ou *rod*, de *Rod-bert*, de *Rod-land*, de *Rod-olfe*, et non de l'élément de *Hlod* ou *Lod*, de *Hlod-ve* (Clovis), de *Hlod-wald* (*Clodoaldus*, Saint-Cloud), de *Hold-ulf* (Ludolfe).

Quant au changement de *r* en *l*, qui s'est opéré de *Chrothildis* ou *Rothildis*, à *Chlothildis*, il était familier aux scribes des XII^e et XIII^e siècles, qui écrivirent souvent *Guillermus* ou *Willermus*, pour *Guillelmus*, *Willelmus*, *Flodoardus* pour *Frodoardus*.

Note C.

Gondebald avait eu trois frères qui devaient partager avec lui la succession de Gundéric¹, leur père commun ; mais un seul, nommé Godégisile, avait échappé à la cruauté ambitieuse de Gondebald, qui avait fait périr les deux autres, Gondemar et Chilpéric. Clotilde était fille de ce dernier ; et cette princesse, vraisemblablement avide de venger son père, était dangereuse à donner en mariage à un voisin puissant, chez qui elle porterait des droits de vengeance et des motifs de haine contre la Bourgogne. C'était bien là ce que désirait Clovis, qui ne cherchait que des prétextes à son ambition ; et c'est dans cette vue qu'il souhaitait l'alliance de Bourgogne ; mais, par les mêmes raisons, Gondebald ne devait pas s'y prêter. De plus, Clotilde était chrétienne et Clovis, païen, obstacle qui paraissait devoir éloigner respectivement les deux parties. Mais Clovis, plus attaché aux intérêts de son État qu'à ceux de sa fausse religion, pensait bien différemment : il se voyait à la tête d'une nation païenne, mais entouré de nations chrétiennes. Les Gaulois, au sein desquels il avait établi sa puissance, et qu'il avait incorporés à ses sujets,

¹ D'autres écrivent Gondioch.

ne l'étaient pas à sa religion ; ils étaient tous chrétiens , et le joug de la domination païenne ne pouvait que leur être odieux. Il n'y avait pas d'apparence que Clovis pût détruire dans les Gaules une religion sainte pour y introduire son culte superstitieux. Ce que toute la puissance des Césars n'avait pu faire , un roi à peine établi ne devait pas songer à l'entreprendre. Aussi ne s'abandonna-t-il pas à cette chimère , et il se borna à captiver le plus qu'il pourrait le cœur des chrétiens , en prenant une femme dont la présence leur ferait naître l'espoir de voir un jour le roi converti par elle , ou , du moins , leur offrirait une médiation assurée et puissante dans les affaires de la religion qui pourraient survenir. Je ne doute pas même que , dans le fond de son âme , Clovis ne pensât dès lors à quitter son culte frivole , dont peut-être il avait déjà reconnu l'absurdité , et dont il envisageait du moins les inconvénients.

Il est assez apparent qu'il fit entrevoir cette disposition à Gondebauld , et qu'il s'en prévalut pour obtenir Clotilde ; et , ce qui peut confirmer cette conjecture , c'est qu'il fit choix , pour traiter cette affaire délicate en Bourgogne , d'un nommé Aurélien , Gaulois romanisé , et chrétien par conséquent. Aurélien réussit , et Gondebauld accorda sa nièce. Clovis , qui peut-être avait pris exprès son temps , fut bien servi dans cette occasion par l'absence du principal ministre de Gondebauld , nommé Arédius , homme sage et éclairé , qui n'aurait pas manqué de s'opposer à une alliance que la politique défendait au roi de Bourgogne. Ce ministre était alors en ambassade à Constantinople auprès de l'empereur ; mais il était près de revenir ; et Clotilde , qui prévoyait l'obstacle qu'il apporterait à son mariage , partit précipitamment avec Aurélien , dès que le traité fut conclu , et se hâta de se rendre dans les États de Clovis , où son arrivée causa parmi les Gaulois une joie universelle , qui apprit au roi le prix de l'acquisition qu'il venait de faire , et le fit sans doute s'applaudir de la sagesse de sa politique. Il continua sur le même plan , et s'en trouva bien.

On ne peut pas douter qu'il n'eût de grands ménage-

ments pour les chrétiens, puisque, dans la conquête qu'il fit des provinces situées entre la Somme, la Seine et l'Aisne, le saint évêque Remi s'empressa volontairement de se soumettre, et engagea les peuples de la cité de Reims à se donner au roi. Cette expédition se fit après le mariage du roi, dans la même année 483¹, et au milieu des premiers transports de joie que causait aux Gaulois la présence d'une reine chrétienne, et la naissance de deux princes élevés dans la même religion. Cette complaisance de Clovis pour sa femme, répétée à la naissance de Clodomir, quoique Ingomer l'aîné fût mort peu de temps après avoir reçu le baptême, est une preuve que si Clovis n'était pas dès-lors disposé à devenir chrétien, du moins il n'était pas fort attaché au paganisme, et qu'il préférait les conseils de la politique aux intérêts de la superstition. Heureusement la politique exigeait qu'il se rendit tôt ou tard à la connaissance du vrai Dieu; et il était trop éclairé pour ne pas sentir combien sa conversion favoriserait et assurerait ses progrès dans les Gaules; aussi n'attendait-il qu'une occasion éclatante qui le justifiait aux yeux des Français idolâtres, et qui leur donnât lieu de suivre son exemple. Mais cette occasion était nécessaire: sans cela Clovis, en se pressant de changer de religion, aurait perdu le cœur des Français, par la même démarche qui lui aurait gagné les Gaulois, et l'échange n'aurait pas été avantageux. « Je vous écouterai volontiers, » disait Clovis à Clotilde et à l'évêque saint Remi qui le pressaient de se convertir; « mais il y a une chose fort importante à considérer, c'est que je suis chef d'une nation qui ne souffre pas qu'on abandonne ses dieux. »

Son mariage avec Clotilde fut le mobile et le soutien de cette entreprise. Les Bourguignons étaient chrétiens, mais ariens, et ils traitaient fort durement les naturels du pays, chrétiens aussi, mais catholiques. Je suis persuadé que ce

¹ L'auteur fait certainement ici une erreur de date.

fut l'espérance de rendre la paix aux églises catholiques de ce royaume, qui justifia dans l'esprit de la sainte reine Clotilde une entreprise qui n'allait pas à moins qu'à détrôner ou asservir un prince dont elle était la nièce, et dont les Français avaient été alliés jusqu'alors. En effet, après le traité que Gondebaud, vaincu, fit avec Clovis, il réprima les violences que les ariens exerçaient sur les catholiques, par l'établissement de cette loi qui porta son nom, et que nous appelons *loi Gombette* ¹.

Note D.

Le palais de Clovis, à Soissons.

Soissons avait été depuis plus d'un demi-siècle le siège du gouvernement romain dans le nord des Gaules. Toutes les ressources de ce gouvernement s'y trouvaient réunies. C'est à Soissons que Clovis fixa sa résidence. Sa première demeure, après sa victoire, fut probablement le château de Croicy, qui avait été celle de Syagrius et sans doute des généraux investis précédemment des forces romaines dans cette partie de l'empire. Cependant quelques auteurs ont paru croire que ce château n'avait été bâti que par Clovis et même par Clotaire I^{er}, son fils, quoiqu'il soit constant qu'il fut habité par le premier. On doit donc le regarder comme la première habitation des rois de France, mais en

¹ Extrait des *Mémoires sur la politique de Clovis*, par M. le duc DE NIVERNAIS (œuvres posthumes éditées par François de Neufchâteau, 2 vol. in-8°, 1807).

admettant qu'il n'était pas leur ouvrage. Les chefs des Francs et autres peuples du Nord, qui s'établirent dans les provinces de l'empire romain, n'avaient point ce goût des édifices, et, si quelques-uns d'entre eux firent construire des églises, ce ne fut guère qu'en expiation des crimes dont ils s'étaient rendus coupables.

« Il est d'ailleurs plus naturel de croire que Clovis, après avoir vaincu les Romains, tint à honneur de s'établir dans le palais même de ces dominateurs orgueilleux qui avaient commandé si longtemps à ses pères, plutôt que de perdre son temps à se faire bâtir une demeure.

» De plus, ce château qui s'élevait sur les bords de la rivière d'Aisne, et touchait presque à la capitale du nouveau royaume, était, pour le vainqueur, le séjour le plus commode et le plus agréable. Il renfermait, dans son enceinte, une église sous l'invocation de la Trinité et de sainte Sophie¹. »

« L'église de la Trinité et de Sainte-Sophie, à Soissons, fut célèbre par le mariage de Clovis avec Clotilde, princesse burgonde dont l'Église et l'histoire ont proclamé si hautement la piété et les vertus. Pour complaire à cette reine, l'évêque, saint Prince (le frère de saint Remi), y fonda une communauté de prêtres qui fut érigée en chapitre au ix^e siècle, et ce fut dans cette église et par les mains de ce vénérable prélat que les enfants de Clovis reçurent le baptême². »

« Le château de Cuise³, dans la vallée de l'Aisne, sept lieues à l'ouest de Soissons, tomba dans le domaine du

¹ *Histoire de la ville de Soissons*, par LEROUX, 2 vol. in-8°, tome I, page 179.

² *Histoire de Soissons*, par LEROUX, tome I, page 181. (V. aussi CLAUDE DORMAY, dans son *Histoire de la ville de Soissons*, où les historiens modernes de cette ville sont allés puiser universellement).

³ Il faut lire sans doute Crise.

roi, ainsi que la belle et vaste forêt du même nom, laquelle comprenait les forêts dites aujourd'hui de Compiègne, de Villers-Cotterets et de l'Argue. Clovis eut aussi, dans son partage, le château de Braisne avec la forêt qui en dépendait et qui s'étendait jusque sur les bords de la Marne. S'il faut en croire l'auteur de la *Vie de saint Arnould*, le chef des Francs possédait un château ou maison de plaisance à Juvigny, village à deux lieues de Soissons, où passait la chaussée romaine conduisant à Vermand. C'est dans ce château que Clovis, suivant cet auteur, vint se reposer après la bataille de Tolbiac.

» Il est à croire que le roi des Francs habita plus ordinairement les châteaux de Croicy et de Crise, pendant les vingt et un ans qu'il fit sa résidence dans la province de Soissons. Les Francs, attachés à sa personne, prirent leur demeure dans les environs de l'habitation royale; mais tous les autres se fixèrent au milieu des terres qu'ils s'étaient appropriées¹. »

¹ *Histoire de Soissons*, par LEROUX, tome I, pages 482 et 483.

CHAPITRE III.

TOLBIAC.



Non coronabitur nisi legitime certaverit.

Il n'y a que celui qui aura dignement combattu qui sera couronné.

(*Ilmo à Timothée, chap. II, v. 5.*)

Non loin des bords du Rhin, un chef barbare livrait bataille à d'autres barbares : ses troupes plient, il se souvient dans le péril que sa femme adore un dieu dont elle lui a vanté la puissance.

(LACORDAIRE.)

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?

(*ATHALIE, acte I^{er}, scène 1^{re}.*)

III.

SOMMAIRE.

La naissance d'Ingomar. — Son baptême et sa mort. — La foi et la résignation de sainte Clotilde. — La naissance et la maladie de Clodomir. — Sa guérison. — Les Allemands. — Tolbiac. — Description de la bataille. — Prière et victoire de Clovis. — Joie de sainte Clotilde. — Clovis et saint Vaast. — Un miracle. — Saint Vaast et saint Remi.

DIEU se plaît à éprouver ceux qu'il aime, mais il ne les abandonne point. Pendant qu'il les frappe d'une main, il les soutient de l'autre, et sa bonté éclate jusque dans ses rigueurs. Ceux qu'il dédaigne, parce qu'ils manquent d'énergie et d'amour à son service, semblent souvent plus heureux que ses serviteurs; mais leur bonheur est presque toujours fugitif ou trompeur; l'épreuve arrive à son tour, et ils succombent sous ses coups, parce qu'ils n'ont pas été fortifiés par la lutte et se trouvent privés du secours de ce Dieu, qu'ils n'ont jamais invoqué.

Clotilde, sortie de la captivité comme Daniel de la fournaise, sentit son âme fortifiée, parce que Dieu lui avait montré que, malgré ses malheurs, il ne l'avait point abandonnée; et pourtant cette joie n'était qu'une trêve dans sa vie, les malheurs devaient venir encore la visiter.

Telles sont les conditions de notre existence ici-bas : flotter sans cesse entre le calme et la douleur.

Le ciel a béni l'union de Clovis et de Clotilde, déjà un fils leur est donné. Pour comprendre la satisfaction du roi des Francs et de son épouse, il faudrait sentir ce qui se passe dans le cœur d'un souverain, quand il voit surgir le rejeton en qui l'avenir de sa race semble assuré; il faudrait comprendre aussi les saintes émotions d'une reine pleine de foi, qui voit enfin ses prières exaucées et peut promettre à son Dieu un serviteur fidèle, et à son peuple un roi chrétien.

Clotilde désirait que son fils fût baptisé, Clovis ne put lui refuser ce bonheur. Ingomir le premier enfant de France sera donc chrétien.

Aussitôt tout se prépare pour la solennité de son baptême; déjà les parures des autels sont déployées, les chants retentissent, les prêtres s'avancent et la magnificence du catholicisme éclate aux regards étonnés ¹.

La sainte reine, douée de cette pénétration que Dieu donne aux natures d'élite, avait surpris, parce que rien n'échappe à l'amour, la nature vive, impressionnable et passionnée de son époux. Elle voyait son cœur ému par la naissance d'un fils et pensait que le spectacle des grandeurs de la religion prolongerait cette émotion, en la surnaturalisant; que Dieu, qui le sollicitait par sa grâce, pourrait alors descendre dans son âme, et n'être point repoussé.

¹ HINGMAR. *Vita S. Rem.* Num. 33. — GRÉGOIRE DE TOURS. *Hist. Franc.*, liv. II, chap. 29.

Telles étaient ses espérances ; elles expliquent le luxe déployé dans cette circonstance.

Ingomir fut baptisé par saint Prince, évêque de Soissons¹, dans l'église attenante au château de Croicy et dédiée à la Sainte-Trinité².

Clovis, témoin de la gravité et de la magnificence du culte catholique, et saisissant avec sa vaste intelligence, tous les symboles des signes et des prières sacrées, en même temps que son cœur en écoutait l'éloquent langage, sentit tomber quelques-unes de ses oppositions, et le voile qui lui cachait la vérité, continua à s'écarter de devant ses yeux. Mais Dieu voulait avoir les prémices de son union

¹ Sidoine Apollinaire nous apprend, dans une de ses lettres, que saint Prince était frère de saint Remi. Il était son aîné. Il fut élu évêque de Soissons en 460, et sacré par saint Baruce, archevêque de Reims. Saint Remi n'avait à cette époque que 10 ou 12 ans.

² « Puisque Clotilde avoit une chapelle dans le palais, qu'on croit être celle de sainte Sophie, ou de la Trinité, estoit-il nécessaire d'aller chercher une église esloignée, particulièrement puisqu'elle vouloit que le roy, qui estoit encore idolâtre, vist la cérémonie, dans l'espérance qu'il en seroit touché ? Après toutes ces réflexions je laisse la chose indécise : mais je puis dire, ce me semble, avec un peu plus d'assurance et moins de danger, que puisque saint Prince estoit alors évesque de Soissons, ce fut luy qui baptisa les premiers enfans du roy. C'est à l'evesque qu'il appartient de donner entrée à l'Eglise ; je sçay bien que saint Remy dit en son testament qu'il a donné le saint chrême aux enfans de Clovis : mais il parle de la plus part, ou de ceux qui étoient encore vivans. Clodomir estoit desia mort alors, ayant esté pris et tué par les Bourguignons ; et Ingomer n'estait venu au monde, que pour en sortir aussi-tost. » (*Histoire de la ville de Soissons*, par CLAUDE DORMAY, prêtre-chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes. Soissons M. DC. L. XIII. 2 volumes in-4^o, tome I, page 152.)

V. aussi l'*Histoire des antiquités de la ville de Soissons*, par LEMOINE (Paris, M. DCC. LXXI, in-4^o, tome I, page 9).

avec Clotilde, afin de lui donner des droits plus grands à ses bénédictions ¹. Comme tous les autres chrétiens, Clovis achètera le bienfait de la foi, par l'épreuve et par la douleur. « *Le royaume du ciel*, dit le Sauveur, *ne se gagne qu'au prix du combat* ². »

Ingomir, la joie de Clotilde, l'orgueil de Clovis et l'espoir de la France, est frappé de mort encore revêtu de la blanche robe du baptême ³.

Mais si la mort le frappe, c'est pour lui ouvrir le ciel; il va, victime pure, holocauste précieux, prier pour son père idolâtre encore, et pour sa sainte mère; il va prier pour les Francs, ces élus de Dieu, ce peuple providentiel.

Touchant témoignage de la Bonté divine! à peine existons-nous comme nation, que déjà nous avons des représentants et des protecteurs dans le ciel! O Fils de notre premier roi, ange de la patrie, veille toujours sur nous et sur nos souverains! redouble tes supplications auprès du trône de l'Agneau, ô victime innocente! aujourd'hui surtout, que nos périls réclament une sollicitude plus grande!...

La douleur de Clovis se manifesta par des récriminations amères adressées à son épouse; il lui reprochait le baptême

¹ BARONIUS, tome VIII, page 573.

² *Regnum cœlorum vim patitur* (S. MATTHIEU, ch. XI, v. 42).

³ *Albis obiit*. GRÉGOIRE DE TOURS, lib. II, cap. 29, et HINCMAR, num. 33. Ingomir mourut dans les huit jours qui suivirent son baptême; car c'était alors l'usage de faire porter le vêtement blanc, aux nouveaux baptisés, jusqu'au huitième jour (V. dans dom RUI-NARD et DUCHESNE, une dissertation sur ce passage de GRÉGOIRE DE TOURS).

— *Ingomeres post susceptum baptismum paucis duntaxat diebus vixit. In ipsis enim sicut regeneratus fuerat albis obiit. Id est ante octavum diem a baptismo. De candidâ veste cujus usus olim in baptismo fuit, antiqui patres scripserunt permulta.* (Le P. LECOINTE, *Annales Ecclesiastici*, tome I, page 435).

de son fils, et disait : « Nos dieux, irrités de mes mépris, l'ont frappé, et le vôtre n'a pas pu le protéger; que n'ai-je accompli mes désirs, que n'ai-je consacré Ingomir aux puissantes divinités protectrices des Francs,.... il vivrait encore!..... »

Clotilde, encore plus affligée parce qu'elle était mère et que toute douleur s'efface devant celle d'une mère, quand la mort frappe son enfant, Clotilde avait trouvé dans sa foi la force de dissimuler les tourments de son cœur, et celle de consoler son époux. « Pourquoi, lui répondait-elle, vous repentir de n'avoir pas invoqué la protection de vos débiles et criminelles divinités? réjouissez-vous plutôt d'avoir attiré sur vous les regards du Ciel; votre fils, notre cher enfant, a été choisi par Dieu et uni au cortège des anges qui forment sa cour. Il a perdu une couronne terrestre, mais il a reçu une couronne céleste; ici-bas, il ne nous eût donné que son amour, tandis qu'auprès de Dieu, sans cesser de nous aimer, il nous obtiendra de nombreuses bénédictions, il sera le protecteur de vos armées et de votre peuple; séchons donc nos larmes, dans la pensée que nos douleurs sont le gage d'un avenir qui sera béni par le Seigneur. Quand Dieu demande à des époux les prémices de leur union, c'est qu'en retour il se réserve d'augmenter les récompenses qu'il leur prépare ¹. »

La chrétienne Clotilde se disait aussi, dans le fond de l'âme, que son affliction vaincrait le ciel, et qu'il était impossible qu'un jour Clovis ne fût pas chrétien, puisqu'elle achetait sa conversion par tant de sollicitations et tant de larmes ².

¹ V. BOLLAND... *Acta SS.* et le P. GIRY, 3 juin, fête de S^{te} Clotilde.

² V. BARONIUS, tome VIII, page 573.

La sainte reine unissait à ses nombreuses vertus une grande confiance en Dieu ; Dieu , à son tour , était loin de l'abandonner.

Le Seigneur use vis-à-vis de ses saints de tous les excès de la bonté et de la tendresse ; il leur abandonne sa puissance , et se livre en quelque sorte lui-même. Si parfois il laisse tout périliter et s'affaïsser comme dans un abîme , c'est souvent pour éprouver la foi des siens et pour mieux leur manifester son amour. Il y a bien longtemps que le Seigneur a dit : « *Demandez et vous recevrez* ¹, » et depuis ce temps , que de témoignages nous ont assuré qu'il exauce en effet , la prière qui lui est adressée avec foi et simplicité !

Un an s'était à peine écoulé , que déjà Clotilde devenait mère une seconde fois. Le nouveau-né reçut le nom de Clodomir ; cette prompte naissance était pour Clovis une manifestation si frappante de la protection divine , comme son épouse l'assurait , qu'il ne résista pas aux nouvelles sollicitations dont il fut l'objet de sa part , et consentit encore à son baptême , et l'Église eut à se réjouir en comptant un enfant de plus.

Mais pourquoi , à la cour du roi des Francs , la tristesse a-t-elle succédé si promptement à la joie ? Que se passe-t-il dans ce berceau royal vers lequel se penche Clotilde éplorée et que Clovis regarde en dissimulant mal son courroux ?

L'enfant paraît livré à d'horribles souffrances , et la mort semble le menacer. « Il sera frappé comme son frère , s'écrie le monarque irrité , je le vois : mes dieux se vengent de mes mépris ; c'est votre baptême , c'est votre impitoyable Dieu qui le fait mourir ². »

¹ S. JEAN , ch. XVI , v. 24.

² HINCMAR , *Vita sancti Remigii*. Num. 33.

Clotilde tremblante et silencieuse, ne répondait pas à ces reproches; son âme cependant n'avait perdu ni le calme ni l'espérance; elle savait que rien n'est impossible à Dieu, et le priait avec ferveur.

Le Seigneur l'exauça et bientôt les symptômes du mal disparurent : Clodomir revenait à la vie, grâce à l'amour et à la foi de sa mère.

Clotilde ne laissait échapper aucune circonstance favorable à ses pieux desseins, sans l'utiliser aussitôt et poursuivre l'œuvre de la conversion de son époux. « A travers ses préoccupations politiques et guerrières, elle jetait souvent des pensées de religion et s'efforçait de l'attirer au Christianisme. Elle menait une vie exemplaire et mortifiée : elle portait dans l'accomplissement de ses devoirs et dans ses pratiques de piété, une prudence et une discrétion admirable; intelligente et sage, elle donnait à sa vertu quelque chose de noble et de séduisant. Sa charité pour les pauvres et la ferveur de ses prières ajoutaient à ses mérites devant Dieu, et préparaient un événement qui eut plus d'influence que toutes les victoires de Clovis sur les destinées de notre pays¹. »

Ces assauts triomphaient de plus en plus des obstacles que Clovis opposait à la vérité; et son âme qui flottait indécise, n'avait plus besoin que d'être subjuguée par un trait éclatant. La Providence le tient en réserve; elle le vaincra comme elle vainquit saint Paul sur le chemin de Damas.

Constantin vit dans les airs le *Labarum*, signe rédempteur qui lui donna la victoire; Clovis, cet autre Constantin, invoquera le nom de Jésus-Christ, et comme l'empereur Romain, il sera vainqueur.

Vers ce temps, Sigebert roi des Francs Ripuaires, parent

¹ *Sainte Clotilde*, par M^{sr} DARBOY, archevêque de Paris.

et allié de Clovis, le fit avertir que les Allemands, de concert avec les Suèves, les Boyens et d'autres petits peuples, commençaient à ravager ses États. Clovis voulant le secourir, unit ses troupes à celles du roi de Cambrai, puis ils se dirigèrent ensemble vers la ville de Cologne qu'habitait Sigebert. L'armée de Clovis, composée de Francs et de Gallo-Romains, ne s'élevait pas à plus de vingt-cinq ou trente mille hommes (les soldats romains, conduits par Aurélien, devenu gouverneur de Melun, étaient presque tous chrétiens)¹. Quant à l'armée des Allemands, elle était forte de plus de cent mille hommes bien disposés au combat. Tout annonçait que la lutte serait terrible et son issue décisive.

On ne peut douter des dispositions de Clotilde, des évêques et de tous les chrétiens, soumis au roi des Francs; ils désiraient qu'il fût vainqueur, afin qu'il pût leur continuer sa protection et arrêter les invasions barbares. Leurs prières s'élevèrent alors, au milieu de la crainte et de l'espérance.

Les peuples et les souverains quand ils fondent une nation et une dynastie, ont à subir un moment ou l'autre, l'épreuve solennelle d'où résulte pour eux ou la vie ou la mort.

C'est peu de conquérir un territoire, d'établir une nationalité et d'élever un trône; ce qu'il y a de capital, c'est d'y fonder une institution sérieuse et durable. Il arrive un moment où toutes les oppositions se réunissent pour renverser, de concert, ce que l'on croyait bien assis et à jamais inébranlable. Dans ces circonstances, l'homme seul succomberait, parce qu'une force quelconque succombe infailliblement, quand elle est attaquée par une force qui lui est supérieure. Mais, Dieu combat avec les siens, et alors, rien

¹ L'abbé SAINTYVE, *Histoire de sainte Geneviève*, page 94.

ne résiste à leur impétuosité ; les bataillons s'avancent , en renversant tous les obstacles ; ils passent vainqueurs et l'œuvre divine reçoit sa consécration. Tel est l'événement qui se prépare pour les Francs et leur roi. Jusque-là Clovis , ainsi que nous l'avons dit , n'a été qu'un chef de tribu signalé par quelques succès militaires ; nous allons voir en lui désormais l'homme de la Providence. Les Allemands s'avancent , qui les arrêtera ? ce n'est pas une poignée de soldats , fussent-ils d'ailleurs braves et aguerris ? ce sera Dieu qui veut triompher par les Francs , parce qu'il veut en faire ses soldats : le *gesta Dei per Francos*, date de Tolbiac.

Clovis pouvait être vaincu , et , selon toutes les conjectures , il devait l'être ; or , que serait-il arrivé s'il l'eût été ? Météore d'un jour , il aurait brillé dans son rapide passage , et la nuit aurait succédé à la lumière ; le jeune chef serait rentré , avec son peuple dans l'obscurité et l'impuissance ; la France eût été étouffée à son berceau. Mais la France triompha , parce qu'elle était appelée à de grandes destinées.

La bataille de Tolbiac est donc l'un des plus grands événements de notre histoire.

Clovis et Clotilde l'avaient pressenti probablement ; et si le guerrier courageux , en consultant son ardeur belliqueuse et celle de ses soldats , allait jusqu'à espérer la victoire , sa sainte épouse , mieux inspirée , élevait ses pensées plus haut et priait le Seigneur , le Dieu des armées , de combattre avec son époux. Avant de le quitter , elle lui renouvela ses sollicitations , lui parla du Christ Sauveur et de l'impuissance de ses idoles ; elle l'assura sans doute , que , durant son absence , elle ferait violence au ciel , et par ses larmes et par ses prières. Peut-être qu'elle lui rappela le souvenir d'Ingomir , peut-être qu'elle lui montra Clodomir au berceau , et qu'au moment où il donnait ses dernières caresses de père au jeune enfant , elle lui dit ces mots

si chrétiens : « Son innocence attirera sur vous les bénédictions du Seigneur. »

Clovis rencontra les Allemands à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich ou Tulpich au pays de Juliers, près de Strasbourg (496). Il divisa son armée en trois corps, voulant laisser aux braves l'honneur de la victoire, et aux lâches, la honte de la défaite. Sigebert fut placé à gauche, les Gallo-Romains au centre, et les Francs à droite.

Le combat s'engage, et les deux armées manifestent un courage égal ; les Allemands s'avançaient comme une mer en fureur, et s'efforçaient de renverser la muraille de fer que leur présentaient les soldats de Clovis. D'instant en instant, la lutte se poursuit avec une fureur qui grandit sans cesse ; le chef des Francs s'agite et commande avec impétuosité ; mais les Allemands ne reculent point, au contraire, le flot roule toujours, apportant avec lui de nouveaux soldats. C'est alors que la lutte devient inégale ; les Romains du centre commencent à faiblir et ce mouvement menace de se communiquer au reste de l'armée. Clovis a mesuré l'étendue du désastre qui se prépare, il se précipitait du côté des Romains quand Aurélien accourt et lui signale le découragement de ses troupes. « O roi, lui dit-il, nous n'avons plus qu'un appui, c'est le Dieu de Clotilde ¹. »

A cet instant, une révélation soudaine se fait dans l'âme de Clovis : il voit et le néant et l'impuissance de sa reli-

¹ Voici comment, au ^{xvii}e siècle, l'abbé de Cerizier racontait la prière de Clotilde en ce moment solennel : « Pendant que Josué (Clovis) combattait dans la campagne (à Tolbiac), Clotilde priait dans la forêt de Poissi. Elle y avait une petite solitude, où elle priait pour la prospérité de ses armes, mais beaucoup plus pour le salut de son âme. » *L'année française*, etc. (Paris, 1660, in-16). Éloge de sainte Clotilde, pages 148 à 150, cité dans *les Saints de France*, par CH. BARTHÉLEMY, tome VI, page 73.

gion ; puis apparaît à ses yeux la pieuse et douce Clotilde le suppliant d'adorer Jésus-Christ le Rédempteur du monde, le Roi des rois, le Seigneur des armées.

Il n'hésite plus ; arrêtant son coursier et levant son épée vers le ciel, d'une voix entrecoupée ¹, il s'écrie : *O Jésus-Christ, Dieu de ma Clotilde, vous que l'on dit être le consolateur de l'affligé et l'espoir du suppliant, donnez-moi la victoire, et je vous adorerai* ².

L'armée entend ce cri de foi et d'espérance ; les Francs s'en étonnent, mais se sentent déjà plus courageux. Les chrétiens y répondent avec bonheur ; ils relèvent leurs armes, et tous ensemble, Francs et Romains, se jettent impétueux dans la mêlée. Les ennemis s'effraient et reculent ; c'en est fait, l'enthousiasme divin triomphe, et Clovis est vainqueur.

Le roi des Allemands avait succombé au milieu du tumulte, ses soldats découragés se rendirent alors, en demandant grâce ³.

Le résultat de cette victoire fut de les contraindre, ainsi que les Boyens et les Bavares, à se déclarer les tributaires du roi Franc, et d'ajouter les contrées qui furent plus tard

¹ *Cummotus lacrymis*. (ANONYMI, sæct. VIII, cap. 45.)

² Quelques historiens mettent dans la bouche de Clovis, un discours homérique ; d'autres ne reproduisent que cette aspiration qui nous semble plus vraie.

FAUGHEL (lib. II, *Antiqu.*, cap. 47) soutient que Clovis, après avoir imploré sans fruit le secours de ses dieux, ouvrant les yeux à la vérité, s'écria : *Jésus sera mon joie*. C'est de là que serait venu le cri français : *Mont-joie Saint-Denis*. (*Le lys sacré*, par ROUSSELET, de la Compagnie de Jésus (1638, Lyon), page 45).

Une pareille affirmation est bien dénuée de sens.

³ GRÉGOIRE DE TOURS, lib. II, cap. 30. *Épargnez ce peuple, dirent-ils*.

l'Alsace et la Lorraine à ses états ¹. Clovis avait alors 30 ans, et régnait depuis 14 ans ².

Après avoir pacifié les peuples qu'il venait de soumettre, après leur avoir fait accepter sa souveraineté ³, il songea à retourner auprès de son épouse pour lui raconter les merveilles opérées par la puissance du Christ ⁴.

Clotilde éprouva moins de joie à la nouvelle de cette grande victoire, qu'à celle du serment de son époux sur le champ de bataille. Elle le vit soudain dans sa pensée, entouré de l'auréole que donnent la foi et la régénération du baptême; et, dans le secret de son cœur, elle se dit : « Il n'y aura plus désormais entre nous de dissentiment, dans les pensées et dans les croyances; nous nous glorifierons ensemble du titre d'enfants de Dieu et de l'Eglise. » Quelle fut vive et pénétrante l'expression de sa reconnaissance! comme elle remercia le Seigneur d'avoir écouté ses prières et de s'être laissé fléchir par ses larmes!

¹ GRÉG. DE TOURS, *loco citato*. — ANONYMI, cap. XV. — L'abbé SAINTYVE, *Vie de sainte Geneviève*, page 92.

² D'autres historiens pensent que Clovis régnait depuis 45 ans; c'est le sentiment d'HINCMAR et du commentateur de GRÉGOIRE DE TOURS.

³ Les Allemands qui refusèrent de se soumettre à Clovis, ne retournèrent pas en Germanie, mais furent appelés par Théodoric en Italie. C'est ce qu'affirme Ennodius dans son Panégyrique de Théodoric. « Grâce à vous, une partie des Allemands a pu trouver une patrie en Italie, sans que les Romains se soient plaints d'avoir été dépouillés. » (BARONIUS, tome VIII, page 629).

⁴ On a accusé Clovis d'avoir cédé à une pensée politique dans son vœu de Tolbiac. « Si ce fait est vrai, dit M. DE VAUDONCOURT (*Dict. de la conversation*, tome XXVIII, art. *Francs*, page 123), on ne pourrait le regarder que comme une comédie jouée par Clovis, pour influencer les Francs. »

Il faut éprouver un singulier besoin de calomnie et de dénigre-

Ce triomphe de sainte Clotilde, l'enseignement que donnent ses vertus, indiquent désormais la nature de la protection qu'elle étend sur ceux qui l'invoquent. Nous lui avions déjà donné le titre de *Modèle des épouses chrétiennes*, ce dernier trait vient le ratifier.

Clovis, victorieux et maître des pays enlevés aux vaincus, reprenait le chemin de Soissons, le cœur rempli de joie¹, et se proposant de réaliser au plus tôt la promesse du combat.

Arrivé à Toul, le nouveau néophyte s'adressa à l'évêque saint Ours, lui fit part de ses désirs, avouant toutefois, qu'il avait besoin d'être instruit sur les vérités chrétiennes, et implora cet office de sa charité. La modestie du saint évêque n'osa se charger d'une fonction qui lui paraissait difficile, parce qu'il sentait que le royal catéchumène avait autant besoin des exemples d'un saint que des leçons d'un docteur; aussi confia-t-il le roi aux soins d'un prêtre pieux nommé Védaste ou Vaast.

ment à l'égard de tout ce qui est noble et chrétien, pour attribuer à Clovis le dessein de jouer la comédie à Tolbiac. Cette perversité d'historien a été confondue par M. GORINI (*Défense de l'Église*, tome I, page 238). Nous ferons ici une seule réflexion : Comment Clovis, proclamant le Dieu des chrétiens, a-t-il pu songer à influencer les Francs, au moment où les Francs sont, au contraire, en droit d'attribuer leur défaite aux défections de Clovis, vis-à-vis de leurs dieux, qu'il appelle *impuissants*? Un tel acte, de sa part, n'eût été rien moins qu'une inconséquence et une maladresse. Non, Clovis ne fut inspiré par aucune considération humaine, et encore moins par un motif déloyal. S. Nicétius, évêque de Trèves, qui savait, aussi bien que tous les hommes intelligents de cette époque, la pensée de Clovis, écrivait à Golosuinte, reine des Lombards, petite-fille du roi Franc : « Clovis étant d'une *extrême prudence*, ne consentit pas à embrasser la foi, avant de l'avoir reconnue pour véritable. » (SIRMOND, *Concil... Ant... Gall...*, tome I, page 324).

¹ FLONOART. *Hist. de l'Église de Reims*, chap. XIII.

Ce prêtre, vraisemblablement originaire d'Aquitaine ¹, avait quitté son pays pour se livrer, avec plus de sécurité, aux austérités de la mortification et de la pénitence. Il vivait depuis quelques années dans la solitude, quand il fut signalé à l'évêque, qui l'ordonna prêtre, afin de rendre ses vertus profitables à un plus grand nombre d'âmes ².

Tel fut le flambeau que la Providence fit luire aux regards de Clovis.

Il s'avancait du côté de la ville de Reims, où l'attendait Clotilde, qui s'y était transportée et qui, dans une entrevue secrète avec saint Remi ³, s'était entendue sur les moyens à employer pour achever l'œuvre de Dieu, et, chemin faisant, Clovis s'entretenait avec son nouveau maître, comme le serviteur de la reine Candace s'entretenait jadis avec l'apôtre Philippe qui lui révélait le sens des Écritures.

Quel admirable spectacle se produisit alors !

A chaque pas que fait Clovis, la foi descend dans son âme, et bientôt, instruit de la véritable science, il sera digne de recevoir la régénération baptismale de la main du pontife qui siège à Reims.

La Providence a confié à deux saints la mission de sauver cette grande âme : saint Vaast conduit son roi aux sources de la vie, et saint Remi est appelé à les faire couler jusque dans son âme ; ce roi devra donc à l'un et à l'autre, et la lumière de la foi, et la grâce du baptême. Le seuil qui conduit à la lumière éternelle s'ouvre devant lui, il va le franchir entraînant à sa suite ce peuple, adopté par Dieu, qui sera désormais *une nation sainte* ⁴, une

¹ *Hist. Eccles. de la province de Trèves*, tome I.

² BARONIUS, tome VIII, page 629.

³ HINCMAR et FLODOART. *Loc. cit.*

⁴ 1^{re} épître de S. Pierre, chap. II, v. 9.

nation dont le zèle apostolique est destiné à porter jusqu'aux extrémités du monde le flambeau de la foi que Dieu lui a prodigué si généreusement¹.

Saint Luc raconte que le Sauveur, passant à Jéricho, voulut confirmer, par un miracle, ses enseignements aux yeux de ceux qui les écoutaient. Un aveugle qui se trouvait là, d'une voix suppliante le conjurait de lui rendre la vue; et Jésus touché de sa prière, l'exauça aussitôt².

Saint Vaast renouvellera ce miracle, dans le même dessein que le Sauveur. Il cherchait, par un prodige éclatant, à montrer au roi des Francs, dont les yeux n'étaient point encore parfaitement ouverts à la divine lumière, que ses enseignements étaient ceux de Dieu lui-même.

Or, voici que le cortège royal était arrivé dans un village nommé Vouglise ou Vouziers, non loin de Rilly³; déjà il s'avancait sur le pont d'une rivière qui coulait près de là, quand un aveugle se présente et demande quelles sont les gens qui passent. On lui répond que c'est le prêtre Vaast et une grande foule qui l'accompagne. Inspiré alors, il s'écrie : « Homme de Dieu, ô Vaast, ayez pitié de moi; je ne vous demande pas une aumône, mais le secours de votre puissance, veuillez me guérir et me rendre la vue. » Le saint prêtre sent alors dans son âme une vertu divine; et comprenant qu'une puissance immense serait donnée à son ministère par l'éclat d'un miracle, il se recueille un instant et invoque le Seigneur; puis il étend la main sur

¹ ALCUIN, *Vie de S. Vaast*, paragr. 7. — BARONIUS, tome VIII, page 629.

² S. LUC, chap. XVIII.

³ In itinineriario Antonini : *Vongus Vicus*. In capitulari Caroli calvi : (853) *Vouziso*. In præcepto Ludovici pro Ecclesiâ Rhemensi : *Castrum Vouzense*. Apud Flodoardum *Municipium Vongum*. — V. BOLLAND. *Vie de S. Vaast*.

l'aveugle en formant le signe de la croix, et en prononçant cette invocation : « Seigneur Jésus, lumière véritable, vous qui jadis ouvrites les yeux de l'aveugle-né, renouvelez cette œuvre éclatante pour celui qui m'adresse sa prière, et que ce peuple reconnaisse que vous êtes le seul vrai Dieu, celui qui remplit le ciel et la terre de ses innombrables merveilles. »

A peine avait-il achevé de prier, que l'aveugle se relevait joyeux, et tous purent se convaincre qu'il avait en réalité retrouvé la vue ¹.

Ce spectacle émut profondément Clovis, et contribua, comme on l'avait prévu, à augmenter sa foi. Aussi, le temps s'écoulait avec trop de lenteur au gré de son impatience; il lui tardait d'arriver à Reims, pour y recevoir le baptême.

Le dévouement de saint Vaast, le premier maître spirituel de Clovis, parut si beau à saint Remi, qu'il ne voulut pas laisser dans l'ombre l'homme que la Providence elle-même avait choisi. L'histoire de ces temps raconte que saint Remi, obéissant à une divine inspiration et au désir de ses prêtres, le consacra évêque et le plaça sur le siège d'Arras ².

Ce choix si sage produisit les plus grands biens : la parole évangélique du nouveau pontife, l'exemple de sa sainteté, les nombreux miracles qu'il opéra, répandirent la foi et convertirent un grand nombre d'infidèles. Sa charité répara les désastres opérés par les dévastations des Barbares ³. Il

¹ Un sanctuaire fut élevé plus tard en ce lieu, pour rappeler cet éclatant miracle. Au témoignage de Baldéric, vers le onzième siècle, cette église existait encore. (BOLLAND.)...

² ALCUIN, *Vita sancti Vedasti*, cap. III, page 42.

³ S. Vaast évangélisa aussi le pays des Moriniens, habité par

mourut vers l'an 540, après 38 ou 40 ans d'épiscopat¹. Il doit être regardé comme le premier apôtre des Francs².

les *Francs* dits *maritimes*, entre Calais et Téroüanne. Puis, après la défaite de Ragnacaire par Clovis, il occupa le siège de Cambrai en même temps que celui d'Arras, vers l'an 544. — V. dans la suite de cet ouvrage, une dissertation sur les *meurtres de Clovis*.

¹ *Histoire ecclésiastique de la province de Trèves*, tome I, et BOLLAND., *Acta Sanctorum*, 27 novembre et 6 février.

² V. sa vie par ALCUIN. — Nous lisions récemment dans un journal religieux : « Dans son récent voyage à Rome, M^{sr} Lavigerie a obtenu la confirmation d'un privilège extraordinaire, conféré de temps immémorial à l'Église de Toul. Pie IX a bien voulu accorder, à perpétuité, aux évêques de Nancy, qui sont autorisés à joindre à leur titre celui de Toul, le droit de porter à l'autel l'ornement appelé *surhumeral*, qu'aucun autre évêque de l'Église latine n'a le droit de revêtir. Cet ornement est une sorte d'étole fort large, garnie de franges, qui tourne autour des épaules, avec deux espèces de manipules qui pendent par devant, par derrière et sur chaque épaule, en forme de bouclier rond, chargé de pierres précieuses, pour signifier à la fois l'honneur et la charge du pasteur. » Ce privilège ne se rapporterait-il pas au passage de Clovis à Toul ?



CHAPITRE IV.

REIMS.



Ecce aqua, quid prohibet me baptisari? Dixit autem Philippus : si credis ex toto corde, licet. Et respondens, ait : credo filium Dei esse Jesum Christum.

Voilà de l'eau ; qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé ? Philippe dit : Cela est permis, si vous croyez de tout votre cœur. Et, répondant, il dit : Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu.

(ACTES DES APÔTRES, chap. VIII, v. 36 et 37.)

C'est moi qui l'ai tenu sur les fonts sacrés.

(TESTAMENT DE SAINT REMI.)

Vous sortez du baptême ; et ce qui vous anime
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime ;
Comme encor toute entière, elle agit pleinement
Et tout semble possible à son feu véhément.

(POLYEUCTE, acte II, scène 3^e.)

IV.

SOMMAIRE.

L'entrée de Clovis à Reims. — Les dispositions chrétiennes des Francs. — La foi chevaleresque de Clovis. — Les derniers enseignements de saint Remi. — Le baptême de Clovis. — Le bardit des Francs.

CLOVIS arriva bientôt à Reims, et son entrée dans la ville fut celle d'un conquérant. Il venait, en réalité, de remporter une double victoire, en triomphant des Allemands et en renonçant à l'idolâtrie.

La nouvelle du serment qu'il avait prononcé sur le champ de bataille s'était déjà répandue au loin, et ceux qu'elle avait le plus réjouis, étaient les chrétiens gallo-romains. Clovis, chrétien comme eux, cessait d'être un barbare et un maître; il les arrachait au joug romain, qui leur était depuis longtemps odieux, pour leur offrir une souveraineté tempérée par la foi¹. D'ailleurs, la douce Clotilde a déjà

¹ V. *Histoire de l'établissement de la monarchie française*, par l'abbé Dubos, tome II, chap. 22.

fair tomber toutes leurs oppositions, et le monarque ne rencontrera parmi eux que des sujets déjà fidèles.

Quant aux Francs, si la résolution de leur chef les étonnait, elle ne les en détachait pas; car, le plus grand nombre n'avaient pas une haute estime pour les divinités de leurs tribus, et se montraient disposés à accepter la religion de Clovis. La suite de notre récit nous convaincra de cette disposition.

Clovis, en entrant à Reims, se trouva en présence de Clotilde et de l'évêque de la ville qui s'avançaient au devant de lui. Il reconnaissait en son épouse celle qui avait touché le Ciel par sa vertu, et rappelé sous les drapeaux des Francs la victoire qui les abandonnait. En s'approchant d'elle, il s'écria : *Clovis a vaincu les Allemands, mais vous avez vaincu Clovis*. Clotilde était trop modeste pour accepter un si bel éloge; dans le secret de son âme, elle l'offrait à Celui qui avait conduit toute chose, puis elle répondit : *C'est au Dieu des armées qu'est due la gloire de ce double triomphe*¹.

L'évêque, à son tour, félicita d'abord Clovis de sa victoire et de son noble serment; il poursuivit son discours, en découvrant au vainqueur les desseins de Dieu et les devoirs du premier roi chrétien. Et à cette heure solennelle le génie du grand pontife, dirigé par sa sainteté, déposa dans l'âme de Clovis le germe de cette grandeur qui va inspirer la plus belle époque de sa vie. Pouvait-il agir autrement cet ange de la terre, ce pontife prédestiné qui s'était préparé par les austérités et la prière à la mission que le ciel lui confiait?

Cependant depuis ce jour l'inquiétude se peignait quel-

¹ *Vie des Pères martyrs et principaux saints*, par GODESCARD, 1^{er} octobre.

quefois sur les traits de Clovis. Remi le remarqua et comprit que le cœur de son roi était tourmenté par une crainte ou un regret. Il pria et attendit. Un jour enfin, Clovis prenant la parole : « Saint pontife, lui dit-il, je veux être chrétien, je veux recevoir le baptême et remplir mon serment vis-à-vis du Dieu de Clotilde, qui m'a donné la victoire; mais, serai-je seul admis à renoncer aux idoles de ma nation? Chef des Francs, j'en ai partagé les erreurs; mais puis-je espérer que mes fidèles soldats me suivront dans les voies de la vérité que vos enseignements m'ont révélée? n'en viendront-ils pas, au contraire, à m'abandonner? Laissez-moi m'assurer de leurs sentiments; je leur dirai ce que vous m'avez dit vous-même, et peut-être qu'ils seront convaincus comme moi. »

L'évêque y consent. Clovis ordonne alors à ses soldats de s'assembler, comme ils avaient coutume de le faire, quand ils se préparaient au combat.

L'armée toute entière obéit, et son noble chef prenant la parole leur parla ainsi : « Fils des Francs, courageux compagnons de mes exploits, vous vous souvenez des dangers de la dernière bataille. Nous faiblissions devant des soldats innombrables, lorsque le Dieu tout-puissant est venu nous secourir. J'ai juré de le servir désormais; voulez-vous, comme moi, dédaignant des divinités impuissantes, adorer Celui qu'adorent Clotilde et les chrétiens, Celui dont Remi est le ministre? »

Soudain un cri d'approbation interrompt ces paroles, et le plus grand nombre des soldats répond : « Nous renonçons à nos dieux mortels, et nous sommes prêts à servir le Dieu dont Remi proclame l'immortalité¹. »

¹ GRÉGOIRE DE TOURS, lib. II, chap. 31. — AIMOIN, lib. I, chap. XVI, de *Gest. Fran.* — ANONYMI, XV, *Gesta. regum Fran.*

Remi, en apprenant cette démonstration solennelle, se réjouit de ce miracle de la grâce que Dieu opérait en faveur de ce peuple généreux; il s'empressa, aidé de saint Vaast encore à Reims, et de Solemne, évêque de Chartres¹, de faire entendre dans les rangs de l'armée les enseignements de la foi, avec toute la clarté et la précision que demandent les paroles destinées aux guerriers².

Quel trait admirable, et quels résultats chrétiens il produirait encore aujourd'hui, s'il était souvent reproduit.

L'Église et l'État ne sont-ils pas appelés à se prêter un

corum. — FLODOART, lib. I. chap. 46. Nous donnons ici le récit qui se trouve dans le poème héroïque : *Clovis* :

« Clovis tourne les yeux vers ses troupes vaillantes !
Et fait entendre aux chefs ces paroles charmantes :
Mes compagnons, dit-il, mon heur est imparfait
Si vous ne faites tous le serment que j'ay fait.
Je m'en vay dans ce temple à Christ voïer mon âme.
Qu'icy de votre Roy l'exemple vous enflamme.
Vostre ardeur m'a toujours suivy dans les combas.
Quand je gagne le ciel ne m'abandonnez pas. »

Et les Francs répondent :

« Nous quittons les faux dieux.
Jadis hommes mortels, et peu dignes des cieux.
Nous croyons d'un seul Dieu l'éternelle puissance :
Et Christ, qui d'une vierge en terre prit naissance. »

¹ *Laborasse etiam et quidem impigrè, Sanctum Solemnem Episcopum Carnutensem in conversione Francorum ait Sigebertus* (In CHRON., ann. 490). V. BARONIUS, t. VIII, p. 630.

² *Apertis et brevibus verbis instruxit.* (HINCMAR, *Vit. sancti Remigii*, chap. 35).

On peut présumer sans doute qu'une partie de la nation franque avait déjà reconnu le Christianisme, ou du moins s'ébranlait pour entrer dans l'Église. Car, d'un côté, l'empire romain entendait de-

mutuel appui et à exercer, par leur union, une influence toute chrétienne sur les peuples? Clovis a reçu le trésor de la vérité de la bouche des ministres de Dieu qui en sont les dépositaires, mais il a besoin de le partager avec les siens, avec ces valeureux soldats qui tant de fois ont combattu près de lui. Il sent que l'honneur dû à la vérité exige qu'on s'efforce de la communiquer à ceux qui ne la connaissent point. Le peuple à son tour, déjà subjugué par le double ascendant de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle, ne demande qu'à être instruit et se range avec enthousiasme sous les drapeaux de la foi chrétienne¹.

puis trois siècles annoncer la parole évangélique, il la suivait comme loi religieuse depuis un siècle et demi; d'autre part, les Francs, en grand nombre, s'étaient rangés sous la croix, comme sous les aigles, dans les armées impériales, ou bien avaient rempli des fonctions politiques et civiles parmi les Romains. Ils vivaient environnés des symboles et des fêtes du culte chrétien, sollicités en outre et attirés à la foi par le zèle des apôtres et des prêtres laborieux. La nation franque était donc en partie initiée à la connaissance du Christianisme et préparée au baptême. Ceci explique la facilité avec laquelle les guerriers de Clovis imitèrent leur jeune et glorieux chef; mais ceci n'amoindrit ni la mission providentielle de Clotilde, ni l'importance des résultats qui se rattachent à la conversion du prince. Le point capital, c'est que les Francs évitèrent l'hérésie où tous les conquérants de race germanique étaient tombés, et que, seuls alors, d'un bout du monde à l'autre, ils avaient un roi attaché à l'orthodoxie.

» Du moment où Clotilde, catholique, inclina vers la vraie foi l'âme de son époux, et où le peuple, attaché à Clovis, jeta le poids de son adhésion et de son glaive dans la balance de l'opinion et dans les conseils de l'Europe, ce fut fait de l'hérésie; à parler humaine ment, le sort de la papauté était assuré, et dans son triomphe se trouvait ce salut des générations futures.) (M^{re} DARBOY, archevêque de Paris. *Sainte Clotilde*, page 20.)

¹ Clovis secondant le ministère apostolique de l'Église, par son

Pourquoi cette union entre l'Église et l'État n'existerait-elle pas de nos jours? Ne serait-ce point parce que l'on s'est fait une fausse idée de la liberté et que l'État se défie de l'influence religieuse? C'est là un grand malheur, fruit d'une grande illusion. Puissent nos modernes désastres instruire ceux qui gouvernent les nations, et leur apprendre que, lorsqu'ils secondent l'action de l'Église, ils donnent aux peuples la seule lumière qui fait la vie de l'intelligence, et la seule force qui fait la vie du cœur; et que leur autorité, loin d'être alors compromise, est, au contraire, fortifiée par la reconnaissance et le respect des peuples.

Rien ne s'opposait plus au baptême de Clovis; déjà le royal catéchumène subissait, par degrés, la transformation surnaturelle que la grâce opère dans les âmes qu'elle conduit à la vérité et à la vie.

Telles les ombres, après une nuit obscure, s'effacent insensiblement, à mesure que l'aurore s'épanouit à l'horizon.

Clovis, docile aux enseignements du saint évêque de Reims, sentait son intelligence s'ouvrir aux lumières grandissantes; il croyait renaitre à la vie et sortir du tombeau.

Son cœur subissait aussi de semblables transformations. Déjà ses instincts barbares semblent se livrer d'eux-mêmes au joug de la charité chrétienne, et cette délicatesse de sentiments, cette aménité et douceur d'âme qui ne s'éveillent que sous l'action de l'amour de Dieu, surgissaient peu à peu dans son cœur : comme après un long hiver on voit

appui moral, inaugurerait un principe protecteur qui allait passer presque aussitôt dans les mœurs et la législation du pays. En voici la preuve :

Necesse est ut plebs, quæ sacerdotis præceptum non, ita ut oportet, custodit, nostro etiam corrigatur imperio... (Reges Childbertus et Gontramnus in capitular., ann. 544 et 585.)

les plantes cachées sous la neige croître et fleurir, au souffle du printemps.

Dans ces dispositions, il laissait voir la générosité de sa foi naïve et ardente. Quand le saint évêque lui racontait l'histoire du Sauveur, il s'abandonnait à la noblesse et à la sensibilité de son cœur. S'il lui montrait Jésus souffrant, humilié, et conservant, malgré ses souffrances, sa douceur et sa bonté, ses yeux se mouillaient de larmes. Mais son indignation éclatait, au souvenir du peuple déicide qui l'avait crucifié. Un jour, abandonnant son âme à ses généreux élans, il interrompit le récit de la Passion, en s'écriant : *Ah ! que n'étais-je là avec mes Francs*¹.

Le désir de Clovis semble s'être réalisé plus tard, quoiqu'en des circonstances différentes :

Lorsque la croix recevra les outrages des Mahométans, lorsque ces barbares renouvelleront l'impiété des Juifs, on verra les chevaliers français courir à Jérusalem punir les sacrilèges et rendre à la croix l'honneur que lui doit le genre humain !

L'histoire semble ici laisser Clotilde dans l'ombre, comme pour respecter sa joie et ne pas interrompre l'effusion de sa reconnaissance pour le Seigneur. Elle affirme cependant qu'elle assistait aux enseignements spirituels que recevait son époux et qu'elle les rendait plus efficaces par l'autorité de ses vertus et la puissance de ses prières².

On raconte aussi que Clovis aimait, durant son séjour dans la ville de Reims, à visiter l'église dédiée à saint Martin, le grand thaumaturge des Gaules. Une sorte d'attrait qu'il est du reste facile d'expliquer, l'y conduisait fréquem-

¹ AIMOIN, lib. I.

² V. DUCHESNE. *Historiæ Francorum, scriptores Comtanei*, tome I, p. 526.

ment. Saint Martin, jadis soldat romain, offrait au roi Franc le type du guerrier chrétien; et saint Martin, évêque, puis, protecteur des Gaules, lui paraissait avoir des droits à sa vénération et offrir des garanties à ses prières. D'ailleurs, la mort récente du grand pontife, les miracles innombrables qu'il avait opérés et ceux qui se produisaient encore sur son tombeau, faisaient de saint Martin le protecteur naturel du roi des Francs ¹.

Mais voici que le jour solennel où Clovis doit recevoir le baptême est enfin arrivé. Tout est préparé, et la splendeur des autels et l'âme du catéchumène, grâce au zèle et à l'activité de Clotilde et de Remi. Il ne reste plus au pontife, qu'à adresser ses dernières exhortations à son royal disciple.

Or, la veille du grand jour il pria longtemps et avec une grande effusion de larmes, devant l'autel et au pied de l'image de Notre-Dame, à l'heure où Clotilde priait aussi dans son oratoire ².

Quel besoin et quel pressentiment entraînait ainsi le grand évêque, vers l'autel de Marie, pour prier et pleurer?

La Providence, qui avait de grands desseins sur lui, l'avait placé dans ce pays qui devait devenir la France, elle l'avait mis en contact avec Clovis le fondateur de la monarchie française, et lui avait fait ainsi comprendre la mission qu'elle lui confiait. Remi, prévoyant le triomphe qui devait résulter, pour la foi chrétienne, de la conversion

¹ Le P. LECOINTE, tome I, page 146.

² *Cum sanctus Remigius et venerabilis conjux regis Chrothildis pro regis et populi ejus salute in oratione pernoctaret, episcopus ante altare sanctæ Mariæ multas effundens lacrimas, et regina in oratorio sancti Petri juxta domum regiam. Expletâ oratione, pontifex ad ostium regii cubiculi pulsaturus accessit.* (DUCHESNE, tome I, page 526. V. HINCMAIR, chap. 36.)

du roi Franc, avait bien souvent supplié le Ciel de toucher son cœur. Voyant enfin ses prières et celles de Clotilde exaucées, la reconnaissance l'entraîne au pied de l'autel pour remercier le Seigneur, et s'il choisit celui de Marie, c'est que sa piété n'ignore pas qu'elle n'est point étrangère aux bénédictions qui pleuvent sur cette nation prédestinée, cette nation qui aimera à la regarder comme sa souveraine, et créera dans sa reconnaissance et son amour pour elle, cet adage chevaleresque et chrétien :

REGNUM GALLIÆ, REGNUM MARIÆ.

Quand saint Remi eut prié, il se dirigea vers la demeure du roi. Laissons en ce moment parler le naïf historien de l'Église de Reims, qui raconte l'entrevue, en traduisant Flodoard. « Et par ensemble, Clovis et Remi entrèrent en l'Église Saint-Pierre, prince des Apôtres, laquelle d'avanture était proche de la chambre du Roi..... incontinent les bancs furent disposés. Et après que l'Evesque, le Roy et la Royne furent assis, l'Evesque présent, aucuns du clergé et autres domestiques du Roy, l'admonesta et informa de son salut. A donc le Seigneur Dieu pour la confirmation de la doctrine de son fidel serviteur, voulut déclarer mesmement par signes visibles que selon sa promesse, il assiste toujours à ses fidèles serviteurs, *congrégez en son nom*¹. Car soudainement toute l'Église fut pleine d'une lumière tant copieuse, qu'elle sembloit surmonter la splendeur du soleil. Et quant et quant fut oye une voix disant : *Paix soit avec vous*². *Ce suys-je, ne craignez point. Demeurez*

¹ S. MATTHIEU, ch. XVIII, v. 20.

² S. LUC ch. XXIV, v. 36.

*en ma dilection*¹. Cela dit, cette clarté se retira. Toutefois, l'Église demeura parfumée d'une odeur tant soësse (délicieuse) que l'on pouvoit évidemment congnoître, que l'auteur de lumière, de paix et de pieuse dilection étoit descendu en ce lieu. De sorte, que mesmement l'Evesque s'en est montré plus reluisant de visage². »

Les manifestations divines ne se produisent point sans que de vives émotions ne pénètrent ceux qui en sont témoins. Clovis et son épouse tombèrent alors à genoux, répandant de nombreuses larmes. Prosternés aux pieds de l'évêque, ils le supplièrent de calmer leur agitation par quelques paroles consolantes, et lui promirent d'être toujours fidèles aux promesses qu'il exigerait d'eux. Alors le saint Père³, encore pénétré de l'Esprit de Dieu, ranima leur courage en disant que les communications célestes ne tardaient pas, après les impressions de la crainte, d'apporter celles de la joie. Puis, semblable à Moïse descendant de la montagne sainte, éclairé par la lumière des prophètes, il leur révéla les grandeurs futures de leur race et celles de la France. « Votre postérité, dit-il, ira toujours grandissante, elle sera toujours glorieuse pour l'Église, elle héritera de la souveraineté impériale et sera constamment victorieuse, si vos descendants ne dégénèrent jamais dans la vertu, s'ils ne s'écartent pas des voies du salut, s'ils ne s'associent pas à ces forfaits qui irritent Dieu, si enfin ils ne se laissent point envelopper par ces vices corrupteurs qui renversent les royaumes et les traînent

¹ S. JEAN, ch. XV, v. 9.

² *L'Histoire de l'Église métropolitaine de Reims*, page 20 (édition 1580).

³ *Sanctus autem Pater* (FLODOART). A cette époque, ce titre était donné aux évêques.

ignominieusement sous le joug des autres nations ¹. »

Quel enseignement et quelle prophétie ! Oui, il sera toujours vrai, parce que les peuples, pas plus que l'univers, ne sont conduits par le hasard, parce que le bien et le mal ne sont pas choses égales ou indifférentes ; parce qu'il y a un Dieu juste, parce qu'il y a une Providence, il sera toujours vrai que ce qui fait et assure la vie d'une race royale et celle d'un peuple, c'est le respect pour la justice, l'obéissance à la foi et l'accomplissement des lois chrétiennes. Quand les rois et les peuples méprisent ces principes sacrés, ils n'ont plus qu'une vie factice, et tombent bientôt, pour disparaître à jamais ou pour passer sous le joug de la force, à moins que Dieu ne confonde plus

¹ V. HINCMAR, ch. 36. — FLODOART, lib. I, ch. 43. — *Histoire de l'Église de Reims* (édition 1380, page 24).

Qu'on nous permette de rapprocher les exhortations de saint Remi à Clovis de celles que Racine met dans la bouche du grand-prêtre Joad, s'adressant au jeune roi Joas, qu'il avait arraché aux fureurs d'Athalie, et qu'il allait replacer sur le trône.

- « Hélas vous ignorez le charme empoisonneur ;
- » De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse ,
- » Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
- » Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois
- » Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
- » Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même :
- » Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
- » Qu'aux larmes, au travail, ce peuple est condamné
- » Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
- » Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
- » Ainsi de piège en piège et d'abîme en abîme ,
- » Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
- » Ils vous feront enfin haïr la vérité,
- » Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
- » Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage ! »

(ATHALIE, acte VI, scène 3^e.)

tard et n'anéantisse l'instrument de sa justice et ne rende aux siens ses premières bénédictions.

Les hommes ont beau créer des systèmes, imaginer des expédients, des façons de vivre et de gouverner sans Dieu, ils n'y réussissent jamais, ou s'ils arrivent parfois à présenter des apparences de raison et de succès, ils n'en boivent pas moins le vin de l'ivresse; l'esprit de vertige et d'erreur les saisit un moment ou l'autre, et bientôt ils tombent dans cet abîme d'ignominie où les ont précédés tant d'insensés, dont le sort historique ne guérit, hélas! l'orgueil de personne.

Le grand art et la véritable sagesse est de se soumettre à Dieu et de régner avec lui; car, Dieu est le principe et la force de toute justice et de toute souveraineté.

Que la France et ses rois se souviennent donc des promesses prophétiques de saint Remi dont la vérité a été démontrée par l'histoire! Qu'ils sachent que le salut de l'avenir est encore aujourd'hui, comme au commencement de la monarchie, dans le respect de la justice et de la religion, dans la destruction de ces vices corrupteurs qui usent et les peuples et les rois!

Le lendemain fut un grand jour pour l'Église et pour la France; le Catholicisme célébrait la fête de Noël (496)¹, et

¹ Clovis fut baptisé le jour de Noël; HINCMAR et FLODOART, qui ont cru que c'était le jour de Pâques, ont été trompés par FRÉDÉGAIRE. La lettre de saint Avit, évêque de Vienne, (dans le royaume de Bourgogne), ne laisse pas le moindre doute à cet égard, puisque dans cette lettre il félicite Clovis d'avoir été baptisé le jour de la naissance du Sauveur. « *Si quidem et occiduis partibus in rege non novo, novi jubaris lumen effulgorat. Cujus splendorem congruè Redemptoris nostri Nativitas inchoavit, ut consequenter eo die ad salutem regenerari ex undâ vos pareat quos natum redemptioni suæ cæli Dominum accepit. Igitur qui celeber est natalis Domini, sit et*

la France assistait à la naissance spirituelle de Clovis, le premier roi chrétien.

Déjà les évêques réunis en grand nombre entourent les autels que l'on a revêtus avec magnificence, des voiles aux multiples couleurs sont suspendus aux maisons voisines et ombragent le chemin que le cortège royal doit parcourir, les portiques sont couverts de blanches draperies et le baptistère embaumé attend l'illustre catéchumène ¹.

Le cortège sort du palais : le clergé ouvre la marche avec les saints Évangiles, les croix et les bannières, chantant des hymnes et des cantiques spirituels; vient ensuite l'évêque, conduisant le roi par la main; enfin la reine suit avec tout son peuple. Heureuse reine, quel beau jour pour elle! C'est le jour de sa joie et de son triomphe, parce qu'il a été

vestri, quo vos scilicet Christo, quo Christus ortus est mundo; in quo vos animam Deo, vitam præsensibus, famam posteris consecrastis » (Avit. epist. ad Clodov. opera. SIRMONDI, vol. II, col. 56). L'usage de conférer le baptême à Pâques n'avait pas constitué une loi si rigoureuse qu'on ne pût y déroger, dans une circonstance exceptionnelle... On observera que si le baptême de Clovis a eu lieu la même année que la bataille de Tolbiac, c'est-à-dire en 496, ce n'a été qu'en décembre. — On conserva depuis cette époque l'habitude de baptiser à Noël : ce qui le prouve, c'est le reproche qu'encourut Gontran, roi des Francs, pour avoir laissé passer la fête de Noël, sans faire baptiser son fils. (V. GRÉGOIRE DE TOURS, lib. VIII, chap. 9, et BARONIUS, suppl. PAGII, tome VIII, page 632.)

¹ Clovis a-t-il été baptisé dans le baptistère de l'église Saint-Martin ou dans celui de l'église Sainte-Marie? Ceux qui ont cru que c'est dans le baptistère de Saint-Martin, semblent autorisés par cette phrase que saint Nicet, évêque de Trèves, écrivait à Chlodoinde, fille de Clotaire et épouse d'Alboin, roi de Lombardie : « *Humilis ad Domini Martini limina cecidit, et baptisari se sine morâ permisit.* »

Ceux qui croient que c'est dans le baptistère de Notre-Dame, s'en rapportent à FLODOART, qui l'affirme ainsi : « *In Ecclesiâ Sano-*

acheté par ses larmes et par ses prières¹. Chemin faisant, on dit que le roi, émerveillé sans doute du spectacle qu'il avait sous les yeux, et sentant dans son âme la présence de la grâce, demanda à l'évêque, si c'était là le royaume de Dieu qu'il lui avait promis : « Non, répondit le prélat, mais c'est l'entrée de la route qui y conduit. »

Quand ils furent parvenus au baptistère, le prêtre qui portait le saint chrême nécessaire pour la bénédiction des fonts, se trouva arrêté par la foule, et ne put y arriver.

Les desseins du Seigneur avaient préparé cet événement. Saint Remi élevant alors les yeux vers le ciel, se met à prier en silence : aussitôt une colombe, blanche comme la neige, descend et apporte, suspendue à son bec, une ampoule que l'on trouva remplie de l'huile sainte, nécessaire

tæ Mariæ baptisatum fuisse (Clodoveum). » Ce sentiment est le seul admissible ; car il est certain qu'il y avait dans toutes les grandes villes un baptistère placé près de l'église principale, et que c'était là seulement que le baptême était conféré. Or, Notre-Dame était la principale église de Reims. C'est donc là que Clovis fut baptisé. Le texte tiré des écrits de saint Nicet ne prouve point que le baptême fut conféré au roi immédiatement après qu'il en eut fait la demande, et dans l'église de Saint-Martin.

« On a lieu de s'étonner, dit un historien, que Clovis se soit fait baptiser à Reims plutôt qu'à Soissons, alors capitale de son royaume.

» Deux motifs, toutefois, semblent expliquer cette préférence : l'église de Reims était métropole et avait la suprématie sur celle de Soissons, et c'était à saint Remi, son évêque, frère de saint Prince, et le prélat le plus éminent de son temps, qu'il appartenait de répandre l'eau sainte sur la tête du fier Sicambre, qu'il avait éclairé du flambeau de la foi. »

(*Histoire de Soissons*, par LEROUX, tome I, page 182 ; V. aussi l'*Histoire de Soissons*, par Claude DORMAY, tome I, page 153.)

¹ Après avoir fait la description du baptême de Clovis, les BOLANDISTES ajoutent : *Hæc à sanctâ Chlotilde præparata.*

en ce moment. « Une odeur délicieuse s'en exhale, les assistants en sont embaumés et une joie immense se répand dans leur âme¹. »

« Le saint évêque prend l'ampoule miraculeuse, et répand le saint chrême sur l'eau baptismale, pendant que la colombe reprenait son vol et disparaissait. Transporté de joie à la vue d'un *si grand miracle*, le roi renonce à Satan et demande le baptême une dernière fois². » Sur le point de satisfaire ses désirs, le pontife lui dit : *Courbe ta tête, doux Sicambre, adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré*³.

¹ FLODOART semble expliquer par ce récit, ces paroles de GRÉG. DE TOURS : *Les assistants furent embaumés d'une odeur divine* (loco jam citato). Le silence du chroniqueur sur ce fait miraculeux, dont s'autorisent ceux qui le nient, ne pourrait être invoqué contre lui. Il semble, en effet, par l'observation qui accompagne son récit, l'admettre absolument, et en parler comme d'un fait connu et incontesté. *Dieu*, dit-il, *fit descendre sur tous les assistants une si grande grâce, qu'ils se croyaient transportés au milieu des parfums du paradis*. Cette *si grande grâce* indique évidemment un événement merveilleux : le miracle est appelé *grâce gratuite*; *gratia gratis data*. Il faut donc admettre, que GRÉGOIRE DE TOURS fait allusion au trait qu'a raconté FLODOART, sur le témoignage de ceux qui l'avaient raconté avant lui, après en avoir peut-être été témoins; ou sinon, il est impossible de comprendre ce que veut dire GRÉGOIRE DE TOURS. (Voir le chapitre suivant : *La sainte Ampoule*.)

² FLODOART. Voir la traduction de M. GUIZOT : *Collection des mémoires relatifs à l'histoire des Francs*, tome V, page 45.

³ On ne s'explique pas pourquoi certains historiens ont dénaturé la pensée de saint Remi, en lui faisant appeler Clovis, *fier Sicambre*. C'est un pléonasme sans art et sans élévation spirituelle : *doux Sicambre*, est, au contraire, le plus admirable commentaire de ces mots de la sainte Écriture : *Beati mites*; *Bienheureux ceux qui sont remplis de douceur*. (V. de quelques erreurs historiques, par BARTHÉLEMY.)

Cette exhortation était à la fois, un acte d'humble repentir qu'il imposait au païen, et une invitation à réparer, par les œuvres de l'avenir, celles du passé.

Quand Clovis eut achevé sa profession de foi, l'évêque poursuivant les cérémonies du sacrement, accompagna la triple immersion baptismale, de l'invocation des trois personnes de la sainte Trinité, puis il le confirma et le sacra avec l'huile sainte¹.

¹ C'est FLODOART qui nous apprend la confirmation de Clovis ; il met ces paroles dans la bouche de Louis-le-Pieux : *Sacri fontis baptismate ablui, ac septiformis Spiritus Sancti gratia illustrari promeruit..... Sed et ipse rex nobilissimus ad regiam potestatem perungi Dei clementia dignus inventus fuit.* (Lib. II, chap. 49.)

Le testament de saint Remi ne laisse d'ailleurs pas le moindre doute à cet égard, puisque le grand évêque s'exprime ainsi : « Je l'ai élevée (cette famille) au rang suprême de la majesté royale, baptisée et tenue sur les saints fonts, marquée des sept dons de l'Esprit-Saint et sacré son chef roi par l'onction du saint chrême. »

Ce testament nous a été transmis par HINCMAR et FLODOART. Les *Actes de la province ecclésiastique de Reims*, tome I, en reconnaissent l'authenticité. Les *Archives administratives de la ville de Reims*, tome I, la reconnaissent également... D'ailleurs BARONIUS cite ce testament comme un document parfaitement historique. Cette autorité, toute seule, nous suffirait.

— « Il fallait que cette main qui frappait une tête sans trembler, s'humiliât sous les lèvres clémentes qui y imprimaient le pardon. Il fallait que ce front dur s'amollit sous le saint baume, et que les rayons de la Divinité échauffassent son cœur, y fissent naître la foi, l'espérance et la charité. Il fallait enfin que l'eau baptismale ruisselât sur sa tête et descendit goutte à goutte du front du roi sur le front de tous ses sujets, pour faire du prince et de son peuple une famille régénérée. » (*Geneviève et le roi païen*, page 479.)

— Sur sa confession de foy
On luy versa la médecine
Que l'auteur de la sainte loy
Tient dans la chrestienne piscine :

C'était la première fois, peut-être, que l'Église, à l'exemple des prêtres d'Israël, consacrait un roi et ajoutait une sorte de caractère surnaturel à son autorité¹. « La monarchie française était enfantée par l'Église². » Ce même jour, ou peu de temps après, les deux sœurs de Clovis, Alboflède et Landehilde, reçurent aussi le baptême : l'une renonçait au paganisme et l'autre abjurait l'Arianisme³.

Et pour sacrer sa maïesté,
 Du ciel fut alors apporté
 Le saint chresme et la sainte ampoule,
 Dont l'huile depuis ceste fois,
 Jusqu'icy se conserve et coule
 Pour le sacre des roys françois.
 Que la foy de nos iugemens
 Doit à cette chrestienne espouse,
 Pour tant de saints aduancemens
 Dont l'Europe est de nous ialouse.
 Par elle ont esté ruinez
 Tous ces idoles burinez
 Qu'adoroit la France infidelle.
 A ces considérations,
 Toute l'Église universelle
 Luy doit mille obligations.

(*Vie de sainte Clotilde*, en vers alexandrins, par PIERDEVANT, in-12, Rouen.)

DESMARESTS, dans son poème, s'exprime ainsi :

« Le pontife content, adjouste ces paroles :
 « Courbe toy, doux Sicambre; au vrai Dieu sois soumis :
 « Et garde ta fierté contre ses ennemis.
 « Brise marbre et métal que tes mains encensèrent :
 « Restablis les autels que les Francs renversèrent. »

¹ V. Dom BOUQUET. *Rer. Franc. Scrip.*, tome IV, page 54.

² *Les héros du Christianisme*, par Dom MARIE BERNARD, tome IV, page 285.

³ GRÉGOIRE DE TOURS, lib. II, chap. 34.

C'étaient deux âmes prédestinées ! Alboflède ne tardera pas à mourir ; mais elle a assez vécu , puisque, touchée par la grâce , elle a eu le temps de se purifier dans les eaux du sacrement.

L'exemple du roi chrétien ne pouvait demeurer sans imitateur. Une partie de ses soldats et de son peuple voulurent partager sa foi et jouir de son bonheur : trois mille hommes se présentèrent au baptême et le reçurent après Clovis ¹. Ce nombre paraît peu considérable et ne laisse pas que de surprendre ; mais il nous révèle un fait trop méconnu , c'est que l'Église ne poussa pas le chef des Francs à leur imposer ses croyances , et qu'alors , comme toujours , elle n'employa à leur égard , que la persuasion.

Mais si petite que soit cette fraction d'élus , on peut dire cependant qu'elle est grande par la grâce qui la pénètre et la générosité qui l'anime. Ce sont les trois cents soldats de Gédéon qui ont puisé l'eau du torrent avec leur main et vaincront les Madianites ². Ils traçent sur le sol de la patrie un profond sillon qu'aucune commotion ne comblera jamais ; ils marchent les premiers sur le chemin de la foi , et beaucoup d'autres les suivront , dans l'avenir. Ces trois mille compagnons de Clovis , descendus avec lui dans le baptistère pour en sortir chrétiens , « c'est toute la Chevalerie , les Croisades , la Scolastique ; c'est-à-dire , tout l'Héroïsme , la Liberté , les Lumières modernes ³. » Ces trois mille chrétiens , ce sont

¹ GRÉGOIRE DE TOURS dit qu'il y eut trois mille hommes , FRÉDÉGAIRE dit six mille , HINCMAR donne un chiffre plus autorisé , en écrivant qu'il y eut au baptême trois mille hommes , sans compter les femmes et les enfants (Voir , à la fin du chapitre , la note E).

² *Juges* , chap. VII , v. 8.

³ OZANAM. *Études Germaniques* , tome II , page 54.

— « L'homme qui , à cette heure même , eut percé les voiles de l'avenir , aurait vu plus qu'un homme sortir du baptistère de Reims ; il

tous les saints de France. « Ainsi que l'on voit la voûte des cieux émaillée d'une multitude d'étoiles brillantes, l'on vit alors, par la grâce de Dieu de qui découle toute faveur et tout don parfait, la terre des Franks remplie d'une multitude innombrable de saints¹. »

Nous ne saurions mieux faire, en présence de ce grand événement religieux, que de reproduire l'inimitable poésie du Bardit des Franks :

« Vive le Christ qui aime les Franks! qu'il garde leur royaume et remplisse leurs chefs de la lumière de sa grâce! qu'il protège l'armée, qu'il leur accorde des signes qui attestent leur foi, la joie de la paix et la félicité. Que le Seigneur Jésus-Christ dirige dans la voie de la piété les règnes de ceux qui gouvernent! Car cette nation est celle qui, petite en nombre, mais brave et forte, secoua de sa tête le dur joug des Romains, et qui, après

aurait vu sortir de ce sacré baptistère toute la France et toutes les destinées de la France : le siècle de Charlemagne, la liberté des communes, le génie de la Scolastique, la gloire des Croisades, le siècle de saint Louis, l'héroïsme de Jeanne d'Arc, la valeur de Henri IV, la splendeur de Louis XIV, la gloire de Bossuet, le grand mouvement moderne, nous-mêmes enfin, car nous tous aussi nous sortons de là, nous, chrétiens encore et catholiques, malgré les scandales du grand schisme, malgré les séductions de la réforme, malgré le règne diabolique de Voltaire, malgré la persécution sanglante de 1793, oui, malgré ces effroyables épreuves, nous chrétiens encore et catholiques! ô grâce de Dieu, ô prolongement de la première bénédiction de Tolbiac! ô longue et magnifique histoire qu'on a bien fait de nommer les *Actes de Dieu par les Franks : Gesta Dei per Francos*, car à chaque page de cette histoire, la grandeur de Dieu se montre indissolublement unie à notre grandeur nationale! » (L'abbé PERREYVE. *Panegyrique de sainte Clotilde*, page 49.)

¹ Le moine HUBALD, au IX^e siècle. V. *Vita sancti Rictrud*. Proleg. sæc. II, Benedi.

avoir reconnu la sainteté du baptême, orna somptueusement d'or et de pierres précieuses les corps des saints martyrs que les Romains avaient brûlés par le feu, massacrés, mutilés par le fer, ou fait déchirer par les bêtes ¹.

¹ Préface de la loi salique citée par M. GUIZOT. *Histoire de la civilisation des Francs*.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE DU CHAPITRE IV.



Note E.

Dieu seul connaît le nombre de ceux qui, descendus infidèles et coupables dans la piscine baptismale, en sortirent avec la foi, et en possession d'une innocence qui, loin de se démentir, se développa dans la suite jusqu'à la plus grande sainteté. Il y eut, surtout parmi les Francs que distinguait la noblesse de leur naissance ou celle de leurs exploits, des anachorètes, des guerriers et des pontifes que l'Église devait plus tard placer sur ses autels. Pour n'en citer qu'un seul, tel fut saint Léonard, le protecteur de la ville de Limoges.

Le grand évêque de Tulle, qui porte le nom de ce saint, comme une parure dont il est fier, se plaît à célébrer les louanges de son patron, chaque fois qu'une occasion favorable lui est offerte. On peut en juger par ce récit.

« L'évêque de Tulle raconta du haut de la chaire, la vie de saint Léonard avec le style qu'on lui connaît. Il montra ce jeune seigneur, issu de race royale, tenu par Clovis sur les fonts sacrés du baptême, lorsque le doux Sicambre courba le front sous la main de saint Remi; il le montra

méprisant les honneurs auxquels il pouvait prétendre, et quittant tout pour suivre Jésus-Christ; il le montra venant dans les solitudes du Limousin, semeur de la bonne parole, cherchant un asile dans la forêt, au bord de la fraîche rivière, embaumant la solitude du parfum de ses prières et de ses vertus, puis allant à Limoges avec le bâton de pèlerin, au tombeau de saint Martin, délivrant les captifs et les réhabilitant par la pénitence, distribuant à ses proches la forêt qu'il avait reçue en don du prince dont il avait délivré l'épouse, et devenant ainsi le fondateur de la ville qui porte son nom.

» A propos de l'illustre nation des Francs, à laquelle appartenait saint Léonard, l'orateur a fait remarquer le rôle magnifique que joue dans le monde cette nation élue, cette fille aînée de l'Eglise, destinée à étendre sur la terre le royaume de Dieu.

» Puis, parlant des reliques de saint Léonard qui sont comme le palladium de la cité, il s'écriait : « Ah ! ce chef sacré n'est pas une cendre vulgaire ; j'en atteste les miracles d'autrefois ! Nos pères n'étaient pas des inintelligents, des menteurs : ils nous ont raconté ce qu'ils avaient vu. »

» Et, rappelant ce nom de Noblac que portait la ville de saint Léonard, il disait : « Vous aviez autrefois des privilèges, des immunités, votre ville était exempte d'impôts : vous aviez tous ces privilèges que donnait alors la noblesse, et c'est pourquoi cette ville s'appelait Noblac. Ah ! la noblesse du rang est quelque chose sans doute ; mais la noblesse que donnent la vertu et la piété est plus illustre encore ¹. »

¹ V. le *Monde*, 29 août 1864.

CHAPITRE V.

LA SAINTE AMPOULE.



*Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem : propterea
unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ præ consortibus tuis.*

Tu as aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pour cela
que Dieu t'a oint de l'huile de joie, par-dessus tes sem-
blables.

(PSAUME XLIV, v. 8.)

J'ai sacré son chef roi par l'onction du saint chrême.

(LE TESTAMENT DE SAINT REMI.)

..... Joas vient d'être couronné :

Le Grand-Prêtre a sur lui répandu l'huile sainte

(ATHALIE, acte V, scène 1^{re}.)

V.

SOMMAIRE.

Discussion de ce grand fait historique.

LE jour du baptême de Clovis, un événement miraculeux vint récompenser la foi du royal néophyte et celle des guerriers, qui, comme lui, demandaient leur régénération surnaturelle par la grâce du baptême.

Hincmar et Flodoart, ainsi que tous les historiens, qui, après eux, ont raconté le baptême de Clovis, affirment qu'au moment où les onctions durent être faites, on ne trouva point l'huile consacrée, et que l'immense multitude qui se pressait dans le temple et autour du baptistère, ne permit à personne d'aller la chercher au lieu où elle était réservée. Ils ajoutent que saint Remi s'agenouillant se mit à prier, et que, bientôt, levant la tête, il aperçut une colombe qui portait à son bec une petite fiole et dirigeait son vol de son côté, puis la déposait dans sa main.

C'était l'ampoule du saint chrême nécessaire au baptême, à la confirmation et aux onctions des rois.

Ce miracle a été regardé comme une éclatante et glorieuse manifestation de la protection de Dieu sur la France et ses rois¹, jusqu'à l'époque funeste où l'histoire conjurée contre la Vérité a méconnu et conspué nos gloires les plus nobles et les plus légitimes.

Pour nous, loin d'imiter ces sacrilèges profanations, loin de continuer les ruines d'une faction historique révolutionnaire, nous sommes heureux de rechercher et d'exhumer les monuments qui rappellent ces manifestations de la Providence à l'égard de la France et de sa monarchie, parce qu'il nous semble que c'est un moyen de rehausser l'honneur de la patrie, et d'ajouter, pour le léguer à l'avenir, un anneau de plus à la chaîne de ses glorieuses et chrétiennes traditions.

D'ailleurs, le désir seul de servir la vérité suffirait pour nous pousser à l'accomplissement de cette tâche et pour nous la rendre facile.

La critique historique n'est pas née, quoi qu'on en dise, dans notre siècle. Les historiens qui nous ont précédé savaient, aussi bien que nous, contrôler les documents sur lesquels ils appuyaient leurs récits. Seulement, quand ces documents leur paraissaient mériter le respect de l'histoire, ils ne les repoussaient point, alors même qu'ils contrariaient leurs idées.

Il est vrai, que c'est parce qu'ils n'ont pas osé ou n'ont pas songé à immoler certaines vérités, qu'on les traite avec dédain.

Mais, ce ne sont ni les désirs, ni les passions d'un écrivain qui font l'histoire : elle existe malgré lui, malgré lui

¹ Voir à la fin du chapitre la note F.

elle passe et elle passera. On pourra l'obscurcir, mais tôt ou tard le nuage se dissipera, et de nouveau elle retrouvera l'éclat de la vérité.

Tel est l'événement de la sainte ampoule. Cependant, des hommes sérieux ont formulé quelques observations, émis quelques doutes et oppositions dont il faut tenir compte et qu'il faut discuter. Le fait lui-même doit y gagner en autorité et en lumière; il se dégagera mieux devant les regards qui ne sont point prévenus.

On a dit que Hincmar, évêque de Reims, voulant acquérir pour son Église des honneurs et des privilèges, aurait inventé le récit de la colombe apportant la sainte ampoule. Les souverains aiment ce qui flatte leur personne, ce qui entoure leur autorité d'un prestige surnaturel; et l'évêque, qui n'ignorait point cette disposition, aurait spéculé sur elle, pour se créer une influence rêvée par son ambition. A l'appui de cette assertion, on remarque que saint Grégoire de Tours ne parle point de l'apparition de la colombe portant la sainte ampoule; que saint Avit, évêque de Vienne, n'en parle pas davantage dans sa lettre à Clovis; qu'aucun des successeurs de Clovis n'a été sacré; et c'est de là que l'on conclut à l'invention d'Hincmar.

Observons d'abord que Grégoire de Tours, s'il ne parle point de ce miracle, loin de rien dire qui puisse autoriser à le nier, s'exprime au contraire d'une manière qui autorise à le croire. Il affirme qu'il se passa alors quelque chose de surnaturel : car, dit-il, « le temple du baptistère fut rempli d'une *odeur divine*, et Dieu accorda une *telle grâce* aux assistants, qu'ils se crurent transportés au milieu des *parfums du paradis*¹. » Il y a bien ici quelque chose

¹ Livre II, chap. 34. Au dire des théologiens, il y a là tous les signes d'une manifestation divine.

de miraculeux, une manifestation quelconque de la Divinité.

Mais, de ce que saint Grégoire de Tours ne parle pas directement de l'événement que nous discutons, on ne peut conclure qu'il n'a point existé.

On ne niera jamais un fait, parce que tel ou tel historien n'en parle pas. Parmi les historiens, les uns racontent un fait, les autres en racontent un autre, ils se complètent ainsi mutuellement; mais il n'en est aucun dont le silence fasse loi. Par conséquent, de ce que Grégoire de Tours ne raconte pas, avec les mêmes détails qu'Hincmar, l'événement miraculeux de la sainte ampoule, on ne peut affirmer qu'il n'a pas eu lieu. « Quand même, dit l'abbé de Vertot¹, Grégoire de Tours n'en aurait pas parlé, serait-ce une preuve démonstrative, que son silence, contre la vérité d'un fait aussi célèbre dans notre nation? Cet auteur a-t-il parlé de la loi salique? a-t-il fait plus de mention du premier concile d'Orléans, où les Pères appellent Clovis le *fils de l'Église catholique et leur seigneur*? S'inscrira-t-on en faux contre les actes et les canons de ce concile, auquel trente-deux évêques ont souscrit, parce que Grégoire de Tours n'en a pas parlé? »

« Il semble qu'on peut dire, avec quelque justice, que la pratique constante de nos usages, depuis tant de siècles, soit dans la succession de nos rois, soit dans la cérémonie de leur sacre, doit être considérée comme un livre bien authentique, contre lequel le silence et l'oubli de quelques chroniqueurs particuliers ne peut jamais prescrire. »

« De ce que saint Avit ne parle point de la sainte ampoule, on n'a point le droit de conclure à la fausseté du fait qui s'y rapporte. Car saint Avit a écrit à Clovis au sujet

¹ *Mémoires des Inscriptions et Belles-lettres* (1717, tome II, p. 678).

de son baptême, en apprenant qu'il devait avoir lieu : *Ut ante baptismum vestrum, nuntius perveniret*. Il ne pouvait donc le féliciter d'un fait qui n'avait point encore existé ¹. »

« Nous ne voyons point, disent nos critiques, qu'aucun des successeurs du grand Clovis dans la première race ait été sacré. C'est apparemment qu'ils ne veulent pas voir. Guillaume-le-Breton, qui était plus près qu'eux de ces temps, dit expressément en parlant de Clovis (1243) :

. *idem primus, et omnes,*
Post ipsum, reges Francorum, ad scepra vocati,
Quando coronantur oleo sacrantur eodem.

« Et Yves de Chartres, qui vivait au commencement du XI^e siècle, dans son épître 189, rapporte que Charibert et Gontran, petits-fils de Clovis, furent sacrés par les évêques de leurs royaumes : *Isti reges à sacerdotibus provinciarum quas regebant sublimati sunt et sacrati* ². »

¹ Il s'en faut bien que l'argument négatif que la critique emploie contre le miracle de la sainte ampoule forme une démonstration historique; par exemple, nos critiques prétendent que saint Remi n'a point parlé du miracle dans ses lettres : cela est vrai, mais ses lettres ne sont pas le seul ouvrage de ce prélat. FLODOART dans son *Histoire de l'Église de Reims*, nous a conservé son testament, et voici comment il s'exprime par rapport à Clovis : *Quem in regie majestatis culmen perpetuo duraturum elegi, baptisavi, de sacro fonte suscept, donoque septiformis Spiritus consignavi, et per ejusdem Sancti Spiritus, sacri chrismatis unctionem ordinavi in regem*.

Voilà bien le sacre de Clovis nettement distingué de son baptême, et ce sacre s'est fait, dit le saint prélat, avec une huile sacrée du même Saint-Esprit : *Et per ejusdem, nempe Sancti Spiritus sacri chrismatis unctionem ordinavi in regem*.

² L'abbé DE VERTOT.

L'abbé de Vertot, loin d'admettre que l'ambition d'Hincmar ait imaginé un miracle, repousse énergiquement l'accusation dont il a été l'objet. « On ne peut, dit-il, sans injustice, se servir du silence des auteurs qui ont précédé Hincmar, pour décrier le miracle de la sainte ampoule, pendant qu'on ne veut pas faire attention au même silence qu'ont gardé les historiens contemporains et postérieurs à Hincmar, dont aucun n'a réclamé contre un fait si surprenant, quoique plusieurs prélats, comme Yves de Chartres et Imbert archevêque de Sens, aient eu des démêlés avec l'Église de Rheims, au sujet du sacre de nos rois, et qu'ils aient eu un intérêt particulier de ne pas souffrir qu'on publiât un aussi grand miracle, sans des titres légitimes, et dont les archevêques de Rheims auroient pu tirer, dans la suite, un nouvel avantage contre les autres métropolitains de la France, qu'ils vouloient exclure de la fonction de sacrer nos rois ¹. »

Ce serait d'ailleurs se tromper sur le caractère et les dispositions morales d'Hincmar, que de croire à de tels excès de flatterie de sa part, il était pour cela trop intelligent, et nous ajouterons, trop esclave de la vérité : l'histoire de sa vie le prouve.

Quand on veut surprendre la bonne foi d'une société, il y a des mesures à garder, et ici l'inventeur l'eût oublié bien maladroitement.

Non, ce n'est pas à une époque où les hommes d'intelligence fourmillaient, ce n'est pas à la face d'une société sérieuse comme celle d'alors, que l'on eût inventé un tel miracle. Les miracles sont difficiles à croire à toutes les époques, même au ix^e siècle.

Hincmar n'a donc pas pu inventer ce récit. Il est plus rai-

¹ *Mémoires des Inscriptions et Belles-Lettres (loco citato.)*

sonnable de penser, qu'il l'avait recueilli dans les monuments conservés par la tradition, ou par les historiens qui avaient traversé jusqu'à cette époque, mais qui n'ont pas survécu; car, nous savons positivement que, sous Charles Martel, un grand nombre de monuments écrits périrent au milieu de dévastations dont la France fut le théâtre. Hincmar déplore¹ la disparition de certains historiens contemporains de saint Grégoire de Tours, auxquels il semble avoir emprunté le récit qui regarde la sainte ampoule².

¹ Voir la *Préface* de ses œuvres.

² « Le pape saint Grégoire le Grand a reconnu la prééminence des rois de France, dès le commencement de la monarchie et vers la fin du vi^e siècle, lorsqu'il dit, écrivant à Childeberrt, que les rois de France surpassaient autant les autres souverains que la dignité royale était relevée par-dessus la condition privée des particuliers.

» Matthieu PARIS, historien anglais, qui vivait vers le milieu du xiii^e siècle, et qui n'est pas soupçonné d'être partisan de la France, ni de favoriser les intérêts de nos rois, convient cependant que la préséance leur appartient, qu'ils sont les premiers souverains du monde et les rois des rois de la terre, tant à cause, dit cet auteur, de *l'onction céleste* qu'ils reçoivent le jour de leur sacre, qu'à cause de leur puissance et de la valeur redoutable de leurs armées.

» Le même auteur, parlant des pairs de France, reconnaît que l'archevêque de Reims est le premier et le plus éminent en dignité, par le privilège qu'il a, dit-il, de sacrer nos rois avec une *huile céleste et miraculeuse*.

» HINCMAR, qui a été en possession de cette dignité, nous a décrit ce fameux miracle, dans l'histoire qu'il a faite de la Vie de saint Remi, et qu'il affirme avoir tirée en partie d'un ancien manuscrit qui n'a pas été inconnu à GRÉGOIRE DE TOURS, et en partie de différentes histoires et de quelques épîtres, qui, apparemment, ont péri par l'injure des temps.

» AIMOIN, moine de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, qui vivait dans

Il y a aussi tel autre historien du vi^e siècle, qui parle de la sainte ampoule, en racontant la vie de sainte Clotilde, comme d'un fait indiscutable et qu'il ne fait qu'indiquer, parce qu'il le regarde comme universellement connu et adopté.

Il est facile, en outre, de remarquer que tous les documents écrits qui se rapportent au baptême de Clovis sont empreints d'un tel sentiment de foi, qu'il est impossible de ne pas reconnaître et avouer qu'ils font allusion à quelque événement divin et miraculeux.

Saint Grégoire de Tours a dit « que Dieu accorda une telle grâce aux assistants, qu'ils se crurent transportés au milieu des parfums du paradis; » et voici que le Souverain-Pontife, écrivant à saint Remi, pour le féliciter de la sage direction qu'il avait donnée au roi très-chrétien, reconnaît « que les miracles qui eurent lieu à son baptême, pourraient être comparés à ceux des Apôtres eux-mêmes¹. » Or, quels sont ces miracles? Ne s'agit-il pas évidemment de celui de la sainte ampoule?

Si l'on réfléchit, en effet, à cette éclatante manifestation de Dieu, vis-à-vis de tout un peuple, on ne peut se défendre d'une impression d'étonnement, d'admiration et de

le ix^e siècle, rapporte ce même événement, dans le premier livre de son histoire, et affirme que ce fut le Saint-Esprit qui, sous la figure d'une colombe, apporta la sainte ampoule.

» FLODOART en parle dans les mêmes termes que HINCMAR.

» GUILLAUME-LE-BRETON, moine de Saint-Denis, précepteur de Pierre Charlot, évêque de Noyon, qui vivait vers le milieu du xiii^e siècle, décrit dans le livre I de sa *Philippiade* (poème sur Philippe Auguste), l'histoire de ce miracle, auquel il ajoute plusieurs circonstances inutiles de rappeler ici. » (L'abbé DE VERTOT. *Mémoires*, etc.)

¹ V. BARONIUS, tome IX, an 544, ch. XVI.

joie. On avoue que rien, depuis les miracles des Apôtres, ne saurait lui être comparé, et l'on se demande ce que doit être une nation pour laquelle Dieu s'est montré si bienveillant et si généreux!

Flodoart, chanoine de Reims, qui écrivit après Hincmar, atteste ¹ que Louis-le-Pieux continuant la tradition qu'il tenait de ses prédécesseurs, au sujet de la sainte ampoule, reconnaît que, depuis Clovis, elle a servi à la consécration des rois de France, et que son origine toute surnaturelle n'était point contestable ².

On peut donc affirmer qu'Hincmar n'en impose pas, quand il raconte le baptême de Clovis et fait intervenir la Divinité dans l'apparition de la colombe qui apporta le saint chrême.

Depuis Hincmar, ce fait n'a pas rencontré de contradicteur sérieux, quoique plus d'un historien en ait discuté l'autorité, soit pour montrer qu'il est inattaquable, soit pour le préserver de certaines exagérations populaires qui auraient pu le dénaturer; ce qui prouve, pour le dire, en passant, qu'il n'est pas facile de transformer les grands faits historiques, parce qu'ils sont toujours gardés par les intelligences saines et élevées que la Providence a pris soin d'échelonner le long des siècles, afin de conserver intact le dépôt de la vérité, et de rendre à l'Église le témoignage qu'elle n'a jamais souffert que l'erreur se glissât dans ses traditionnels enseignements.

L'énumération des auteurs, historiens et théologiens, qui ont écrit en faveur de la sainte ampoule, serait trop longue, si nous voulions la compléter; qu'il nous suffise,

¹ *Histoire de Reims*, liv. II, ch. 49.

² V. Dom RUINART. *Commentaires sur Grégoire de Tours*, p. 83 (Paris, 1699).

d'en indiquer quelques-uns. Chassenueil, dans son ouvrage : *De la gloire du Monde* ¹, appelle les monarques français « Empereurs, à cause de l'huile sainte avec laquelle ils sont sacrés. »

Guymerus dans ses *Prébendes* ² affirme par les paroles de Gilles, archevêque de Bourges, qui vivait sous Philippe-le-Bel, « que la couronne de France ne relève que de Dieu, à cause de l'onction de ses rois. »

Gerson, parlant en présence de Charles VI, le jour de l'Epiphanie, dit, que « le roi de France est un roi spirituel, parce qu'il n'est pas sacré par une huile terrestre. »

Et ce ne sont pas seulement les théologiens français qui ont parlé ainsi. S'ils eussent été seuls à vanter les prérogatives de notre monarchie, on aurait peut-être quelque raison de craindre que l'amour-propre national ait influencé les jugements de leur esprit. Voici que le plus grand des théologiens, celui que l'on a comparé à saint Augustin, voici que saint Thomas lui-même fait profession de croire à la réalité de la sainte ampoule. Il dit dans le livre qu'il adresse *aux princes* ³ : « David, pleurant sur la mort de Saül et de Jonathas, reproche aux Amalécites le crime qu'ils ont commis en frappant le monarque, comme s'il n'avait pas été sacré par l'onction sainte. *Ce qui prouve encore la sainteté de ces onctions faites aux rois, c'est cet événement de l'histoire de France, où saint Remi baptisa Clovis, le premier roi chrétien des peuples*

¹ Liv. II, de la Monarchie, chap. 4.

² Chap. 6.

³ *De Regimine principum*, liv. II, ch. 46. — Quoique quelques critiques aient paru douter que saint Thomas soit l'auteur de cet opuscule, son autorité reste la même, au moins pour ce qui regarde le témoignage historique dont nous nous occupons.

Francs, et lui donna les onctions saintes avec une huile qui lui fut apportée par une colombe, et qui a servi depuis lors aux rois de France, qui en ont reçu un éclat et une puissance manifestée souvent par des guérisons certaines¹.

Il est des historiens qui, sans nier l'origine miraculeuse de la sainte ampoule, n'admettent point celle que lui donne Hincmar. L'abbé Pluche, en particulier, prétend que Hincmar, en la faisant remonter au sacre du premier roi chrétien, s'est trompé sur le temps et les circonstances.

Dans sa pensée, l'ampoule conservée à Reims serait un don du ciel accordé à la prière de saint Remi, pour le baptême d'un grand seigneur qui était en danger de mort et qu'il ne pouvait administrer, parce que les vases où était déposé le chrême se trouvaient alors vides; mais ce ne serait point pour le sacre de Clovis, que ce don miraculeux lui aurait été fait².

Ce miracle est rapporté dans une préface de la messe de saint Remi, antérieure à Charlemagne, dont l'abbé Pluche dit avoir lu l'original conservé dans la bibliothèque de Reims. Voici le passage de cette préface :

« Comme on cherchait le chrême pour baptiser un malade, et qu'on n'en trouvait point, Remi fit mettre sur l'autel les ampoules vides, de manière que s'étant en même temps prosterné pour prier, alors une céleste rosée répandit le don béni du saint chrême. »

Il est assez vraisemblable, conclut l'écrivain, que saint Remi aura employé au baptême et à la confirmation de

¹ Saint Thomas fait ici allusion au don par lequel les rois de France avaient le pouvoir de guérir de la maladie nommée, *les écrouelles*.

² V. LEBER. *Des cérémonies du sacre*, page 346.

Clovis, l'huile qu'il reçut lorsqu'il se disposait à baptiser le moribond. Hincmar semble autoriser cette conjecture, en rapportant le miracle des deux ampoules, avant l'histoire du baptême de Clovis; et c'est peut-être parce qu'on savait qu'il avait été confirmé avec un chrême miraculeux, que l'on en vint à croire, comme le disent Hincmar et Flodoart, que ce chrême que l'on conservait à Reims avait été apporté du ciel, au moment de son baptême.

Cette méprise s'expliquerait d'autant mieux, qu'anciennement on suspendait le saint chrême dans les églises, comme la sainte Eucharistie, dans un vase fait en forme de colombe. Peut-être était-ce dans un vase semblable que l'on avait conservé, au temps de saint Remi, le chrême miraculeux, et c'est de là qu'on l'aurait tiré au moment du baptême de Clovis.

Cette conjecture rendrait raison du silence de Grégoire de Tours par rapport à la sainte ampoule, et n'enlèverait rien à cette tradition, si glorieuse pour les rois de France, qui donne à l'huile, dont on se servait à leur sacre, une origine miraculeuse¹. Mais si plausible que soit cette hypothèse, il y a toujours contre elle des témoignages positifs qu'elle ne détruit pas et qui conservent leur autorité. Cependant, nous le reconnaissons, ce ne serait pas se mettre en opposition avec les lois de l'histoire, que de se ranger au sentiment de l'écrivain que nous venons de citer.

Quelle était la physionomie, quelle était la nature de cet objet si précieux? Telle est, sans doute, la question qui se pose dans l'esprit, après qu'on a lu les documents qui se rapportent à son origine.

Voici la description qu'en fait un historien :

¹ V. la *Lettre sur la sainte ampoule*, par feu M. PLUCHE, écrite à Laon le 3 février 1749, page 44.

« C'était une petite fiole de verre antique, haute d'un pouce et demi, remplie aux deux tiers d'un baume brun foncé, peu liquide et sans transparence. Son col, bouché avec un morceau de taffetas cramoisi, avait sept lignes de circonférence; la base en avait treize. Elle était portée par une colombe d'or, qui vraisemblablement avait été suspendue, comme l'indiquait un anneau placé sur sa tête, mais qui, depuis, était fixée à un vase de vermeil, rond, plat, tout ciselé et enrichi de pierreries. Le tout était recouvert d'une lame de cristal qui permettait de voir la relique. A côté, était attachée une aiguillette d'or, avec laquelle on prenait le saint chrême. La colombe avait trois pouces deux lignes de longueur. Le reliquaire artistement travaillé, avait six pouces de large sur sept de long. Une chaîne d'argent y était fixée, elle servait à le suspendre au cou du prieur pour la cérémonie du sacre ¹. »

Un vénérable historien² raconte ainsi les diverses formalités que l'on remplissait à l'égard de la sainte ampoule, au moment du sacre des rois :

« Le Roy estant à l'Eglise, on députe quatre barons à saint Remi³, pour y demeurer en otage, et servir d'assurance qu'on rendroit ce précieux dépôt. Après cela, l'abbé revêtu pontificalement, ou le grand-prieur, à son défaut, monte sur une haquenée blanche, que le Roy luy envoie; et puis passant au milieu des gardes de Sa Majesté, qui luy font escorte, avec cent des principaux habitants du Chesne, ses sujets, il vient à l'Eglise de Notre-Dame, d'où il rem-

¹ *Histoire de saint Remi*, par PRIOR ARMAND, page 92.

² RENÉ DE CÉRIZIERS. *Les heureux commencements de la France chrétienne, sous l'apôtre de nos rois, saint Remi*, page 187. Gr. in-80. Reims, M. D C. XXXIII.

³ L'archimonastère de Saint-Remi.

porte ce divin baume, après le sacre, avec les mêmes cérémonies qui l'avoient accompagné. »

Le même historien raconte que « Louys onzième craignoit tellement la mort, qu'il fit chercher un saint jusques en Calabre, qui la put chasser; étant malade au Plessis-Tours, y fit apporter la sainte ampoule, sur cette confiance que le ciel ne luy pourroit refuser aucune faveur, en luy représentant cette-cy. Je ne parle point de l'effet de ce transport, mais je puis seulement assurer que les villes, bourgades, et le Parlement mesme de Paris, ne pouvoient rendre plus de respect à ce sacré trésor, puisque, partout où il passoit, personne ne manquoit de luy aller à la rencontre, avecque les plus augustes cérémonies que leur piété et leur foy de cette merveille leur pouvoit inspirer¹. »

La sainte ampoule existe encore aujourd'hui à Reims, mais en partie seulement.

Elle fut toujours soigneusement conservée dans le tombeau de saint Remi, jusqu'en 1793. Mais à cette époque, tout souvenir et tout signe de royauté devant disparaître, elle dut être détruite. Le conventionnel Rhul fut envoyé pour cela à Reims. M. l'abbé Seraine, curé de Saint-Remi, ayant appris la cause de son arrivée, réunit la veille plusieurs témoins, enlève une portion du baume, dresse procès-verbal, dépose le tout en main sûre, et livre le lendemain l'objet condamné.

Le vase qui contenait la sainte ampoule fut brisé sur la place publique, mais plusieurs personnes ramassèrent des fragments de cristal encore couverts par le baume. Un nouveau procès-verbal fut dressé et confié à plusieurs personnes sûres.

Après la révolution, ces restes précieux ont été rendus

¹ Page 186.

avec une religieuse exactitude, et ils ont servi au sacre de Charles X, après avoir été mélangés avec du saint chrême nouvellement consacré. Ainsi la sainte ampoule est aujourd'hui composée par la mixtion d'un baume nouveau avec celui qui a été de tout temps conservé dans l'église de Reims¹.

¹ On peut consulter la *Notice* de M. l'abbé Ch. CERF, chanoine-honoraire.



NOTE SUPPLÉMENTAIRE DU CHAPITRE V.



Note F.

Saint Remi qui avait été l'homme choisi par la Providence, pour communiquer à Clovis et aux autres rois de France, les grâces qu'elle leur avait préparées, a pris soin de leur rappeler, dans son Testament, à quoi les obligeaient les faveurs insignes dont ils avaient été l'objet.

« Si jamais, dit-il, quelqu'un de cette famille royale, tant de fois consacrée à Dieu par mes bénédictions, rendant le mal pour le bien, osait envahir, détruire, piller, opprimer les Églises, qu'il soit admonesté d'abord par une assemblée des évêques de l'Église de Reims : si le coupable persévère, l'Église de Reims devra lui donner un second avertissement, en s'adjoignant, à cet effet, sa sœur l'Église de Trèves. Il ne pourra être morigéné, en troisième lieu, que par trois ou quatre archevêques de la Gaule réunis : s'il s'obstine à refuser toute satisfaction, que, par longanimité d'affection paternelle, on diffère de la sorte jusqu'au septième avertissement. Mais alors, si, ne tenant nul compte de toutes les bénédictions de l'Église, il ne se dépouille pas de cet esprit d'obstination incorrigible, et

que, refusant à Dieu toute soumission, il se refuse à participer aux bénédictions de l'Église, que l'arrêt de la séparation du corps de Jésus-Christ soit lancé contre lui; que tous fulminent contre lui cette sentence autrefois dictée au roi-prophète David, par le même Esprit-Saint dont les évêques sont inspirés : « Parce qu'il a persécuté le pauvre et l'indigent, et celui dont le cœur souffrait, parce qu'il a oublié de faire miséricorde, ayant cherché la malédiction, elle tombera sur lui : ayant rejeté la bénédiction, elle s'éloignera de lui ¹. »

« Que de chaque Église s'élèvent toutes les malédictions dont l'Église poursuit le traître Judas et ses évêques indignes : car le Seigneur a dit : « Tout ce que vous avez » fait au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous » l'avez fait : toutes les fois que vous leur avez refusé » quelque chose, c'est à moi que vous l'avez refusé ². »

« Et l'on ne saurait en douter, ce qui est dit du chef, s'adresse aussi aux membres. En changeant un seul mot à cette menace : « Que ses jours soient abrégés, et qu'un » autre reçoive son royaume ³. » Si mes successeurs les archevêques de Reims négligeaient de se conformer à mes prescriptions, que les malédictions destinées aux princes, retombent sur eux, « que leurs jours soient abrégés, et » qu'un autre reçoive leur épiscopat. »

« Mais, si Notre Seigneur daigne écouter ma prière et les vœux que je ne cesse de lui adresser en la présence de sa Majesté divine, pour cette race privilégiée, afin que fidèle à mes enseignements, elle persévère dans la sage administration de l'État, et la défense de l'Église, qu'aux bénédictions que le Saint-Esprit a répandues sur son chef par mes mains pécheresses, ce même Esprit-Saint ajoute de nouvelles bénédictions; et que, du sang de ce prince, sortent des rois

¹ *Psaume cviii.*

² S. MATTHIEU, chap. 25.

³ *Psaume cviii, v. 8.*

et des empereurs qui, maintenant et à l'avenir, soutenus et fortifiés par la grâce, dans la voie du jugement et de la justice, puissent gouverner et étendre leur souveraineté selon la volonté de Dieu, pour l'accroissement de la sainte Église, et mériter d'être reçus dans la maison de David, c'est-à-dire dans la Jérusalem céleste, pour y régner éternellement avec le Seigneur. Ainsi soit-il. »



CHAPITRE VI.

LE ROI TRÈS-CHRÉTIEN.



Per me reges regnant.

La Sagesse éternelle a dit : C'est par moi que règnent
les rois.

(PROVERBES, ch. VIII, v. 15.)

Le nouveau Constantin s'avance.

(GRÉGOIRE DE TOURS, livre III, chap. 3.)

Appelez tout le peuple et montrons-lui son roi :
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons pleins de reconnaissance
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance.

(ATHALIE, acte V, scène 8^e.)

VI.

SOMMAIRE.

Les périls de l'Église au moment du baptême de Clovis et des Francs. — Les manifestations paternelles des évêques et du Souverain-Pontife. — Les gages d'espérance pour l'Église. — Modestie de sainte Clotilde et douceur de Clovis. — Guerre en Bourgogne et défaite de Gondebauld. — Clovis au tombeau de saint Martin. — Siège de Poitiers et mort d'Alaric. — Abaissement de l'arianisme. — Retour et triomphe de Clovis à Tours. — Séjour à Paris. — Le concile d'Orléans. — La couronne d'or envoyée par Clovis à Hormisdas.

POUR comprendre la grandeur de l'œuvre que Dieu vient d'accomplir, par la conversion et le baptême de Clovis, il est nécessaire de jeter un regard sur le monde, afin de juger de l'état du Catholicisme. C'est alors que les desseins de la Providence nous apparaîtront dans toute leur sagesse et leur magnificence.

Il ne se trouve pas, dans tout l'univers, un seul prince véritablement chrétien¹. L'empereur Anastase qui, durant

¹ Une simple énumération suffira pour constater ce fait. L'Italie

quelques années, s'est couvert du manteau de l'orthodoxie, vient de lever le masque et de se déclarer hérétique¹, et persécuteur de la foi. Au lieu de se soumettre aux justes menaces du pontife romain, ainsi qu'un fils fidèle, il exerce les plus cruelles vengeances contre l'Église, et contre son chef.

Ne semble-t-il pas que c'en est fait de la foi chrétienne, et que toutes les fureurs de l'enfer se réunissant, vont en éteindre à jamais le flambeau? Ne craignons rien cependant : Dieu va montrer que son Église n'est pas livrée à la puissance et au caprice des hommes, mais qu'elle est protégée et conduite par sa Providence.

Job disait dans ses épreuves : *Dieu cache sa lumière dans ses mains, mais elle paraît quand il l'ordonne*². Voici que ces paroles prophétiques vont se réaliser : encore un instant, et nous verrons cette lumière briller de nouveau, pour dissiper les ténèbres qui couvrent la terre, et éclairer les nations livrées à l'erreur.

Du fond de la Gaule un astre éclatant se lève ; c'est Clovis, l'illustre roi des Francs qui, par la grâce du baptême, devient le fils de la lumière³.

était soumise aux Goths ; la Gaule Narbonnaise, l'Aquitaine et l'Espagne aux Visigoths ; la Gaule Lyonnaise aux Bourguignons ; l'Afrique aux Vandales ; la Galice aux Suèves ; la Pannonie aux Lombards ; la Dacie aux Gépides ; or, tous ces peuples étaient ou Ariens ou Pélagiens.

¹ Il se laissa séduire par l'hérésie d'Eutichès. Cet hérésiarque prétendait qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature. Il fut condamné en 451, au concile de Chalcédoine.

² Job, chap. XXXVI, v. 30.

³ V. BARONIUS, tome VIII, page 622.

Maintenant de Jésus la majesté jalouse

Veut qu'un prince puissant protège son Epouse :

Il semble que le prophète Isaïe avait, douze siècles d'avance, prédit la joie que devait éprouver l'Église catholique, à la nouvelle de ce grand événement, quand il s'écriait : *L'Éternel a dit : Réjouis-toi stérile qui n'enfantais point : chante des cantiques et pousse des cris de joie, toi qui n'engendrerais pas, parce que celle qui était abandonnée a plus d'enfants que celle qui a un époux. Dilate l'enceinte de ta tente, élargis les peaux de tes pavillons, ne crains pas : allonge tes cordages et affermis tes pieux; car tu pénétreras à gauche et à droite : ta postérité héritera des nations et habitera les villes désertes*¹.

C'était bien le spectacle qui s'offrait alors aux regards du monde : l'Église, dans la personne de ses chefs, se félicitait de son immortelle fécondité, et venait offrir à Clovis un témoignage, qu'elle ne refusa jamais à ses protecteurs, sentant que la reconnaissance ne saurait abaisser, et que l'hommage rendu aux princes chrétiens, est avant tout, de sa part, l'expansion d'un cœur de mère vis-à-vis d'un fils affectueux et dévoué.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on vit les évêques et le pontife romain, ceux qui ont reçu de Jésus-Christ la mission de conduire son troupeau dans les saints pâturages, et de les protéger contre ses ennemis, manifester leur joie, au moment où Clovis recevait le baptême. Groupés autour du baptistère, d'où le roi Franc allait sortir chrétien, ils formaient comme une armée pacifique, qui devait lui conquérir des cœurs et une couronne sainte, immortaliser son

Et choisissant Clovis entre les conquérans,
Veut qu'il serve l'Église et dompte ses tyrans :
Et que ses successeurs la rendant triomphante,
Tiennent le rang d'aisez sur les fils qu'elle enfante.

(Clovis, poème héroïque.)

¹ ISAÏE, chap. LIV, v. 2.

nom, et le rattacher aux origines chrétiennes de la monarchie française.

Remi, l'homme de la Providence, ce grand évêque dont le souvenir doit être si cher à la France catholique, qui avait tant prié et s'était si généreusement consacré à la conversion de son souverain, aimait à lui donner un nom déjà cher aux chrétiens, celui de nouveau Constantin, tant il était convaincu que Clovis ferait, comme cet empereur, la joie de l'Eglise.

Saint Avit, évêque de Vienne, qui, retenu par d'impérieux devoirs, n'avait pu assister au baptême du roi des Francs, lui exprimait ainsi ses regrets et ses félicitations :

« Votre choix règle le jugement des autres ; vous jugez pour eux, tandis que vous choisissez pour vous ; et votre foi devient votre victoire. La plupart de ceux que nous pressons d'embrasser la vraie foi, nous opposent les coutumes et les usages de leurs ancêtres qu'ils ont honte de condamner ; et, par un prétendu respect pour leurs pères, ils demeurent dans leur infidélité. Mais qu'après le miracle que nous venons de voir, cette honte et ce prétexte disparaissent ! Vous n'avez voulu hériter de vos ancêtres que la noblesse : tout le reste de ce qui fait la gloire d'un grand prince, vient de vous-même et rejaillit de vous sur vos pères. S'ils ont fait de grandes choses, vous en avez fait de plus grandes. Vous avez appris de vos aïeux à régner sur la terre ; vous apprenez à vos descendants à régner dans le ciel. Que la Grèce se félicite d'avoir un prince de notre sainte loi ; elle n'est plus la seule qui ait ce bonheur. Voici une nouvelle lumière qui s'élève dans la personne d'un ancien roi de notre Occident. Et certes, ce n'est pas sans mystère qu'elle a commencé à luire le jour de la naissance du Rédempteur. Il était convenable que vous fussiez régénéré dans l'eau, le même jour que le Seigneur du ciel était né sur la terre, pour le salut du monde. Que dirai-je de la

solennité de votre baptême ? quoique je n'y aie pas assisté , j'y étais présent en esprit , et j'ai pris part à la joie commune : car la Bonté divine avait voulu que vous nous fissiez savoir auparavant cette heureuse nouvelle.

» Oh ! que cette nuit sacrée nous a remplis de consolation à votre sujet ! qu'elle a fourni de matières à nos réflexions et à nos entretiens ! Quel spectacle , disions-nous , de voir une troupe de pontifes assemblés , servir avec empressement au baptême de ce grand roi ; de voir cette tête redoutée des nations , se courber devant les serviteurs de Dieu ; cette chevelure nourrie sous le casque , recevoir par l'onction sainte , un casque de salut ; ce guerrier quitter pour un temps sa cuirasse pour se revêtir d'habits blancs !

» N'en doutez pas , ô le plus florissant des rois , la flexibilité de ces nouveaux habits , donnera une nouvelle force à vos armes ; et ce que votre bonheur a fait jusqu'à présent , la piété le fera encore mieux.

» Je voudrais mêler à mes éloges quelques mots d'avis et d'exhortation , s'il y avait quelque chose que vous ignorassiez ou que vous refusassiez de pratiquer. Mais prêcherais-je la foi à celui qui a été confirmé dans cette foi , et qui la connaissait avant même d'en être instruit par la bouche des prédicateurs ? Prêcherais-je l'humilité à celui qui nous en a donné tant de marques , avant même de nous les devoir , par la profession du Christianisme ? Exhorterais-je à la clémence celui dont un peuple de captifs mis en liberté , annonce la miséricorde de Dieu aux hommes , par les larmes que la joie fait couler ?

» Il n'y a qu'une chose , grand prince , que je voudrais augmenter en vous : c'est que , puisque le Seigneur veut bien se servir de votre ministère pour gagner toute votre nation , vous étendissiez aussi votre zèle aux autres peuples de la Germanie. N'ayez pas de honte de leur envoyer des ambassadeurs , pour les intérêts d'un Dieu qui a eu tant de

soins des vôtres. Tout retentit de vos triomphes. Vos sujets ne sont pas les seuls qui y prennent part : ce bonheur nous touche aussi, et nous sommes vainqueurs, toutes les fois que vous combattez.

» Mais au comble de la gloire et de la souveraine puissance, vous ne faites pas moins éclater votre piété que votre pouvoir¹. »

Le pape Anastase second² fut transporté de joie, en apprenant, par une lettre de saint Remi et probablement par une lettre de Clovis lui-même, la conversion et le baptême du chef des Francs : il s'associa à la joie universelle, et avec cette intelligence qui ne fait jamais défaut aux vicaires de Jésus-Christ, il comprit tout ce que ce grand événement promettait de force et de grandeur à l'Église. Il lui écrivit, afin de le féliciter, et sa lettre a toujours été regardée comme un monument attestant la joie d'un père s'adressant à son fils, qu'il sait puissant et généreux, et fondant sur son grand cœur, les plus hautes comme les plus légitimes espérances.

« Notre très-glorieux fils, nous vous félicitons de ce que votre conversion a concouru avec le commencement de notre pontificat³; car la chaire de saint Pierre pourrait-elle ne pas tressaillir de joie, tandis que le filet, que ce pêcheur d'hommes, ce portier du ciel, a reçu ordre de jeter, se remplit d'une pêche si abondante?

» C'est ce que nous avons voulu vous faire savoir par le

¹ V. Dom CEILLIER, tome XV, page 403, et JAC. SIRMOND, *Coll. Conc.*, tome II. 56.

² Il s'agit certainement d'Anastase II et non point d'Hormisdas, comme l'ont cru quelques historiens. Anastase monta sur le trône pontifical en septembre ou novembre de l'an 496, et ce fut précisément à la fin de cette année, qu'eut lieu le baptême de Clovis.

³ Voir la note précédente.

prêtre Eumérius ¹; afin que connaissant la joie du Père commun, vous croissiez en bonnes œuvres, vous mettiez le comble à notre consolation, vous soyez notre couronne; et que l'Église votre mère, se réjouisse d'un tel fils, qu'elle vient d'enfanter à Jésus-Christ son Époux.

» Glorieux et illustre fils, soyez donc la consolation de votre Mère; soyez-lui, pour la soutenir, une colonne de fer. Car notre barque est ballotée par une furieuse tempête.

» Mais nous espérons contre toute espérance, et nous louons Dieu de ce qu'il vous a tiré de la puissance des ténèbres pour donner à l'Église, dans la personne d'un si grand roi, un protecteur capable de la défendre contre tous ses ennemis.

» Daigne aussi le Seigneur continuer de vous accorder à vous et à votre royaume sa divine protection! qu'il ordonne à ses anges de vous garder dans toutes vos voies et qu'il vous donne la victoire sur tous vos ennemis ². »

En présence d'un tel témoignage de la tendresse du chef de l'Église à l'égard du roi des Francs, et de la confiance qu'il lui témoigna en s'abandonnant à lui, au moment où sa « barque est ballotée par une furieuse tempête, » on s'explique pourquoi la France a été nommée *la fille aînée de l'Église*, et son souverain, *le roi très-chrétien*.

« Les espérances du pape Anastase et de saint Avit de Vienne, dans la nation des Francs, n'ont pas été vaines, dit Rohrbacher ³, les vœux qu'ils ont formés pour sa gloire

¹ *Le porteur de la lettre. V. Epist. Anast. ad Clodov. : Spicileg. tome V, page 582.*

² *V. Epistola Anastasii Papæ, Collect. Concil. LABBE et BARONIUS, 498, annotation X de PAGIUS; l'Histoire de S. Remi, par PRIOR ARMAND, page 98.*

³ *Histoire de l'Église, tome VIII, page 498.*

n'ont pas été stériles. C'est l'épée des Francs, sous Charles Martel, qui sauve l'Europe chrétienne de la barbarie mahométane ; c'est l'épée des Francs, sous Charlemagne, qui consolide l'indépendance, même temporelle, de l'Église Romaine, et, avec elle et par elle, la liberté et l'indépendance de tous les rois et peuples chrétiens ; c'est l'épée des Francs, sous la conduite de Godefroi et de Tancred, qui prépare de loin la délivrance de l'humanité entière, dont nous commençons à voir les préludes ; c'est la piété des Francs, plus invincible encore que leur épée, qui, dans la personne de saint Louis, le plus fier des chrétiens, triomphe de ses vainqueurs, par le malheur même.

» Le zèle des Francs et de leurs princes pour la propagation de la vraie foi, a rendu leur nom illustre par toute la terre. En Asie et en Afrique, le nom de Francs est synonyme d'Européens : la France et l'Europe sont à leurs yeux une même chose. Au Tonquin, à la Chine, en Corée, la religion des Francs, la religion d'Europe, est le nom de la religion Catholique.

» Aujourd'hui encore, c'est parmi les Francs qu'a pris naissance cette œuvre de la *Propagation de la foi*, qui étend les dons de sa charité jusqu'aux îles les plus lointaines du grand Océan. »

Nous ajouterons que cette force inhérente à la nation française et qui semble résulter des bénédictions de l'Église, fait aujourd'hui, comme à l'époque dont nous écrivons l'histoire, l'espoir du Souverain-Pontife.

Pie IX, le successeur d'Anastase, ayant, comme lui, en ces temps de tumulte et de tourments pour l'Église, besoin d'un peuple dévoué, tourne ses regards vers la France qu'il semble regarder « comme une colonne de fer » capable de retenir « sa barque ballotée par une furieuse tempête. »

Puisse du moins la France répondre à cet appel et se

montrer digne de son titre de *filie aînée de l'Église* en protégeant sa mère par son or, ses armes et son cœur !

La situation du Catholicisme se dessinera parfaitement à nos regards, quand nous aurons ajouté un dernier trait à ceux qui précèdent.

Le Catholicisme après avoir échappé aux persécutions et trouvé la vie au sein de la mort, est appelé à de nouveaux combats. Voici l'hérésie qui se lève. Hélas, la lutte sera terrible !... Tant qu'il n'a fallu que mourir pour attester sa foi, les chrétiens ont accepté la mort, et l'enfer a été vaincu. Mais instruit par ses défaites, l'ennemi va changer la nature de ses attaques, et le voici qui a recours aux séductions de la parole, et aux persécutions voilées. Hélas, les chrétiens ne surent pas tous triompher. L'hérésie, servie par l'habileté des sophistes et l'ambitieux orgueil des souverains, parcourut et ravagea le monde, et le monde fut à la veille de se trouver Arien.

Tout semblait perdu, au moment où Clovis apparut ; mais son apparition fit renaître l'espérance dans le cœur des fidèles et dans celui des pasteurs. Il apparaît ce souverain généreux, indépendant, libre de tout engagement vis-à-vis de l'arianisme et du despotisme impérial¹, profondément dévoué à la foi, et prêt à la défendre au prix de son sang et de sa couronne. Dieu qui a promis à son Église l'immortalité, lui en donne un nouveau gage en lui envoyant l'Homme « de sa droite. »

Mais, nous ne devons point oublier celle que la Provi-

¹ FRÉDÉGAIRE affirme (chap. 6) que la cour de Constantinople voulut créer un Patrice en Gaule, dans le dessein de placer les rois Francs sous sa domination, mais que sa ruse fut découverte et fut déjouée ; en sorte, que la couronne de France n'a jamais dépendu des empereurs de Byzance.

dence a choisie la première pour la réalisation de ses desseins : la douce et pieuse reine Clotilde.

Ne semble-t-il pas qu'au moment où Clovis s'élève pour accomplir sa grande mission dans l'Église et dans la Gaule, Clotilde s'abaisse et se cache, dans l'ombre et le silence, semblable à l'astre de la nuit qui s'efface, vers l'aurore, et ne brille plus, quand le soleil s'élance pour éclairer le monde.

Cette noble et sainte femme obéissant au sens chrétien dont elle surabonde, a compris que son œuvre achevée, elle n'a plus qu'à s'enfermer dans l'intérieur de son âme et de sa famille, et n'ayant que Dieu pour témoin, accomplir les œuvres modestes exigées par son état.

C'est ainsi que se comporte la véritable vertu.

Il y a là une grande leçon donnée aux reines sur leurs trônes et aux épouses dans leurs familles. Sainte Clotilde leur enseigne que leur vie doit être absolument empreinte de sacrifice, et qu'elles doivent en accomplir les œuvres sans en espérer aucune satisfaction naturelle; qu'elles doivent renoncer à la gloire extérieure et se contenter de cette joie intime qui descend dans l'âme à la suite d'une bonne action. Elle leur enseigne que certaines vertus supportent difficilement l'éclat, et que le seul moyen de les conserver, c'est de les cacher dans la modestie et le silence.

Ce n'est pas qu'elles n'aient jamais à se produire au dehors; Dieu parle quelquefois et il faut obéir à son ordre. Judith passera à travers une armée pour frapper Holoferne, et elle délivrera Jérusalem; Esther affrontera le courroux d'Antiochus, et elle sauvera son peuple, et Clotilde renoncera aux charmes de la vie cachée, chaque fois qu'elle aura à sauvegarder le bonheur et la gloire de la France et de ses rois.

Clovis ne tarda pas à manifester par ses œuvres les

saintes inspirations de la grâce qu'il avait reçue au baptême. Afin que sa rénovation spirituelle fût pour tous une époque de félicité, déjà il s'est hâté de rendre la liberté à ceux qui avaient été faits prisonniers durant la guerre, il a restitué aux Églises les biens dont elles avaient été dépouillées, et enrichi celles qui avaient besoin de ses largesses; il a réparé les dommages qui avaient résulté des violences de l'invasion, et toute sa conduite manifeste la noble délicatesse d'un roi chrétien qui respecte la justice à tout prix.

Saint Remi, comblé de ses faveurs, refusa cependant toutes celles que l'on aurait pu regarder comme une gratification personnelle, ou les abandonna à son Église¹. Quant à ceux qu'il n'avait pu refuser, sans faire injure à son libéral souverain, il ne les a acceptés, que pour les laisser en mourant, à tous ceux qui auront quelque titre à ses bienfaits. Et dans son Testament, chef-d'œuvre d'élevation, de générosité et de foi, il attestera que ces biens qu'il lègue aux siens, lui viennent de son cher néophyte².

Clovis, transformé par la foi, ne se refusait point de participer aux œuvres de charité que lui insinuait son épouse. « O que c'était un spectacle ravissant au ciel, dit un panégyriste de sainte Clotilde, de voir cette innocente princesse

¹ FLODOART raconte, et le fait ne semble pas douteux, que saint Remi reçut de Clovis tout l'espace de terre qu'il put parcourir, à cheval, pendant que le roi faisait sa méridienne. Cet acte de générosité peut nous paraître singulier, mais il s'accorde parfaitement avec les mœurs de l'époque où il a eu lieu. L'histoire romaine ne nous apprend-elle pas aussi, que jadis Horatius Coclès, le sauveur de la patrie, reçut en don tout l'espace de terre qu'il put circonscrire, durant un jour, avec le soc de la charrue?

² V. le *Testament de saint Remi*.

conduire ce grand roi dans les prisons et les hôpitaux, et, par la vue de tant de misères, lui inspirer cette pitié et cette miséricorde qu'elle a donnée à Clovis. Car enfin il n'est chrétien, il n'est saint, que parce que Clotilde a prié et pleuré¹. »

Un trait qu'on ne saurait trop admirer en Clovis, hier encore implacable, mais aujourd'hui doux Sicambre; c'est la bonté et la charité prodigieuse dont il fit preuve en pardonnant à un seigneur la trahison dont il avait été l'objet de sa part. Ce trait est d'autant plus étonnant que le terrible guerrier Franc agit ici directement contre des dispositions inhérentes à sa nature, dispositions qui ne seront, toutefois, jamais totalement vaincues.

Un puissant seigneur, Euloge, comte d'Épernay, s'était rendu coupable du crime de lèse-majesté². Pour se soustraire au châtiment qui l'attendait, il prit la fuite et se réfugia dans l'église de Notre-Dame de Reims, qui jouissait du privilège nommé, *droit d'asile*. Euloge supplia l'évêque de demander sa grâce au monarque justement irrité, et l'évêque ne s'y refusa pas. Il va donc se jeter aux genoux de Clovis, et Clovis, désarmé par sa prière, lui accorda, non-seulement la vie de son noble client, mais il promit de lui rendre tous les biens dont il avait été justement dépouillé. Les historiens ajoutent que, peu de temps après, Euloge touché par la grâce, se dépouilla de tout ce qu'il possédait et alla s'enfermer dans la solitude.

Quand nous nous trouverons en présence des sanglantes vengeances de Clovis, nous nous rappellerons ce trait, et

¹ L'abbé DE CÉRIZIERS. *L'année française* (Paris, 1660, in-16). *Éloge de sainte Clotilde*, page 148 et suiv.

² FLODOART ne l'indique pas plus explicitement : on ignore donc la nature de ce crime.

nous regretterons que saint Remi ne se soit point trouvé auprès de lui pour retenir, une fois de plus, sous le joug de la charité chrétienne, les instincts du barbare.

Cependant les épreuves viennent visiter le nouveau chrétien : la Providence éprouve toujours ceux qu'elle aime. Nous n'avons pas oublié que Clovis avait deux sœurs, Arboslède¹ et Lantechilde, que l'une et l'autre, éclairée par la foi, avait reçu le baptême en même temps que lui.

Arboslède possédait une âme généreuse, en qui surabondait la reconnaissance pour les bienfaits de Dieu. Afin de mieux la lui manifester, elle avait embrassé la vie religieuse. Cependant, le Seigneur se contentant de son sacrifice, se hâta de l'enlever à la terre. Clovis qui aimait et estimait sa sœur, à cause de son doux caractère et de ses grandes vertus, ne murmura point contre le Seigneur, mais il s'abandonna à toute sa douleur. Cette douleur fut si profonde, que l'évêque de Reims dut s'efforcer de la modérer. Il avait été l'apôtre de son roi, il devint son ange consolateur ; Dieu voulait sans doute qu'il lui dût tous les bienfaits du ministère évangélique. Et si le pontife a été grand, le jour où, lui parlant avec toute la dignité de l'évêque, il l'a obligé à courber son front, il ne l'est pas moins aujourd'hui, que, parlant avec la tendresse d'un père, il condescend à la douleur de son fils et le console avec une inimitable douceur. La lettre qu'il lui écrivit est toute empreinte de ce sentiment.

« Remi évêque, au seigneur Clovis, roi illustre par ses mérites.

» La tristesse que vous éprouvez de la mort de votre

¹ Arboslède signifie, *fleur blanche* selon FAUCHET, et selon AVENTIN, *toujours pure*.

sœur Arboslède, de glorieuse mémoire, désole profondément mon cœur. Consolons-nous cependant, car sa disparition de ce monde est plutôt digne d'envie que de pleurs. Sa vie a été si sainte, qu'il convient de croire que, choisie par Dieu, elle a été par lui enlevée au ciel.

» Votre foi ne sait-elle pas que remplie du désir de voir et de posséder Jésus-Christ, c'est lui-même qui a récompensé sa virginité, en remplissant ses désirs. Non, la vierge consacrée, la fleur virginale qui exhale, en ce moment, les plus suaves parfums devant Dieu, ne doit pas être pleurée; car qui peut douter qu'elle n'ait reçu la couronne réservée aux vierges? Il ne convient point que les fidèles pleurent celle qui a mérité de devenir la bonne odeur de Jésus-Christ, et qui, en ce moment, peut obtenir du divin Distributeur, les grâces que nous lui demanderons.

» O mon seigneur, chassez la tristesse loin de votre cœur, gouvernez votre royaume avec l'habileté que sait déployer votre sage intelligence; cherchez les nobles conseils, avec zèle et avec calme; que la paix fortifie vos membres, et que, triomphant de la tristesse qui vous enchaîne, vous travailliez avec ardeur au salut de votre peuple.

» Vous êtes la tête de vos sujets, et vous portez le poids du gouvernement; faites que ceux qui ont coutume de vous voir satisfait, ne vous aperçoivent point succombant sous le poids de la douleur.

» Consolez vous-même votre cœur, gardez cette vigueur dont votre nature a été douée par la Providence, de peur que la tristesse ne détruise la simplicité et la droiture de votre âme. Ne faut-il pas que mon roi se réjouisse de cette disparition qui a donné une voix de plus aux chœurs des vierges?

» Je salue votre gloire et vous recommande le prêtre Maccolus mon familier, que je vous envoie.

» Je vous prie de m'excuser, si je ne suis pas allé moi-même vous exprimer les consolations que je vous adresse, mais, si vous désirez que j'aille en personne auprès de vous, malgré le froid de l'hiver et plus fort que lui, je me mettrai en chemin, et réussirai, avec le secours du Seigneur, à arriver jusqu'à vous. »

Il y avait dans saint Remi, cette lettre nous en est une preuve, toute la dignité d'un Romain et la douce simplicité d'un chrétien. Ce précieux assemblage a fait de l'évêque de Reims l'une des plus grandes figures historiques de la France, et l'on peut affirmer que la monarchie française lui doit, en partie, ce qui l'a toujours distingué, le sens royal et le sens chrétien.

Il n'est pas étonnant que Clovis ait voulu consulter ce conseiller si vertueux et si sage, chaque fois qu'il avait un grand projet à former ou à réaliser. Et l'histoire nous assure qu'aussi longtemps qu'il s'inspira des conseils de saint Remi, il sauvegarda son titre de roi très-chrétien; mais que le jour où cédant à sa nature de barbare, qu'il avait longtemps maîtrisée, il se laissa emporter par elle, on le vit dévier et jeter sur sa vie des ombres et même des souillures qu'il est douloureux d'y rencontrer.

C'est à l'époque où nous sommes arrivés (501), que se place la guerre entreprise par Clovis contre Gondebaud, roi des Bourguignons. Le roi Franc, on n'en peut douter, nourrissait depuis longtemps, dans le secret de son âme, le désir et l'espoir de venger Clotilde et de revendiquer ses droits sur les possessions qui avaient été ravies à son père. Il n'attendait, pour cela, qu'un moment favorable.

Peut-être serait-on tenté de craindre que Clotilde, au souvenir des persécutions qu'elle avait souffertes en Bourgogne, n'ait elle-même poussé son époux à la venger et à revendiquer ses droits.

Mais une telle pensée serait une erreur et une calomnie.

La charité et la douceur n'ont-elles pas toujours dirigé les sentiments et la conduite de sainte Clotilde ? ne l'avons-nous pas toujours vue pardonner les outrages dont elle a été l'objet ?

Voilà quel fut son passé. Quant à l'époque présente, n'est-il pas certain que n'ayant aspiré qu'au seul bonheur de voir Clovis chrétien, elle oublie toutes ses douleurs pour se féliciter, en présence du Seigneur, des bénédictions qui sont venues la visiter ? Que lui font des tourments qui ne sont plus ! des tourments qui ont peut-être mérité la grâce de la conversion à son époux ? Si leur souvenir se présente à son esprit c'est donc seulement pour la porter à remercier le Seigneur.

Aussi quand le roi lui parlait de ses projets sur la Bourgogne, elle répondait, ne consultant que son cœur et sa foi : *Laissez respirer, à l'abri de nouveaux malheurs, la maison qui m'a mise au monde pour votre majesté. Il ne convient pas d'allumer la guerre entre deux frères*¹. *Prenez garde que votre exemple ne dispose vos enfants à se mutiner les uns contre les autres*². Clotilde faisait preuve d'un grand sens, en adressant ces observations à Clovis, et semblait, hélas ! pressentir la conduite future de ses enfants.

Cependant le roi guerrier n'en songea pas moins à la guerre. Sa cause lui paraissait juste et il nous serait difficile de l'incriminer³. Ce qui, d'ailleurs, doit la justifier à nos yeux, c'est la conduite de l'évêque de Reims qui appela sur ses armes les bénédictions du ciel⁴.

¹ Clovis était secrètement poussé à attaquer Gondebaud, par son frère Gondegisil.

² PAUL. ŒMIL.

³ V. GORINI. *Défense de l'Église*, tome I, page 246, 4^{re} édit.

⁴ HINCMAR (*Vita sancti Remigii*, cap. 50) et FLODOART (*Hist.*

Clovis se mit en marche, battit les Bourguignons sur les bords de l'Ouche, près de Dijon¹, et repoussa Gondebauld jusqu'à Avignon, où il l'assiégea; puis il se retira en emportant de nombreux trésors.

Cette victoire ne fut pas sans résultats pour l'Église. Elle y gagna une liberté d'action plus grande et, par contre, l'Arianisme qui l'écrasait, en la persécutant, sentit sa puissance lui échapper et ne se releva pas de cette défaite. Ce n'était d'ailleurs que le premier coup porté par Clovis à l'hérésie; il ne tardera pas à lui en porter d'autres dans le midi de la Gaule, où les Visigoths ariens exercent un pouvoir absolu.

Comme cette seconde expédition (508) se rattache par le motif qui l'inspira et les résultats qu'elle produisit, à celle que nous venons de rappeler; laissons, pour y revenir plus tard, les événements qui suivirent l'arrivée de Clovis à Paris, où il a fixé sa résidence², pour le suivre sur le champ de bataille, où il va venger et défendre les chrétiens persécutés.

L'arien Alaric, roi des Visigoths, voyait avec peine le Catholicisme se répandre dans ses États. Sa politique prenait ombrage de l'influence toujours croissante des évêques, tandis que ses efforts religieux rencontraient la plus inébranlable opposition parmi ses sujets. D'ailleurs, il y avait, chez tous les catholiques des Gaules, un mouvement prononcé du côté des Francs, qu'ils regardaient comme des

Rem. Eccl., lib. I, cap. xv), racontent que S. Remi donna à Clovis, au moment de son départ, un flacon de vin et l'assura qu'il serait victorieux tant que ce vin suffirait à son usage de chaque jour.

¹ FLODOART, chap. XV. — GRÉGOIRE DE TOURS, livre II, chap. 32.

² *Rex Ludovicus cum venisset Parisios, ubi sedem suam constituit* (HINCMAR, chap. 51). V. à la fin du chapitre la note G, p. 186.

amis, des frères, et même des libérateurs; il n'en fallait pas davantage pour effrayer le monarque ombrageux.

Les perplexités d'Alaric étaient grandes. Il n'osait employer la violence contre la foi chrétienne, de peur de la servir en la persécutant extérieurement, d'autant que son beau-père Théodoric, roi des Ostrogoths, arien comme lui, ayant deviné les intentions de Clovis, lui avait fait pressentir¹ qu'une étincelle imprudemment allumée pouvait incendier les Gaules, et produire les plus grands désastres pour l'arianisme et pour sa couronne.

Il résolut donc de temporiser. Dans le dessein de traiter avec le roi des Francs, ou pour le voir de près, et juger par lui-même de ce jeune guerrier déjà en possession d'une vaste renommée, Alaric lui demanda une entrevue. Elle eut lieu dans une petite île de la Loire, située vis-à-vis d'Amboise². Cette entrevue eut des apparences pacifiques, mais ne détruisant pas les causes du conflit, elle ne devait pas le conjurer.

Les persécutions du roi des Visigoths contre les chrétiens ne se ralentirent pas, au contraire. Cette fois, la politique d'Alaric était en défaut : voici que les clercs n'eurent plus la liberté d'exercer leur ministère; plusieurs évêques accusés d'avoir trop d'affection pour les Francs, furent exilés³, et si le sang ne fut pas répandu, ce fut moins par respect pour la vie des catholiques, que pour éviter de donner à la persécution, un caractère trop odieux. Les persécuteurs sont, en général, des gens habiles, qui savent couvrir leur barbarie du manteau de la civilisation.

Clovis ne pouvait entendre les plaintes de tant d'op-

¹ CASSIODORE, livre I, lettre 24; puis livre III, lettres 2, 3, 4.

² On la nomme aujourd'hui, l'île Saint-Jean.

³ On exila, entre autres, Quintien, évêque de Rodez.

primés, sans éprouver le besoin de les secourir, alors surtout qu'il ne songeait pas sans plaisir, à la possibilité d'unifier la Gaule sous sa souveraineté.

Il résolut donc de déclarer la guerre aux Visigoths, et il le fit, s'autorisant des droits de la justice.

Un jour d'assemblée au *Champ de Mars* (507), qu'il était accompagné de la reine Clotilde¹, et se trouvait en présence de son peuple; il s'écria avec l'accent de l'indignation : « C'est un grand sujet de peine pour moi, que de voir ces Goths ariens, en possession de la plus belle partie des Gaules. Marchons contre eux, avec l'aide de Dieu, et après les avoir vaincus, soumettons le pays à notre domination². »

Ce fier langage provoqua dans l'assemblée un murmure d'approbation, parce qu'il répondait aux dispositions de l'armée et du peuple. Cette armée, ce peuple façonné pour les combats et contenu cependant par le joug du Christianisme, était heureux d'autoriser son besoin de conquérir, par l'espérance de délivrer des frères opprimés.

La guerre était déjà déclarée.

Saint Remi, en cette occasion, se crut obligé d'adresser ses exhortations à Clovis, et il lui écrivit. Sa lettre est un témoignage de son indépendance toute épiscopale et de sa bonté toute paternelle. Sa belle physionomie se peint parfaitement dans ces lignes qu'un roi chrétien devrait interroger, chaque fois qu'il entreprend une œuvre semblable à celle de Clovis.

« A l'illustre Seigneur, au roi Clovis magnifique en ses mérites, Remi évêque.

« Une grande nouvelle est venue jusqu'à nous : c'est

¹ *Ait ad Reginam et ad Populum*, etc. (HINCMAR, chap. 54).

² GRÉGOIRE DE TOURS, livre II, chap. 37.

celle de votre seconde expédition. Il n'est pas surprenant que vous ne soyez pas dégénéré du courage de vos ancêtres.

» Faites en sorte que le jugement de Dieu ne vous fasse pas défaut, maintenant que vous êtes récompensé de votre modération par votre élévation au faite de la gloire, car, ainsi qu'on le dit vulgairement, c'est la fin qui couronne l'œuvre.

» Vous devez vous entourer de conseillers capables de faire honneur à votre discernement, vous montrer réservé et honnête dans la gestion de votre bénéfice militaire¹, honorer les prêtres du Seigneur et recourir toujours à leurs conseils. Car, de votre accord avec eux, résultera le plus grand bien pour votre royaume.

» Protégez vos sujets, soulagez les affligés, secourez les veuves et nourrissez les orphelins, avant même qu'ils soient en âge de vous rendre quelque service. Donnez-leur de sages leçons afin que l'on vous aime et que l'on vous craigne en même temps : que la justice sorte de votre bouche, et que l'injustice n'ose plus rien se promettre de la dépouille du faible et de l'étranger. Que votre prétoire soit ouvert à tout le monde et que personne n'en sorte mécontent. Toutes les richesses que vous ont laissées vos pères, employez-les à délivrer les captifs, en les rachetant de leur servitude.

» Si un étranger est admis en votre présence, ne lui faites pas sentir sa condition d'étranger ; soyez affable avec les jeunes gens, mais traitez les affaires avec les

¹ Les empereurs Romains ne pouvant pas chasser les Francs des terres qu'ils avaient conquises, et voulant se les concilier comme alliés, leur avaient fait la concession de leurs conquêtes, à titre de *bénéfice militaire*.

vieillards, ce n'est qu'à ces conditions que vous serez regardé comme un grand roi¹. »

Le roi des Francs en possession de cette lettre précieuse s'avance à la recherche de l'ennemi ; le souvenir de Tolbiac lui rappelle qu'il y a pour les guerriers chrétiens d'autres armes que celles des combats, et il s'empresse d'intéresser le ciel en faveur de son armée.

Pour descendre dans le midi de la Gaule, il faut traverser la ville de Tours, et cette ville possède le tombeau de saint Martin.

Saint Martin avait, durant sa vie, porté successivement l'épée, le froc et la mitre, ce qui l'avait établi le modèle et le protecteur des guerriers, des religieux et des évêques. Ses tendances les plus connues avaient été d'agrandir le domaine spirituel de l'Église, et Dieu, bien souvent, avait béni ses travaux, par les miracles les plus éclatants. Sa mort ne les avait point interrompus et la foule qui se pressait autour de son tombeau témoignait de la puissance du grand thaumaturge.

Ce tombeau va se rencontrer sous les pas de Clovis, qui, se mêlant aux fidèles, ira prier le protecteur de la Gaule, de veiller au triomphe de ses armées. Considérant sa marche, moins comme un mouvement stratégique que comme un pèlerinage au tombeau de saint Martin, Clovis ordonne à ses soldats de respecter sur leur passage les églises et les fidèles ; il ordonne de plus, aux chefs, l'exercice d'une discipline rigoureuse, afin de prévenir les fautes et de punir les coupables ; enfin, par respect pour le pays qui possède le tombeau de saint Martin, il défend à tout soldat d'exiger autre chose que les légumes et l'eau dont il peut avoir besoin.

¹ V. Dom RUINART : appendice à GRÉGOIRE DE TOURS, et la *Vie de saint Remi* par PRIOR ARMANT, page 429.

C'était un ordre sévère, et il n'hésita pas de frapper de mort un soldat qui l'avait méconnu ¹.

C'est là une exécution que l'on qualifierait de barbare aujourd'hui, quoique la discipline, pour avoir changé son esprit, n'ait guère modifié ses rigueurs; mais elle s'explique par les mœurs de l'époque, qui autorisaient les chefs militaires à se montrer sévères pour se faire obéir.

Dans l'espoir de recevoir quelque signe du ciel en faveur de son expédition, Clovis avait envoyé des députés, porteurs de présents, dans la basilique de saint Martin, et au moment de leur départ, il s'était écrié :

« Seigneur, si vous approuvez mes projets et si vous voulez livrer en mes mains victorieuses ce peuple incrédule qui ne cesse de vous être hostile et de persécuter vos fidèles, veuillez en donner un témoignage à mes envoyés, au moment où ils franchiront le seuil de la basilique. »

Ce témoignage lui fut donné en effet, ainsi qu'il l'avait désiré. Au moment où les députés entrèrent dans l'église, le primicier ² commençait à chanter cette antienne : « *Seigneur, vous m'avez revêtu de force pour la guerre, vous avez fait tomber à mes pieds ceux qui se levaient contre moi; mes ennemis se sont retournés pour prendre la fuite et vous avez exterminé ceux qui me haïssaient.* » (PSAUME XXII, vers. 39 et 40) ³.

¹ *Comment espérer la victoire, dit Clovis en le frappant, si nous offensois saint Martin?* (GRÉGOIRE DE TOURS, livre II, chap. 37).

² Le primicier était le premier chantre du chœur inférieur. Voir, pour de plus amples détails : GLOSSARIUS CANGII, et THOMASSINUS, liber I. Pars. 4^a, *Disciplinæ Eccles...*

³ GRÉGOIRE DE TOURS, livre II, chap. 37. C'était assez l'usage, à cette époque, de consulter les saints Livres, afin de connaître la volonté de Dieu. Saint Antoine et saint Augustin furent, on le sait, touchés de certaines paroles qu'ils avaient regardées comme une in-

Clovis crut que ces paroles étaient l'expression de la volonté divine, et son courage en fut augmenté. Un historien qui refuserait de partager sa croyance, devrait au moins reconnaître que, si la volonté de Dieu n'intervint pas, du moins le courage qui résulta de la conviction de Clovis, donna raison à la prophétie.

Alaric qui sentait qu'en restant éloigné du centre de ses États, il perdait quelque chose de sa force, quitta Poitiers pour descendre vers le Midi, espérant que le roi des Francs l'y poursuivrait et perdrait, en s'y aventurant, tout ce qu'il gagnerait lui-même.

Cette résolution eût probablement sauvé les Visigoths, si elle avait été réalisée plus tôt. Mais la Providence en avait, à dessein, retardé l'exécution.

Les chefs et les rois ont des moments de vertige qui préparent leur ruine, parce qu'il y a au-dessus de ce monde et en ce monde toutefois, un Roi, le vrai Roi des armées et des peuples, qui dirige les événements à son gré. C'est lui qui obscurcit ou éclaire les intelligences, c'est lui qui pousse ou arrête les bataillons, c'est lui qui donne la victoire aux uns pendant qu'il renverse les autres; et le moment qu'il choisit pour cela, c'est celui où il veut exercer sa justice ou sa miséricorde.

Clovis se jeta, sans tarder, à la poursuite d'Alaric, espérant l'atteindre au moment où il quitterait Poitiers. Mais arrivé sur les bords de la *Vienne*, il fut tout à coup arrêté. Les pluies des jours précédents avaient considérablement grossi les eaux de la rivière, et pas un seul pont n'avait

vation céleste. Il ne faut point, il est vrai, abuser de cette pratique, mais rien n'empêche de croire que Dieu ne bénisse quelquefois, ceux qui, dans la simplicité de leur foi, s'en rapportent à certains textes de l'Écriture.

été respecté par Alaric! Que faire? ce contre-temps imprévu pouvait compromettre le succès de l'expédition, en donnant à l'armée des Visigoths les moyens de trouver un refuge assuré dans les villes méridionales.

Clovis se souvint encore de Tolbiac. Il ne pouvait ignorer, d'ailleurs, que Clotilde et l'évêque de Reims, ainsi que tous ses sujets chrétiens, priaient pour lui, et il pria avec eux!...

Pourquoi ne l'aurait-il pas fait? la prière n'est-elle pas le premier devoir d'un chrétien? et d'ailleurs ne combattait-il pas pour la justice? et Dieu n'en est-il pas le premier défenseur?

On raconte qu'au lever du jour qui suivit la prière de Clovis, un cerf d'une grande taille¹ se jeta dans le fleuve, en présence de l'armée, et que, l'ayant traversé, il aborda à l'autre rive, indiquant ainsi un gué favorable, dans lequel elle pouvait passer sans crainte².

A peu de distance de Poitiers, un nouveau prodige vint

¹ GRÉGOIRE DE TOURS, liv. II, chap. 37.

² Ce gué a été appelé depuis : *le Pas de la biche*, et il porte ce nom encore aujourd'hui.

- « A peine il (Clovis) a fini son ardente prière,
- » Qu'une biche paroist, sortant d'une bruyère,
- » Qui légère s'élance, et court à petits bonds;
- » Passe les régiments, perce les escadrons.
- » Du sauvage animal la surprenante veuë,
- » Anime tous les cœurs d'une joye impréveuë.
- »
- » La biche, en oubliant son naturel sauvage,
- » Attendant sur le bord, marque encor le passage,
- » Dont la terre eut depuis un célèbre renom,
- » Et du *Pas de la biche* a conservé le nom. »

(*Clovis*, poème héroïque).

encore augmenter les espérances de Clovis et de son armée. Un globe de feu s'éleva de la basilique de Saint-Hilaire, et alla s'arrêter un instant sur la tente royale¹. Fortunat fait remarquer, en racontant cet événement, que saint Hilaire ayant été le plus rude adversaire de l'arianisme, il n'était pas étonnant qu'un signe merveilleux fût donné, de l'église qui lui était dédiée, à Clovis, le futur vainqueur de l'arianisme.

Tant de manifestations surnaturelles devaient exercer sur l'armée une influence énergique et chrétienne à la fois. Chacun des soldats s'engagea au respect des propriétés et des personnes, pendant toute la durée de la campagne. Il faut convenir que c'était là une résolution admirable pour

¹ C'est GRÉGOIRE DE TOURS qui raconte cet événement merveilleux ; nous n'avons aucune peine à le croire, nous ne nous reconnaissons pas le droit de nier un fait, parce qu'il est miraculeux. Des historiens respectables, nous l'avouons, pensent que ce globe de feu était peut-être un signal donné à Clovis, par quelque affidé qu'il entretenait dans la ville. Mais nous n'avons pas besoin de recourir à cette explication, et nous acceptons le fait tel qu'il a été raconté par GRÉGOIRE DE TOURS. Nous plaçons ici le récit d'un poème déjà cité :

« Du temple de Poitiers les feux présageux,
» Dont pour punir les Goths, le saint tombeau d'Hilaire
» Du roy nouveau chrestien irrite la colère. »

Et ailleurs :

« Et déjà de Poitiers il (Clovis) découvre les tours,
» Quand il void que le Ciel s'arme pour son secours.
» Du temple renommé du docte et saint Hilaire,
» De l'arienne erreur invincible adversaire,
» Part un foudre avec bruit, qui fend l'air ténébreux,
» Et vers le camp des Goths fait serpenter ses feux :
» Comme si le grand saint que cette ville honore
» Se levant du tombeau, les combattait encore. »

(*Clovis*, poème héroïque.)

une armée à peu près sûre de la victoire ; ce qui prouve que la discipline que l'on s'impose par un motif surnaturel, est encore plus belle et plus généreuse que la discipline que l'on respecte pour un motif humain ¹.

Cependant Alaric semblait fuir tout engagement. Il se contentait de maintenir ses positions autour de Poitiers, lorsque Clovis surprenant ses mouvements, l'obligea à accepter le combat ; il eut lieu à Vouillé, à quatre lieues de la ville et sur les rives du Clain ².

L'ardeur des combattants fut la même des deux côtés, c'est dire que la mêlée fut sanglante. Cependant, les Francs plus aguerris et plus courageux, réussirent à ébranler l'armée ennemie ; bientôt les Visigoths se retournent effrayés, et, ajoute Grégoire de Tours, selon leur coutume, ils prennent la fuite ³.

Clovis et Alaric, par suite du mouvement de la bataille, se trouvèrent un instant en présence l'un de l'autre, et s'attaquèrent aussitôt. Ce fut un spectacle bien émouvant que celui de ce combat singulier. Les deux chefs déployèrent tout leur courage, mais l'issue n'était point

¹ Il est un autre trait que l'on trouve dans GRÉGOIRE DE TOURS, et que M. DE MONTALEMBERT raconte ainsi :

« Pendant la marche de Clovis à travers le Poitou, à la rencontre d'Alaric, une bande de Francs avait voulu saccager le monastère que gouvernait un saint religieux venu d'Agde, en Septimanie, et nommé Maixent. Un des barbares avait déjà l'épée haute, pour trancher la tête de l'abbé, lorsque son bras demeura tout-à-coup paralysé, et ses compagnons restèrent aveuglés autour de lui. Clovis averti de ce miracle, accourut auprès du moine, et lui demanda grâce à genoux, pour les assassins (*Les Moines d'Occident*, tome II, page 286).

² L'abbé LEBŒUF prétend qu'elle fut livrée à Vivonne. (*V. Dissertation sur l'histoire de Paris*, tome I.)

³ Livre II, chap. 27 et 37.

douteuse, Clovis fut vainqueur et le vaincu ne se releva pas.

Ce qui prouve que le ciel gardait les jours du roi des Francs, c'est que, vers la fin de la lutte, au moment où le sort des armes s'était prononcé en sa faveur, deux soldats Goths, le suivant par derrière, le frappèrent de leur lance, et il eût été certainement transpercé si leurs coups avaient été mieux mesurés, et si la rapidité de son cheval ne les avait affaiblis¹.

Alaric avait succombé, son armée était défaite, le chemin de l'Aquitaine s'ouvrait devant le vainqueur. Clovis se dirigea d'abord vers la ville de Toulouse qu'il soumit, passa quelques mois à Bordeaux qui ne lui résista point, et revint en Touraine, après avoir traversé Angoulême².

Mais si la victoire lui était soumise, il se soumettait à son tour aux prescriptions de sa foi, en présentant à Dieu les manifestations de sa reconnaissance³.

Revenu à Tours, Clovis alla s'agenouiller devant le tombeau de saint Martin, et y déposa une partie des trésors, fruits de la conquête. Sa munificence s'étendit plus loin encore, et répandit ses bienfaits sur tout son passage.

Les églises dévastées ou ruinées se relèvent, les pauvres sont secourus, les évêques et les prêtres reçoivent des dons considérables, les captifs sont rachetés; le vainqueur, en un mot, se comporte comme un roi chrétien : ce sont les prélats membres du concile d'Orléans qui l'ont déclaré, avec une reconnaissance unanimité.

¹ GRÉGOIRE DE TOURS affirme ainsi la protection dont Clovis fut l'objet : *Ipse rex Chrodoveus, victoriam, Domino adjuvante, obtinuit* (loc. cit.).

² On peut consulter, pour plus de détails, PROCOPE : *de Bello Goth...*, lib. I.

³ V. BARONIUS, tome IX, page 67.

Un triomphe d'un nouveau genre attendait Clovis à Tours. Des ambassadeurs venus de Constantinople lui présentèrent, dit-on, de la part de l'empereur Anastase, leur maître, des lettres de *Consulat*, titre honorifique qui cachait peut-être un assujétissement, mais qu'il accepta, sans permettre à la cour de Bysance d'exercer la moindre influence sur lui ¹.

Clovis parut donc, vêtu de la tunique de pourpre, portant la clamyde, et le front ceint du diadème. Il se rendit à la basilique de saint Martin, jetant l'or à pleines mains au peuple accouru pour assister à ce spectacle ².

Mais les honneurs que lui prodiguait la ville de Tours ne pouvaient longtemps captiver son cœur. Une force mystérieuse l'entraînait vers Paris, où Clotilde l'attendait. Il s'y rendit, quand les réjouissances furent terminées, et en fit, par la suite, la capitale de son royaume ³.

Paris, dont le nom primitif fut Lutèce, n'était, à cette époque, qu'une très-petite ville. L'empereur Julien en a fait (360) une description qui devait être encore exacte au moment où Clovis s'y fixa ⁴. Nous en citerons le passage suivant :

¹ Si ce titre n'ajoutait rien à son pouvoir, il le légitimait du moins aux yeux des Gallo-Romains.

² « Une légende, longtemps populaire en Touraine, veut que la belle église abbatiale de Saint-Julien, qu'on admire encore à Tours, marque l'emplacement où le vainqueur des Visigoths s'était arrêté, à cheval et la couronne en tête, pour répandre des largesses, en venant rendre grâce à saint Martin de sa victoire à Vouillé. » (*Martyrologe* de 1469, cité par SALMON et recueil des *Chroniques de Touraine*, page 53. — MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, tome II, page 286).

³ *A Turonis Parisios venit, ibique cathedram regni constituit* (GRÉGOIRE DE TOURS, livr. II, chap. 38).

⁴ LE BLANC parle d'une médaille qu'il attribue à Clovis, sur laquelle on voit, au revers, une croix et ces mots : *Parisiis civitas*.

« Je me trouvais, pendant un hiver, à ma chère Lutèce (c'est ainsi qu'on appelle dans les Gaules la ville des Parisiens). Elle occupe une île au milieu de la rivière; des ponts de bois la joignent aux deux bords. Rarement la rivière croît ou diminue; telle elle est en été, telle elle demeure en hiver : on en boit volontiers l'eau très-pure et très-riante à la vue. Comme les Parisiens habitent une île, il leur serait difficile de se procurer d'autre eau. La température de l'hiver est peu rigoureuse, à cause, disent les gens du pays, de la chaleur de l'Océan qui, n'étant éloigné que de 900 stades, envoie un air tiède jusqu'à Lutèce : l'eau de mer, est en effet, moins froide que l'eau douce. Par cette raison, ou pour une autre que j'ignore, les choses sont ainsi. L'hiver est fort doux aux habitants de cette terre; le sol porte de bonnes vignes : les Parisiens ont même l'art d'élever des figuiers, en les enveloppant de paille de blé comme d'un vêtement et en employant les autres moyens dont on se sert pour mettre les arbres à l'abri de l'intempérie des saisons ¹. »

Tout en songeant aux intérêts de sa puissance et au bien de ses sujets, Clovis n'avait garde d'oublier celui de l'Église sa mère, de l'Église à qui il devait son titre de chrétien. Obéissant aux conseils de saint Remi, il convia les évêques de ses États à se réunir en concile ², afin d'apprendre par leur bouche les devoirs de sa dignité, s'engageant, d'ailleurs, à sanctionner de son autorité leurs décisions et leurs décrets.

Clovis vainqueur ne pouvait ignorer les désastres de

¹ V. le *Mysopogon* de JULIEN.

² *Suaserat B. Remigius cuncta dexterè processura, si antè omnia optimo religionis statui prospiceret, templa ad honorem Dei extrueret, convocato concilio collapsam Ecclesiæ disciplinam reformari curaret.* (Nota. Sev. BИНН.) — HINCMAR.

l'hérésie et de la guerre, et c'était pour les réparer qu'il recourait à l'épiscopat, seule autorité capable de ranimer la vie morale chez les chrétiens, par ses prescriptions disciplinaires.

Ce concile se tint à Orléans (511)¹. Clovis avait sans doute choisi cette ville, parce qu'elle offrait au sein de ses États un centre plus commode, plus tranquille et plus soumis à son pouvoir², et que les pays environnants, habités par de saints personnages, semblaient lui donner un caractère tout spécial de science chrétienne et de sainteté³.

La lettre adressée par Clovis aux évêques est toute empreinte de la foi qui pénétrait son âme; et certes, ce grand roi ne perd rien de sa dignité pour s'en remettre à ses maîtres spirituels, dans la décision des causes qui sont du domaine de l'Église.

« Le roi Clovis aux seigneurs saints, les évêques très-dignes du Siège Apostolique.

» Votre Béatitude ne peut ignorer ce qui a été commandé à toute notre armée, au moment où nous sommes entrés sur le territoire des Goths.....

» D'abord nous avons défendu, en faveur de toutes les Églises, d'enlever la moindre des choses qui leur appartiennent, pas plus qu'aux vierges, aux veuves qui se sont consacrées au Seigneur dans la religion, aux clercs et à leurs fils, aux fils des veuves qui demeurent dans la même maison, et enfin aux esclaves des évêques et à tous ceux qui appartiennent aux Églises..... ne voulant pas qu'aucun de ceux-là reçoive le moindre dommage, ou subisse la plus petite violence⁴. »

¹ BARONIUS met l'époque de ce concile vers 502.

² L'abbé DE TORQUAT. *Les conciles d'Orléans*.

³ Voir à la fin du chapitre la note G.

⁴ *Præceptum est observare, ut nullus ex ipsis, aliquam violen-*

Mais aussi Clovis demande que la qualité de ces personnes qu'il veut bien protéger, soit parfaitement indiquée et connue. Il veut que ces personnes soient, en quelque sorte, revêtues de la dignité et de la sainteté des évêques eux-mêmes, qui en sont les premiers protecteurs.

L'humble monarque, en terminant sa lettre, demande aux évêques le secours de leurs prières¹.

Le concile réuni s'occupa des intérêts des personnes ecclésiastiques et des abus qui s'étaient glissés parmi les fidèles, afin de les détruire. C'est ainsi qu'il défendit certains usages superstitieux capables de ruiner la foi : entre autres, celui que l'on nommait le *sort des saints*, espèces d'augures que l'on consultait pour connaître les choses cachées ou futures². Mais il favorisa le maintien et provoqua même le développement des pratiques pieuses, capables de ranimer la foi des fidèles. C'est ainsi qu'il consacra l'usage des prières et processions des Rogations introduites à Vienne par saint Mamert son évêque, et l'admit pour toute la Gaule-Franque³.

L'une des institutions les plus admirables du concile, fut

tiam, vel damnum patiatur. (V. *Summa conciliorum*. LABBE, tome II, page 171, et BARONIUS, tome IX, page 64.)

¹ *Orate pro me, Domini sancti, et apostolicâ sede Papæ dignissimi.* (LABBE. — BARONIUS, *loc. cit.*)

² Voir le xxx^e canon du concile d'Orléans.

³ Sous l'épiscopat de saint Mamert, d'affreux sinistres désolèrent la ville de Vienne. Sans se préoccuper de l'indifférence religieuse des magistrats, peu instruits encore ou peu fervents, l'évêque résolut de recourir à Dieu et de vaincre son cœur par le jeûne et la prière. Il visita, suivi des fidèles, plusieurs églises de la ville, et réussit à apaiser le courroux de la Divinité.

Le concile d'Orléans admit ces pieuses pratiques en ces termes : « Nous avons agréé (canon 30^e), la célébration dans toutes les

la création du *droit d'asile*, pour certains criminels. Les évêques se déclarèrent ainsi les protecteurs du faible et de l'accusé, et leur donnèrent un caractère qui inspira le respect à la force, alors, comme toujours, tentée d'abuser vis-à-vis de ceux que rien ne vient protéger et défendre. « Le privilège connu sous le nom de *droit d'asile*, dit Henri Martin, (historien peu suspect d'exagération louangeuse, à l'égard de l'Église et du Clergé,) imité du Paganisme antique, avait été accordé sur de larges proportions, puis restreint, à cause de ses abus, par les empereurs chrétiens. Mais, dans le chaos où les Barbares avaient plongé la Gaule, c'était un bienfait inappréciable pour tous les faibles que d'avoir un abri assuré au pied des autels, contre les vengeances et les fureurs des forts¹. »

Le concile composé de trente-deux évêques, dont quelques-uns sont déclarés saints, et honorés comme tels dans l'Église², ayant terminé son œuvre, la présenta à Clovis, demandant pour ses décrets la sanction royale.

Elle était accompagnée de cette supplique :

« A leur seigneur, fils de l'Église catholique, Clovis, très-

églises, des Rogations ou Litanies pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension du Seigneur. Ce *Triduum* de prières, sera accompagné de l'abstinence et du jeûne tels qu'ils s'observent en Carême. »

Orléans a toujours considéré, vu cette détermination prise par son premier concile, saint Mamert comme l'un de ses patrons ; la cathédrale était autrefois en possession d'une certaine quantité de reliques de ce saint évêque ; mais un incendie terrible les ayant consumées, le chapitre a eu recours (en 1860) au trésor de Longpont pour en obtenir quelques autres. (Voir la *Notice sur le pèlerinage de Longpont*, page 36.)

¹ *Histoire de France*, tome I, page 444.

² V. BARONIUS, tome IX, page 69.

glorieux roi, tous les évêques auxquels vous avez ordonné de venir au concile.

» Telle est la sollicitude de votre foi glorieuse pour l'observation de la religion catholique, que, dans un esprit tout sacerdotal, vous avez ordonné aux évêques de se réunir, pour traiter des nécessités présentes.

» Conformément à votre désir, nous répondons aux questions que vous nous avez adressées, et nous vous envoyons les décisions que nous avons cru devoir prendre. Si vous les trouvez justes et dignes de votre approbation, nous sommes assurés que les règles tracées par l'Épiscopat, s'appuyant sur l'autorité puissante que donne l'assentiment d'un si grand seigneur et roi, seront beaucoup mieux observées¹. »

On peut dire que ce concile donna, en quelque sorte, la forme à l'Église de France. Avant lui, les évêques des Gaules avaient été une partie de ce tout, qu'on appelait *l'empire Romain*. A Orléans, ils sont la fraction franque de l'Église catholique, et constituent une assemblée tout à la fois religieuse et nationale, à laquelle le monarque demande des avis, pour appuyer de son autorité l'observation des règles ecclésiastiques, qui ont le plus besoin d'être confirmées, ou qui ont le plus souffert des troubles antérieurs.

Proclamés de nouveau solennellement à Orléans, le pouvoir royal et le pouvoir ecclésiastique se sont donné la main pour s'appuyer mutuellement².

Et cependant, cette grande manifestation ne suffisait pas à la foi de Clovis.

Au-dessus des évêques, il y a l'évêque suprême, le suc-

¹ *Lettre synodale à Clovis*. V. LABBE, *loc. cit.*

² L'abbé DE TORQUAT, *Les conciles d'Orléans*, page 24.

cesseur de Pierre, qui a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de gouverner son Église.

Le roi des Francs songea à lui offrir les témoignages de sa piété filiale, et ce fut à Hormisdas, successeur du pape Anastase (514), qu'il les présenta.

Ce pontife ayant adressé, selon la coutume du Siège suprême, aux fidèles confiés à sa garde, une exhortation, en vue de raffermir leur foi et de raviver la paix parmi eux¹, Clovis y répondit, sur le conseil de saint Remi, par le don d'une couronne d'or, enrichie de pierres précieuses².

Quel gage dans cette couronne, offerte par le roi de France au chef de l'Église ! Elle inaugure les filiales libéralités de notre patrie à l'égard du chef de l'Église.

« Clovis commença dès lors à donner ces marques éclatantes d'un zèle qui devait trouver tant de généreux imitateurs, et se plut à cimenter l'alliance que notre France eut toujours depuis, avec le vicaire de Jésus-Christ, avec le pasteur et le père spirituel de tout l'univers, ce qui est une des chères gloires et des plus nobles privilèges de cette tant illustre et florissante monarchie³. »

L'exemple de Clovis aura un illustre imitateur. Charlemagne déposera aux pieds du pontife une autre couronne qu'il aura tracée avec son épée sur le sol italique et qui formera le domaine de saint Pierre. La France, à dater de ce jour, gardera l'intégrité de cette couronne avec ses armes, afin de conserver, en même temps, l'indépendance du chef de l'Église.

¹ *Ex more, scripsit epistolam pro catholicâ fide servandâ pace que conciliandâ* (BARONIUS, tome IX, page 147).

² HINCMAR. *Vita sancti Remigii*, num. 55. Cette couronne, dit-il, est appelée *le Règne*. — BARONIUS, *loc. cit.* V, et SURIUS, tome I, 13 janv.

³ Le Père CAUSSIN : *La Cour sainte*.

De telles œuvres protègent, soyons-en persuadés, les dynasties et les peuples, beaucoup mieux que la force matérielle.

Ainsi les destinées de la France et de ses rois sont liées à celles de Rome et de son pontife. Le jour où Rome échapperait aux mains de son Roi-Pontife, la France, frappée au cœur, irait sans cesse en déclinant, jusqu'au moment de sa ruine totale, parce qu'elle n'aurait plus dans le monde de raison providentielle.

Ce jour-là, le *roi très-chrétien* et la *fille aînée de l'Église* ne seraient plus qu'un souvenir historique.



NOTES SUPPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE VI.



Note G.

Le fier Sicambre qui, en 496, avait courbé la tête sous l'onction de saint Remi, suivit, sous un autre rapport encore, l'exemple de Constantin, en élevant aux saints apôtres saint Pierre et saint Paul la basilique qui fut sa dernière demeure, édifice placé depuis sous l'invocation de sainte Geneviève, et dont on trouve encore des vestiges. Mais quoi qu'en dise Du Breule (p. 201 de l'édition de 1639), Sauval et beaucoup d'autres historiens, et même notre savant contemporain, M. Walckenaer, nous ne pensons pas que Clovis ait habité, à Paris, d'autre palais que le nôtre¹.

Nous pouvons donc en toute assurance, en nous restreignant à notre spécialité, montrer ce féroce Franc-Salien adouci par le contact de Clotilde, et par l'immersion de Reims, revêtu de la pourpre qu'Anastase lui confia, avec la dignité de consul, et s'occupant, avant nous, de placer

¹ Il s'agit du palais des Thermes situé derrière l'hôtel ou le musée de Cluny, à côté de la rue de la Harpe et du boulevard Saint-Michel. On ne sait pas précisément par qui, ni en quel temps il fut bâti; mais il est certain que Julien l'Apostat y a demeuré, et qu'il y faisait son séjour, lorsqu'il fut proclamé empereur (360).

dans le palais romain, les trésors d'art et d'orfèvrerie chrétienne, qu'il conquiert sur les Goths, apporta à Paris et rendit aux Églises. Qui nous empêche de voir aussi Clovis faisant couvrir les murs encore debout de notre hôtel, de ces étoffes précieuses dont étaient tapissées les rues de Reims lors de sa marche triomphale et baptismale : *Velis depictis adumbrantur plateæ ecclesiæ* ¹, à la tête des trois mille néophytes entraînés par son exemple, ou de le supposer président, dans leur enceinte, aux exercices d'harmonie de ce chanteur célèbre, habile à s'accompagner de la guitare, *citharædum etiam arte suâ doctum*, etc. ², que, sur sa demande, Théodoric lui avait expédié de l'Italie, de tout temps, comme on le voit, source de nos plaisirs en ce genre ?

Descriptions des Thermes ³.

. Presque au point de départ de la rue de la Harpe, on trouve à droite, près d'un petit canal romain laissé à découvert, une masse de substructions en briques, en partie calcinées, qui constituent évidemment les fondations de l'hypocauste (*hypocaustum*, ou fourneau destiné à chauffer l'eau et à produire la vapeur) ; et comme ce fourneau, placé souvent dans un vestibule nommé *propnigeum*, occupait habituellement le point central de la pièce affectée aux bains chauds, *laconicum* et *tepidarium* ; on peut croire que cette pièce, la plus grande de toutes dans les *balnearia*, se prolongeait au delà de la rue de la Harpe sur le terrain en ligne droite où l'on trouve, en effet, des fondations romaines. De cette grande salle, réduite depuis longtemps,

¹ GRÉGOIRE DE TOURS, l. II, c. 34.

² *Lettre de Théodoric à Clovis*. Dom BOUQUET, tome IV, page 5.

³ Cette description a été faite avant les dernières modifications et la création du boulevard Saint-Michel.

par les constructions bourgeoises, à ses murs latéraux, qui décrivent encore de nombreux hémicycles formant des niches pour les statues, etc., on arrive à une petite salle étroite, qui fut divisée en deux parties et qui est restée couverte. Sa partie droite mettait en communication directe les bains chauds avec les froids, et l'autre partie pouvait servir, soit de *sudatorium*, lieu destiné aux bains de vapeurs, à la transpiration, quoiqu'en général cette localité fût placée au-dessus de l'*hypocaustum*; soit de *frigidarium*, où les baigneurs se rafraîchissaient, avant de passer d'une température extrême à une autre tout opposée, comme faisaient souvent les Romains. Son exiguité et la légèreté effrayante du cloisonnage en blocage et ciment qui sépare son aire du caveau correspondant, repoussent toute affectation, qui, par des épanchements d'eau, eût pu délayer le blocage.

Dans la salle suivante, *frigida lavatio*, dont nous avons déjà parlé, on voit encore le circuit de la piscine, destinée aux essais de natation, qui se trouvait placée au nord, suivant l'usage, et dont la perte d'eau communique perpendiculairement avec l'aqueduc souterrain, si bien conservé, qui se dirige vers le réservoir commun, la Seine.

Les salles suivantes sont en grande partie détruites; mais l'une n'a perdu qu'en 1737 sa voûte pareille à celle de la grande salle, et également couronnée par un jardin. Ces localités accessoires complétaient sans doute les dépendances obligées, et devaient, comme plus rapprochées de l'intérieur du palais, à l'usage duquel l'établissement fut créé plutôt que comme thermes publics, servir aux dernières phases de l'ablution.

L'une était probablement l'*elæxophesium*, où les *unctuarii* enduisaient les baigneurs d'huiles et de parfums d'Orient, après avoir préparé la peau à cette onction par des moyens alternativement âpres et doux; l'autre devait former l'*apodyterium* ou le vestiaire ¹.

¹ *Les Arts au moyen-âge*, par DU SOMMERARD (Paris 1838), tome I, page 37.

Note H.

Il est un acte de Clovis généralement regardé comme authentique, dont l'original en papyrus existait du temps de Louis XIII, à l'abbaye de Saint-Mesmin, près d'Orléans. Des copies dignes de foi nous ont heureusement conservé le texte de cette pièce précieuse, écrite en latin. Elle contient la donation du fond même sur lequel l'abbaye fut érigée, donation faite par Clovis à deux prêtres de Verdun qu'il avait sauvés et retenus auprès de lui, lors du sac de cette ville. Ces deux prêtres qui étaient l'oncle et le neveu, s'appelaient Euspicius ou Euspice, et Maximin ou Mesmin : tous deux ont été mis au rang des saints, et le dernier a donné son nom à la terre où les établit le roi des Francs, laquelle portait auparavant le nom de Mici.

M. l'abbé Hippolyte Jeannin, ancien aumônier du lycée impérial de Bar-le-Duc, décédé supérieur du séminaire de Verdun, dans une dissertation qui fait l'objet de la note *b* insérée au bas de la page 89 du tome I de la réimpression de l'*Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, par le chanoine ROUSSEL, rapporte ainsi cette donation :

« La donation de la terre de Mici, faite à deux saints de l'Église de Verdun, est aussi la première fondation de nos rois ; c'est à ce double titre que nous en rapportons l'acte, généralement regardé comme authentique, et que le P. Longueval (*Hist. de l'Église gallicane*, liv. V) fait remonter à l'an 497 : « Clovis, roi des Français, » homme illustre (*Vir illuster*), nous vous donnons, par la participation aux mêmes choses saintes et par l'anneau (*per sanctam confarreationem et annulum tradimus*), et nous vous abandon- » nous, à vous, vénérable vieillard Euspice, et à Maximin, votre » neveu, la terre de Mici et tout ce qui appartient à notre fisc » entre les deux rivières, avec la chénaie, la saussaie et les deux » moulins ; le tout exempt de charge et de péage (*absque tributis, » naulo et exactione*), tant au-dessous qu'au-dessus de la Loire et

» du Loiret ; afin que vous et ceux qui vous succéderont imploriez
 » la divine miséricorde pour notre conservation, pour celle de notre
 » chère épouse et de nos enfants. Et vous, saint évêque Eusèbe
 » (l'évêque d'Orléans), ayez soin de la vieillesse d'Euspice, protégez
 » Maximin. Défendez-les, eux et leurs biens, de toute injure dans
 » l'étendue de votre diocèse ; car on ne doit faire aucun tort à des
 » personnes que le roi honore de son affection. Vous tous, évêques
 » de la religion catholique, agissez de la même manière à leur
 » égard. Vous donc, Euspice, et vous Maximin, cessez de vous re-
 » garder comme étrangers parmi les Francs (*desinite inter Francos*
 » *esse peregrini*). Habitez comme votre patrie, à perpétuité, les
 » terres que nous vous donnons (*et sint vobis loco patriæ in perpe-*
 » *tuum possessiones quas donamus*), au nom de la sainte, indivisible,
 » égale et consubstantielle Trinité. Qu'il soit fait ainsi que moi Clo-
 » vis l'ai voulu. Moi, Eusèbe, je l'ai confirmé. » (*Spicil.*, t. V, p. 303.)

» La qualité d'*homme illustre* que Clovis ajoute au titre de roi, était la plus honorable de celles qui servaient à distinguer les rangs. Chez les Romains, le mot *confarreatio* désignait la cérémonie par laquelle les nouveaux mariés mangeaient d'un même gâteau, en signe d'union. Chez les chrétiens, *sancta confarreatio*, signifiait la participation de deux contractants aux choses saintes, pour placer leurs conventions sous la sauvegarde de la religion. Chez les Francs, c'était aussi la coutume de mettre l'acquéreur en possession par un anneau, ou par une motte de terre, souvent par un festin, etc. *Tributum*, le tribut ordinairement imposé à la terre, ou l'impôt foncier ; — *Naulum*, le péage ou le droit à payer pour le passage d'une personne, pour le transport des marchandises ; — *Exactio capitum*, la taxe par tête, dit Cicéron, ou l'impôt personnel ; toute espèce de taille, la maltôte. Ces expressions : *desinite esse peregrini*, et *sint vobis loco patriæ in perpetuum*.... montrent bien que, dans les idées des Francs, les droits, les honneurs et les privilèges du citoyen étaient attachés à la propriété des terres ; c'est de là que nous verrons naître le système féodal au moyen-âge ¹. »

¹ *Hist. eccl. et civile de Verdun*, nouv. édit., t. I, p. 89, commencée par M. l'abbé JEANNIN, et continuée par MM. l'abbé THOMAS, prof. de dogme au grand séminaire, et FLORENTIN, membre de la Société d'archéologie lorraine et de la Société du musée de Bar-le-Duc. (2 vol. gr. in-8°. Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, 1863.)

CHAPITRE VII.

SAINTE GENEVIÈVE ET SAINTE CLOTILDE.



Hi sunt duæ olivæ et duo candelabra in conspectu Domini terræ stantes.

Ceux-ci sont les deux oliviers et les deux flambeaux qui se tiennent en la présence du Seigneur de la terre.

(APOCALYPSE, chap. XI, v. 4.)

Geneviève, à mes yeux, une des plus saintes vierges du Seigneur.

(LE TESTAMENT DE SAINT REMI.)

Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes ; Il fait que tout prospère aux âmes innocentes.

(ESTHER, acte 1^{er}, scène 1^{re}.)

VII.

SOMMAIRE.

Naissance de sainte Geneviève à Nanterre. — Saint Germain d'Auxerre la consacre au Seigneur. — Persécutions qu'eut à subir sainte Geneviève. — Elle rassure et protège la ville de Paris. — Dévotion de sainte Geneviève pour saint Denis. — Siège de Paris, dévouement de la courageuse vierge. — L'affection réciproque de sainte Clotilde et de sainte Geneviève. — Le respect de Clovis pour la sainte héroïne. — La construction de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Sa dédicace.

LA monarchie française a été entourée, à son berceau, d'un grand nombre de saints qui sont devenus ses protecteurs; et elle leur doit certainement, une partie des bénédictions qu'elle a reçues de la Providence.

A côté du trône de France, à la suite de saint Vaast et saint Remi, voici sainte Geneviève qui vient se placer pour exercer l'influence de sa haute intelligence et de sa profonde vertu sur l'âme de sainte Clotilde, et, par elle, arriver à celle de Clovis lui-même.

La vie de cette héroïque et sainte femme est si étroite-

ment unie à celle de la première reine de France, que la force des choses nous oblige à la raconter; et si nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient la connaître plus parfaitement aux historiens qui se sont spécialement occupés d'elle¹, cependant aucun des traits principaux qui la regardent ne nous échappera, nous l'espérons.

Sainte Geneviève² naquit vers l'an 422 ou 423 à Nanterre, petit village situé à trois lieues de Paris. Le visiteur peut y voir aujourd'hui encore l'emplacement qu'occupait la maison de son père, et quelques rares souvenirs qui se rapportent à certains événements de sa vie.

Son père se nommait Sévère, et sa mère Géronce³. L'un et l'autre étaient chrétiens, et remplis de foi. Ce qui porte à le croire, c'est l'éducation toute chrétienne qu'ils lui donnèrent.

La jeune fille, dont l'âme avait été si bien douée, se montra constamment docile aux enseignements qui lui furent donnés par sa famille, et aux grâces qu'elle reçut de Dieu. Son obéissance ne se démentit jamais et sa ferveur ne

¹ V. la *Vie de sainte Geneviève*, par l'abbé SAINTYVE. Cet écrit surabonde de recherches historiques.

² Il en est qui disent que le nom de Geneviève signifie *bouche céleste* ou *filie du ciel*.

³ Il est à croire qu'ils étaient l'un et l'autre d'une condition ordinaire, contrairement à l'opinion de VIALLOX (*Vie de Clovis*, page 120, etc.), qui prétend qu'ils étaient les plus considérables du lieu. — TILLEMONT dit, en effet : « On la voit, elle et ses parents, trop confondus dans la foule du peuple, qui alloit au-devant de S. Germain et de S. Loup, pour croire qu'ils fussent d'une condition si grande. » (*Mémoire Eccl.*, tome XVI, page 803, note II sur sainte Geneviève). Nous pensons, pour nous, avec GODESCARD et l'ensemble de ses biographes, « que le père de la sainte était un de ces propriétaires aisés qui, anciennement, gardaient leurs propres troupeaux » (*Vies des Saints*, tome I, 3 janvier).

cessa de croître avec l'âge. Elle avait, de bonne heure, surmonté les légèretés de l'enfance pour s'adonner à la piété, et l'on remarquait, qu'en gardant ses troupeaux, elle priait constamment ¹.

Grandissant ainsi, dans l'innocence et la vertu, Geneviève se préparait à la mission que lui réservait la Providence, mission dont elle reçut les premières manifestations vers l'âge de huit ans. Vers ce temps, en effet, saint Germain, évêque d'Auxerre ², se rendant, accompagné de saint Loup, évêque de Troyes, en Angleterre, pour y combattre l'hérésie de Pélagie ³, passa à Paris et traversa le village de

¹ Quelques historiens affirment que sainte Geneviève n'a jamais gardé les troupeaux ; il serait difficile de donner des preuves certaines en faveur de cette assertion.

² Saint Germain était né à Auxerre en 380, d'une illustre famille. Il succéda à saint Amateur, évêque de cette ville. En 429, il fut envoyé par les prélats de la Gaule, avec saint Loup, en Angleterre, pour y combattre le Pélagianisme. Saint Loup était sorti du monastère de Lérins et avait été fait évêque de Troyes en 427. C'est lui qui éloigna Attila, *le fléau de Dieu*, de sa ville épiscopale. Il y mourut en 479, après avoir vaillamment combattu pour la cause de son Église.

³ Cet hérésiarque (ive siècle), né dans la Grande-Bretagne, avait enseigné plusieurs erreurs ; voici les principales. Il enseignait qu'Adam avait été créé pour mourir, soit qu'il péchât ou qu'il ne péchât point ; — Que son péché n'avait nui qu'à lui seul, conséquemment que les enfants ne naissent pas coupables du péché originel et que le baptême n'est point nécessaire ; — Que la liberté de l'homme est aussi entière qu'elle l'était pour Adam, avant son péché ; — Que les vertus ne sont pas des dons de Dieu, mais des effets purement naturels de notre liberté, et il niait aussi la nécessité de la grâce.

Cette énumération indique assez combien nos libres penseurs, nos modernes rationalistes, se rapprochent, dans leurs erreurs, de celles que professait Pélagie.

Nanterre qui se trouvait sur son chemin. Les habitants du pays, pieux alors, s'étaient rassemblés sur son passage, afin de recevoir sa bénédiction. Au milieu de la foule, l'homme de Dieu distingua la petite Geneviève dont la physionomie douce et modeste, se faisait déjà remarquer. « Ma fille, lui dit-il, ne seriez-vous pas heureuse de faire don au Seigneur de votre virginité? » — « Je le veux, saint Père, » répondit Geneviève. Le pontife reçut avec joie la promesse de la jeune fille, et pour lui en montrer toute la sainteté, il la conduisit à l'église, où, pendant le chant de l'office ¹, il tint constamment la main étendue sur sa tête, à la grande admiration des fidèles ². Le lendemain, au moment de son départ, saint Germain remit à Geneviève une médaille qui portait l'empreinte de la croix, et lui dit : « Ma fille, portez toujours cette médaille suspendue à votre cou, et souvenez-vous de moi ³. »

¹ Il s'agit de l'office des Vêpres, car, disent les manuscrits : *Nonam atque duodecimam celebrantes*. Or, la douzième heure du jour indique 6 heures du soir, environ ; et c'est en ce moment-là qu'on chantait les Vêpres.

² Les Pères et Docteurs, à la tête desquels nous placerons saint Ambroise, nous apprennent que la consécration des vierges était réservée aux évêques. Pendant la cérémonie, les vierges tenaient à la main un cierge allumé : elles plaçaient leur tête sur l'autel, comme pour l'offrir à Dieu ; puis, on leur donnait un voile qu'elles portaient constamment. Les vierges, en Occident, gardaient, contrairement à la coutume orientale, toute leur chevelure ; plus tard, cependant, cet usage fut totalement changé.

³ Dans la vie de saint Germain d'Aucerre (*sic*), par Georges VIOLE, bénédictin, on trouve une gravure représentant le saint évêque au moment où il donne cette médaille à sainte Geneviève, et ces vers placés au bas de la gravure.

« Grand prélat, sous ton nom l'erreur tombe par terre,
» Paris, sur ta parole, a reçu de Nanterre

Demeurée dans sa famille, la jeune vierge pratiqua avec une rigoureuse exactitude les austères prescriptions attachées à son nouvel état; mais ce qu'il y eut de plus admirable dans sa conduite, ce fut sa charité et sa douceur. Sa mère l'ayant un jour rudoyée, alors qu'elle désirait assister à une solennité religieuse, le ciel l'en punit en la rendant aveugle; mais, vingt mois après, la vue lui fut rendue par l'intercession de sa fille ¹.

Quand le temps désigné pour sa consécration fut arrivé, Geneviève se présenta à l'évêque de Paris, et la faveur qu'elle demandait lui fut accordée ².

Sur ces entrefaites, Sévère et Geronce moururent. L'orpheline vint alors se réfugier à Paris chez une parente qui voulut bien la recueillir. Dans sa nouvelle situation, loin de diminuer ses austérités, Geneviève en augmenta le nombre et la rigueur. Elle n'avait encore que 15 ans, et déjà elle en était arrivée, par esprit de pénitence, à ne manger que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi ³.

Mais, comme Dieu éprouve toujours ceux qu'il aime,

-
- » Celle qui de ses murs fait le plus fort appuy.
 - » Et voulant que Jésus soit son seul héritage,
 - » Tu luy donnes la croix comme un illustre gage
 - » Qui l'oblige à jamais à ne vivre qu'en luy. »

¹ Un chroniqueur raconte ainsi ce miracle : « La mère tendit les mains au ciel, et en grant foi et révérence, print l'yau et la fist signer à sa fille, du signe de la croix. El en lava ses yez. El commença à voir un tantet. Quant II fois ou III les ont lavés, la veue li revint comme devant. » THOMAS BENOIT, manuscrit de la Bibl. Imp., 5667 (Il manque depuis peu de temps).

² Cet évêque de Paris était probablement Félix qui en occupa le siège vers 435 ou 440.

³ Elle continua ce régime sévère jusqu'à l'âge de 50 ans. A cette époque, plusieurs évêques l'obligèrent à l'améliorer un peu.

parce qu'il veut parfaire leur vertu, il fit sentir à Geneviève les plus terribles souffrances. Ce fut d'abord une paralysie qui, pendant trois jours, lui enleva tout mouvement, mais respecta la sérénité de son âme et ne troubla pas la douceur de ses paroles.

Ces douleurs cependant n'étaient qu'une préparation à des douleurs bien plus grandes.

Après avoir échappé à la mort, cette vierge toute pleine d'innocence et de vertu, faillit succomber sous les traits de la calomnie.

Que de tourments déchirèrent alors son cœur, et que de larmes coulèrent de ses yeux !

Pour comble de malheur, la pauvre victime, ne trouvant ni conseil ni appui, fut contrainte de porter seule le poids des opprobres qu'il plut à ses ennemis de lui imposer.

Mais la Providence mesura la réparation à l'offense, et la joie à l'épreuve. Celui qui avait béni son enfance rendit la joie à sa jeunesse.

Saint Germain retournant une seconde fois en Angleterre et pour la même cause (446), passa de nouveau à Paris et demanda des nouvelles de la pieuse Geneviève¹. Pour toute réponse, on lui énuméra les fautes dont elle était accusée, fautes qu'elle avait constamment abritées, disait-on, sous un voile d'hypocrisie.

¹ Saint Germain d'Auxerre fut invité à passer en Angleterre pour apaiser les nouveaux troubles suscités par les Pélagiens. Durant son premier voyage, il réunit autour de lui quelques disciples, entre autres, un jeune homme d'une haute naissance nommé Briec, qui, plus tard, s'établit sur les côtes de Bretagne où il se sanctifia et où fut fondée la ville de Saint-Briec. Il ramena également le fameux Hiltut qui séjourna avec lui à Auxerre (*Les Saints de Bretagne* par dom LOBINEAU), puis le jeune Irlandais Patrice, « qui l'accompagna dans la mission entreprise par ce grand champion de l'orthodoxie, pour extirper de la Grande-Bretagne l'héré-

Saint Germain était trop prudent et trop juste pour croire de telles accusations, sans les avoir mûrement examinées; et c'est ce qu'il voulut faire. Il alla lui-même jusques dans la demeure de Geneviève, lui parla avec bonté et avec respect, s'assurant d'instant en instant de son innocence et de sa sainteté : en sorte que ses ennemis, qui se promettaient de triompher, furent contraints de se cacher pour fuir les reproches de l'évêque.

La vierge ne se vengea que par ses bienfaits, (c'est ainsi que se vengent les saints).

Voici que soudain retentit un bruit de guerre : c'est une armée formidable conduite par Attila, *le fléau de Dieu* (450), qui s'avance à travers la Gaule, en semant la dévastation et la mort sur son passage, et qui déjà menace la ville de Paris.

Chacun s'effraie et songe à fuir; mais Geneviève, dirigée, dans ses conseils, par une divine inspiration, exhorte les habitants de la cité à ne pas fuir ¹, mais à s'abandonner avec confiance entre les mains de Dieu.

Ce langage était peu fait pour apaiser ses ennemis, parce qu'il les condamnait indirectement; aussi leur haine redoubla-t-elle. Loin de s'en troubler, la courageuse protectrice de Paris annonce avec simplicité, mais avec une assurance qui réussit à convaincre les plus incré-

sie pélagienne, si chère aux races Celtiques. » (*Les Moines d'Occident*, tome II, page 455). Il est donc probable que saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande, a vu sainte Geneviève, puisqu'il a accompagné saint Germain, ainsi qu'on vient de le constater. — On peut consulter, à ce sujet, la *Vie de saint Germain d'Auxerre*, par Georges VIOLE, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, in-8°. M DC LVI.

¹ Quels rapports touchants avec Jeanne d'Arc, qui, elle aussi, entendra des voix et affirmera le triomphe et la délivrance de la France!...

dules, que la cité n'a rien à craindre, qu'elle sera sauvée.

L'événement ne tarde pas à réaliser la prophétie : peu de temps après, le chef des Huns fut vaincu dans les plaines de la Champagne (452), et la terreur qu'il inspirait se dissipa immédiatement.

Geneviève venait de donner le premier gage de la protection qu'elle était appelée à exercer sur la ville de Paris.

Quand on cherche quelles étaient les dispositions pieuses de cette courageuse et sainte fille, on remarque qu'elle avait une grande dévotion pour le martyr saint Denis, premier évêque de Paris. Elle allait souvent visiter son tombeau à saint Denis-de-Lestree, dans le village de Catheuil (ce nom rappelle le souvenir de la chrétienne Catulla, qui avait fait ensevelir, dans une de ses terres, le saint martyr, ainsi que ses compagnons saint Rustique et saint Eleuthère).

Ce fut pendant l'un de ces pèlerinages, que Geneviève conçut un projet digne de sa foi et de sa piété.

Voyant que le tombeau du saint évêque était presque abandonné, elle conjura quelques prêtres d'y bâtir une église, en assurant que les matériaux nécessaires à son édification leur seraient miraculeusement donnés. Sa promesse se réalisa : on trouva immédiatement la chaux nécessaire, et, de plus, durant tout le temps de la construction, la bonté de Dieu renouvela le miracle opéré jadis en faveur de la veuve de Sarepta : car la boisson destinée aux ouvriers constructeurs ne leur manqua jamais ¹.

¹ C'est la vierge Geneviève, qui dompte Childéric et ses cohortes victorieuses, et qui marche devant Clovis en qui le pape saint Anastase salue l'espérance de l'Église. Qui inspire cette vierge, si ce n'est Denis, l'archange, au tombeau duquel, elle passe, en oraison, toutes les saintes nuits du dimanche et dont elle reconstruit la basilique avec de la chaux miraculeuse, et des ouvriers buvant une eau miraculeuse encore ? (L'abbé DAVIN, *Panegyrique de S. Denis.*)

Cette église ¹ devint chère à notre sainte; elle allait y prier avec une sorte de prédilection, se faisant accompagner d'une légion de jeunes vierges que sa vie austère avait rassemblées autour d'elle. Là, sur le tombeau de saint Denis qui, grâce à son zèle, commença à être mieux connu et plus invoqué, à sa prière, sont guéris douze possédés qu'elle y a fait conduire ².

Quel rapprochement et quel gage pour l'avenir! Voici que, sur les restes sacrés du grand apôtre de Paris, de celui qui, converti par saint Paul, au sein de l'Aréopage, se fit son disciple, et vint, obéissant au chef de l'Église, évangéliser notre patrie, une humble femme, mais une vierge héroïque, va puiser le courage et la force des plus hautes vertus, et se préparer, sous l'impulsion de la Providence, à être un jour, dans le ciel, la protectrice de Paris, comme saint Denis en est déjà le protecteur et le père.

O puissants et dévoués protecteurs de la France et de sa capitale! n'oubliez point votre mission, gardez toujours notre patrie dans la foi, afin qu'elle demeure la fille aînée de l'Église : c'est-à-dire sa fille la plus fidèle et la plus dévouée!...

A mesure que Geneviève croissait en âge, sa sainteté croissait aussi, et les œuvres dont elle était le mobile allaient en augmentant. Les miracles lui devenaient habituels : elle guérissait les malades, détournait les orages, apaisait les tempêtes et chassait les démons; un jour même, elle rendit plein de vie, à sa mère, un enfant qui avait depuis quelque temps cessé de vivre.

¹ Elle a été détruite en 1828, il en reste cependant encore quelques rares débris.

² V. le manuscrit 5318, in-folio, Bibl. Impér.

Le nom d'une femme si vertueuse devait être connu au loin; l'on raconte, en effet, que saint Siméon le Stylite, cet illustre anachorète de la Syrie, qui passa quarante ans sur une colonne¹, chargea des marchands en relation avec la Gaule, et qui l'avaient rencontré, de porter à Geneviève l'hommage de son admiration, et de lui demander, en sa faveur, l'aumône de ses prières.

Les païens, aussi bien que les chrétiens, subissaient l'influence de sa vertu et de l'autorité qu'elle en recevait.

Childéric, le père de Clovis, avait pour elle un grand respect et une grande déférence, et souvent il lui en donna le témoignage, ainsi qu'on le voit dans le trait suivant.

Ses fonctions de gouverneur de la province et d'officier romain² le conduisaient quelquefois à Paris (encore au pouvoir des empereurs) et dans les environs. Or, il arriva qu'ayant surpris dans un délit³ quelques habitants de la ville, il les condamna à mort, et, pour échapper aux prières de Geneviève, qui, pensait-il, viendrait demander grâce pour les coupables, il ordonna de fermer les portes de la ville, au moment où il irait présider lui-même à l'exécution. Mais l'héroïque femme accourt bien vite; elle commande, et les portes s'ouvrent devant elle, et le peuple émerveillé l'accompagne en criant au miracle, pendant que

¹ Il vivait vers l'an 460.

² Childéric exerça dans la Gaule la charge de maître des soldats (*magister militum*). Cette dignité lui donnait autorité sur tous les soldats au service des Romains, dans la Gaule. En outre, Childéric, en sa qualité d'allié des Romains, avait le droit de passer dans toutes les villes qui leur appartenaient, d'y habiter et d'y exercer le droit de vie et de mort (DUBOS. *La monarchie française*, liv. III, ch. 46).

³ C'était probablement quelques maraudeurs qui avaient tenté de voler dans son camp (VIALON. *Histoire de Clovis*).

Childéric, vaincu par ses larmes, venait de lui accorder la vie des condamnés¹ :

Clovis, avant sa conversion, entendit louer sa vertu et sa puissance ; il eut même à lutter contre elle pendant qu'il faisait le siège de Paris. Ce siège² qui dura dix ans et que les historiens placent vers l'an 487, après la prise de Soissons, à l'époque où Clovis s'empara de tout le pays situé entre la Seine, la Marne, l'Oise, l'Aisne et l'Ourque, avait répandu la terreur parmi les habitants de la ville, à cause des nombreuses victimes qui avaient succombé. La famine menaçait d'augmenter encore les ravages, quand Geneviève, avec un courage surhumain, ordonne aux bateliers de la Seine de se préparer à exécuter ses ordres ; elle se placa aussitôt dans le premier bateau, et la petite flotte passa sous les traits de l'ennemi, remonta jusqu'à Arcis-sur-Aube et revint, en rapportant les provisions nécessaires aux assiégés.

Geneviève, une seconde fois, avait sauvé la ville de Paris³.

Cependant l'avenir, qui ne lui cachait pas tous ses se-

¹ V. BOLLANDUS, le 3 janvier. — Plusieurs manuscrits de la Bibliothèque Impériale, en particulier les numéros 5291 et 5318.

² Les plus anciens manuscrits l'indiquent par ces mots : *Obsidionem Parisiis per bis quinos, ut aiunt, annos a Francis perpessa est.* Bollandus s'exprime de même. La longueur de ce siège n'a rien de surprenant ; car, Clovis a bien pu, tout en maintenant le blocus de la ville, avec quelques soldats, s'écarter et faire quelques autres expéditions.

Voir aussi Dom FÉLIBIEN, *Hist. de Paris*. Son sentiment diffère un peu.

³ « Après Dieu, après la divine étoile qui conduit nos pas jusqu'aux portes éternelles, Geneviève est le phare lumineux qui préserve de dangers et de malheurs notre belle patrie. » (*Geneviève et le roi païen*, par AMABLE NICOLLE, p. 255.

crets, lui faisait pressentir dans Clovis le futur maître de la cité et des pays environnants; elle le saluait d'avance comme le premier roi de France, parce qu'elle lui trouvait assez de génie pour créer une nation sur les débris de l'empire Romain.

Mais ce qui l'attristait dans cette royauté en germe, c'était la religion de celui qui la préparait. Aussi, que de prières elle adressa au Seigneur, que de larmes elle répandit, afin d'obtenir la conversion du Sicambre infidèle! Clotilde n'était pas seule à assiéger le ciel, Geneviève lui prêtait ses puissantes armes, et nous avons vu qu'elles triomphèrent. Telles sont les œuvres chères à la miséricorde divine. Aujourd'hui encore, que de conversions inattendues dont il faut chercher la cause dans les prières et les larmes d'un saint inconnu!...

L'année qui suivit le baptême de Clovis vit la fin du siège de Paris (497) ¹. Tout porte à croire qu'en se livrant au roi chrétien, la cité céda autant aux conseils de son héroïne qu'aux nécessités de la situation.

Sainte Clotilde, pénétrant avec son époux dans la ville qui lui ouvrait ses portes, se trouva immédiatement en contact avec sainte Geneviève qu'elle connaissait depuis longtemps par la renommée de ses vertus, mais qu'elle désirait connaître plus réellement et plus intimement. N'y a-t-il pas des affinités, des attractions mystérieuses entre les grandes âmes, entre les âmes des saints surtout, quand elles ont travaillé au même bien et contribué ensemble à son accomplissement?

Quoique placées dans des conditions différentes, ces deux femmes semblaient faites l'une pour l'autre. La première, élevée au milieu du luxe des cours, avait réussi

¹ HINCMAR, *Vita sancti Remigii*.

depuis longtemps, tout en dominant les rudes Barbares qui l'entouraient, à faire oublier par ses manières douces et affables l'éclat de son rang. L'autre, sortie d'une condition médiocre, avait, dès l'enfance, développé dans son âme le germe de grandeur et de noblesse dont elle avait été dotée. C'est ainsi que la distance qui séparait leur berceau, se trouva comblée.

« Elles avaient l'une et l'autre appris, dans le malheur, à mépriser le monde et ses vanités; l'une et l'autre elles avaient, dans la piété, la religion et les exercices de la charité, trouvé l'unique remède capable de tempérer l'amertume de leurs maux. Geneviève, en un mot, était digne de Clotilde; Clotilde méritait d'avoir pour amie Geneviève.

» Depuis longtemps elles se désiraient; du sein même des camps ennemis, leurs cœurs s'entendaient et se trouvaient confondus dans les mêmes sentiments¹. » Aussi, dès que la paix fut faite, s'étant trouvées en présence, après s'être désirées avec un empressement réciproque, elles jouirent ensemble du fruit de leurs communes prières, en se félicitant des grâces dont elles avaient été comblées.

Ces deux femmes sauront aussi, d'un commun accord, faire goûter au nouveau roi chrétien tous les projets propres à illustrer son règne et à servir la religion; et après avoir ainsi passé une partie de leur vie dans ces relations, inspirées par la piété, affermies par la confiance et l'amitié, elles voudront encore prolonger leur union au delà des bornes de cette carrière mortelle : et leurs cendres seront unies après la mort, comme leurs cœurs l'avaient été pendant la vie.

Clovis de son côté, oubliant que Geneviève lui avait résisté durant le siège de Paris, l'admirant même à cause de

¹ L'abbé SAINTYVE. *Histoire de sainte Geneviève*, loc. cit.

son courage, l'entoura d'honneur et de respect¹. Cette conduite n'étonnera personne. Clovis a l'âme trop chevaleresque pour agir autrement.

D'ailleurs n'a-t-il pas gardé le souvenir du respect et de la bonté de Childéric, son père, à son égard, et n'a-t-il pas sous les yeux le spectacle de la tendresse de son épouse, pour elle? Aussi, Geneviève de plus en plus puissante sur le cœur de Clovis, en obtenait toute sorte de faveurs. Plusieurs fois de malheureux prisonniers lui durèrent la liberté, et virent, à ses prières, tomber leurs fers; plusieurs fois même, ses instances arrachèrent les condamnés au supplice qui les attendait.

Le roi des Francs avant son départ pour Poitiers, où il frappa de mort l'Arianisme, par la défaite des Visigoths, avait promis de construire une église, en l'honneur de saint Denis et des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, afin de les intéresser à sa cause : il en avait même jeté les premiers fondements².

Le mont *Locutitius* ou plutôt *Leucotitius*³, avait été choisi pour recevoir ce grand monument, et plusieurs causes en avaient déterminé le choix.

D'abord, le palais de Clovis était situé près de là, (soit

¹ « Et (Clovis) prest de consulter sur la future guerre
Avec son confident, la vierge de Nanterre. »

(*Clovis*, poème héroïque.)

² C'est le sentiment du moine RORICON.

³ Aujourd'hui *montagne Sainte-Geneviève*. V. DUCHESNE, *Antiquités de Paris*, tome I, page 4; et A. VALOIS, *Notit. Gall. Parisiis*, page 440. Tous ces historiens donnent une étymologie latine au nom de *Leucotitius*. Mais d'autres historiens, qui en cela paraissent plus autorisés, lui donnent une étymologie celtique. V. *Cambden Britania* (Lond., 1607), in-fol., page 644. — LEBŒUF. *Recueil de pièces*, tome II, page 175; et *Nouvelles Annales de Paris*, pp. 1-3.

que l'on admette que ce palais fut celui des Thermes, bâti par l'empereur Julien, et dont on voit aujourd'hui encore quelques ruines, soit que l'on croie, avec de nombreux auteurs, qu'à cette époque il possédait une demeure particulière sur cette montagne¹); mais une raison plus puissante imposait ces lieux déjà historiques à la piété et à la reconnaissance du monarque. Cet emplacement avait été depuis longtemps consacré au culte du vrai Dieu, par les chrétiens. Une partie de l'église basse qui s'y trouvait déjà, avait même été primitivement une de ces caves, un de ces souterrains où se retiraient les fidèles, dans les temps de persécution, pour y célébrer les saints mystères, et il y avait eu un autel dédié aux apôtres saint Pierre et saint Paul, autel consacré par saint Denis lui-même. Du reste, un fait certain, c'est que pendant longtemps ce terrain fut destiné à la sépulture; le grand nombre de tombeaux, trouvés en cet endroit, en est une preuve. Aussi l'intention de Clovis, en élevant cet édifice, était-elle d'y placer son tombeau, et c'est là, en effet, qu'il sera enseveli². Sainte Geneviève, qui mourra peu de jours après son roi, sera elle-même ensevelie à ses côtés³,

¹ « On prétend qu'en faisant travailler à la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, il bâtit en même temps, tout auprès, un palais pour lui. » (Dom FÉLIBIEN, *loc. cit.*)

² Le corps de Prudence, qui fut évêque de Paris, vers l'an 400, avait été trouvé en cet endroit.

³ Tous les historiens anciens, GRÉGOIRE DE TOURS, HINCMAR, FRÉDÉGAIRE et les auteurs des vies de sainte Geneviève, dont le plus ancien a écrit probablement 18 ou 20 ans après sa mort; ceux de sainte Clotilde, de sainte Bathilde et autres, ne diffèrent point sur le titre de cette église, ils l'indiquent tous comme dédiée à saint Pierre et saint Paul.

Mais à cause de la piété des fidèles, qui se pressaient en foule autour du tombeau miraculeux de sainte Geneviève, ce titre ne devait pas tarder à se modifier. AUSTREGISE, abbé de Saint-Vandrilie,

en attendant sainte Clotilde ; parce que l'admiration et la reconnaissance des chrétiens ne trouvera pas de sépulture plus digne d'elle ! Sainte Geneviève sera là comme pour garder les dépouilles du premier roi de France sous l'égide de sa sainteté, et enseigner aux générations françaises le respect et l'amour qu'elles doivent à leurs souverains.

Sainte Clotilde, seconda de tout son pouvoir les nobles inspirations de Clovis et joignit ses instances à celles de sainte Geneviève, quand il fallut se déterminer à l'édification de la basilique. On raconte que cette pieuse reine se promenant un jour avec son époux sur le sommet de la montagne, déjà consacrée par la présence et la prédication de saint Denis, et le pressant de se rendre à ses désirs, le

mort en 832, semble être le premier qui lui donne le nom de sainte Geneviève (*Ad sanctam Genovefam Parisiis*).

L'auteur des *Annales de Saint-Bertin*, parlant de l'incendie de l'église par les Normands, dit : *Ecclesiam sancti Petri et sanctæ Genovefæ*, etc. ; il écrivait en 883.

L'auteur des *Gestes des Normands*, qu'on trouve dans les recueils de DUCHESNE, et dont le récit va jusqu'en 890, s'exprime ainsi : *Basilicam sancti Petri et sanctæ Genovefæ incendunt*.

En 980, DUDON, abbé de Saint-Quentin, en Vermandois, parlant de ces mêmes dévastations, oublie déjà le premier titre pour n'indiquer que le second : *Sanctæ Genovefæ virginis sacra Ecclesia Parisiis locata, ab istis nefandis est combusta*.

On trouve dans la charte du roi Robert, adressée aux chanoines du monastère, l'an 999, ces paroles : *Dilecti nostri, ex monasterio, SS. Apostolorum Petri et Pauli et sanctæ Genovefæ*. Le roi de France revient au titre primitif, tant il semble en saisir la signification et le caractère.

La même disposition se rencontre en son fils, Henri I^{er}, qui, dans une charte de l'an 1035, nomme les chanoines : *Congregatio Beatorum Apostolorum Petri et Pauli, et sanctæ Genovefæ ibidem quiescentis*.

roi, jeta au loin devant lui sa hache d'arme comme pour déterminer l'étendue de l'édifice, en disant : « que l'Eglise des bienheureux apôtres se construise, pourvu qu'avec le secours du Seigneur, je revienne sain et sauf de mon expédition ¹. »

Clovis est revenu vainqueur, il a accompli sa promesse, et le temple s'élève majestueux, orné de trois portiques, étincelant d'or et animé par de nombreuses peintures représentant « les patriarches, les prophètes, les martyrs et les confesseurs ², tous les héros de l'Ancien et du Nouveau Testament. »

Il était cependant réservé à sainte Clotilde d'achever ce monument sacré et d'assister à sa dédicace.

Ce fut l'évêque de Reims, saint Remi, que l'on choisit pour cette solennité, à laquelle prirent part, d'ailleurs, un grand nombre d'autres évêques. Il faut convenir que ce saint prélat avait plus que tout autre le droit de consacrer au Seigneur, l'œuvre de son royal néophyte ³.

¹ Ceci se passait avant la guerre contre Alaric.

On pense que l'emplacement occupait 200 pieds en longueur et 60 en largeur.

² Dom FÉLIBIEN, *loc. cit.* — Le troisième oratoire que construisit saint Denis, fut placé au sommet de la colline même, pour les princes de l'Eglise, Pierre et Paul, dont les clefs et le glaive ombragent tout ce qui doit durer et grandir.

C'est ce temple que sainte Geneviève et sainte Clotilde feront *réédifier* par Clovis, avec une magnificence royale, et où elles reposeront avec le fondateur de la monarchie française.

Tous ces temples sont des ruines, ou, moins que des ruines, à cette heure. Seule, la tour de Clovis s'élève découronnée, sur la montagne, pleurant et ne pouvant se consoler, parce que les auspices sacrés des Parisiens ne sont plus (L'abbé DAVIN, *Panegyrique de saint Denis*).

³ Il paraît que cette dédicace se fit le 28 novembre, selon l'usage de ces temps et des temps qui suivirent ; car, il n'a été modifié qu'en

Cette dédicace est toute une manifestation et tout un enseignement. Saint Pierre et saint Paul sont, comme le disait le pape saint Léon, les pères et les pasteurs de l'Église; ce sont eux qui ont présidé à la conquête du monde, et leur autorité n'a d'autres limites que celles de Jésus-Christ lui-même. En leur dédiant un temple, le roi des Francs se propose, on ne peut en douter, de manifester son amour et son obéissance, non-seulement à ces deux colonnes de l'Église, mais encore aux Pontifes de Rome successeurs de Pierre.

Clovis avait, en agissant de la sorte, comme un pressentiment de l'avenir. Il sentait qu'une monarchie fondée sur des assises immortelles devait participer elle-même de cette immortalité.

1465. Saint Remi composa, en cette circonstance, au témoignage d'Aimoin (*de Gestis Franc.*, lib. I, cap. ult.) une inscription en vers latins, dont voici la traduction :

« Riche par ses trésors, puissant par son courage, illustre par sa gloire, le roi Clovis construisit ce monument.

» Créé Patrice, il s'éleva et brilla plein d'honneur.

» Rempli d'amour pour Dieu, il refusa de croire à ces divinités que la main des hommes a follement représentées dans les idoles.

» Bientôt purifié par l'eau sainte, et reprenant la vie dans les fonts du baptême, le saint chrême fut répandu comme un parfum sur sa tête.

» A son exemple, une foule nombreuse de païens de sa nation, s'avance et renonce comme lui, à l'erreur.

» Elle vient ainsi adorer le vrai Dieu, son Créateur et son Père.

» C'est ainsi qu'il eut le bonheur d'égaliser les saints par les mérites de ses œuvres.

» Il fut toujours redouté à cause de sa sagesse, de son habileté dans le maniement des armes et de son courage sur les champs de bataille.

» Il fut grand dans ses paroles et puissant dans ses œuvres.

» C'est lui qui, le premier, rendit invincible les soldats qu'il conduisit au combat. »

V. BARONIUS, tome IX, page 446.

Il ne s'est pas trompé : quelle est la monarchie d'Europe dont l'histoire soit plus belle et plus respectable que celle de la monarchie française? Puissent la France et ses rois n'oublier jamais leur origine toute chrétienne, puissent-ils garder intacts les sentiments de respect et d'amour à l'égard des chefs de l'Église qui ont fait leur salut et leur gloire dans le passé, et qui feront leur force dans l'avenir!..

L'église Sainte-Geneviève fut longtemps desservie par un chapitre dont les membres portaient le titre de *chanoines réguliers de la Congrégation de France*, ou *Genovéfains*. Cet Ordre comptait plus de 900 maisons en France et nommait à plus de 500 cures.

L'église actuelle a été commencée vers le milieu du XVIII^e siècle sur le plan de l'architecte Soufflot : en 1791, inachevée encore, elle fut nommée Panthéon et destinée à servir de sépulture aux hommes illustres; mais en 1852 elle fut rendue au culte, et reprit sa première dénomination. A cette époque, les chapelains de Sainte-Geneviève furent créés pour la desservir. Cette institution, qui n'a pas vécu sans gloire pour l'Église, a cessé d'exister depuis quelques années, mais on parle de sa réorganisation.

CHAPITRE VIII.

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT DE CLOVIS.



Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.

Celui qui croit en moi , encore qu'il soit mort , vivra.

(S. JEAN, chap. XI, v. 25.)

Il faut pardonner beaucoup à celui qui s'est fait le
propagateur de la foi , et le sauveur des provinces.

(JUGEMENT DE SAINT REMI SUR CLOVIS.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

(ATHALIE , acte III, scène 7^e.)

VIII.

SOMMAIRE.

La cause des fautes de Clovis. — Meurtre de Cloderic. — Jugement de saint Grégoire de Tours. — Meurtre de Cararic et de Ragnacaire. — La justice au *vi*^e siècle. — Remords et expiations de Clovis. — Saint Séverin le guérit. — Dernière maladie et mort de Clovis. — Sa sépulture. — Portrait et éloge de Clovis. — Les honneurs religieux dont sa mémoire a été l'objet.

Si Clovis avait su mettre à profit toutes les ressources que la Providence avait placées entre ses mains, sa mémoire n'aurait été souillée par aucune tache, et nous l'honorions aujourd'hui, non-seulement comme un grand roi, mais encore comme un grand saint. Mais il eut le tort de ne pas retenir jusqu'à la fin, sa nature violente, sous le joug de la foi, et de ne pas compter sur la protection de Dieu au milieu des luttes qu'il eut à subir. Il eut le tort de se placer en dehors des conseils de saint Remi, de sainte Geneviève et de sa sainte épouse, et de laisser les

instincts du Barbare reprendre leur empire ¹. Il peut se faire, cependant, que Clovis en accomplissant les exécutions sanglantes que nous allons raconter, n'en ait pas saisi toute la barbarie : cela est même probable. Mais, alors que l'histoire le justifierait, nous n'en aurions pas moins le droit d'affirmer que ces actes répondent peu aux engagements de son baptême, et qu'ils assombrissent tristement le déclin d'une vie qui d'abord promettait d'être si belle.

Quelle que soit la sévérité du jugement dont Clovis est l'objet, il faudrait bien cependant se garder d'en prendre occasion pour incriminer l'Église. Il ne saurait y avoir ici de solidarité entre elle et Clovis : elle n'a point à répondre de ses fautes, quoiqu'elle ait le droit de revendiquer ses vertus; car si Clovis vivant en chrétien est un digne fils de l'Église, Clovis redevenu barbare n'est plus que son fils indigne!...

Clotilde, à son tour, doit être placée en dehors de toute coopération, quand il s'agit des excès de son époux. Dominé par la fièvre de l'ambition, ou par la crainte de la trahison, Clovis va se jeter dans une voie sanglante; c'est comme un champ de bataille, ou plutôt, comme une embuscade où craignant d'être frappé par un trait caché, il frappe le premier, et frappe encore, jusqu'à l'extinction de ceux qui convoitent son trône. Pendant ce temps, son épouse attend et prie. Sa voix n'arrive plus jusqu'à Clovis; d'ailleurs, Clovis ne la comprendrait pas, il est trop dominé par l'ambition et la crainte.

¹ « Clovis et les Francs convertis, restèrent, ainsi que le pense M. THIERRY, sous l'influence de leurs mœurs et de leurs idées anciennes. Je le crois sans peine, dit GORINI, on venait seulement de déposer en eux le germe que les siècles développent. »

« Clovis ne pouvait être saint Louis. » (*Défense de l'Église*, tome I, page 240, 1^{re} édit.)

Il y a des moments où les saints n'ont plus qu'à se taire, prier et attendre!...

Voici donc le récit de cette période sanglante.

Le roi Clovis, dit Grégoire de Tours, pendant son séjour à Paris, envoya dire en secret, à Cloderic, fils de Sigebert, roi des Francs-Ripulaires, qui séjournait à Cologne : « Voilà que ton père est âgé, il boite de son pied malade; s'il venait à mourir, son royaume et mon amitié te seraient assurés de droit. »

Il se peut, que Clovis, prévoyant la mort imminente de Sigebert, roi de Cologne, n'ait réellement voulu que préparer une alliance plus étroite avec son fils. Rien n'annonce qu'il ait eu l'intention de pousser Cloderic au meurtre de son père.

Celui-ci cependant, séduit par l'espoir de régner, fit tuer Sigebert, un jour qu'il était sorti de Cologne.

Mais Dieu ne tarda pas à punir Cloderic.

Un jour, l'un des députés de Clovis, venu à sa demande, pour recevoir une partie des trésors du défunt, assistant à la visite des coffres qui les renfermaient, frappa le coupable avec sa francisque, pendant qu'il se baissait pour recueillir quelques pièces d'or. Ce fils dénaturé était justement puni de sa trahison.

Clovis, dans l'espoir d'agrandir son royaume, se présenta aussitôt à Cologne, et ayant convoqué le peuple, lui parla ainsi : « Écoutez ce qui est arrivé : Pendant que je naviguais sur l'Escaut, Cloderic tourmentait son père et disait que je voulais le tuer. Puis, au moment où Sigebert fuyait à travers la forêt Buconia, Cloderic a envoyé des meurtriers qui l'ont mis à mort. Mais Cloderic, à son tour, a été assassiné, par je ne sais qui, au moment où il ouvrait les trésors de son père. »

Le roi des Francs usait de subterfuge dans son récit, afin de ne pas être odieux aux habitants de la cité que ce double meurtre avait effrayés.

« Je ne suis pas complice de ces choses, ajouta-t-il ; je ne puis pas répandre le sang de mes parents, car cela est défendu. Mais, puisque les choses en sont là, je vous donne un conseil ; s'il vous est agréable, acceptez-le. Ayez recours à moi, mettez-vous sous ma protection. »

Le peuple répondit par d'unanimes applaudissements, et l'ayant levé sur un bouclier ¹, ils le créèrent roi.

Clovis reçut ce nouveau royaume et les trésors de Sigebert.

Grégoire de Tours, dont les écrits sont empreints de toute la justice et la mansuétude de son âme, ne semble pas encore accuser Clovis ; ce qui incline à croire qu'en réalité, il ne le croyait pas coupable. Voici les réflexions qu'il ajoute à son récit : « Chaque jour, Dieu faisait tomber *ses ennemis* sous sa main et augmentait son royaume, parce qu'il marchait le cœur droit devant le Seigneur, et faisait les choses qui sont agréables à ses yeux ². »

Sigebert était donc l'ennemi de Clovis et, en le frappant, Clovis n'avait fait, en quelque sorte, que se défendre ; car il est évident que Grégoire de Tours, qui respecte toujours la vérité et la justice, « n'aurait jamais justifié un crime, par adulation » et surtout n'aurait jamais fait de la Providence un instrument de justification pour le succès dans le crime. La vie et les écrits du saint évêque protestent contre toute insinuation de cette nature. Nous pouvons donc ici nous en rapporter au sentiment du chroniqueur, et si les actes ne justifient pas parfaitement ce sentiment dans notre esprit, n'accusons que l'ignorance où nous sommes de cer-

¹ Cette coutume se rapprochait de celle des Gaulois qui frappaient sur leurs armes, quand ils voulaient applaudir les discours de leurs chefs. (V. LE VALLOIS, — *Les commentaires de César*, — TACITE, — AMMIEN MARCELLIN.)

² GRÉGOIRE DE TOURS, livr. II, chap. 40.

tains détails qui leur donneraient un tout autre caractère.

Dans la guerre que Clovis avait entreprise contre Syagrius, Cararic, roi des Morins (ou Moriniens), avait refusé de lui prêter secours, attendant l'issue du combat, afin de se déclarer pour le vainqueur¹.

Mais Clovis, indigné de la conduite peu généreuse d'un roi Franc, qu'il regardait comme un allié naturel, s'était promis de l'en punir en temps opportun.

Quand il crut le moment arrivé, il se jeta sur les États de Cararic, s'empara de sa personne, et lui fit raser la tête, ainsi qu'à son fils.

On rapporte que pour soutenir son humiliation par l'espoir de la vengeance, le jeune homme disait à son père : « Ces branches ont été coupées sur un arbre vert et vivant, il ne séchera pas ; au contraire, d'autres branches surgiront ! Plaise à Dieu que celui qui les a fait trancher périsse bientôt. »

Ces paroles, manifestaient à Clovis une haine implacable dans le cœur de ses ennemis ; il leur fit trancher la tête, et se fit reconnaître roi par leurs sujets.

Il se montra aussi inexorable à l'égard de Ragnacaire, roi de Cambrai.

¹ Dans les pays occupés aujourd'hui par la Belgique. On nous permettra de citer un fragment du poème de DESMARESTS, où le poète met dans la bouche de Clovis des paroles d'indignation qui semblent le justifier.

« Quoy ! détestables cœurs, honte de notre sang,
» Indignes d'estre issus d'un vaillant prince Franc
» Vous tenez aux fourreaux vos lames enfermées,
» Dans le temps qu'à vos yeux se choquent deux armées ?
» C'est ainsi qu'un de vous souhaitant mon malheur,
» De ses troupes retient la bouillante chaleur,
» Pensant par ma ruine agrandir son domaine,
» Quand je domptay Siagre, et la force romaine. »

Ce prince, il est vrai, s'abandonnait à une dissolution mêlée de cruauté qui provoqua d'abord les murmures, puis la révolte de ses sujets. Soit répulsion pour leur roi, soit admiration pour celui des Francs, les Cambraisiens penchaient du côté de Clovis, et n'attendaient qu'une occasion pour lui livrer Ragnacaire et passer sous son autorité.

Cependant, Ragnacaire trompé sur sa puissance, et oubliant qu'il devait tout à Clovis, s'efforçait de lui créer des ennemis, afin de profiter de ses embarras et de s'agrandir à ses dépens ¹.

Profitant des dispositions qu'il rencontrait chez les sujets de Ragnacaire et s'autorisant de son hostilité bien connue, Clovis lui déclara la guerre et le battit. Le vaincu fut trahi par son frère Ricaire, qui le fit charger de fers et le présenta au vainqueur.

Clovis s'adressant à Ragnacaire : « Pourquoi, lui dit-il, as-tu déshonoré notre race ², en te laissant enchaîner ? Ne valait-il pas mieux mourir ? » et en même temps il le frappait avec sa hache.

Puis, se tournant vers Ricaire : « Et toi, si tu avais défendu ton frère, il n'eut pas été enchaîné ; » et il le frappait de même.

Quelque temps après, les complices de Ricaire se plaignant que les bracelets dont on leur avait fait présent, n'étaient que de cuivre doré, Clovis, vraiment roi, cette fois, leur dit : « Ceux qui vendent leur maître ne doivent pas être payés en meilleure monnaie ; vous devez vous estimer heureux de ce que je vous laisse encore la vie. »

¹ V. la *Chronique de Balderic* (page 10), publiée en 1834 par M. LE GLAY.

² Ils étaient cousins.

Un tel langage n'incline-t-il pas à penser que Clovis croyait exercer un droit, dans ces exécutions sanglantes, car alors les idées de justice n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, surtout dans leur application?...

Ajoutons, pour clore cette série douloureuse, que Regnomer, qui régnait au Mans, et dont Clovis craignait aussi les projets ambitieux sur son propre royaume, fut saisi, par son ordre, et frappé de mort ¹.

Si nous jugeons ces faits en dehors des circonstances de temps et de lieux, et sans en tenir compte, sans faire la moindre concession aux mœurs de l'époque, nous n'avons pas à hésiter, et, ainsi que nous le ferions si aujourd'hui de semblables faits se passaient parmi nous, il faut reconnaître que Clovis a agi en barbare.

Mais ce jugement serait-il juste? De quel droit, imposerons-nous aux personnes d'une époque qui n'avait encore qu'en germe les notions de respect, d'équité et de justice, la règle qui nous sert à juger des époques plus éclairées et mieux fixées dans l'exercice du droit?...

Pouvons-nous affirmer d'ailleurs que notre temps est irréprochable au point de vue de la justice? et que, quelque jour, il ne sera pas blâmé et flétri, pour avoir souffert certaines opérations qui ne sont, en réalité, rien moins que des œuvres de violence et d'iniquité?

Qui sait ce que nous réserve le jugement de l'avenir?

« Nous célébrons au xix^e siècle, dit Gorini, des personnages dont la gloire semblera peut-être souillée aux yeux d'une autre génération, parce qu'ils ont fait la guerre, ou maintenu la peine de mort dans leurs codes. S'ensuit-il que la philanthropie, plus développée chez nos arrière-ne-

¹ V. ARMOIN, livr. I, ch. 23. — *Les grandes Chroniques de France* (édition de M. PAULIN, Paris 1836, tome I, page 58).

veux, ait raison, si elle prend un jour, ces grands hommes pour des assassins ' ? »

Sachons donc, avant tout, ce qu'était l'époque où se passaient les événements que nous racontons, afin d'en apprécier la culpabilité.

Il est certain d'abord, que les princes qui ont été frappés par la main de Clovis étaient, non-seulement ses adversaires cachés, mais encore ses ennemis avoués : c'est saint Grégoire de Tours qui l'affirme, dans des termes qui ne permettent pas le doute ². Il est certain, dès lors, que Clovis n'a pas dépassé, à leur égard, les droits de la justice individuelle, parfaitement admise dans ces temps encore empreints des idées barbares, où l'on ne connaissait ni tribunal, ni jugement. Cette manière de se faire justice persévéra même si longtemps, que le Christianisme aura beaucoup de peine à protéger le faible et l'opprimé contre les erreurs et les violences de la force.

« La composition ou le paiement d'une certaine somme par le coupable à l'offensé ou à sa famille, est, dit M. Guizot, le premier pas de la législation criminelle hors du régime de la vengeance personnelle. Ce droit cache celui qu'a chaque homme de se faire justice à soi-même ³. » Or, c'est seulement vers cette époque que la composition, institution éminemment chrétienne, commence à remplacer la violence inhérente à la justice personnelle.

« Les Barbares, dit Châteaubriand, regardaient comme un droit naturel de tuer ou d'être tué ⁴. »

¹ *Défense de l'Église*, tome I, page 298 (édition de 1853).

² *Clodoveus adversos reges interfecit, noxius gentes elisit* (Prolégomène du livre V).

³ *Hist. de la civilisation en France*, tome I, leçon IX, page 254.

⁴ *VI^e étude historique*, 1^{re} partie.

Telles étaient les mœurs du temps.

Nous devons donc, à la suite de ces considérations, convenir que le roi Franc ne doit pas être incriminé, avec une rigueur absolue, et reconnaître que si l'on tient compte, en le jugeant, des circonstances de temps et de mœurs où il s'est rencontré, sa physionomie historique retrouvera quelque chose de plus humain.

Après avoir interrogé le milieu où Clovis a vécu, il nous reste à étudier ses dispositions personnelles; peut-être y trouverons-nous d'autres lumières, et réussirons-nous, avec elles, à jeter quelques clartés sur des faits devenus odieux parce qu'ils sont mal connus dans leur cause.

Nous avons observé que l'ambition et la crainte se partageaient le cœur de Clovis.

L'ambition le portait à créer un royaume puissant, tandis que la crainte lui montrait ses espérances et ses efforts détruits par l'ambition, non moins grande que la sienne, des rois qui l'environnaient. Clovis ne pouvait se dissimuler que s'il tombait dans leurs embûches, c'en était fait de sa vie et de celle de ses enfants. Dans cette alternative, il ne voit qu'un moyen pour se sauver lui-même, sauver ses intérêts et ceux de sa famille : frapper le premier. Qui osera l'en blâmer? On a, de nos jours, créé un principe qui abrite peut-être bien des injustices sous un mot spécieux, c'est *la raison d'état*. Ce principe flexible et ténébreux a cependant tranquilisé, justifié même, ceux qui l'ont invoqué, à l'égard de certaines œuvres beaucoup moins légitimes que celles de Clovis.

Pour juger sainement les faits qui nous occupent, il faut, croyons-nous, en revenir une fois encore au jugement du chroniqueur qui nous les a racontés.

Saint Grégoire de Tours nous présente toutes les garanties désirables. Il a vécu peu de temps après la mort de Clovis; il a écrit, en s'inspirant des idées de l'époque, et

surtout, il s'est exprimé avec la plus complète indépendance. N'avons-nous pas, pour preuve et garantie de cette indépendance, les flagellations qu'il impose à certain roi descendant de Clovis qu'il appelle le *Néron* de son siècle¹.

Or, si saint Grégoire de Tours, qui ne flatte pas les criminels, n'a rien d'excessif, comme blâme, à l'endroit de Clovis, c'est qu'il ne le regarde pas comme criminel. Si, loin de le blâmer, il affirme : « Que la Providence livrait chaque jour entre les mains de Clovis les ennemis de ce roi, dont elle se plaisait à étendre la domination, parce qu'il avait le cœur droit et parce qu'il tenait une conduite qu'elle approuvait ; » c'est que l'évêque de Tours ne trouvait rien que de légitime dans sa conduite, le considérant, avec raison, comme un combattant qui se défend et triomphe de ses ennemis. Ce jugement peut suffire, sinon à justifier Clovis, du moins à expliquer sa conduite.

Tranquille désormais sur un avenir qui n'était plus menacé, Clovis n'avait cependant point trouvé le calme du cœur ; il était assez coupable pour avoir des remords. Il y a cela de particulier chez les âmes chrétiennes qui se sont abandonnées aux errements de leurs passions, qu'elles savent se repentir et réparer leurs fautes.

Un jour il s'écria : « Malheur à moi qui suis resté comme un voyageur, parmi des étrangers, n'ayant pas de parents qui puissent me secourir, si l'adversité venait². « C'était bien le cri du cœur, c'était bien le commencement de la réparation : car, si en frappant ses ennemis, il a cru exercer un droit, Clovis se rappelle que ces ennemis étaient de sa famille, et qu'il avait été sans pitié pour eux ; à ce souvenir il sent le regret s'emparer de son âme.

Nous pensons, avec le vénérable chroniqueur, que si le

¹ Chilpéric. V. GRÉGOIRE DE TOURS, lib. VI, ch. 46.

² GRÉGOIRE DE TOURS, *loc. cit.*

roi des Francs tient un pareil langage, ce n'est pas pour cacher de perfides desseins; il a bien d'autres ressources que celle de l'hypocrisie pour découvrir ses ennemis, et, que si sa politique le pousse à frapper ceux qui ont survécu, il n'en est pas moins sincère dans ses regrets.

Dieu veillait sur Clovis, et touché de ces dispositions toutes chrétiennes, il ne tarda pas à lui imposer une expiation, par les épreuves qu'il lui envoya.

L'expiation est le grand instrument des miséricordes divines; car si c'est la punition du coupable, c'est aussi sa réhabilitation. Dieu n'a pas voulu que les fautes de l'homme en fissent son éternel ennemi, il lui a préparé les moyens de reconquérir et son estime et son amour. Pourquoi les hommes seraient-ils plus sévères? et pourquoi n'accepteraient-ils pas les réparations dont le Seigneur se contente?....

Que l'histoire donnerait de beaux enseignements si elle savait allier l'indulgence à la justice!

Clovis, ce roi puissant, à qui depuis Tolbiac, rien n'a résisté, et qui, parce qu'il est homme, a pu se croire des droits vis-à-vis du succès, Clovis un jour est frappé par la maladie, et sa fierté, et sa force cèdent, vaincues, sous les coups de la souffrance.

Il sentit alors le poids de la justice divine et l'accepta avec résignation.

Comme la maladie résistait à tous les remèdes, ses deux médecins, Tranquillin et Archiatre, lui conseillèrent de recourir directement à la puissance de Dieu, en implorant le ministère d'un saint moine nommé Séverin, dont on proclamait partout la vertu et l'autorité miraculeuse.

Séverin habitait le monastère d'Agaune, en Suisse ¹;

¹ Le monastère d'Agaune devint l'un des plus célèbres de l'Occident :

« Sigismond après avoir renoncé à l'arianisme et rendu la liberté

c'est de là qu'il partit, avec deux compagnons, Fauste et Vital, pour répondre au désir de Clovis qui l'appelait auprès de lui.

Pendant le trajet, le saint moine eut plus d'une fois l'occasion de secourir les malheureux, en utilisant les dons qu'il tenait du ciel. C'est ainsi qu'à Nevers il rendit la parole et l'ouïe à l'évêque Eulalius, et qu'aux portes de Paris, il guérit, en l'embrassant, un lépreux qui lui demandait l'aumône.

Il n'en fallait pas tant, pour donner au roi des Francs, l'espérance d'être secouru par saint Séverin.

Quand l'homme de Dieu se fut approché du lit de Clovis, d'où sainte Clotilde ne s'éloignait plus, il s'agenouilla et se mit à prier.

Un moment après, prenant son propre vêtement il le dépose sur le roi et en recouvre ses membres; et voici que soudain un changement s'opère dans l'état du malade, et qu'il proclame bientôt sa guérison.

Clovis, en effet, était miraculeusement guéri.

Séverin demanda, pour toute récompense, la liberté des

à l'Église dans son royaume, voulut relever de ses ruines le monastère d'Agaune, et ce fut à Condat, en même temps qu'à Lérins, qu'il demanda des religieux pour le peupler (515-522). Ce nouveau sanctuaire s'élevait à l'entrée du principal passage des Alpes, dans un des plus beaux paysages du monde, là où le Rhône, après avoir fourni la première étape de sa course, s'échappe des gorges du Valais pour aller précipiter ses eaux bourbeuses dans le limpide azur du lac de Genève. Il était destiné à honorer l'emplacement du martyr de saint Maurice et de la Légion Thébéenne, qui s'étaient arrêtés là et avaient mieux aimé y être égorgés que d'aller massacrer des chrétiens engagés dans la grande insurrection nationale des Bagaudes contre l'effroyable oppression de la fiscalité et de la conscription romaines. » (MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, tome I, p. 267.)

prisonniers de la ville, puis il se retira près de Château-Landon, en Gatinais, préférant la solitude aux honneurs qui lui étaient offerts par Clovis. Il ne vécut que peu de temps dans cette retraite¹; mais son souvenir s'y conserva longtemps, grâce à l'heureuse inspiration qu'eut Childebert de faire construire une église au lieu même où le saint cénobite avait rendu le dernier soupir².

Clovis, de plus en plus touché par la grâce, reprenait sur lui-même un empire dont il sentait, comme chrétien, toute la nécessité. Touché, sans doute, de l'humble patience de son épouse, il s'efforçait de l'imiter, et consacrait le déclin de ses forces à l'honneur de Dieu, par l'extension de son Église. C'est dans cet esprit, qu'il institua un grand nombre de fondations pieuses.

Quand il eut assez fait pour sa gloire et le triomphe du Catholicisme en France, Dieu arrêta le cours de sa vie.

Une seconde fois la maladie vint le visiter. Saint Séverin n'était plus, et personne ne se rencontra qui voulût, ou qui pût faire violence au ciel, pour lui rendre la santé.

Il mourut le 27 novembre de l'an 511, entre les bras de sainte Clotilde, cette épouse si pieuse et si dévouée, qui avait consolé ses derniers moments et qui voulut présider elle-même à ses funérailles.

Clovis fut enseveli, comme nous l'avons dit, dans la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul qu'il avait fait construire.

Nous avons observé que le premier sanctuaire, celui sur

¹ Il mourut vers 506. Cependant BARONIUS (tome IX, page 83), place sa mort en l'année 508.

² Un semblable honneur lui a été rendu à Paris. L'église dédiée à saint Séverin a joui longtemps de certains privilèges qu'elle devait à son titre. Ainsi, pour n'en citer qu'un, au *xvii*^e siècle, le curé avait encore le droit d'assister l'évêque durant l'office du Jeudi-saint. (V. *l'Histoire de Paris*, par Dom MICHEL FÉLIBIEN.)

lequel le monument de Clovis s'était élevé, avait été originellement dédié à saint Denis, dont il était l'œuvre en quelque sorte. Or c'est là, sous la protection de ce grand saint, de ce protecteur providentiel de la France, que Clovis alla reposer. Ses successeurs iront plus tard, et pour les mêmes raisons peut-être, reposer dans les caveaux de Saint-Denis.

La reconnaissance de la France à l'égard de Clovis se manifesta dans les honneurs dont elle entoura sa tombe, honneurs auxquels la postérité s'associa avec un enthousiasme qui a duré bien des siècles ¹.

Il nous reste, en ce moment, à esquisser le portrait de Clovis, et à porter sur sa personne un dernier jugement qui résumera les faits dont se compose sa vie et nous fera connaître comment il a rempli la mission qui lui avait été donnée par la Providence.

Clovis, destiné à l'apostolat de la vérité, par le prestige et l'autorité royale, avait reçu tous les dons qui font les héros.

Sans être d'une haute taille, il avait cependant toutes

¹ Voir Dom RUINART (*Commentaire sur Grégoire de Tours*). — JACQUES DU BREUL (*Les antiquités de Paris*), dit qu'on lisait, quelques siècles après la mort de Clovis, cette épitaphe sur son tombeau :

Hic est Illustrissimus Rex Ludovicus, qui et Clodoveus antè baptismum est dictus, Francorum Rex quintus, sed et verus Christianus, etc.

On lit dans le *Lys sacré* (1634), page 46 :

« En l'église de Sainte-Geneviève à Paris, fondée par Clovis, sous le titre des *Héroïques princes Saint Pierre et Saint Paul*, on voit sur le charnier de Clovis sa statue eslevée de terre de la hauteur de deux pieds, tenant un sceptre couronné d'une fleur de lys. L'épitaphe gravée sur l'un des flancs de son tombeau, montre que la statue est très-ancienne, puisqu'elle ne marque autre année que celle de son trépas qui fut l'an 513 (ou 514, comme nous le pensons). »

les proportions extérieures que réclame la grandeur. Sa longue chevelure, privilège exclusif des rois, à cette époque, flottait gracieusement sur ses épaules; ses yeux à la fois pénétrants et profonds, jetaient un vif éclat; son front plein de noblesse portait bien quelques traces de la rude fierté des Sicambres, mais c'était une fierté tempérée par l'action de la grâce reçue au baptême. L'eau qui régénère, avait, en coulant sur ce front, effacé les traces creusées déjà par l'orgueil de sa race.

Et si parfois on vit renaitre cet orgueil, parce qu'il faut longtemps pour faire un chrétien d'un barbare, il s'apaisa cependant; et vers la fin de sa vie la victoire resta au chrétien.

L'intelligence de Clovis s'éleva parfois à la hauteur du génie; ses victoires successives et la soumission d'une partie de la Gaule, en font un guerrier et un conquérant.

L'habileté dont il fit preuve dans la pacification qui suivit la conquête, la destruction de l'influence romaine dans les Gaules, nous montrent en lui le grand politique.

Le bon sens avec lequel il apprécia l'idolâtrie et son culte ridicule, la docilité qui le porta à écouter les enseignements chrétiens de son épouse, la spontanéité qu'il manifesta en cédant aux lumières et aux impulsions de la foi, et en se ralliant sur le champ de bataille de Tolbiac, au Dieu de Clotilde, en ont fait un roi chrétien, l'espoir de l'Eglise catholique et le salut d'une partie du monde.

Clovis, plein d'intelligence, avait encore du cœur. Il aimait Clotilde à cause de son dévouement et de ses vertus, et son amour ne se démentit jamais; il aimait ses enfants avec une énergie et une tendresse qui inaugura, dans la monarchie française, ce régime paternel qui a été continué par Charlemagne, et a survécu, malgré toutes les commotions politiques.

Cependant, il faut bien convenir, malgré les justifications dont il a été l'objet de notre part, par rapport à l'immo-

lation des rois ses voisins et ses parents, qu'en ces circonstances il eut le tort de s'abandonner à sa nature violente et vindicative. « S'il était permis, dit l'un de ses historiens, de déchirer les feuillets de la vie de ce prince qui parlent de son expédition contre les rois Francs, nous pourrions regarder Clovis comme un des plus grands rois qui aient régné¹. » Ce sont les défauts du héros; félicitons-nous avec l'Église de ce qu'elles n'ont pas été plus profondes et plus nombreuses. Clovis, il faut bien en convenir, réagissait contre des mœurs sans frein², et la mesure dans laquelle il en triomphe, suffit pour lui mériter notre respect et notre admiration.

La gloire de Clovis s'augmente de toute celle de la France, puisque la France lui doit sa vocation aux armes par les victoires dont il illustra son berceau.

Après avoir été vaincu par le Christ, devenu chrétien, il combattit sous les étendards du Christ.

Quand il s'avança contre les Allemands, quand il humilia les Burgondes, repoussa les Vandales, et ces hordes barbares jusques-là invincibles : ce fut au grand triomphe de ses étendards.

C'est lui qui, le premier, montra ce que pouvaient les armes des Francs précédées par la Croix³.

¹ V. *Clovis le Grand*, par VIALLOX, chanoine régulier et bibliothécaire de l'abbaye de Sainte-Geneviève.

² « Le Christianisme n'exigea point de ces populations, encore toutes frémissantes de fureur et de volupté, tout ce qu'il devait demander à des temps meilleurs. Sans faire fléchir ses règles, il mesura ses jugements. Quand l'Église recevait au baptême ces turbulents catéchumènes, quand elle rangeait au nombre des saints, Clotilde, le roi Sigismond, le roi Gontran, elle savait mieux que nous ce qu'ils avaient étouffé d'instincts pervers, pour devenir tels qu'elle les voyait. (OZANAM, *Etud. Germ.*, tome II, page 66.)

³ Voir PAULUS ÆMILIUS, *Hist. Franc.*, lib. II.

Avant Clovis, les Francs, plus d'une fois, avaient essayé d'envahir les Gaules, mais les Romains les en avaient toujours repoussés.

Mais, du jour où ils ont adoré le Christ, la victoire est accourue pour leur demeurer fidèle..... Désormais la renommée de leur gloire s'étend au loin et promet de ne point s'amoindrir.

Clovis, roi des Francs, fonda la monarchie française sur les puissantes assises de la foi chrétienne, et plaça son pouvoir sous la loi de l'Évangile; c'est lui qui constitua définitivement la chrétienté à laquelle il ne resta plus qu'à s'affermir et à s'étendre.

Dès lors on s'étonne moins de la condescendance de l'Épiscopat à son égard; on comprend cette réponse de saint Remi aux détracteurs de Clovis : « Il faut pardonner beaucoup à celui qui s'est fait le propagateur de la foi et le sauveur des provinces. »

Nous tenons à constater cependant, que ses détracteurs sont en petit nombre, tandis que ses admirateurs sont innombrables.

Quelques-uns n'ont pas craint de lui donner le titre, et de lui rendre les honneurs des saints¹. Et si l'Église n'a pas consacré ce titre par un culte public, elle n'a jamais absolument protesté contre la piété de ceux qui ont célébré son triomphe au ciel et lui ont adressé leurs prières.

¹ Saint Avit, évêque de Vienne disait, dans son épître à Clovis, « qu'en lui la sainteté n'est pas moins éclatante que sa puissance. »

Il est dit dans l'histoire de saint Arnulf : « *Deo charus, rex christianissimus.* »

Andrévalde croit « que son âme, partant de ce monde, s'envola au ciel. » (Lib. I, *De miraculis sancti Benedict.*).

Boniface Simoneta assure « qu'il n'a pas été moins recommandable en sainteté qu'en courage militaire. » (*Epist. ad Carolum*

L'hymne dont nous donnons la traduction, pour terminer ce chapitre, ne remonte pas à une époque bien reculée : ce qui prouve que le culte de Clovis s'est maintenu pendant plusieurs siècles :

« Le bienheureux Remi baptisa Clovis quand il se fit l'adorateur du Christ. Ce roi illustre frappa les Vandales et en purgea l'Aquitaine. »

» Hilaire dirigea l'armée des Francs, et une flamme qu'il fit luire devant elle, ranima son courage. Une biche indiqua un passage à cette armée chrétienne, et elle passa le fleuve sans danger.

» Clovis se soumit au successeur de Pierre et lui envoya une couronne d'or, enrichie de pierres précieuses ; le Saint Père, heureux de ce présent, lui en rendit grâces.

» Dieu voulut le bénir, et le fit combler d'honneurs. Voici qu'un messenger lui apporte le titre de Consul Romain, parce qu'il s'est montré homme de cœur, parce est rempli de foi.

» Le Christ a désormais en lui un serviteur fidèle, plein d'amour, de pureté et de simplicité. Clovis règne avec justice, et sa gloire est à son comble au moment où sa vie s'achève.

» Il est alors transporté au ciel, où il reçoit sa récompense par la possession du bonheur éternel¹. »

VIII, *regem*.) Jacques Almain dit : « *Clodoveus fuit sanctus*. » (*De potestate Ecclesiastica*, page I, quæst. 4.)

Un vieux calendrier de sainte Geneviève indique sa fête pour le 27 novembre.

On trouve dans un ancien martyrologe manuscrit du Brabant, le titre de *bienheureux*, de *très-heureux*, donné à Clovis.

Les Bollandistes s'expriment ainsi : *Clodoveus rex norma bonorum et vis omnibus jure principibus, virtute, justitiâ, pietate, præferendus*. » (*Vita Sanct. Genov.*, 3 janvier).

¹ Voir, à la fin du chapitre, la note J, page 240.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE VIII.



Note I.

Justification de Clovis, au sujet de ses meurtres politiques.

Nous croyons devoir citer ici quelques fragments d'une savante et chrétienne dissertation de M. Lecoy de la Marche, sur les meurtres politiques de Clovis, publiée en 1866 (octobre-décembre), dans la *Revue des questions historiques*.

L'auteur s'efforce d'abord de justifier saint Grégoire de Tours, de certaines accusations dont il a été l'objet, au sujet de cette phrase : « Dieu faisait chaque jour tomber ses ennemis sous ses pieds (de Clovis), et augmentait son royaume, parce qu'il marchait devant lui avec un cœur droit et qu'il faisait ce qui était agréable à Dieu ; » Et il y réussit complètement. Puis, à l'aide de nombreuses citations historiques, il montre que la culpabilité de Clovis dans les meurtres qu'on lui reproche est loin d'être aussi grande qu'elle le paraît d'abord, et c'est pour donner à nos lecteurs une idée des démonstrations que renferme ce remarquable travail, que nous en reproduisons quelques passages.

« *La Chronique de Baldéric*¹ nous apprend ce qui suit :

« Clovis avait laissé, pour la garde de Cambrai, Ragnacaire, son cousin ou son neveu... Un jour que le roi revenait, ce Ragnacaire, enflé d'un orgueil criminel, *violenta sa foi et refusa l'entrée de la ville*. Par l'obscénité de ses mœurs et son insolence, il s'était attiré la haine des Francs. Ceux-ci, ne pouvant plus le supporter, cherchent des moyens de hâter sa mort, et font connaître au roi Clovis ce qui en est. »

» Chose surprenante et d'une grande portée, non-seulement pour le point que j'examine, mais pour l'*Histoire des Francs* tout entière, Baldéric a connu cette *histoire*; il s'en sert, il la cite avant et après le passage que je viens de transcrire; bien plus, l'indication qu'il nous donne, il l'a puisée, s'il faut l'en croire, dans le texte de *Grégoire de Tours* ! Ainsi le texte du chroniqueur, que nous possédons, aurait été altéré et dénaturé assez gravement, fait qui n'offre rien d'in vraisemblable, puisqu'il s'est reproduit souvent. — Bien que les manuscrits les plus anciens contiennent ce récit tel qu'il est reproduit dans les diverses éditions, la responsabilité de Grégoire de Tours se trouve, en quelque sorte, dégagée ici ; et ce passage n'aurait plus de garantie certaine. Les premiers manuscrits qu'on possède de l'*Histoire des Francs*, par ordre d'ancienneté, sont postérieurs à l'auteur d'un demi-siècle au moins, et l'on sait que, dans de pareils temps, un moindre intervalle suffisait pour que des textes fussent altérés par les copistes².

» Mais supposât-on que Baldéric ait cité à tort l'*Histoire des Francs*, le témoignage de cet écrivain n'en serait pas moins précieux ; car, bien qu'il vécût au XI^e siècle, il avait l'avantage d'être sur le théâtre des faits, et était à même de re-

¹ Publiée par M. LEGLAY en 1834, page 40.

² Des manuscrits de FORTUNAT furent altérés même de son vivant, au VI^e siècle. V. les *Livres des Miracles*, de GRÉGOIRE DE TOURS (édition Bordier).

cueillir tous les renseignements locaux. Chanoine de Cambrai, il devint plus tard évêque de Noyon et de Tournai ; et son autorité est appuyée par une charte de Gérard II, évêque de Cambrai, qui parle de lui en ces termes : « C'est un » homme savant, et versé surtout dans ce qui concerne le » pays des Morins, comme sa chronique l'a montré. »

» Aimoin, chroniqueur du x^e siècle, qui s'est également servi de l'*Histoire des Francs*, se rapproche de Baldéric, et semble, lui aussi, avoir lu un texte différent du nôtre ; ou bien, avoir possédé sur Ragnacaire d'autres données que celles qu'il a puisées dans Grégoire de Tours : « Clovis » dit-il, marcha contre un *certain chef*¹, nommé *Ragnacaire*, *résidant à Cambrai*, qui lui était lié par le sang, » mais qui, *par sa corruption*, lui était devenu hostile². »

» Et cette qualification de *dux*, il l'emploie avec intention à l'égard de Ragnacaire, puisqu'il laisse celle de *rex* à Sigebert de Cologne ; à moins qu'il n'attribue aux deux termes le sens vague, usité plus anciennement, de haut dignitaire ou de personnage de sang royal.

» Ce témoignage est bien postérieur aux faits, j'en conviens. Mais la *Vie de saint Remi*, reproduite par Hincmar, d'après une biographie contemporaine de cet évêque, dépose absolument de même³.

» Ainsi nous pouvons déjà dégager de ce qui précède quelques éclaircissements, reposant à tout le moins sur de fortes probabilités :

» 1^o Ragnacaire n'était pas un *roi* dans l'acception propre du mot, mais un subordonné à titre quelconque ; il n'avait pas un royaume indépendant, mais un commandement plus ou moins élevé et la garde d'une ville, qu'il voulut ériger en souveraineté par la révolte⁴.

¹ *Quemdam ducem.*

² AIMOIN, I, 22.

³ *Acta SS.*, octob., I, 449.

⁴ AIMOIN dit encore que le frère de Ragnacaire, au Mans, fut

» 2^o Clovis n'a point excité les gens de Ragnacaire à la trahison par l'appât de l'or : il a légalement puni de mort un coupable, devenu odieux même aux siens et livré par eux à un juste châtement.

» 3^o La félonie et l'usurpation de Ragnacaire se compliquaient encore, si l'on admet ce point du récit de Grégoire de Tours, d'outrages envers ses proches; outrages dont Clovis, s'il était son parent lui-même, devait demander compte, selon le droit germain.

» Faut-il maintenant, étendre à Chararic et à Sigebert — en gros, bien entendu — ce qui est le fait de Ragnacaire? Pour en juger, outre la coïncidence d'époque qui associe la fin de ces divers personnages, outre la ressemblance de leur situation, même dans l'*Histoire des Francs*, où ils sont tous appelés *ennemis* de Clovis; outre le grand nombre de révoltes que ce prince, suivant la *Vie de saint Maximin*, eut à réprimer après celle de Verdun (510), il faut encore tenir compte des particularités suivantes :

» Sigebert ainsi qu'on l'a vu, avait combattu à Tolbiac dans les rangs de Clovis, et ce dernier nous est montré à ce moment, non pas, selon la conjecture assez gratuite de M. de Pétigny¹, comme secourant le roi des Ripuaires, mais bien comme défendant son propre territoire. Chlodéric, le fils de Sigebert, s'était trouvé à Vouillé dans la même condition que son père à Tolbiac (et il est à remarquer que le chroniqueur ne les donne ni l'un ni l'autre pour des rois dans ces circonstances). Chararic, de son côté, avait dû combattre contre Syagrius, et Clovis avait à le punir de n'avoir pas combattu².

condamné par Clovis « comme étant celui qui convoitait le plus sa puissance (I, 25). » Cela indiquerait une sorte de conspiration (V. un exemple du même genre dans l'épisode de Mundéric). (*Hist. des Francs*, III, 44).

¹ *Études Mérovingiennes*, tome II, page 563.

² *Histoire des Francs*, II, 44.

» Il est constant que le roi, vers le même temps, fut obligé de faire évangéliser à nouveau toute cette région, et qu'il y envoya de nombreux missionnaires, notamment saint Vast ¹, qui avait été son catéchiste et un des principaux auteurs de sa conversion. Saint Vast se rendit à Arras, où il trouva l'église encore souillée par les païens. De là, il fut envoyé à Cambrai, vraisemblablement après la mort de Ragnacaire, et il occupa simultanément le siège épiscopal des deux villes ².

» Saint Remi prit lui-même la part la plus active à ces missions : il en fut l'âme et le directeur. C'est par lui que saint Antimond fut chargé de prêcher dans la Morinie, dont il fut l'apôtre, sinon l'évêque; par lui que furent consacrés les premiers évêques de Tournai, Théodore, saint Eleuthère, saint Médard. Enfin, il s'y employa de sa propre personne, comme vient de nous l'apprendre son biographe.

« Le paganisme et les superstitions avaient tellement pris racine sur les bords de la Somme et dans les diocèses d'Arras, de Tournai, de Thérouanne, de Cologne, de Metz, qu'il fallut des efforts longs et redoublés pour les en arracher.

» Ainsi Clovis n'avait pas seulement puni des rebelles : il avait étouffé le foyer de la résistance opposée à la propagation du Christianisme dont il s'était fait le fervent disciple. Quelle force n'acquièrent pas, avec cette explication, les témoignages recueillis plus haut sur son compte! *La vigueur de la justice, le zèle de la religion, la restauration des églises détruites par les païens*, deviennent autant d'allusions aux événements qui viennent d'être examinés. Il faut y joindre encore celle que renferme la lettre écrite

¹ D'autres écrivent saint Vaast (V. notre récit, pour ce qui regarde la prédication de ce saint apôtre).

² *Acta SS., octob.*, I, 98 (V. aussi BALDÉRIC, *Chronique de Cambrai et d'Arras*, liv. IV).

par saint Remi lui-même à ses suffragants, où il dit que ce prince a « non-seulement prêché, mais encore défendu le Christianisme, résistance qui se lie aux révoltes reconnues plus haut, et dont on a des preuves certaines. Elle devint même une persécution contre les fidèles qui se trouvaient dans la contrée occupée par eux. On a des exemples de chrétiens chassés de Cambrai et de Tournai ¹. A Arras, l'église, dévastée par Attila, ne put se relever de ses ruines, avant l'époque des événements dont nous nous occupons. A Cologne même, où résidait Sigebert, l'exercice de l'épiscopat fut empêché durant un certain temps, et ne fut rétabli qu'après un assez long *interpontificium*, par les soins de Clovis et l'envoi de saint Aquilin dans cette ville ².

• Il est donc visible qu'ils étaient aussi, non des alliés, mais des subalternes appelés par leur chef. Or, n'a-t-on pas vu plus d'une fois, dans ces temps de justice sommaire, des coupables exécutés pour des griefs moins nombreux et moins fondés que ceux qui viennent d'être reconnus à la charge de ces rebelles? Ce n'est pas tout cependant : à ces griefs s'en joignait un d'un ordre différent, qui, aux yeux de Clovis, ne devait pas être une aggravation médiocre, et dont plusieurs textes, aussi anciens que précis, nous permettent de constater l'existence.

• La *Vie de saint Remi* nous révèle, la première, le fait en ces termes : « Une quantité de gens non convertis à la » foi chrétienne se retirèrent au delà du fleuve de la » Somme avec Ragnacaire. Après que le roi Clovis eut » obtenu, par l'aide du Christ, ses nombreuses victoires, » ce Ragnacaire, plongé dans de honteux désordres, fut » enchainé par les Francs et livré à Clovis, qui le mit à » mort, et fit consommer par le bienheureux Remi la conversion de son peuple ³. » Flodoard dit aussi que Ragna-

¹ V. sur ce point les détails donnés par M. DE PÉTIGNY. *Études Mérovingiennes*, t. II, pp. 563, 569, etc.

² V. LECOINTE, *Annales*, t. I, p. 271.

³ SURIUS, tome I, p. 297.

caire trahit Clovis, lorsque ce prince se convertit ¹; mais nous n'avons pas besoin de recourir à ce témoignage tardif, pour savoir que le roi des Francs, avant de se décider à recevoir le baptême, fut retenu longtemps par la crainte de l'opposition d'une partie de ses guerriers; qu'il rencontra une assez vive résistance chez les superstitieux sectateurs d'Odin; qu'il fut obligé de les haranguer pour en décider un certain nombre à suivre son exemple, et que ce nombre fut encore assez restreint au premier moment ².

» Les païens opiniâtres se concentrèrent de l'autre côté de la Somme, par conséquent aussi bien à Théroutanne et en Morinie, où l'on a placé Cararic, qu'aux alentours de Cambrai où Ragnacaire, un des leurs, avait été cantonné par le roi avec un titre et une autorité quelconques. Ils organisèrent bientôt une résistance active à la propagation » la foi catholique ³. »

» Les obstacles suscités aux missionnaires chrétiens constituaient une lésion des intérêts populaires, autant que du pouvoir royal : c'était la force brutale détruisant les conquêtes pacifiques de la parole. Et quand on voit ces fidèles chassés, ces églises ruinées ou profanées, la barbarie renouvelée dans tout un pays, peut-on prétendre que le roi des Francs fut l'agresseur? Peut-on lui reprocher d'avoir mis un terme à un pareil état de chose, quand cette conduite s'accordait avec le soin d'une vengeance, légitime alors, avec celui du rétablissement de son autorité violée, ou, si l'on veut, de son agrandissement?

» Ici, comme dans la plupart de ses guerres, Clovis unit sa cause à la cause de la défense des populations : c'était une habileté, sans doute; mais était-ce un crime? Comme à Vouillé, il délivrait ses coreligionnaires d'un joug odieux ou d'une impuissance intolérable. Dans ces événements, il

¹ *Hist. Eccl. Remensis*, I, 3.

² V. notre récit du baptême de Clovis.

³ *Non solum prædicator Catholicæ fidei, sed defensor.*

apparaît comme Charlemagne avec les Saxons, réprimant, civilisant et christianisant à la fois. »

Note J.

Clodovæum baptisavit,
Quia Christum adoravit,
Beatus Remigius.
Vandalicos expiavit,
Aquitaniâ salvavit
Iste rex egregius.

Hilarius destinavit,
Facula confortavit
Francorum exercitus.
Cerva vado demonstravit,
Christianos hæc minavit
Transeunt securius.

Sancto Petro se committit,
Clodovæus, atque mittit
Coronam egregiam;
In qua lapides mittit.
Iocale pulchrum admittit
Sanctus et dat gratiam.

Nam et nuncium remittit,
Deus istum non dimittit,
Dat honorum copiam.
Hic cōsul efficitur,
Quia bonus cernitur,
Atque fide plenus.

Per hunc Christus colitur
Et multum diligitur

In mente serenus.
Bene regnum regitur
Et satis protenditur,
Cum tunc cessat venus.

Sic ad cœlos vehitur
Ubi bonis fruitur
Et recipit fœnus.

(Tiré d'un vieux manuscrit reproduit dans le *Lys sacré*, p. 143).



CHAPITRE IX.

LES ENFANTS DE SAINTE CLOTILDE.



Vox in Ramâ audita est, ploratus et ululatus; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.

Une voix a été entendue dans Rama, c'étaient des pleurs et des gémissements; Rachel pleure ses enfants, elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus.

(S. MATTHIEU, ch. II, v. 18.)

C'est auprès de sainte Clotilde que ces petits princes acquièrent beaucoup de perfection, ayant toujours devant les yeux un des plus beaux modèles de vertus.

(VIE DE SAINT CLOUD.)

De princes égorgés la chambre était remplie.

(ATHALIE, acte I^{er}, scène 2^e.)

IX.

SOMMAIRE.

Sainte Clotilde fidèle aux devoirs des veuves et des mères. — Sa fille, sainte Théodechilde. — Clotilde-la-Jeune. — Sa captivité en Espagne, sa délivrance et sa mort. — Défaite de Sigismond et de Gondemart, rois de Bourgogne. — L'ambition de Childebart et de Clotaire. — Le meurtre des enfants de Clodomir. — Évasion de Clodoald. — Le deuil et les larmes de sainte Clotilde.

Les chroniqueurs et les historiens qui ont raconté l'histoire de cette époque, ont tous laissé une lacune dans la vie de sainte Clotilde. Ils racontent les événements de sa jeunesse jusqu'à son mariage, ils décrivent la cérémonie du baptême de Clovis, puis ils se taisent et ne reviennent à sainte Clotilde, qu'au moment où le roi des Francs a cessé de vivre.

Nous pensons que ce silence de l'histoire est le plus bel éloge qu'elle ait pu faire de notre grande reine.

Les vertus d'une épouse chrétienne ne doivent-elles pas être protégées par le silence et la modestie ?

Tant que Clotilde a eu une mission extérieure à remplir, alors qu'elle travaillait à la conversion de Clovis, elle n'a reculé devant aucune des œuvres nécessaires à l'accomplissement de cette mission. On l'a vue alors exhortant son époux, consultant saint Remi, s'adressant à tous les saints personnages qu'elle connaissait, et ne s'arrêtant dans son zèle que sur le seuil du baptistère de Reims. Mais le lendemain du jour où Clovis est devenu chrétien, Clotilde rentre dans l'intérieur de sa demeure, fuyant l'éclat et la gloire, ainsi que doit le faire une épouse qui a compris sa situation et la nature de ses devoirs; nous venons de le remarquer.

Aujourd'hui que son époux n'est plus : de nouvelles fonctions lui sont confiées, et avec elles de nouveaux devoirs lui sont imposés.

Elle se lève pour les remplir.

Voici venir la veuve modeste et pieuse, mais aussi la mère pleine d'intelligence, d'amour et de dévouement.

Dès sa plus tendre jeunesse, Clotilde avait senti un grand attrait pour la solitude; elle n'avait jamais porté, au milieu de la cour de son oncle, dont elle était cependant l'embellissement, que son aimable résignation.

Du vivant de Clovis, et au milieu de l'éclat qui rejailissait de ses victoires, elle avait paru à la cour des Mérovingiens comme une reine pleine de dignité, mais aussi comme une chrétienne pleine de douceur et de modestie, qui, après avoir reçu les hommages des courtisans, s'efforce de descendre en son âme, afin d'y trouver ces communications divines, que ne remplacent jamais les relations humaines les plus flatteuses pour la nature.

Mais quand elle se vit autorisée par son veuvage à une existence plus modeste, quand l'âge et l'indépendance nécessaire à ses fils la dégagèrent de toute obligation extérieure, voyant enfin ses désirs accomplis, elle ne soupira

plus qu'après la solitude et le silence, d'autant que là, elle pouvait, mieux que partout ailleurs, remplir les deux derniers devoirs qui lui restaient vis-à-vis de ses enfants, celui du *conseil* et celui de la *prière*.

Rien ne manquera désormais à sainte Clotilde de ce que Dieu réserve aux siens.

Il vient de donner à la femme modeste la solitude, il imposera à la reine-mère les souffrances et les souffrances les plus rigoureuses : celles qui viennent de la famille.

C'est dans cette fournaise, dans cet abîme de douleur que l'âme de Clotilde va se purifier et acquérir toutes les perfections qui caractérisent la sainteté.

L'une de ses filles (probablement la plus jeune), nommée Théodechilde, celle qui, un jour, supplia son père, en joignant de nombreuses larmes à sa prière, d'accorder la vie à un certain nombre de condamnés que déjà l'on conduisait au supplice ¹, et qui l'obtint, malgré la plus vive résistance, procura à sainte Clotilde un bonheur ambitionné par les mères chrétiennes.

C'était une femme d'un noble cœur : ce trait que nous rappelons, suffirait pour le prouver, si nous n'étions convaincus que, formée par Clotilde, il était difficile qu'elle ne reçût pas quelques-unes de ses qualités, et qu'ainsi la charité de la mère ne se reproduisît dans la fille.

« Malheureusement l'histoire de sa vie, environnée d'ombre, ne nous est point parvenue ; à peine si elle nous permet de la saluer comme une douce et consolante apparition, au milieu des violences et des horreurs de l'époque où elle vécut. Elle voulut fonder, près de la métropole Gallo-Romaine de Sens, un monastère en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul ². Dans cette fondation qui a pris depuis le nom

¹ V. l'*Introduction*, page 26.

² Il convient de remarquer combien, à cette époque, la dévotion

de Saint-Pierre-le-Vif, Théodechilde établit des moines ; elle y choisit sa sépulture , après lui avoir fait donation de tout ce qu'elle avait possédé ou acquis , en France et en Aquitaine, c'est-à-dire en deçà et en delà de la Loire ¹. » Puis elle quitta le monde , afin de servir Dieu avec plus de liberté , et se consacra par le vœu de virginité.

Sa mort fut un deuil public , parce que sa charité s'était répandue au loin , et qu'en la perdant , les pauvres perdaient une mère , toujours prête à les secourir ².

L'histoire de la seconde fille de Clotilde est plus connue , mais aussi , plus triste.

Celle-là portait le nom de sa mère , et nous l'indiquerons en la nommant , Clotilde-la-Jeune.

Il est probable qu'elle naquit après Clodomir.

La jeune enfant était prédestinée aux rigueurs de la captivité , aux persécutions , aux souffrances , et , enfin , à la mort des martyrs. Ne semble-t-il pas qu'aucune gloire surnaturelle ne devait manquer au berceau de la monarchie française ? Si l'élément barbare sur lequel la foi vient exercer son action résiste et réagit en quelques-uns de ces rudes Mérovingiens , en combien d'autres ne s'assouplit-il pas , ne se transforme-t-il pas même , jusqu'à devenir un instrument d'élection ? La France se glorifiera éternellement d'avoir possédé les deux Clotilde , Théodechilde et Clodoald ou Saint-Cloud.

La douceur de Clotilde , sa prudence , sa charité , sa patience et sa résignation au milieu des luttes qu'elle avait à

aux deux Apôtres principaux de l'Église , était chère aux peuples et aux princes.

¹ MONTALEMBERT. *Les Moines d'Occident*, tome II, page 265. — V. au tome IX du *Spicilegium Romanum*, page 62, publié par le cardinal MAI.

² V. à la fin du chapitre la note K, page 263.

soutenir ; sa modestie au milieu des honneurs, sa foi, et son amour pour Dieu, ne pouvaient échapper à la jeune princesse sa fille ; aussi, quand celle-ci fut donnée en mariage à Amalaric, roi des Visigoths d'Espagne, elle était prête pour les épreuves de la persécution, aussi bien que pour les splendeurs du trône.

Elle s'achemina paisible et résignée vers sa nouvelle patrie, s'efforçant de sécher les larmes de la séparation.

Elle quittait sa famille, elle quittait sa mère !

Ce qui maintenait son courage, c'était l'espoir de ramener son époux à la foi chrétienne ; et le souvenir des vertus et des prières de sa mère soutenait cette espérance.

Cependant elle ne se réalisa pas.

Au contraire, la persécution répondit seule aux efforts de son zèle.

Chaque fois que la pauvre reine se rendait à l'église, des hommes apostés sur son passage, par l'ordre d'Amalaric, la couvraient de boue et la poursuivaient, en l'accablant d'injures¹.

Quelle situation pour Clotilde, bien jeune encore ! Que devenir au milieu d'une cour qui la méprisait ? Comment fuir, séparée de sa patrie par une si grande distance ? comment même se résoudre à découvrir à sa mère le secret de ses malheurs ? Son cœur hésitait à lui imposer ce surcroît de douleurs.

Un jour, cependant, qu'Amalaric s'étant abandonné à sa fureur, n'avait pas craint de la frapper jusqu'à l'effusion du sang, Clotilde-la-Jeune, craignant des outrages plus cruels encore, recourut à l'un de ses frères. Mais la plainte qu'elle lui adressa était empreinte de toute sa patience et de toute sa charité. Elle prit un morceau du vêtement qui avait été

¹ GRÉGOIRE DE TOURS, lib. III, cap. 40.

teint de son sang, et l'envoya à Childeberr dont elle connaissait le dévouement et qui, de plus, se trouvait engagé vis-à-vis d'elle, car c'était lui qui avait négocié son mariage.

A peine ce triste message lui est-il remis, que Childeberr quitte l'Auvergne où il se trouvait alors, se précipite sur l'Espagne, et vient à la tête de son armée mettre le siège devant Tolède, qu'habitait sa sœur ¹.

Amalaric ne se défendit pas longtemps : la ville fut prise et livra en même temps au vainqueur la victime du roi arien et les trésors qu'il avait entassés.

On raconte qu'au moment de sa fuite, Amalaric, se dirigeant vers les vaisseaux qui l'attendaient, se souvint qu'il avait oublié une partie de ses richesses dans son palais; son avarice dominant sa peur, il revint sur ses pas. Mais en reparaissant aux portes de la ville, il les trouva fermées, et rien ne put déterminer les gardiens à l'ouvrir. Saisi d'effroi, Amalaric se précipite dans une église chrétienne qui se trouvait près de là, afin d'y trouver asile et protection. Mais l'un des siens, ô caprice de la fortune, le frappa d'un coup de lance qui lui enleva la vie. C'était peut-être sur le seuil de cette église que son insolence avait outragé sa pieuse épouse.

La Providence venait d'exercer sa justice. Le passage de Childeberr en Espagne augmenta les trésors religieux de la Gaule chrétienne. Il revint chargé de saintes dépouilles ravies aux ariens. C'étaient des vases précieux dont plusieurs avaient appartenu au temple de Salomon ², c'étaient de nombreux fragments de la vraie croix, des calices en-

¹ V. l'abbé Dubos, tome III, page 88.

² AIMOIN affirme que ces vases précieux venaient en effet du temple de Salomon, ainsi que ceux qui, à la même époque, se trouvaient dans la ville de Carcassonne.

richis de pierreries, des reliques de saints martyrs. Mais, comprenant que ces richesses ne pouvaient servir à des usages profanes, il en fit don aux Églises des Gaules ¹.

Clotilde-la-Jeune avait été délivrée trop tard ! Au moment où elle franchissait, avec son frère, les frontières d'Espagne, elle succomba, et Childebert ne put remettre à sa mère que son corps sans vie : il est vrai, c'était le corps d'une martyre.

Clotilde reçut les restes de sa fille, et les déposa dans la basilique où reposaient déjà Clovis et Geneviève, s'promettant de venir un jour reposer auprès d'eux.

C'est ainsi que la grande et sainte reine grandissait aux yeux du Seigneur, par les épreuves et la résignation.

Mais l'histoire de ses épreuves est longue encore.

A la mort de Clovis, ses quatre fils s'étaient partagé son royaume. Thierry ou Théodoric, qu'il avait eu avant son mariage, posséda le royaume de Metz ou d'Austrasie ², Clodomir celui d'Orléans ³, Childebert devint roi de Paris ⁴, et Clotaire régna à Soissons ⁵.

¹ V. BARONIUS, tome IX, année 534, et X, XI, pages 433 et suivantes.

² Ce royaume comprenait le Rouergue, l'Auvergne, l'Albigeois, le Languedoc, la Champagne, une grande partie de la Belgique, les territoires de Trèves, de Mayence et de Cologne, avec tout le vieux pays Franc jusqu'à la Westphalie.

³ Ce royaume renfermait la Touraine, l'Anjou, le Maine, la Beauce et le Berry.

⁴ Le roi de Paris possédait la Normandie, la Picardie, la Bretagne, le Poitou, la Saintonge et le Limousin.

⁵ Il ne restait au royaume de Clotaire que la Champagne, l'Ile de France, la deuxième Lugdunaise (partie de la Normandie), la mer et l'Escaut. Mais si ce royaume était le plus restreint comme territoire, il était le plus puissant, comme force vitale. Il renfermait un plus grand nombre de Francs que les autres. L'ensemble des États de Clotaire se nommait *Neustrie*.

Ce partage peu politique, il faut en convenir, ne répugnait pas aux mœurs de cette époque; les souverains, alors, et leurs conseillers, ne comprenaient pas que pour raffermir une monarchie et vivifier une nation, il convient de réunir sous le même sceptre les peuples que la Providence prend soin de disposer elle-même pour une seule souveraineté¹.

Les trois fils de Clotilde voulurent inaugurer leur pouvoir, par une expédition commune, qui, avec des apparences de justice, cachait peut-être des desseins ambitieux.

Ils n'avaient pas oublié les outrages dont leur mère avait été l'objet de la part du roi de Bourgogne. (Nous en avons fait le récit.) Ce fut pour venger ces outrages qu'ils résolurent d'attaquer les Bourguignons; au fond, ils ne se proposaient rien moins que de se partager un royaume qui leur convenait parfaitement et par sa situation et par ses mœurs².

¹ Ce n'est là toutefois qu'une opinion fort discutable. En fait de gouvernement, les opinions ne sont-elles pas comme ces nuages que le vent apporte et qu'un autre vent emporte? Nous ne voyons aujourd'hui rien de mieux en Europe que la création de grands empires; qui sait si dans un siècle, l'Europe ne sera pas morcelée en cent royaumes, toujours pour réaliser l'idéal du meilleur gouvernement?

² Nous croyons qu'il est convenable de parler ici de l'accusation portée contre St^e Clotilde par un grand nombre d'historiens qui ont été certainement trompés par une phrase, attribuée à GRÉGOIRE DE TOURS, mais indubitablement interpolée. C'est ainsi qu'il s'exprime, dit-on : « La reine Clotilde s'adressant à ses fils, leur dit : Que je n'aie point à me repentir, mes bien-aimés, de vous avoir nourris avec tendresse; que votre indignation, je vous prie, ressente mon injure, et mettez un zèle ardent à venger la mort de mon père et de ma mère. »

M. DE BOISSIEU (*Les inscriptions antiques de Lyon*), regarde comme interpolé le passage de GRÉGOIRE DE TOURS où Clotilde veuve, âgée, vénérée pour ses vertus, est représentée armant ses fils contre

Sigismond et Gondemart, fils et successeurs de Gondemart, n'étaient pas comme lui, livrés à l'Arianisme ; instruits par une mère chrétienne qui n'avait jamais voulu trahir sa foi, ils avaient eu le courage de demeurer fervents catholiques, et c'est ce qui consola leurs jours de malheur.

Clodomir et Clotaire leur ayant déclaré la guerre, les défirent complètement. Gondemart réussit à s'échapper, mais Sigismond fut pris avec sa famille et conduit prisonnier à Orléans par Clodomir¹. Pendant ce temps, Gonde-

Sigismond, afin de venger sur lui les crimes de son père, trente ou quarante ans après l'époque où ils ont eu lieu. Il s'appuie, en cela, sur l'autorité de M. CARLO TROYA (*Storia d'Italia*, tome II, page 49).

Quand on réfléchit, en effet, sur le caractère de sainte Clotilde, on éprouve une invincible répulsion à admettre un fait qui supposerait chez elle des dispositions si sanguinaires. Le même GRÉGOIRE DE TOURS dit qu'elle vivait en toute *bénignité et chasteté*. Or, comment l'historien aurait-il pu écrire ces mots, après le récit qui précède ?

L'abbé DE BARAL (*Les vengeances de sainte Clotilde. Examen du célèbre texte de saint Grégoire de Tours sur la guerre contre Sigismond*, Ann. de Phil. chrét., décembre 1862, pp. 449 à 464), s'exprime ainsi à propos du passage dont il s'agit : « Si le discours de Clotilde à ses fils n'a pas été *une fable inventée par ceux-ci* (pour se décharger de l'odieux de cette guerre cruelle), elle a pu l'être par quelques autres : par des courtisans, par des narrateurs jaloux d'excuser la conduite des princes, peut-être aussi par les ennemis de sainte Clotilde, par quelque Arédius bourguignon. » M. HENRI MARTIN, si peu respectueux, dans son *Histoire de France*, pour sainte Clotilde, qu'il accuse aussi, se réfute lui-même en disant : « Que l'invasion de la Bourgondie était probablement arrêtée d'avance entre ses enfants. »

¹ Certains historiens croient que Sigismond se retira dans le monastère d'Agaune qu'il avait fait reconstruire (V. *Les Moines d'Occident*, tome II, page 293). Mais il y a ici peut-être un dé-

mart mettant à profit l'éloignement des rois Francs, rentrait en possession de la Bourgogne.

Clodomir, à cette nouvelle, se prépare à reprendre les armes, mais craignant de laisser après lui un captif capable de secouer ses fers, il résolut de le faire mourir. Ce fut alors que saint Avit, abbé du monastère de Mici près d'Orléans¹, alla le trouver et lui dit : « Si dans la crainte de Dieu, tu ne te ranges à de meilleurs conseils, et si tu ne souffres pas qu'on tue ces gens-là, Dieu sera avec toi, et là où tu vas, tu obtiendras la victoire : mais si tu les fais mourir, tu périras toi-même, livré entre les mains de tes ennemis, et il en sera fait de ta femme et de tes fils, comme tu seras à l'égard de la femme et des fils de Sigismond². »

C'est ainsi que s'exprima l'homme de Dieu ; cette noble indépendance a caractérisé, dans tous les siècles, les vrais amis de la justice. Il est bon de faire entendre quelquefois un tel langage aux puissants de la terre, afin de les préserver des entraînements de la flatterie et de ceux de leurs propres passions.

Clodomir n'écouta pas ces graves avertissements et attira ainsi sur les siens et sur lui-même les coups de la divine Justice.

faut d'entente, à la suite d'une erreur de date. Sigismond a pu, pour faire pénitence, s'enfermer à une certaine époque au monastère d'Agaune, puis, plus tard, succomber sous les coups de Clodomir.

¹ Ce monastère a été appelé depuis Saint-Mesmin. Nous avons parlé de cette fondation, faite par Clovis, *note H*, page 189. V. une seconde notice dans MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, tome II, page 285.

² GRÉGOIRE DE TOURS, lib. III, cap. 6. — BARONIUS, tome IX, année 526, page 363.

Il fit jeter Sigismond dans un puits à Columelle, sur les confins de l'Orléanais et de la Beauce ¹.

La prédiction de saint Avit ne tarda pas à s'accomplir : Clodomir succomba frappé par un soldat Burgonde près de Vézeronce (d'autres disent : Voiron) ². Sa tête, fixée au bout d'une pique, fut promenée triomphalement dans les rangs de l'armée victorieuse; Clotaire³, son frère, s'empara de son épouse, et, attendant une époque favorable, se prépara au massacre de ses enfants, avec l'aide de Childebert.

Durant ces événements, Clotilde, pour mieux sanctifier son veuvage, s'était retirée à Tours, la ville de saint Martin, unissant ses prières à celles de tant de pieux pèlerins, qui s'empressaient autour du tombeau du grand thaumaturge³.

¹ V. GRÉGOIRE DE TOURS, BARONIUS et plusieurs autres chroniqueurs et historiens de cette époque.

« La vie pénitente que mena ce prince (Sigismond), depuis son péché (il avait mourir son fils), dit ROHRBACHER (tome IX, page 57), la foi avec laquelle il accepta, pour l'expier, les plus humiliantes tribulations, et surtout la mort injuste qu'il souffrit, l'ont fait honorer dans l'Eglise comme un martyr, suivant l'usage assez ordinaire de ce temps-là, de donner cette qualité aux personnes vertueuses mises à mort injustement. Il y avait trois ans que son corps, celui de sa femme et de ses enfants étaient dans le puits où ils avaient été jetés, lorsque l'abbé d'Agaune pria un seigneur Bourguignon de les demander au prince Théodebert, fils du roi Thierry. Il les obtint, et on les porta, en chantant des psaumes, depuis Orléans jusqu'à Agaune, où ils furent enterrés dans l'église de Saint-Jean l'Evangéliste. Les miracles que Dieu opéra au tombeau de saint Sigismond, le rendirent de jour en jour plus célèbre. L'Eglise fait la fête de ce saint roi le premier mai. » (V. aussi *Les Moines d'Occident*, tome I, page 268.)

² V. l'*Histoire de France* de M. AMÉDÉE GABOURD, t. II, p. 286.

³ Saint GRÉGOIRE DE TOURS, rempli d'admiration et de confiance à l'égard de son saint prédécesseur, a laissé, dans ses œuvres, la description de l'église qui abritait ce tombeau. Et les magnificences

Mais, voulant remplir jusqu'à la fin de sa vie, ses devoirs de mère, elle fit venir auprès d'elle les fils de Clodomir : Théodebalde, Gontaire et Clodoald¹, trois orphelins; nous avons vu que leur père avait succombé et que leur mère avait été enlevée par Clotaire.

Quelle admirable et consolante physionomie que celle de sainte Clotilde, au milieu de ces hommes aux mœurs demi-barbares ! Calme et résignée, elle s'efforce constamment de réparer les maux qu'ils produisent, et par ses œuvres et par ses larmes.

L'ambitieux Childebart ne pouvait voir sans inquiétude, la protection dont sa mère entourait les fils de Clodomir. Il se disait qu'il serait facile de les dépouiller de leur royaume, tant qu'ils seraient enfants, mais qu'ils pourraient le défendre s'il attendait le jour où ils seraient devenus des hommes².

Mais comment les immoler ? Le barbare sentait qu'il n'aurait jamais le courage de les frapper entre les bras de sa mère, et Clotilde pouvait vivre longtemps encore !

Il arrêta un autre plan : il fit dire par ses émissaires, au roi de Soissons : « Venez à Paris, les enfants grandissent sous la protection de notre mère, il convient de nous concerter, pour que le royaume d'Orléans ne nous échappe pas. »

qu'il énumère, prouvent combien les peuples des Gaules avaient voué de reconnaissance et d'amour à leur céleste protecteur. (V. au chapitre Xe.)

¹ Théodebalde avait 40 ans, Gontaire 7 ans, Clodoald était plus jeune encore.

² « Mais voici une horrible phrénésie qui s'écoule en l'esprit de Childebart et de Clotaire, laquelle se lit dans toutes nos histoires, dont elle fait rougir le front, pour laisser une tache d'exécration au maudit dérèglement de l'ambition. » (*Vie et miracles de S. Cloud*, par BOUCHAREL, page 40; in-42. Paris, 4647).

Clotaire s'étant rendu à l'invitation de son frère, ils convinrent ensemble de tous les détails de l'exécution qu'ils préparaient (526).

Le message qu'ils avaient envoyé à Tours auprès de Clotilde, lui annonça que les deux rois, ses fils, désireux de remettre aux enfants de Clodomir l'héritage de leur père, se proposaient de leur donner eux-mêmes, à Paris, les instructions nécessaires au gouvernement. Clotilde ne pouvait soupçonner des desseins criminels sous des paroles si paternelles.

Elle entrevit pour les orphelins une existence plus digne de leur race; et, pleine d'espérance, elle prit avec eux le chemin de Paris.

La pauvre mère les conduisait au supplice!... A peine arrivée, elle songea à les faire présenter à leurs oncles, et les prépara à cette entrevue. Ce dut être une scène bien touchante!...

La vieille reine voyait déjà ses petits-fils, en possession de la dignité et des insignes de la royauté.

Les jeunes enfants, de leur côté, prévenus de l'événement qui se préparait, s'abandonnaient à l'espérance d'être traités en roi : ils avaient hâte de se trouver en présence de leurs oncles qu'ils regardaient comme leurs pères, et la plus naïve impatience se manifestait dans leurs paroles et dans leurs mouvements.

Clotilde, cependant, qui ne pouvait se défendre de certains pressentiments, confia les enfants à des hommes valeureux et dévoués; et cette inspiration atténua son malheur.

Mais l'intelligence de la fin de notre récit demande quelques notions sur certaines mœurs de cette époque.

Les rois Francs portaient, comme signe caractéristique de leur royauté, une longue chevelure; c'est de là qu'ils ont été nommés *rois chevelus*. Ils tenaient cet usage de leurs ancêtres et en avaient fait une sorte de privilège

royal¹. La suppression de ces longs cheveux était, chez les Mérovingiens, une marque d'abaissement tel, que celui qui la subissait, descendait aussitôt aux rangs les plus infimes et devenait incapable, désormais, des fonctions royales², souvent même il était obligé de terminer sa vie au fond d'un monastère. Clovis, ainsi que nous l'avons vu, avait fait raser les cheveux de Cararic, roi de Belgique, afin de s'emparer de son royaume.

C'était par une semblable humiliation que Childebart et Clotaire voulaient déposséder les fils de Clodomir.

Clotilde, après le repas de ses petits-fils, les quitta en disant : Il me semble que mon fils Clodomir vit encore, maintenant que vous êtes sur le point de lui succéder dans son royaume³. » Puis, elle renouvela ses recommandations aux barons fidèles qui devaient les accompagner, et les laissa partir.

Elle attendait en priant, mais non sans craindre quelque calamité.

A peine les jeunes princes furent-ils arrivés, qu'on les sépara de leur suite; pendant ce temps, un émissaire était envoyé à Clotilde.

Cet émissaire, nommé Arcadius, était né à Clermont; il appartenait à la race Gallo-Romaine et portait le titre de

¹ V. DOM RUINART (*Comment. de Grégoire de Tours.*)

² *Utrum incisâ Cæsarie ut reliqua plebs habeatur* (BOLLANDUS, 7 septembre, fête de Saint-Cloud).

³ *Dato pueris esu et potu, direxit eos, dicens : non me puto amisisse filium, si vos videam in ejus regno substitui* (BOLLANDUS, loc., cit.). « Clotilde les baise avec des baisers redoublez, et leur disant » adieu, elle vit quelque présage de son malheur, car elle ressentit » des eslancements et des transports dans son cœur, sans pouvoir » comprendre d'où procédoit une telle agitation d'esprit. » (*Vie et miracles de Saint-Cloud*, loc. cit. page 44.)

sénateur. Ce personnage, par ses intrigues, avait déjà soulevé l'Auvergne contre Thierry, afin de la faire passer au pouvoir de Childebert.

Un traître si consommé convenait donc bien à la mission dont il était chargé. « Reine, dit-il, en se présentant devant Clotilde, voici les ciseaux et le glaive ¹ que vous envoient les rois de Paris et de Soissons, choisissez pour vos fils. Voulez-vous qu'ils soient tondus, ou qu'ils périssent ? »

A ces mots, Clotilde, hors d'elle-même, s'écrie avec une indignation qui témoignait du sentiment de dignité dont son âme était pleine, et comme si la reine venait soudain d'oublier la mère : « Ah ! pourquoi mon amour les a-t-il fait survivre ? Je préfère les voir morts que dépossédés de leur trône ². »

Arcadius ne répondit rien ; et, dans la crainte qu'un retour bien naturel vint changer les dispositions de Clotilde, et renverser les projets de l'ambition, il se hâta de rapporter les paroles aux deux rois déjà impatients.

Ce fut le signal du meurtre.

Clotaire, se livrant à une résolution soudaine, se jette sur Théodebalde, l'aîné des enfants ³, le renverse par terre, et le frappe d'un coup de poignard. La mort avait été instantanée.

A ce spectacle, Gonthaire éploré se jette en tremblant entre les bras de Childebert, qui n'avait pas encore eu le temps de s'armer. « Secourez-moi, très-doux père, lui

¹ *Hi sunt forfices et ecce Gladius* (ANONYMI, cap. XXIV). Des historiens ont nié ce fait ; mais nous ne reconnaissons pas assez d'autorité à ces historiens pour le supprimer ici.

² *Ibidem*.

³ Il n'avait cependant pas plus de 40 ans, comme nous l'avons remarqué.

dit-il, en embrassant ses genoux, ne me tuez pas, oh ne me tuez pas, comme il vient de tuer mon frère!..... »

Ces paroles avaient pénétré au cœur de Childebert, il en était ému! déjà la pitié a paralysé ses forces, son bras retombe impuissant.

L'enfant pleurait et suppliait toujours. Childebert vaincu s'adresse alors à Clotaire : « Frère bien-aimé, lui dit-il, accordez-moi la vie de cet enfant; si vous l'épargnez, je vous donnerai tout ce qu'il vous plaira ¹, »

« Eh quoi, reprend Clotaire, déjà enivré de sang et s'abandonnant à sa fureur, c'est toi qui m'as poussé au meurtre, et maintenant tu hésites? Frappe, ou sinon je t'immolerai moi-même ! »

Childebert ne résista pas à ces reproches et à ces provocations. Aussitôt, repoussant l'enfant, il le jette par terre et le perce de son poignard.

Quelques instants après, il n'y eut que deux cadavres baignés de sang ².

Les meurtriers avaient pris la fuite, sans s'occuper davantage de Clodoald; d'ailleurs, comme il était le plus jeune des trois, ils l'avaient d'abord épargné; et quand les deux autres eurent succombé, il avait déjà été enlevé à leur fureur par les barons chargés de veiller sur eux ³.

La vieille reine ne tarda pas apprendre le double malheur qui venait de fondre sur elle. Combien de peines amères il fit naître en son âme!

¹ ANONYMI, *loc. cit.*

² GRÉGOIRE DE TOURS, lib. III, cap. 48.

³ GRÉGOIRE DE TOURS les indique par ces mots : *Viros fortes, des hommes courageux*. Dom RUINART croit, sur le témoignage de Hadrien de Valois, que ce furent quelques-uns de ces hommes qu'on nomma plus tard : *Barones, barons*; c'est d'après la même autorité qu'il place cet événement en 532. (V. Dom RUINART, *loc. cit.*).

Elle se disait que les sacrifices et les larmes de sa vie avaient été inutiles, puisqu'ils n'avaient pas réussi à dompter la sauvage nature de ses fils ! Peut-être crut-elle trouver dans leurs crimes comme une punition de ses fautes ou de sa faiblesse à leur égard ! Mais Dieu , qui savait tous ses sacrifices d'épouse et ses dévouements de mère , loin de lui imputer des forfaits qui brisaient son âme , récompensait sa douleur par des grâces nouvelles. Et c'était pour sainte Clotilde les seules consolations capables de soutenir son âme.

Quant à la France , si ces crimes ensanglantaient son berceau , les victimes le sauvegardaient ; car la Providence divine , qui répare toujours les maux produits par la perversité humaine , en faisait , dans le ciel , les amis et les protecteurs de la patrie. D'ailleurs , c'est par l'effusion du sang innocent que s'opère la grande œuvre de l'expiation. Or , ne fallait-il pas que cette vieille terre Gauloise , souillée par tant d'ignominies , fût purifiée , avant de devenir la noble terre de France ?

« Clotilde , toute en larmes , recueillit les deux petits corps , et les ayant embrassés , elle les fit poser sur un brancard et les conduisit avec beaucoup de chants pieux et *immense douleur* à l'église Saint-Pierre ¹ , » elle les fit déposer dans le même tombeau , non loin de celui de Clovis.

Un vieil historien raconte que : « Nostre sainte ne manquoit pas un iour de venir pleurer auprez du sépulcre de son Clouis , et de ses enfans , et mesme elle y passoit une bonne partie de la nuict , souhoitant d'estre avec eux pour iouyr du repos et d'estre deslivrée des misères de ce monde ². »

¹ ANONYMI, *loc. cit.* — BOLLANDUS, *loc. cit.* — *Les reines de France*, par Mlle CELLIEZ, page 23.

² *Vie et miracles de saint Cloud*, par BOUCHAREL, page 44.

En plaçant ainsi les restes de ses enfants dans le sanctuaire consacré au Seigneur, elle rapprochait ses douleurs de Celui qui seul peut les consoler. Et quand, après avoir prié et pleuré sur leur tombe, elle allait s'agenouiller au pied de l'autel, elle priait encore, mais elle sentait qu'une main mystérieuse venait essuyer ses larmes.



NOTE SUPPLÉMENTAIRE DU CHAPITRE IX.



NOTE K.

Certains historiens prétendent que Théodechilde était née de Thierry, fils de Clovis, et n'était, par conséquent, que la petite-fille du roi des Francs. Cependant, le père Lecoinge affirme, et les preuves qu'il donne ne manquent pas de valeur, qu'elle est réellement la fille de Clovis et de Clotilde (V. LECOINTE, *ad annum* 504, *num.* 5 *et seqq.*; puis *num.* 36 *et seqq.*

On peut lire deux dissertations au sujet d'une poésie de Fortunat, dont nous donnons ici la traduction, l'une dans les œuvres de FORTUNAT, page 170 (*édition Migne*); l'autre dans BARONIUS (*Commentaire de Pagius, annum* 572, *num.* IV).

L'indécision des auteurs nous engage à donner cette pièce, quoique peut-être elle ait été composée pour une personne différente de celle dont nous parlons.

ÉPITAPHE DE LA REINE THÉODECHILDE.

« Quoiqu'elle ait succombé sous le poids de la vieillesse et des ans, elle a été cependant ravie à l'espérance d'un grand nombre. Ah ! si l'on pouvait fléchir les dures lois de la nature, les larmes de tout un peuple l'auraient fait survivre. Qui dira le nombre des félicités du pauvre, renfermées dans ce tombeau ? qui dira tout ce qu'un seul jour a détruit de désirs dans le cœur des peuples ?

» Elle repose sous cette pierre, cette Théodechilde trop tôt moissonnée, celle dont la naissance a été si brillante de noblesse ; celle dont le frère, le père, l'époux, le grand-père, tous les ancêtres descendent et appartiennent à une race royale.

» L'orphelin, l'exilé, le pauvre, les veuves et les malades sans secours, pleurent sur le trépas de celle qui leur servait de mère ; leur procurait la subsistance et les vêtements. Un seul désir l'animait, elle qui possédait toutes les satisfactions : de se dépouiller, avant même qu'elle en fut sollicitée. Prévenant les besoins des pauvres, elle cachait ses œuvres charitables, de peur d'être arrêtée par les siens, dans leur accomplissement. Mais, tout ce qu'elle s'est efforcée de cacher, le grand Juge qui le connaît, le dévoile aujourd'hui. Pleine de zèle pour les temples du Seigneur, elle les a enrichis de ses dons, et elle n'a jamais regardé comme lui appartenant, que ce qu'elle donnait au pauvre.

» Puisque le sort commun est de mourir et de rendre à la terre ce qui est à la terre, heureux celui qui reçoit sa récompense par la possession du jour éternel.

» Après une vie si bien remplie, elle est allée contempler la lumière inaltérable, après avoir été 75 ans l'ornement du monde. » (FORTUNAT, *Opera*, page 470, édition MIGNÉ.)



CHAPITRE X.

SAINT CLOUD.



Unus tot inter funera impune tollitur.

Un seul put être ravi au carnage.

(HYMNE DE L'ÉGLISE.)

Clodoald cet enfant si rempli de sainteté et si cher à
mon cœur.

(TESTAMENT DE SAINT REMI.)

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connais pas d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

(ATHALIE, acte II^e, scène 7^e.)

X.

SOMMAIRE.

Clodoald ou saint Cloud. — Sa première éducation. — Son esprit de sacrifice. — Il cherche un refuge auprès de saint Séverin. — Sa retraite en Provence. — Un pauvre revêtu de son manteau. — La lumière nocturne et miraculeuse. — Saint Cloud revient à Paris. — Il est ordonné prêtre. — La solitude de Nogent. — Les vertus du saint solitaire. — Sa mort. — Les pèlerins autour de son tombeau. — La protection de saint Cloud sur la ville de Paris. — L'hommage des siècles. — Les désastres de la révolution. — Renaissance du pèlerinage de saint Cloud.

UNE victime avait échappé à la cruauté de Childebert et de Clotaire, c'était Clodoald. Soit qu'ils fussent rassurés par son extrême jeunesse, soit que les serviteurs dévoués qui l'avaient enlevé à leurs coups, aient réussi à le protéger totalement ; Clodoald fut épargné.

Clotilde n'ignore aucun détail de cet enlèvement : il est même bien probable qu'elle revit plusieurs fois son petit-fils, et que, tout en l'abandonnant aux mains qui le protégeaient, ce fut elle qui dirigea son éducation, et déposa

dans son âme, cet esprit chrétien qu'elle possédait à un si haut degré, et qui fit du jeune prince un homme capable de comprendre les grands sacrifices et surtout de les accomplir.

L'enfant grandissait donc, protégé par la solitude et le silence, deux excellents maîtres dans l'éducation.

Les mœurs barbares ne venaient pas mêler des éléments empoisonnés à la pure substance que le Christianisme donnait à son âme, pour la nourrir et la fortifier. Aussi le Christianisme en fit un grand prince et un grand saint.

On ne craignit pas de lui dévoiler son origine, on retraça même devant ses yeux le tableau du meurtre de ses frères, on lui montra la main de la Providence qui l'avait arraché au poignard. Clodoald comprit qu'il avait des droits à la couronne de Clodomir, dont il était le seul fils survivant, et probablement que l'espoir de recouvrer son trône traversa quelquefois son âme. Mais la prudente Clotilde et les maîtres qu'elle lui avait donnés, n'avaient garde de lui laisser ignorer les périls et les douleurs réservés aux rois de la terre, et leurs enseignements devenaient plus persuasifs encore, quand ils lui rappelaient le sort de ses frères, celui de sa mère devenue comme l'esclave de Clotaire, et qu'ils lui montraient son aïeule elle-même, la reine des Francs, terminant sa vie dans le deuil et les larmes.

Mais, au milieu de ces ruines entassées par le crime, au-dessus de ces trônes renversés par l'ambition, le jeune prince voyait apparaître et s'élever un trône radieux, immortel, celui que Dieu prépare à ses fidèles serviteurs. Et toute l'ardeur de sa bouillante nature, ainsi transformée et dirigée par la foi, se portait vers Dieu, et les œuvres qui l'honorent, en même temps qu'elles préparaient à son âme la royale couronne de l'immortalité.

Voici ce qu'écrivit, il y a plus de deux siècles, l'un des

historiens¹ de saint Cloud sur sa première éducation : « On dit que les conques marines ont naturellement l'adresse et l'invention de se nourrir de la rosée du ciel au milieu des flots de la mer, sans que l'eau salée de cet élément y puisse entrer. Car elles s'élèvent sur la superficie, et y tournent le dos, la face au ciel, se ferment vers le bas, s'ouvrent vers le haut, et par cet artifice, ne donnent entrée qu'aux célestes gouttes dont elles forment les perles : ainsi cette âme royale, ingénieuse pour son salut, fermant son cœur et ses affections du costé des délices qui l'environnoient, et ne les ouvrant que du costé du ciel, par une continuelle conversion vers son Créateur, à l'imitation du roy David, qui s'escrivoit, *Mes yeux sont tousiours vers le Seigneur*; elle a esvité par ce moyen le danger où l'a exposée la condition de sa naissance, et au milieu de l'amertume du monde, ne s'est nourrie que de la douce rosée de la grâce divine, dont elle a formé les belles perles des vertus, et des mérites, ornement de sa couronne. »

C'est dans ces dispositions qu'il arriva à l'âge d'homme, à cet âge où l'âme, suffisamment éclairée et maîtresse d'elle-même, a le droit de prendre une détermination.

¹ BOUCHAREL, l'auteur de la *Vie et les miracles de saint Cloud*, nous fait ainsi connaître la raison pour laquelle il a composé cette histoire. « Ce qui m'a esmeu davantage à mettre au iour ce petit ouvrage a esté le discours de quelques personnes qui m'ont demandé si saint Cloud, dont on fait la feste le 7 septembre, estoit un cloud de la sainte croix, et pourquoy on avoit choisi ce iour là plutost qu'un autre; j'ai creu estre obligé de les désabuser et d'en escrire sa vie le moins mal que j'ai peu. » Il faut avouer que la question ne révélait pas un grand sens chez celui qui la faisait; félicitons-nous-en cependant, car nous lui devons une œuvre précieuse.

Cet opuscule (58 pages) est revêtu de l'approbation des docteurs (1647).

Alors Clodoald, pour obéir à la volonté de Dieu, songea à renoncer au monde, au trône, à la gloire, pour se livrer aux austérités de la vie chrétienne et à la pratique des conseils évangéliques.

Pour lui ravir son royaume et lui infliger le signe du mépris, on a voulu trancher, avec le fer, sa longue chevelure, ornement des rois Francs, et c'est avec le même fer que Clodoald veut se dépouiller lui-même de cette chevelure, afin de déposer tout insigne de la royauté terrestre, et de préparer sur son front la place où, quelque jour, le Seigneur viendra placer la couronne céleste¹.

Quant à sa patrie, il sait que son exemple d'humilité fera plus pour sa véritable grandeur, que n'eût fait l'éclat d'une vie glorieuse, et qu'il la servira plus par ses prières que par ses armes; c'est pour cela qu'il accomplit son sacrifice avec l'enthousiasme d'une action héroïque.

Sainte Clotilde avait suivi dans l'âme de son petit-fils tous les mouvements de la grâce. A la fois, elle priait et elle rendait grâces au Seigneur, parce qu'elle voyait que l'enfant de tant de larmes n'échappait point à ses espérances!.. En apprenant la détermination de son Clodoald, son âme déborda de félicité. Comme la mère de Samuel, elle remercia le Seigneur d'avoir jeté les yeux sur son fils, sur cet enfant du miracle, pour l'éloigner des périls et des tourments de la grandeur, et le placer sous sa protection paternelle!

Clodoald ne pouvait plus séjourner à Paris; il lui était impossible de dissimuler plus longtemps sa présence, et d'ailleurs, cette ville, qui commençait à prendre de plus grandes proportions, convenait peu au genre de vie qu'il

¹ *Clodoaldus, postea, relicto regno terreno, etc.* (Dom BOUQUET, tome II, page 667).

voulait mener. Il aspirait à la vie cénobitique et cherchait un maître capable de le guider dans cette voie difficile de l'oraison et de la pénitence.

Ayant entendu parler d'un saint anachorète nommé Séverin¹, qui, comme beaucoup d'autres saints personnages de cette époque, s'était fait une solitude où il vivait en servant Dieu, et préparait ainsi à saint Benoît la création de la vie monastique en Occident, Clodoald n'hésita pas à aller partager son genre de vie, à écouter ses leçons, à obéir à ses ordres et à se former ainsi aux vertus religieuses.

Le saint moine le reçut, et, peu de temps après, lui donna l'habit de pénitence².

Le petit-fils de Clovis ouvrait ainsi par sa consécration à Dieu, aux grands de la terre, une voie précieuse de salut déjà ouverte aux hommes d'une condition inférieure, car son exemple devait plus tard avoir de nombreux imitateurs.

Il fallait pour ces hommes du Nord, et en particulier pour ceux qui, jusque-là, avaient vécu au milieu des agitations et des excès de la vie militaire, il fallait créer un genre de vie capable de frapper leur imagination, et d'entraîner leur volonté, et en même temps, assez fort pour asservir leur indépendance sous le joug de l'obéissance, du travail et de la pénitence : or, tout cela se rencontrait dans la vie cénobitique.

Clodoald ne séjourna que peu de temps dans la solitude qu'il avait partagée avec son maître. Craignait-il l'éclat de sa naissance, qui devait un jour ou l'autre être connue ? Craignait-il l'ambition inquiète de Childeberr et de Clotaire ? Ces usurpateurs, en effet, pouvaient bien douter

¹ Il ne s'agit point ici de celui qui guérit Clovis ; il lui est postérieur de quelques années.

² Il est des historiens qui croient que Clodoald se retira au monastère d'Agaune, déjà illustré par la pénitence de Sigismond.

de la sincérité de sa renonciation au trône et craindre la vengeance du fils des Francs. Était-ce donc le désir de les rassurer sur ses projets et de les convaincre du complet abandon de ses droits sur le royaume d'Orléans? Était-ce enfin pour trouver une plus grande solitude, qu'il se retira? Toutes ces conjectures sont admissibles; mais le plus probable, c'est qu'il avait le désir de se cacher plus profondément ¹.

« Ne savez-vous pas, dit son vieil historien ², que les abeilles font secrètement le miel dans les ruches, les vers filent la soie cachée dans leur peloton, et la nature forme en silence dans les entrailles de la terre, loin du bruit et de la vue des hommes, et que la manne tomboit du ciel pendant le repos et le calme de la nuit, non avec orage et tempeste, comme la gresle ou la pluie; mais tranquillement et sans tumulte comme la neige ou la rosée.

» C'est ce que nostre saint méditoit lorsqu'il quitta le lieu de saint Maurice ³, et la présence de ses serviteurs, il prit sa route vers la Provence, à l'extrémité de cette province, où étant arrivé il menoit une vie toute céleste, car c'est là qu'il fit un riche magasin dans son cœur des thrésors plus cachez, y formant le miel de mille secrettes douceurs; la soye dont est tissuë la robe d'innocence et de iustice : l'or que dans l'Apocalypse Dieu commande d'achepter, or tout éclat et tout feu, qui est l'amour de Dieu et l'amour du prochain. La manne cachée promise à ceux qui vaincront

¹ V. *Sanctuarium seu vitæ Sanctorum*. in-fol. (*Mediolani circa*, 4475), ouvrage très-rare. Il s'en trouve un exemplaire dans la bibl. de l'Évêché, à Versailles.

² BOUCHAREL, dont l'ouvrage est plus récent cependant que celui que nous venons de citer.

³ Cet historien pense que saint Cloud s'était retiré au monastère d'Agaune.

le diable , la chair , le monde , qui n'est autre que cette consolation ineffable , qu'engendre un intérieur sentiment de Dieu , et le goust de ses vérités mieux appréhendées par l'expérience que par la cognoissance. »

« Pendant que nostre saint vaquoit ainsi à la méditation dans des lieux si éloignez de Paris , il croyait qu'il y pourroit finir ses iours sans estre cogneu de personne : mais comme la lumière ne peut estre cachée sans qu'il en paroisse quelque rayon ; de mesme il ne fut pas longtemps que Dieu illustra son nom de plusieurs miracles. Car les aveugles , les sourds , les muets , les boiteux , les paralytiques trouuoient leur guérison proche de sa personne , qui , par ses prières et par l'imposition de ses mains donnoit aux sourds l'ouye , aux aveugles la veuë , aux muets la parole , aux malades la santé. Enfin il chassoit les démons du corps des possédés. »

« Un jour , saint Cloud faisoit construire une chapelle , un pauvre voyant que tous les malades s'en retournoient bien satisfaits , s'aduisa de luy demander l'aumosne , croyant qu'il luy seroit aussi facile de luy donner quelque commodité pour suruenir à sa misère , comme il donnoit la veuë aux aveugles , s'aproche de luy et demande l'aumosne pour l'amour de Dieu. Mon amy , dit ce grand saint , je n'ay rien à présent pour vous donner , si non que je prie le bon Dieu qu'il vous donne ce qui vous est nécessaire. »

« Mon père , dit ce pauvre misérable , croyez-vous bien que le souhait que vous me faites soit capable de me garantir du froid que ie souffre , vous voyez que ie suis tout nud , que je n'ay ny chapeau ny souilliers , ny scavoir où en prendre , ie viens de voir tant de pauvres boiteux à qui vous avez redressé les iambes , plusieurs muets à qui vous avez donné la parole , vous chassez les diables du corps des possédés , vous pourriez bien ce me semble chas-

ser la misère qui m'accable , et le froid qui me transsit tout le corps , ie ne vous demande pas l'abondance pour mes délices , mais d'estre déliuré de ma misère ; au nom de Dieu qui fait tant de miracles pour l'amour de vous , ne m'esconduisez pas , au moins enseignez-moy quelque charitable personne qui m'assiste. »

« Saint Cloud qui n'avoit de quoy donner au pauvre , fut tellement esmeu de compassion , qu'il se despouilla de son froc pour en couvrir le corps de ce pauvre mendiant , et luy commanda d'aller dans un village proche , qu'il seroit rencontré d'un bon homme qui luy donneroit de quoy sustanter son corps. »

« Ce pauvre s'en va bien satisfait , et fend une foule de peuples qui estoient là présents pour voir le saint et pour obtenir par ses prières quelques grâces du ciel : il y eu plusieurs personnes qui ayant veu la faveur que ce mendiant auoit receüe de saint Cloud , luy voulurent achepter le froc et luy donner un manteau tout neuf : mais ce pauvre ayma mieux garder son présent et faire tout ce que son bienfaiteur luy avoit ordonné. C'est pourquoy il partit de ce lieu pour aller au village que saint Cloud luy avoit indiqué , où estant arrivé , il fit rencontre d'un bon homme qui le retira dans son logis , qui fut très-aise de voir ce pauvre mendiant avec l'habit d'un si grand saint , et le traita comme s'il eust esté le mesme saint Cloud ; et le fit coucher dans sa chambre : il arriva qu'environ l'heure de minuit ce bon hoste aperceut une grande lumière qui sortoit de l'habit que ce mendiant avoit reçu de saint Cloud ; en sorte qu'il éveilla sa femme , et tous ceux du logis pour voir cette merveille : et comme il fut leué il prit l'habit , le porta dans une chambre séparée. »

« Tous les habitants du village accoururent pour voir cette divine lumière : si quelqu'un auoit quelque infirmité à la

teste, aux yeux, ou aux oreilles, en touchant ce froc, il receuoit sa guérison à mesme temps ¹. »

Il n'en fallut pas davantage pour faire naître dans toutes les âmes le désir de voir, d'interroger et d'implorer les secours spirituels du saint étranger. Voici que de toute part on accourt, et le Seigneur se platt à le bénir, en augmentant sa puissance surnaturelle.

Cependant les habitants de Paris, jaloux des bienfaits que Clodoald répand autour de lui, viennent en hâte aux lieux qu'il habite et que ses œuvres ont fait connaître, le conjurer de revenir au milieu d'eux.

Clodoald se rendit à ces sollicitations et revint à Paris.

A peine y eut-il reparu, qu'Eusèbe, évêque de la cité, cédant au désir universel et à son propre désir, l'ordonna prêtre, malgré les efforts de son humilité, qui ne pouvait accepter sans effroi les honneurs attachés à la dignité sacerdotale (556).

Cette humilité et l'immense besoin de pénitence dont son âme était remplie, le porta bientôt à fuir les hommages des fidèles et le tumulte de la ville, sans cependant s'enlever la possibilité d'exercer son zèle et d'accomplir les œuvres apostoliques.

Non loin de Paris et sur la rive gauche de la Seine qui, là, se replie sur elle-même, comme pour favoriser une plus grande partie de la campagne du bienfait de ses eaux, se trouve une montagne, aujourd'hui occupée par de nombreuses maisons, des châteaux et des villas, mais alors complètement couverte par une épaisse forêt.

Cette situation convint à Clodoald, toujours entraîné vers la solitude.

¹ *Vie et miracles de saint Cloud*, page 29. — V. aussi : *Vita Sanctorum*, page ccviii.

Il avait trouvé là pour l'abriter, les grands arbres de la forêt, et pour protéger le recueillement de sa prière, les sinuosités de la montagne. Enfin, sur les bords du fleuve, il y avait un peuple à évangéliser. Nogent (*Novigentum*), ainsi nommé à cause d'une récente émigration qui a peuplé le pays, possédera jusqu'à sa mort le petit-fils de Clovis devenu prêtre et solitaire.

Quant à Clodoald, ses désirs parurent satisfaits. Il continuait à se couvrir de vêtements semblables à ceux des pauvres; durant la nuit, il dormait sur la terre nue, et le jour, il se livrait alternativement à la prière, au travail, à la visite des malheureux et des ignorants¹; il trouvait le calme dont son âme avait soif et l'activité que réclamaient ses fonctions. Parfois, interrompant son travail ou son oraison, il jetait un regard dans la vallée, remontait le fleuve par le regard et le reposait sur la ville de Paris, qu'il aimait si chrétiennement. Conjurant alors le Seigneur de bénir cette ville, il commençait son œuvre de protection sur elle, œuvre qu'il devait poursuivre après sa mort du haut du ciel et qu'il continuera, il faut l'espérer, jusqu'à la fin des temps.

Il est probable que Clodoald resta seul jusqu'à la fin de sa vie et ne fonda pas de monastère²; l'opinion contraire d'Eginhard³ ne nous paraît pas assez prouvée pour que nous puissions nous y rendre.

Avant de mourir, Clodoald faisant, des trésors et des possessions que certains membres de sa famille, et ses oncles en particulier, lui avaient abandonnés, peut-être en vue

¹ *Vitæ Sanctorum*, loc. cit.

² MABILLON, tome II des *Annales*, page 424, et BOLLANDUS au 7 septembre.

³ *Collect.* de DUCHESNE, tome II, page 695.

de se faire pardonner leurs crimes, l'usage qui convient le mieux à un homme qui a renoncé aux biens de la terre, il répandit ses aumônes avec une sainte profusion¹.

Se souvenant du ministère que le grand évêque de Reims avait rempli à l'égard de son aïeul, ministère fécond qui avait donné à la diffusion de la foi, dans les Gaules, la plus énergique impulsion, Clodoald voulut, par des dons extraordinaires, manifester sa reconnaissance à celui qu'il nommait son père dans la foi.

Saint Remi se défendit en vain contre les filiales profusions de son pupille, il fallut les subir; mais il prit soin de léguer sa reconnaissance et son amour à la postérité. Dans son Testament, il en parle, comme d'un homme doué d'un noble caractère et d'un grand cœur, chez qui la sainteté avait couronné les plus belles qualités de la nature². Et il donne aux biens qu'il a reçus de lui, la destination qui lui paraît le mieux convenir à la piété du premier donateur³.

Clodoald avait fait construire une église et l'avait dédiée à saint Martin, conseillé en cela probablement, par son aïeule sainte Clotilde, qui, elle-même, achevait sa vie auprès du tombeau du grand évêque. Mais avant de mourir, désireux de voir le bien qu'il avait commencé se poursuivre dans sa résidence de Nogent, il la légua au chapitre de la cathédrale de Paris, joignant à ce legs une dotation destinée à la subsistance d'un certain nombre de moines,

¹ *Clodoaldus patrimonium quod ei de jure hæreditario obvenerat, laudabili liberalitate indigentibus curabat distribuere (Vite Sanctorum, loc. cit.).*

² V. le *Testament de S. Remi*, pages 255 et 257 (*Histoire de S. Remi*, par PRIOR ARMAND).

³ Clodoald avait donné à l'église de Saint-Remi sa terre et sa seigneurie de Douzy située dans le diocèse de Trèves, et à l'église de Saint-Denys, la terre de Ruilly, dans le diocèse de Bourges.

dont la mission devait être de chanter les louanges de Dieu.

Ces dernières dispositions prises, Clodoald attendit paisiblement sa dernière heure, et quand elle fut arrivée, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur (560), laissant après lui l'exemple d'un grand sacrifice accompli et le souvenir d'une vie remplie de vertus et de bonnes œuvres¹.

Il fut inhumé dans la crypte de l'église qu'il avait fait bâtir; on recouvrit son sépulcre d'une table de pierre noire où fut gravée son épitaphe². Mais ces honneurs ne sauraient être comparés à ceux que le Seigneur lui préparait.

Clodoald s'était humilié, et voici qu'il va être exalté en présence des peuples et des rois. Des miracles, en grand nombre, vont s'opérer sur son tombeau, et la voix universelle va proclamer sa sainteté. Saint Cloud a reçu sa récom-

¹ FRÉDÉGAIRE. *Hist. Franc. Epitomata*, cap. XXXIX. — AIMOIN, lib. II, cap. 12.

² Voici la plus ancienne qui ait été trouvée; il est à croire que c'est en effet la première :

*Artubus hunc tumulum Chlodoaldus consecrat almis ,
Editus ex regum stemmate perspicuo :
Qui vetitus regni sceptrum retinere caduci ,
Basilam studuit hanc fabricare Deo :
Ecclesiæ que dedit matricis jure tenendam
Urbis Pontificii quæ foret Parisii.*

En voici la traduction, en vieux style et en vers :

*Cloud, du sang de nos rois ce rejeton si beau ,
De ses membres sacrés honore ce tombeau :
N'ayant pu conserver un sceptre périssable ,
Il bâtit au vrai Dieu ce temple vénérable ,
Dont il donna le titre et la possession
A son Église cathédrale ,
Pour en avoir la juridiction
Comme matrice et principale.*

pense dans le ciel¹, où désormais la France compte un protecteur de plus².

« On peut voir dans toute son histoire, dit un naïf et pieux hagiographe³ que ce que le monde appelle *infortune*, est souvent le chemin du vrai bonheur, et que Dieu sait admirablement tirer le bien du mal, et l'élévation de ses serviteurs de ce qui paraît être leur plus grande humiliation. Ainsi la véritable prudence est de s'abandonner entièrement à la conduite de sa divine Providence, et d'aimer les états mêmes les plus bas et les plus humiliés, où il lui plaît de nous mettre. »

Bientôt les pèlerins accoururent en foule autour du tombeau de notre saint, attirés par l'espérance de recevoir ses bénédictions, ou poussés par le besoin de lui exprimer leur amour et leur reconnaissance. Les habitants de Paris, surtout, virent en grand nombre. Ils savaient que saint

¹ *Miracula quæ Dominus deinde ipsius gratiâ operatus est, ostendunt eum ad vitam translatus perpetuam.* BOLLANDUS. — V. Dom BOUQUET, tome III, page 188. *In chronico sancti Dionysii.*

² « Quoy qu'il soit maintenant colloqué là haut au séiour du repos éternel, si est-ce qu'il jette les yeux sur nos misères. Sa béatitude luy oste bien le sentiment de nos maux, mais non pas la compassion, il est desia en assurance pour son salut; mais pour le nostre en sollicitude, et quoy que sa félicité le sépare de nous, son amour encore le rappelle vers nous, et si les anges qui sont commis à la garde de chaque province et de chaque ville, comme en l'Apocalipse, l'ange d'Éphèse, et l'ange de Smirne la gardait: aussi devons-nous penser que ce bienheureux saint, autrefois roy, et maintenant patron et tutélaire de ce lieu, veille particulièrement pour nostre protection. Tant de miracles visibles que le ciel a fait paroistre aux yeux de tout le monde, nous font assez cognoistre le soing qu'il a pour nous et sur tous ceux qui invoquent son nom » (*Vie et miracles de saint Cloud*, page 39).

³ Le Père GIRY, *Vie des Saints* (la fête de saint Cloud, 7 septembre).

Cloud, obéissant à leurs désirs, avait sacrifié sa solitude pour venir habiter auprès d'eux; ils se disaient que son dévouement, loin d'avoir diminué avec sa mort, avait au contraire grandi de tous les sentiments que la béatitude céleste ajoute à l'âme, et ils venaient recueillir avec avidité tous les souvenirs qui lui avaient survécu, s'entretenir de ses vertus, et le prier de les protéger et de les bénir.

« Le chemin de Paris à Saint-Cloud, dit un panégyriste, estoit si remply de monde iour et nuit qu'on ne voyoit autre chose que pauvres et riches, grands et petits qui venoient voir nostre saint, et neantmoins tous ceux qui venoient en ce lieu estoient très-contens. Les uns pour auoir receu la santé, les autres pour auoir esté consolez dans leurs afflictions, si bien qu'il falloit des forces plus que humaines pour satisfaire à tous »¹. Bientôt on oublia le nom du village de Nogent (car ce n'était plus à Nogent que l'on allait), et on lui donna celui de Saint-Cloud.

Ces hommages devaient recevoir leur récompense : le fils des rois Francs protégea plus d'une fois la cité qui lui témoignait tant de confiance, et montra de quel prix les saints rois sont pour les peuples, puisqu'ils continuent à les protéger, à travers les âges, ainsi qu'ils les ont protégés, pendant leur passage au milieu d'eux. Quand vinrent les époques tumultueuses et sanglantes, quand vinrent les Normands pour envahir la France et dévaster la ville de Paris, ce furent les reliques de saint Cloud qui servirent de rempart à la cité et combattirent, en quelque sorte, pour elle.

« En 809, disent les *Annales de Paris*, une procession nombreuse sortit de Saint-Cloud : les religieux du monastère, accompagnés des habitants du bourg, hommes,

¹ *Vie et miracles de saint Cloud*, page 38.

femmes et enfants, se dirigèrent vers Paris, chantant des cantiques pieux, et célébrant les louanges de celui dont ils allaient reprendre les reliques. »

Abbon, moine de Saint-Germain, assure que plusieurs fois, durant le siège de Paris par les Normands, vers la fin du ix^e siècle, le corps de saint Cloud fut apporté avec celui de sainte Geneviève, de saint Germain, et de saint Marcel, évêque de Paris, et qu'alors les 40,000 Barbares qui, portés sur 700 barques, remontaient la Seine, essayèrent en vain de franchir le passage et d'envahir la cité.

Durant le x^e siècle, le monastère de Saint-Cloud fut changé en une collégiale de neuf chanoines ¹. Plus tard, on éleva sur son sépulcre un mausolée en marbre, une lampe brûla constamment auprès du monument, et le jour anniversaire de sa mort fut désormais celui de sa fête. Les fidèles enrichirent son sanctuaire et son tombeau. On chantait partout ses louanges, et l'Église elle-même autorisa les honneurs qui lui furent rendus.

Plus tard, durant les guerres de religion et la lutte entre les Armagnacs et les Bourguignons, les habitants de Saint-Cloud iront encore abriter leur trésor dans la capitale ; mais ils le rapporteront, dès que le calme sera rétabli. Mais, quelles que soient les commotions sociales, il est une chose qui ne diminuera point, c'est la confiance des fidèles pour notre saint, et Dieu, de son côté, ne se lassera pas de la bénir et de la récompenser.

Vers la fin du xiv^e siècle, le doyen et les chanoines de Saint-Cloud, pour rendre à ce grand saint un culte plus éclatant et plus glorieux, et pour satisfaire en même temps la dévotion des fidèles, eurent la pensée de retirer ses reliques du cercueil où elles reposaient. Ils envoyèrent une

¹ V. DANIEL, *Histoire de France*.

députation solennelle à Aymery de Magnac, évêque de Paris, pour lui en demander l'autorisation. Non-seulement le prélat consentit à cette translation, mais il voulut y assister lui-même avec son clergé.

Le dimanche, 20 avril 1375, les ossements furent placés dans une châsse et transportés dans la crypte de l'église haute, près du grand autel, afin que chacun pût les contempler à loisir, chaque fois qu'il viendrait y prier.

Au xv^e siècle, le corps de saint Cloud était renfermé dans une châsse de bronze doré, enrichie de pierreries, avec deux figures d'argent en relief aux deux extrémités; elles représentaient le saint confesseur. Cette châsse avait été faite, en 1428, par les soins et la générosité du doyen du chapitre et de ses confrères, ainsi que le prouvait l'inscription gravée sur la châsse elle-même¹.

Un os du doigt de saint Cloud était enfermé dans une boîte de cristal, reposant sur un pied d'argent doré, émaillé. On portait ordinairement cette relique en procession les premiers mercredis du mois; on s'en servait aussi pour bénir l'eau destinée aux malades.

Il existait encore, à cette époque, un troisième reliquaire renfermant l'os d'un bras du saint. Enfin, une église de la Beauce, dédiée à saint Cloud, avait aussi une relique de son saint patron.

Pour ce qui est du tombeau lui-même d'où ce trésor sacré avait été retiré, il existait toujours dans l'église basse, élevé de vingt-deux centimètres au-dessus du sol, revêtu d'une enveloppe en bois poli.

Quatre piliers soutenaient un dôme azuré et semé de fleurs de lis d'or, qui servait de baldaquin au tombeau.

¹ Le chapitre de Saint-Cloud était composé d'un doyen, d'un chantre, de neuf chanoines et de huit chapelains, avec un chévecier, un maître et six enfants de chœur.

L'un des historiens que nous avons consultés, s'exprimait ainsi au sujet du culte, dont saint Cloud était l'objet en 1647 :

« Depuis neuf cens ans, la dévotion dure en ce lieu où, le iour que nous célébrons sa feste, l'église est trop petite pendant toute l'octave, pour recevoir le peuple qui vient de toutes parts faire des vœux et implorer son assistance : ny les siècles passez, ny les hérésies qui ont ruiné tant de temples, renversé tant d'églises et détruit tant d'autels, n'ont iamais fait perdre la dévotion du peuple qui vient icy recevoir le remède à leurs maux, la santé à leur maladie. On a esté contraint, pour contenter le peuple, d'exposer son corps dans une châsse sur le maître-autel, afin qu'un chacun peust avec plus de dévotion faire ses prières, car la cave où il estoit ne pouvoit contenir beaucoup de personnes, et pour ce sujet nous célébrons la feste de la translation de son corps : à présent il y a des chanoines, qui ont le revenu des religieux, et qui font le service avec quatre chapelains et quatre enfans de chœur : le service divin y est fait avec la dévotion convenable à la sainteté du lieu et à la vénération que nous devons à ses reliques¹. »

Quant à l'église bâtie par saint Cloud, et agrandie ou peut-être reconstruite par Dagobert, elle eut à subir un grand nombre de modifications, soit par le fait de la mobilité dans les idées architecturales, soit par le fait des réparations que nécessitait sa vétusté. Ce n'était guère qu'une ruine vers le commencement du XVIII^e siècle.

Elle allait être reconstruite, grâce à la munificence de Marie-Antoinette, qui, en 1788, en avait posé la première

¹ *Vie et Miracles de S. Cloud*, page 40. (Voir à la fin du chapitre la note L, page 287.)

pierre, les fondations étaient même terminées, lorsque éclata la révolution de 89.

Ces temps désastreux devaient non-seulement arrêter l'édification du saint monument, mais encore profaner les ossements du grand saint, et disperser tous les souvenirs de son culte.

En vain saint Cloud avait-il fait descendre les bénédictions du ciel, pendant douze cents ans, sur sa ville bien-aimée; en vain avait-il guéri les malades et fondé un monastère devenu la providence des pauvres; en vain les pèlerins avaient-ils apporté leur or, en échange des biens spirituels qu'ils étaient venus recueillir, la folie des ennemis de Dieu oublia tout, et s'abandonna à ses fureurs sacrilèges. Les vases sacrés, les châsses précieuses tombèrent au pouvoir de leur cupidité, tandis que les saintes reliques furent, ô douleurs! livrées à la profanation.

Une partie de ces reliques fut brûlée sur la place de l'église, et le reste enfermé dans un sac de cuir, fut jeté dans le cimetière, pour échapper à jamais aux recherches de la piété qui devait un jour s'efforcer de réparer tant de désastres.

Il ne resta des reliques de saint Cloud, il faut encore en remercier la Providence, qu'un os de l'avant-bras, puis une vertèbre; une partie de son suaire, qu'un fidèle détournait au moment où l'on brisait le plus ancien reliquaire, fut aussi conservée.

Voilà tout ce qui a survécu; c'est bien peu, sans doute, mais ce sera assez pour notre cœur, si la France, si la ville de Paris, rend au petit-fils de son premier roi, à son saint protecteur, l'amour et la reconnaissance qu'ont mérité ses bienfaits.

L'empereur Napoléon III, reprenant le projet de Marie-Antoinette, a fait reconstruire l'église de Saint-Cloud dans le goût du style roman, et la piété des fidèles, renaissant

à mesure que les murailles s'élevaient et que le clocher s'élançait dans les airs, voici qu'ils ont retrouvé le chemin suivi par leurs ancêtres; les voies de Sion ont cessé de pleurer, de nombreux pèlerins leur ont rendu la vie. Saint-Cloud a retrouvé ses beaux jours ¹.

Ce pèlerinage a sa raison d'être aujourd'hui encore, aujourd'hui peut-être plus que jamais.

Le sang, il est vrai, ne coule pas dans notre patrie, mais les doctrines perverses y répandent leurs ravages! Or, si nous n'avons pas à implorer la protection de saint Cloud contre des ennemis avides de nos biens et de notre vie, nous avons à la lui demander contre des ennemis beaucoup plus redoutables, puisqu'ils en veulent aux biens de notre âme!...

Turnons donc nos regards, dirigeons nos pas vers la sainte montagne; suivons ces chemins où depuis plus de douze siècles tant de misères ont passé, et allons à la suite d'innombrables pèlerins, prier comme eux, notre saint protecteur de nous garder et de nous bénir, de garder et de bénir Paris et la France.

« O heureuse ville de Nogent, s'écriait le panégyriste-historien que nous avons déjà cité, ô ville digne d'une immortelle gloire, non pas tant pour estre proche du séjour des rois de France, que pour avoir veu dans ton sein tant de merveilles, et tant de miracles par l'intercession de ton patron et ton tutélaire ! Heureuse terre qui as veu ce grand ouvrier de miracles, et qui en peux encore voir tous les jours auprès de son tombeau, tu as gardé depuis tant de

¹ V. pour de plus amples détails, un opuscule intitulé : *Pèlerinage de Saint-Cloud*, par l'abbé OZANAM. Cet opuscule reproduit intégralement l'œuvre de l'abbé PÉRIER, qui écrivait à la fin du XVIII^e siècle. Les auteurs que nous avons consultés, sont plus anciens.

siècles ces précieuses reliques, qui donnent la santé aux malades : Heureux séjour où ce grand saint s'est si souvent offert à Dieu en holocauste, bruslant dans le feu de l'amour, respirant les odeurs d'une sainte suavité ¹. »

¹ *Vie et miracles de saint Cloud*, page 35.



NOTE SUPPLÉMENTAIRE DU CHAPITRE X.



Note L.

Voici quelques vers rithmiques qui composaient un es-
pèce de poème ou d'hymne destiné à être chanté. Ils sont
extraits d'un ancien livre de l'église de Saint-Cloud qui
contenait la vie entière de notre saint.

Cujus pater Clodomirus
Veri Dei cultor verus,
Migrans ad cœlestia,
Dereliquit tres filios :
Istum, et duos alios
Cum Chlotilde aviâ ;
Mox suggessit hostis dirus
Patruis, ut suum virus
Funderent in parvulos.
Sed confessor hic beatus
Ab iniquis liberatus
Et vitavit æmulos.
.....
Fines petit Provinciæ
Ut pompæ transitoria
Solùm vitet agmina.
.....

Inde redit Parisius
 Quem suscepit Eusebius
 Urbis Præsul celerius
 Ordinavit presbyterum.

 Post hæc pergit Novigentum
 Agmen Christi serviendum
 Ob æternum monumentum
 Relinquens imposterum.

On chantait au XVII^e siècle l'oraison suivante :

Oraison à Saint Cloud.

Grand saint qui méprisant la gloire temporelle
 T'es rendu glorieux
 Et foulant tes grandeurs en as fait une eschelle
 Pour t'eslever aux cieux :
 Ta naissance mettoit le riche diadème
 D'un peuple sous ta loy,
 Ta vertu te faisant régner dessus toi-même,
 T'a fait plus grand qu'un roy.
 L'amour de Dieu t'a fait une heureuse conquête
 De toy-mesme vainqueur,
 Portant à mesme temps la couronne à la teste,
 Et Jésus-Christ au cœur.
 Quel orage, ô grand saint ! vint menacer ta teste
 Par tes oncles jaloux,
 Faisant avec horreur esclater la tempeste
 Enflammez de courroux.
 Le iour pâlit de crainte en voyant le carnage
 De tes frères innocens,
 Et dans le désespoir d'un si cruel outrage
 Tu restas triomphant :
 Les anges dans le ciel chantèrent ta victoire,
 Offrant à Dieu tes pleurs,
 Te montrant aussitost le chemin de la gloire
 Pour finir tes douleurs.

Depuis tu n'as iamais ancré ton espérance
En ce terrestre lieu
Et as bien mieux aymé suivre la Providence
Qui t'a conduit à Dieu.
Grand saint! dont nous gardons au milieu de ton temple
Ton corps et ton renom ¹,
Fais que nous y puissions imiter ton exemple,
Comme il porte ton nom.
Toi qui iouis en paix du repos de la gloire
Regarde nos travaux,
Afin que nous puissions, célébrant ta mémoire,
Mettre fin à nos maux.
Nous voyons bien souvent que l'infirmes te prie :
Des miracles nouveaux
Reprendre la santé, quitter la maladie
Proche de ton tombeau.
Pour ceux qui ont des maux qui semblent incurables,
Ton amour en a soin,
S'ils souffrent des douleurs qui sont intolérables,
Ton secours n'est pas loin.
O l'astre de ce bourg! l'honneur de nos provinces,
Seconde nos desseins,
Favorise nos vœux, ô saint entre les princes,
Et prince entre les saints.

¹ C'était en 1647.

CHAPITRE XI.

LES DERNIÈRES ANNÉES, ET LA MORT DE SAINTE CLOTILDE.



Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo.

Elle est revêtue de force et de beauté, et son dernier jour sera plein de joie.

(PROVERBES, chap. XXXI, v. 25.)

Le Seigneur ordonna que celle qui avait despité le royaume mortel eust le royaume des angèles.

(LÉGENDE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.)

Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai, pour mon pays, m'offrir en sacrifice.

(ESTHER, acte 1^{er}, scène 3^e.)

XI.

SOMMAIRE.

Mort de saint Remi, son tombeau et ses miracles. — Mort de sainte Geneviève, la patronne de Paris. — La gloire de sa tombe. — Les outrages des révolutions. — Sainte Clotilde auprès du tombeau de saint Martin. — Entrevue de sainte Clotilde et de sainte Radegonde. — La veuve pieuse. — Fondation d'un monastère à Tours. — Chelles. — Les Andelis. — La fontaine miraculeuse. — Réédification d'une église à Rouen. — Fondation en la ville de Calais. — Les vertus cachées de sainte Clotilde. — Les dissensions des fils de Clovis. — L'orage dissipé par la prière. — Le déclin et la mort de sainte Clotilde.

LE temps avait fait bien des victimes autour de sainte Clotilde, et s'il l'avait respectée, c'était pour obéir à la Providence, qui voulait que l'œuvre de sa sainteté pût s'achever par de plus longues douleurs et de plus longs sacrifices.

Déjà sainte Geneviève et saint Remi, ces deux auxiliaires de sa foi, avaient succombé et étaient allés dans le ciel continuer leur mission protectrice sur la France.

Nous devons ici à saint Remi, l'homme de la Providence, pour notre patrie, un dernier tribut d'admiration et de respect. Que d'œuvres prodigieuses il accomplit dans sa longue vie, par ses écrits, par ses institutions et par l'action qu'il exerça sur son siècle et les hommes de son siècle ! Rois, évêques et peuples, tous s'inclinèrent avec respect devant son génie et sa sainteté.

Aucune puissance ne lui fut étrangère ; il commanda aux hommes et les entraîna à sa suite, dans la voie du catholicisme. Pour autoriser son apostolat, Dieu en fit un thaumaturge pour qui la nature n'avait plus de loi. Et après sa mort, comme pendant sa vie, le Père spirituel de la monarchie et de la nation française apparut aux peuples, revêtu de cette auréole de grandeur, de bienveillance et de sainteté, qui commande toujours l'admiration et la reconnaissance.

Saint Remi est le père des Français et de leurs rois. Sa mission toute divine était de les consacrer à Dieu pour en faire les défenseurs de son Église. Il faut donc recourir désormais à son intercession, afin d'obtenir du Seigneur la conservation du royaume, afin que nos rois, aidés de leurs sujets, puissent continuer l'œuvre de Dieu, en gardant la foi et en protégeant l'Église catholique ¹.

Sainte Geneviève, l'humble fille des champs, devenue

¹ Notre patrie peut encore rendre aux restes de son saint apôtre les hommages de sa reconnaissance.

La châsse et les reliques de saint Remi sont à Reims, dans l'église même qui lui est dédiée. Le corps tout entier a été conservé, malgré les profanations de la Terreur.

La ville de Reims a pour saint Remi une très-grande vénération. Dans toutes les calamités publiques, la ville se place sous la protection de son saint patron, et jamais, ainsi que l'atteste son his-

la protectrice de Paris et de la France, a été l'objet d'une reconnaissance aussi profonde; son souvenir a survécu à toutes les destructions, il est demeuré populaire malgré d'innombrables obstacles.

Les idées profanes pourront bien quelquefois se mêler à son culte; mais, loin de le détruire, elles le conserveront jusqu'aux jours où la foi revivra, et lui rendra sa pureté et sa dignité première.

Sainte Geneviève avait été ensevelie dans la basilique de Saint-Pierre, non loin du tombeau de Clovis, et cet honneur lui était dû.

N'avait-elle pas elle-même jeté, en quelque sorte, la première, les fondements de cette église? Ne s'était-elle pas, durant une grande partie de sa vie, consacrée aux intérêts de Clovis et par ses conseils et par ses prières?

Sainte Clotilde s'associa aux honneurs que reçurent les restes de cette femme vénérable qu'elle avait tant aimée; ou plutôt, ce fut elle qui les provoqua et qui désigna le lieu de sa sépulture.

Le tombeau de sainte Geneviève fut bientôt entouré de gloire. A peine s'est-il fermé sur le trésor qu'il renferme, que déjà les miracles commencent à se produire. L'huile de la lampe que la piété vient d'allumer, opère de nombreuses guérisons. Les aveugles retrouvent la vue, les muets, après avoir invoqué la protection et le secours de la sainte, s'étonnent de s'entendre parler. La foule,

toire, ce n'a été en vain. Le tombeau du saint évêque est visité, chaque année, par un grand nombre de pèlerins.

Le tombeau actuel, qui date de 1847, a remplacé celui qui avait été reconstruit en 1803. Les statues qui l'entourent sont l'œuvre du sculpteur Pierre Jacques, et c'est le seul débris du tombeau que Robert de Lenoncourt, cardinal, abbé de Saint-Remi, avait fait construire, qui ait survécu aux désastres de 1793.

accourue à la nouvelle de tant de merveilles, en est elle-même témoin, et glorifie le Seigneur, en proclamant la sainteté de l'humble vierge de Nanterre.

Un jour la Seine, gonflée par des pluies surabondantes, déborde de toute part. Les vierges que Geneviève avait réunies avant sa mort, et qui demeuraient à peu de distance du fleuve, virent leur maison envahie. Elles allaient périr, quand un prêtre, envoyé par l'évêque, monte sur une barque et réussit, après de grands efforts, à aborder et à pénétrer jusqu'à cette maison. Il entre, et quelle n'est pas son admiration, en voyant la pauvre couche sur laquelle sainte Geneviève prenait son repos, quand elle vivait, respectée par les eaux, tandis que tous les autres appartements étaient submergés¹ !

Tant de miracles et tant de bénédictions dues à sainte Geneviève ne pouvaient que faire grandir son culte. Déjà on se racontait sa vie, et l'on admirait les œuvres de sa sainteté; les historiens s'occupaient de l'écrire afin de la faire connaître au peuple; et vingt ans après sa mort, elle était répandue au loin; les documents les plus certains ne permettent pas d'en douter.

Les habitants de Paris, jaloux du trésor déposé dans la sainte basilique, l'entourèrent de vigilance et d'amour, parce qu'ils le regardaient comme un palladium préparé par la Providence et assez puissant pour les protéger contre leurs ennemis. Et quand vinrent les Normands et d'autres envahisseurs, ils l'emportèrent, pour le rapporter au retour de la paix.

Cependant, la reconnaissance de Paris ne fut pas toujours assez puissante, ou peut-être assez généreuse pour protéger ces saintes reliques. Il y eut des hommes qui

¹ V. BOLLAND., la fête de sainte Geneviève.

osèrent les profaner, les disperser et les détruire, malgré les larmes, malgré les gémissements de la cité ¹.

Heureusement que le dévouement des enfants de Paris à sainte Geneviève a survécu aux outrages dont ses ossements ont été l'objet, et cette persistance est pour son culte un gage d'immortalité. Ils viennent en foule, chaque année, autour de son tombeau, que leurs dons enrichissent de plus en plus; ils ont formé des associations pieuses en son honneur, et semblent lui promettre dans l'avenir un culte digne du passé.

Que sainte Geneviève conserve son amour à sa bonne ville de Paris, qu'elle en garde les habitants, comme une mère garde ses enfants. Et puisque, jadis, aux époques tumultueuses et sanglantes, son tombeau arrêta les envahisseurs et les destructeurs de la patrie, qu'aujourd'hui elle arrête par son intercession auprès de Dieu, ces hordes barbares, ennemies du Christ et de son Église, qui s'efforcent de détruire la vérité, la justice et l'honneur parmi nous ²!

¹ On trouve encore quelques reliques de sainte Geneviève dans certaines églises où elles ont été conservées, par des personnes pieuses, à l'époque des grandes agitations. C'est ainsi que l'église de Longpont, diocèse de Versailles, est en possession d'une relique de notre sainte, qui, probablement, fut donnée par les Génovéfains aux moines de cette antique abbaye.

² Sous le règne de Louis-le-Gros, la ville de Paris fut dévastée par une horrible maladie, que l'on nomma *feu-sacré*, parce que ceux qu'elle atteignait étaient brûlés par une sorte de fièvre. Étienne I^{er}, alors évêque de Paris, ordonna, pour apaiser la justice de Dieu, que la châsse qui renfermait les reliques de sainte Geneviève serait solennellement apportée à Notre-Dame. Cette démonstration toute chrétienne attira les bénédictions de Dieu sur la cité, et la maladie cessa subitement ses ravages.

En mémoire de ce miracle, on construisit, non loin de Notre-

Depuis la mort de Clovis, sainte Clotilde s'était rapprochée plus intimement de sainte Geneviève, et quand elle eut succombé, elle continua à la visiter, en venant quelquefois auprès de son tombeau : ce tombeau n'était point muet pour elle, car parfois la vieille reine, accablée de douleurs, croyait entendre la douce voix de son amie l'encourager au sacrifice et à la souffrance. C'est que rien n'est plus éloquent que le tombeau des saints¹ !

Cependant, la résidence la plus habituelle de notre vieille reine était, nous l'avons dit déjà, la ville de Tours, ou plutôt le tombeau de saint Martin. Le choix qu'elle avait fait s'explique par les dispositions religieuses de cette époque. Il nous serait difficile de donner une idée exacte du mouvement de la Gaule chrétienne autour du tombeau de *son saint*, ainsi qu'elle l'appelait, tant il était considérable.

Avant Clovis, le Christianisme déjà répandu chez les

Dame, une église qui fut appelée *Sainte-Geneviève-des-Ardents*.

Le poète DESMARESTS disait à ce sujet dans son poème : *Clovis*.

- « Par un vœu des chrétiens ce lieu même eut un temple,
- » Qui pour marquer du ciel les secours évidents
- » En l'honneur du miracle eut le nom *des Ardents*. »

La sainte protectrice de Paris a plus d'une fois protégé sa bonne ville. Et jamais, dans les calamités publiques, alors que ses reliques étaient portées processionnellement, elles ne sont rentrées dans leur sanctuaire sans que leur passage ait été marqué par quelque faveur extraordinaire.

Sa chässe, que la piété avait enrichie d'or et de pierres précieuses, n'a malheureusement pas échappé au Gouvernement révolutionnaire. Elle fut enlevée et fondue en 1793, et une partie des reliques brûlées en place de Grève : celles qui échappèrent furent déposées dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont, ainsi que le tombeau de la sainte. Elles y sont encore aujourd'hui (V. à la fin du chapitre, la note M, page 326).

¹ *Defunctus adhuc loquitur*. (HÉBR., ch. XI, v. 4).

Gallo-Romains, n'avait pas encore eu la liberté de se produire avec l'éclat inhérent à ses grandes et solennelles manifestations. Malgré l'autorité des hommes éminents qui avaient embrassé la foi chrétienne, le défaut de liberté d'une part, le danger des invasions de l'autre, avaient constamment paralysé son culte. Mais sa diffusion en avait peu souffert; elle avait fait comme ces fleuves que grossissent sourdement les eaux de cent rivières enflées par l'orage, et qui débordent tout à coup, au moment où l'orage finissant, la sérénité reparait au ciel, et vont promener dans les campagnes la solennité de leurs eaux. L'Église catholique, qui s'était répandue avec un zèle que protégeait son silence, et que n'arrêtaient pas les Barbares, entra en possession de la liberté et de la paix sous le sceptre des premiers Mérovingiens, et apparut soudain dans les Gaules avec toutes les magnificences qu'elle tient de son institution.

C'est là ce qui explique l'attraction qui amenait les fidèles vers le tombeau de saint Martin, et le besoin que sainte Clotilde éprouvait de s'associer à ce mouvement.

La ville de Tours, fière de son céleste protecteur, avait élevé une église immense pour abriter son tombeau. Saint Grégoire de Tours en a énuméré les proportions et les richesses.

« Perpétue, le cinquième évêque depuis saint Martin, voyant, dit-il, qu'il s'opérait de fréquents miracles au tombeau de ce saint, et qu'on n'y avait bâti cependant qu'une petite chapelle, jugea cette chapelle indigne d'aussi grands miracles, et l'ayant abattue, il fit élever, à sa place, la grande basilique qui existe encore aujourd'hui.

» Elle est située à 550 pas de la ville, elle a 160 pieds de long et 60 de large. Sa hauteur, jusqu'à la voûte, est de 45 pieds, il y a 32 fenêtres dans la partie qui entoure l'autel : 20 dans la nef et 41 colonnes; 8 portes, dont 3 autour de l'autel et 5 dans la nef.

» Cette basilique a trois fêtes solennelles, qui sont : la Dédicace de l'église, la Translation de saint Martin et sa consécration comme évêque. La dernière se célèbre le 4 juillet et celle de la translation le 11 novembre¹. »

Saintement avide de connaître les miracles qui s'opéraient auprès du tombeau de saint Martin, et par son intercession, la pieuse Clotilde s'empressait d'accourir chaque fois qu'une manifestation divine s'y produisait. Elle prenait de là occasion de louer Dieu et d'exercer sa charité.

Un homme atteint de mutisme, fut, pendant son séjour dans la ville de Tours, guéri par l'invocation de saint Martin.

« Le voyant rendu à la santé, la reine Clotilde le recueillit, en considération de la vertu de saint Martin et du respect qui lui est dû. Elle le plaça dans une école, où la lecture lui fut enseignée, et où il apprit les psaumes de mémoire. Dieu en fit ensuite un clerc parfait, qui demeura longtemps au service de l'Église, sous le nom de Théodémon². »

Ne sommes-nous pas heureux de voir notre sainte s'attacher au sort d'un homme guéri miraculeusement, et, le croyant appelé au service des autels, le diriger dans la voie qui doit l'y préparer? Il faut reconnaître qu'un grand nombre de reines de France ont suivi cet exemple, et que pour favoriser les vocations religieuses, elles ont créé de nombreuses fondations destinées à l'éducation et à la sanctification des ministres du sanctuaire.

La sainte reine se trouvait donc heureuse en ces lieux privilégiés, où elle pouvait s'abandonner à tous les élans

¹ Livre II, chap. 45. Cette église fut détruite au ix^e siècle, par les Normands, et reconstruite le siècle suivant.

² S. GRÉGOIRE DE TOURS : *De virtutibus sancti Martini*, lib. I, cap. 7.

de sa foi, et qu'elle sanctifiait en quelque sorte, par « ses bonnes œuvres¹. »

Il est vrai qu'ils lui offraient un abri bien nécessaire, dans ses derniers jours ! La société de ses fils, livrés à leur ambition, ne pouvait lui convenir, et elle ne pouvait habiter la ville de Paris, parce qu'elle lui rappelait trop d'épreuves et lui gardait trop d'honneurs. Elle voulut donc achever de mourir auprès du tombeau de saint Martin².

Il est à croire, qu'avant de mourir, elle se rencontra auprès de ce tombeau, avec Radegonde, l'épouse de son fils Clotaire, qui, fuyant vers la ville de Poitiers, où elle allait chercher la solitude et la liberté nécessaires à sa sainteté, s'arrêta quelques jours, afin de se placer sous la protection du saint évêque, et en même temps exposer à la pieuse veuve le secret de ses douleurs et de ses espérances, et en recevoir des conseils et des consolations.

« Ce fut environ l'an 544, que Radegonde, dit l'un de ses historiens³, suivit la route de Tours ; et, comme Clotilde, veuve du grand Clovis, ne mourut que vers le milieu de 545⁴, ces deux saintes reines durent se voir et s'entretenir.

» Il y avait longtemps que la vieille mère des rois d'alors s'était retirée de la Cour : frappée au cœur par les divisions.

¹ GRÉGOIRE DE TOURS. — La prière, la pensée de l'éternité, le jeûne et les autres pratiques de pénitence, devinrent sa seule occupation. Elle ne parut plus se souvenir qu'elle avait été reine, si ce n'est pour faire plus de bien qu'on n'en peut faire dans une humble condition. Ses aumônes soulagèrent les besoins des pauvres, ou servirent à fonder quelques monastères et à bâtir des églises. (*Sainte Clotilde*, par M^{sr} DARBOY, archevêque de Paris, in-48, Paris 1865, page 34.)

² Voir à la fin du chapitre la note N, page 334.

³ ÉDOUARD DE FLEURY.

⁴ D'autres auteurs, entre autres BARONIUS, mettent sa mort en 543. Cependant, *L'art de vérifier les dates*, donne l'année 545.

et les discordes de ses fils, elle avait lutté d'abord pour rétablir entre eux l'harmonie; mais vaincue par tant de barbarie et de désordres, elle avait renoncé à des efforts inutiles. Elle s'était rendue à Tours, et là, près du tombeau de saint Martin, elle protégeait sa vieillesse auguste, entourée du respect et de la vénération des peuples.'

» S'il lui fut pénible de voir une femme aussi sainte que Radegonde, méconnue et congédiée par son indigne fils, elle dût trouver aussi une véritable consolation dans la visite d'une bru qui avait continué, sur le trône, ses traditions et ses exemples. Sans doute, dans cette rencontre de deux existences providentielles, bien des larmes de part et d'autre furent versées, et bien des soupirs se confondirent dans une effusion mutuelle.

» Les entretiens prolongés entre l'expérience consommée de la mère qui avait planté la foi au milieu des Barbares, et la prudence non moins éprouvée de la jeune femme, doublement sa fille, qui l'avait si bien cultivée après elle, durent être animés d'une confiance bien affectueuse, nourrie d'une sagesse bien grave et d'une piété bien douce.

» Mères de la grande nation chrétienne, il est impossible que le ciel n'eut pas mis en elles quelque conscience de cette mission prédestinée; que ce pressentiment d'un avenir qui les associait à l'œuvre de Dieu, n'ait pas été pour elles une source de consolation dès ce monde, et qu'elles n'aient pas été réjouies intérieurement par la contemplation anticipée de ces siècles de ferveur et de foi qui devaient être leur postérité.

» Il est vrai que la même inspiration devait aussi leur faire entrevoir la longueur et les angoisses de ce laborieux enfantement. Leur exil de la Cour les avertissait assez, l'une et l'autre, qu'une famille aussi chargée de crimes était marquée d'un sceau réprobateur, et que le Seigneur, dans sa colère, la briserait comme un instrument usé.

» A l'aspect de cet époux criminel, de ces enfants dénaturés et barbares, entraînés par un esprit de vertige et d'erreur, les deux saintes sentaient leurs entrailles émues et ne pouvaient manquer de tomber à genoux, pour fléchir, s'il était possible encore, la justice suspendue et prête à frapper ¹. »

Sainte Clotilde s'éloignait cependant, quelquefois, de l'asile qu'elle s'était choisi, mais ce n'était plus que pour accomplir quelques-uns des devoirs que lui indiquaient et sa foi et sa charité. C'était pour visiter ses fils, leur rappeler les enseignements chrétiens de leur enfance et les prévenir des justices de Dieu; c'était, enfin, pour les réconcilier entre eux, quand l'ambition avait soufflé dans leur cœur et y avait attisé le feu de la haine, ou le désir de la vengeance.

C'est bien ainsi que les vraies mères doivent se comporter.

Il ne suffit pas, pour qu'une mère chrétienne se sanctifie, qu'elle se livre aux rigueurs d'une vie pénitente, en fuyant tout rapport directif vis-à-vis de ses enfants. Il faut qu'elle garde son caractère de mère, afin de leur rappeler leurs devoirs. La prudence, sans doute, doit toujours diriger ses démarches, et mesurer ses paroles, afin de ne pas compromettre le bien qu'elle veut produire, et c'est par leur prudence que les mères bien douées se font connaître et admirer; mais, ce serait une faute, pour une mère chrétienne, que de s'enfermer dans l'immobilité et le silence, sous ce prétexte, que le succès n'a pas toujours répondu aux efforts, que l'on n'aime pas à affronter des émotions trop douloureuses pour le cœur, ou que l'on tient, avant tout, à se créer une vie paisible.

Sainte Clotilde fut, jusqu'à la fin, énergique dans l'ac-

¹ V. aussi FORTUNAT. *Hist. de sainte Radegonde*, ch. 12.

complissement de ses devoirs de mère, malgré les déboires qu'elle eut à supporter ; et en même temps sa sainteté créa d'autres œuvres.

« La reine sainte Clotilde, dit Grégoire de Tours¹, se montra si bonne et si grande, qu'elle fut honorée de tous ; on la vit constamment répandre des aumônes, consacrer ses nuits à la prière, et donner l'exemple de la chasteté et de toutes les vertus.

» Elle pourvut les églises, les monastères et tous les lieux saints, de terres nécessaires, qu'elle distribua avec tant de générosité et de bienveillance, qu'alors on la regardait, non comme une reine, mais comme la propre servante du Seigneur, consacrée entièrement à son service. Ni la royauté de ses fils, ni l'ambition, ni la richesse ne purent l'entraîner par orgueil à sa perte, mais son humilité la conduisit à la grâce. »

« Le zèle de la maison de Dieu, qui sont les églises, la brûlait avec tant d'ardeur, dit le Père Caussin², qu'elle n'avait point de plus chères délices, ou que d'en faire ériger, ou que d'orner celles qui étaient érigées, jusqu'à les faire reluire des ouvrages de ses mains royales. Sa charité envers les pauvres était comme une mer qui ne tarit jamais, et son cœur était si large, qu'il s'ouvrait à toutes les misères. »

La ville de Tours, qui lui offrait une si cordiale et si sainte hospitalité, fut l'objet de ce zèle et de cette charité. Elle y fit construire un monastère qui fut dédié, comme la basilique de Paris, à saint Pierre et saint Paul. Ce titre donné encore à d'autres fondations de ce genre³, indique

¹ Liv. III, chap. 48.

² Voir sa notice sur sainte Clotilde, dans *La Cour sainte*.

³ C'est dans le même esprit que sainte Clotilde fit construire une église à Laon, en l'honneur de saint Pierre et saint Paul, et

toute la vénération des fondateurs de la nation et de la monarchie françaises pour les deux premiers apôtres de l'Église, ces deux inébranlables colonnes qui la soutiennent depuis son origine, ainsi que l'ont écrit de saints docteurs; et si, depuis l'époque où la nation française a pris naissance, cette vénération s'est conservée et a grandi, à mesure qu'elle grandissait elle-même, ne faut-il pas reconnaître une disposition préparée par la Providence, qui voulait nous rattacher aux chefs de l'Église, successeurs de saint Pierre, comme elle rattache des fils à leurs pères, afin que notre dévouement leur fit, dans les jours des épreuves, un rempart et une défense?

Le monastère de saint Pierre était placé devant la porte du château de saint Martin, dans un faubourg de la ville, et un peu en dehors des murs. Plus tard, la ville s'agrandissant, il fut englobé dans son enceinte, prit le titre de collégiale, et porta le nom de Saint-Pierre des Jeunes-Filles. *Collegium Sancti Petri Puellarum* ¹.

La ville de Tours, malgré la prédilection que la sainte reine lui manifestait, n'était pas seule à recevoir ses bienfaits. Ses aumônes et ses fondations, toujours distribuées avec abondance mais avec sagesse, se répandaient au loin.

Avant l'époque où nous sommes arrivés et peut-être

qu'elle fit réparer celle de Saint-Pierre à Reims (aujourd'hui Saint-Pierre-le-Vieux).

¹ Le nom de sainte Monogonde se rattache au monastère de Saint-Pierre. Cette pieuse femme, née à Chartres, ressentit si vivement la perte de deux filles que la mort lui avait enlevées, qu'elle résolut de renoncer au monde. Du consentement de son mari, elle bâtit à Chartres une cellule où elle se renferma pour y servir Dieu dans l'exercice continuel de la prière et de la pénitence. Elle n'avait d'autres meubles qu'une natte sur laquelle elle prenait la nuit quelques heures de repos, et d'autre nourriture que du pain d'orge qu'elle faisait cuire sous la cendre. Sa dévotion en-

même du vivant de Clovis, elle avait fait bâtir, à quelque distance de Paris, dans un lieu paisible, mais rempli de charmes, un petit monastère qui devint plus tard un grand et illustre monastère. C'était à *Chelles*, riante vallée située à quelques lieues de Paris, et bornée d'un côté par les monticules de la Brie, et de l'autre par les eaux de la Marne, qui l'enlace dans ses gracieux contours.

Un historien de sainte Bathilde¹, écrivain du ^{xvii}e siècle, a fait de ce pays une description qui, si nous tenons compte des modifications opérées par le temps et la main des hommes, nous donnera une idée de ce qu'il était, au moment de la fondation du monastère de Sainte-Clotilde.

« C'est, dit-il, une grande et très-belle prairie, quasi toujours couverte d'un verd très-vigoureux, parsemé de cent mille et cent mille fleurettes tout autour. Mais en belle distance est un grand amphithéâtre de petites collines couvertes de toutes sortes de fleurs, de fruits, de biens, de maisons de plaisances, qui couronnent cette prairie, sans luy offusquer l'air, ny luy desrober la veüe du soleil et du ciel.

» La rivière de Marne serpentant à travers cette plantureuse campagne, passement et borde le pré où est Chelles, et le nourrit bien grassement; là, on découvre un espace infini du ciel; et qui ayme bien Dieu et le paradis ne se

vers saint Martin l'attira ensuite à Tours, où elle continua le même genre de vie.

« Quelques saintes filles s'étaient jointes à elles. Il se forma, à l'endroit où était sa cellule, un monastère de religieuses près l'église nommée pour ce motif Saint-Pierre-le-Puellier (ou des jeunes filles). Monogonde, modèle accompli de vertu et de sainteté, survécut à sainte Clotilde et mourut en 570. Elle est nommée, le 22 juillet, dans le Martyrologe romain. » (*Histoire ecclésiastique*, par PAUL HENRION, tome XVI, page 4057. Edition Migne). Voir, à la fin du chapitre, la note O, page 332.

¹ Le Père BINET : *Histoire de S^{te} Baudour* (S^{te} Bathilde), p. 400.

saoule jamais de contempler en repos la clairté de ce ciel qui se void là en sa pleine beauté ¹. »

Chelles est probablement la première fondation monastique des Mérovingiens, dans les Gaules, et la Providence l'inspira à sainte Clotilde, afin que la première reine de la France ne fut étrangère à aucune de nos antiques gloires religieuses.

Le monastère de Chelles demeurera quelque temps obscur, mais il sortira de son obscurité au moment où la dernière reine Mérovingienne, sainte Bathilde, ira demander à ses solitudes et à ses austérités une paix qu'elle ne trouvera pas à la Cour et dont elle sentira le besoin cependant, pour parfaire l'œuvre de sa sanctification.

C'est ainsi que, sans s'en douter, mais, pour obéir aux volontés du ciel, sainte Clotilde préparait un asile à sainte Bathilde comme elle lui avait préparé déjà, par les exemples et les enseignements de sa vie, la voie qu'elle devait suivre pour aller à Dieu.

Nous devons rappeler maintenant une autre œuvre de notre sainte.

L'abbé Lebœuf nous apprend ² : « que sainte Clotilde, avait passé par Auxerre, dans le temps de son mariage

¹ *PIEDEVANT* dans sa vie de sainte Clotilde, en vers alexandrins, raconte ainsi la fondation du monastère de Chelles.

« Elle ietta les fondemens
 » Du grand monastere de Chelles
 » Qui tient sous ses commandemens
 » Tant de cœurs de saintes pucelles,
 » Par elle encore saint Denis,
 » Voit ses plus beaux autels garnis
 » De si précieuses doreures,
 » Que la nef d'Espagne arriuant,
 » N'a pas de plus belles pareures
 » Quand elle reuiet du Leuant. »

² *Mémoires concernant l'histoire ecclésiastique d'Auxerre.*

avec Clovis, et que, se ressouvenant, étant devenue veuve, que l'église de St-Maurice, où était le corps de S. Germain, avait besoin d'être agrandie, elle fit jeter les fondements d'une grande église, qui s'appela depuis St-Germain. »

L'auteur anonyme de la vie de S^{te} Clotilde¹, après avoir dit qu'elle fit édifier beaucoup de monastères dans plusieurs contrées, ajoute qu'elle fit construire un autre monastère sur le fleuve de la Seine, dans un lieu qui est appelé *Andelenis*²

¹ *Vita de sanctâ Clotilde, Burgundionum regis filiâ et Francorum reginâ, apud de memorabilibus et claris mulieribus, aliquot diversorum scriptorum opera*, recueil fait et publié par RIVISIUS TEXTOR. Parisiis 1521, in-fol., page 247. Dom RIVET (*Hist. litt. de la France*) prétend que l'auteur n'a écrit cette vie qu'au IX^e siècle, et semble douter de son autorité historique, à cause de cela; mais rien n'empêche de croire que cet historien ait eu en main des documents historiques, beaucoup plus explicites que ceux que nous connaissons, et, dans ce cas, il ne serait pas étonnant qu'il y ait, dans son histoire, des détails que nous ne trouvons pas ailleurs (V. l'*Hist. des Andelys*, tome II, page 321).

² Il y a évidemment dans le mot *Andelenis* une faute du copiste, c'était *Andeleius* qu'il aurait dû lire.

Il serait difficile de donner l'étymologie véritable du mot *Andeli*. Il en est parmi ceux qui se sont efforcés de la trouver, qui lui donnent une origine française.

« Les anciens disent qu'Andely avait un autre nom auparavant que la reine sainte Clotilde y fit son séjour : mais depuis qu'elle y eut fait bâtir, ce lieu fut appelé Andelys, parce que les premiers fondements de l'Eglise et maison où se retirait la reine, furent jetez devant que les lys furent apportés du ciel, et *Andeliacum* veut dire *Antelilium*, devant le lis. » (JACQUES DESMAI, chanoine d'Ecouis, *Vie de sainte Clotilde*, in-42, Rouen, 1643, p. 120.)

Un autre auteur fait une variante à cette étymologie : « Il y a apparence de croire, dit-il, que Andely a pris son nom des lys qui furent donnés au roi Clovis, pour ses armes, comme qui diroit *l'an des lys* : et anciennement, en même temps que l'on baignoit l'image de sainte Clotilde dans sa fontaine, le second jour de juin, l'on laissoit tomber dans ladite fontaine un écusson de trois fleurs de lys, que l'on a discontinué à cause de l'écusson qui a été perdu,

(ou plutôt *Andelis*¹), non loin des murs de la ville de Rouen, en l'honneur de la Vierge Mère du Christ. Ce mo-

mais que l'on va renouveler (PIEDEVANT, *Vie et miracles de sainte Clotilde*, Rouen, 1636, Préface).

Cet auteur dit plus loin :

... Deux petites villes
Qui pour l'honneur des fleurs de lys,
Que Clotilde y rendit fertiles
Ont pris le surnom d'Andelys.

(V. l'*Histoire de la ville des Andelys*, 1863, page 300).

Ces étymologies n'ont qu'une bien médiocre valeur de conception ; elles sont dans le goût de l'époque où vivaient les auteurs qui les ont imaginées. Si nous les reproduisons ici, ce n'est que pour présenter une œuvre ingénieuse qui se rapporte à notre sujet.

Les Andelys se composent de deux petites villes séparées comme territoire, mais unies comme administration.

PIEDEVANT rappelle en ses vers et l'étymologie et l'union des deux Andelys.

« Dans le fond d'un plaisant vallon
» Borné de deux costes voisines,
» Que Bacchus malgré l'aquillon.
» Bénit de ses liqueurs divines :
» Là le cours d'un moyen ruisseau
» Vient au frais de maint arbrisseau
» Arroser deux petites villes,
» Qui pour l'honneur des fleurs de lys,
» Que Clotilde y rendit fertiles
» Ont pris le surnom d'Andelys. »

« Ce val recevant dans son sein
» Ces petites citez si belles,
» Les conioignit presques, à dessein
» De s'aimer comme sœurs jumelles :
» Les deux ont un présidal,
» Un doyenné collégial,
» Gouverne l'une et l'autre Église,
» Tant on voit que l'affinité,
» Sainte et civile symbolise
» Au lieu de leur unité. »

¹ Decanatus, vulgò *Andelys* (MABILLON).

nastère était destiné à recevoir les jeunes filles, pour leur donner une éducation chrétienne; ou si ce ne fut pas sa destination originaire, elle date au moins du ^{vii}^e siècle. Car, à cette époque, les Anglais envoyaient leurs filles dans ce but au monastère des Andelis ainsi qu'à Farmoutiers et à Chelles. C'est le vénérable Bède, le premier historien de l'Angleterre, qui en fait la remarque¹. Nous croyons que la reine sainte Bathilde, qui était probablement Anglaise de naissance, avait contribué à peupler ces monastères de jeunes filles venues de son pays.

L'époque précise de la fondation de ce monastère est difficile à assigner. Il en est qui pensent que sainte Clotilde y consacra les ressources qui lui vinrent de la libéralité de son époux, et que, par conséquent, cette fondation remonte vers l'an 495; mais nous ne sommes pas éloigné de croire qu'elle en fit seule la dépense, en prélevant sur ses biens les sommes qu'elle exigeait. Dans cette hypothèse, elle n'aurait eu lieu que de 511 à 545; ou, pour être plus précis, vers l'an 526, quoique saint Grégoire de Tours ait écrit qu'à cette époque elle s'était retirée auprès du tombeau de saint Martin: car, elle a bien pu s'en éloigner, en réalité, et elle l'a fait, nous le savons positivement,

¹ *Ecclesiasticæ historiæ gentis Anglorum*, in-fol. 1550, lib. III, cap. VIII, page 104. Voici les paroles de l'historien: *Nam eo tempore necdum multis in regione Anglorum monasteriis constructis, multi de Britannia monasticæ conversationis gratiâ, Francorum vel Galliorum monasteria adire solebant et filias suas eisdem erudendas, ac sponso cœlesti copulandas mittebant, maxime in Brige et in Cale et in Andeligum monasterio*. Il est à croire que le vénérable Bède, dans le voyage qu'il fit en France, visita quelques-uns de ces monastères, et en particulier celui des Andelis, qui se trouvait sur son passage; nous inclinons même à penser qu'il ne fit l'observation que nous venons de reproduire, qu'après avoir vu lui-même ces jeunes filles ses compatriotes, réunies dans le monastère, pour y faire leur éducation.

puisque certains documents nous disent qu'elle revenait quelquefois à Paris¹.

Il est à croire que le monastère des Andelis doit sa fondation à un voyage que fit sainte Clotilde à Rouen, en suivant la trace de saint Denys qui avait poussé sa course apostolique jusqu'en cette ville, et même plus loin encore². La voie romaine qui conduisait de Lutèce à Rouen, passait dans la vallée de Gambon. Notre sainte s'y arrêta; le calme et la beauté du pays lui plurent, elle résolut d'y établir ce monastère dont elle voulait faire un asile de prière et un centre d'éducation.

Jacques Desmai s'exprime ainsi, à propos de ce monastère : « Cette belle et célèbre église des chanoines d'Andely, dédiée en l'honneur de Dieu et de la Vierge Marie Et pour ce que quelquefois elle faisoit sa demeure au château d'Andely (il n'y avoit pour alors de château, le lieu était désert et précisément, à cause de cela, jugé propre par sainte Clotilde, à la fondation d'un monastère qui avoit pour œuvre principale l'éducation des filles nobles). Elle fut curieuse d'y faire parachever et accomplir cette Église³. »

Un événement miraculeux vint, durant l'édification du monastère, montrer au peuple de cette région, la puissance que la sainte reine exerçait sur le cœur de Dieu. Et pour nous cet événement est plus démonstratif qu'on ne le supposerait d'abord, par rapport à la date de la fondation : car il nous semble que le prodige dont nous donnons le récit, d'après notre vieil historien⁴, résulte d'une sain-

¹ V. *les Monastères de France*, par M. DE MALASTRIE, dans l'*Annuaire historique*. Paris, 1837, in-42, page 70.

² Certains auteurs disent qu'il alla jusqu'à Arras.

³ JACQUES DESMAI, chanoine d'Écouis, *Vie de sainte Clotilde*, in-42, Rouen, 1613, page 149.

⁴ JACQUES DESMAI, pages 120-125. Cet historien traduit ici un

teté éprouvée, telle que devait être celle de notre sainte, vers la fin de sa vie.

« Une chose merveilleable arriva en ce lieu d'Andelys, lorsque sainte Clotilde faisoit travailler à la structure de l'Église, que j'ay voulu icy noter, pour exciter les lecteurs à honorer les âmes saintes. Il arriva, durant ce temps-là, une grande cherté de vin, et alors les vignes n'étoient pas encore plantées es costes d'Andely, comme nous les voyons aujourd'hui; les massons et ouvriers avoient grande peine et parachever leur ouvrage, les forces leur manquoient faute de vin et souvent murmuroient contre la reine, de ce que le vin leur manquoit.

» Sainte Clotilde, émue de compassion et désireuse de voir bientôt ce saint ouvrage parachevé, se mit en oraisons. Et comme autrefois Moyse, Elye et Agar prioient pour trouver des eaux aux temps de sécheresses, sainte Clotilde demandoit à Dieu du vin en temps de stérilité, pour donner courage à ceux qui travailloient pour la gloire de son saint nom.

» Elle n'eut pas si tôt finy sa prière, que voici une belle fontaine cristalline, qui avec impétuosité sortie de terre, qui de sa veüe réjouissait les yeux de ceux qui la regardoient, tant elle estoit belle, claire et agréable¹. Sainte

anonyme du xiv^e siècle qui a raconté ce miracle dans une histoire latine : *B. Chrotildis regine, apud vitæ sanctorum*. Msc. in-folio de la bibliothèque Richelieu. Fonds lat., n° 5333. On peut voir aussi le même fait raconté dans les *Acta Sanctorum* de Acheri et Mabillon et dans les Bollandistes, 3 juin, fête de sainte Clotilde; il y a cependant quelques variantes dans les Bollandistes. La vie de sainte Clotilde qui se trouve dans le manuscrit 5333, au milieu de beaucoup d'autres vies de saints, se trouve intégralement reproduite à la suite de l'office de notre sainte. (Manuscrit du xvi^e siècle que nous citerons au chapitre suivant.)

¹ *Apparuit propè monasteriæ ædificium, egrediens de terrâ fons*

Clotilde toute étonnée de cette nouvelle source, se douta bien que Dieu ne l'avoit pas envoyée pour néant, et que de ce miracle en sortiroit un autre ; elle se remit derechef à la prière, et durant l'oraison un doux sommeil la saisit, durant lequel elle vit une apparition d'un ange envoyé de la part de Dieu, qui lui donna assurance que ses requestes étoient reçues de Dieu, et que pour obtempérer à sa demande, il luy avait envoyé cette fontaine, de laquelle elle puiseroit pour envoyer à ses ouvriers, lorsqu'ils luy ~~de-~~manderoient du vin, et que Dieu avait donné à cette eau, comme il donna à la manne, un goût pour satisfaire à l'appétit de ceux qui en gousteroient, et que pour les ouvriers, elle auroit la force, goust et propriété du vin.

» Le lendemain les massons lassez du travail et bruslez de l'ardeur du soleil, faisoient de grandes plaintes de ce qu'ils étoient mal traictez. Alors sainte Clotilde, pleine de confiance, leur envoya plein un grand vaisseau de ceste eae, laquelle se convertissoit en vin lorsque les ouvriers beuvoient : ce qui les estonna fort, et quittant leurs besou-gnes s'en alloient trouver la reine, se prosternant à deux genoux à ses pieds, luy demandant pardon de leur murmure, et la recognoissans pour une sainte de grands mérites devant Dieu et confessoient que jamais ils n'avoient beu si bon vin¹.

» Moyse peut bien changer l'eau en sang : nostre nature change le pain et le vin en nostre substance. Dieu a promis que la foy feroit saillir les montagnes. La pierre a bien été convertie en miel et le rocher en huile, le caillou en eau ;

miræ pulchritudinis, visu delectabilis et ad potandum salubris.
(BOLLANDISTES.)

¹ *Quo sumpto, sanctam Dei famulam adeunt, cervices solo tenus flectunt grates gratulando, referunt se nunquam tam bonum sumpsisse poculum dicunt.* (BOLLANDISTES.)

pourquoy Dieu ne pourroit-il par ses saints, convertir l'eau en vin ? Il l'a fait, mais seulement à ceux qui mettoient la main à l'œuvre, pour travailler à l'église de Notre-Dame d'Andelys.

» Sainte Clotilde, pleine d'humilité, eut peur que ce miracle ne la fist honorer des hommes, pour ce, elle défendit à sa fille de chambre, qui avoit porté le premier vaisseau, de n'en point parler à personne; et répondit à ceux qui en parloient, que ce n'avoit esté elle, mais la seule bonté de Dieu, qui assiste ses créatures en leurs nécessitez. Aussitost que l'église fut perachevée, les ouvriers ne sentirent plus le goust ni odeur de vin, mais comme faisoient les autres, le goust d'une eau naturelle. »

Ce miracle devait être raconté en vers, ou plutôt en prose rimée, telle qu'on en composait au *xvii^e* siècle, afin d'être chanté par les pèlerins et conservé plus fidèlement dans leur souvenir. Cette poésie populaire, fort peu poétique assurément, suffisait à la foi de nos ancêtres, elle la nourrissait, elle l'embellissait même; les familles chrétiennes aimaient à chanter ces cantiques, le soir, au coin du feu et à s'en édifier; on les chantait aussi dans les pèlerinages et dans les églises, et ce n'était pas sans profit pour l'esprit et pour le cœur. Voici donc les couplets qui se rapportent au pèlerinage des Andelis.

A Andeli elle-fit bâtir
Une très-belle église
Pour Jésus-Christ y servir.
Quelle belle entreprise !
Sainte Clotilde Dieu prioit
Et les ouvriers soulageoit.

Après, la fontaine fut changée
A Dieu le roi de gloire,
Le deux juin elle s'est baignée
En l'honneur de sa gloire.

Baignons-nous avec dévotion
Nous en recevrons la guérison.

Paralytiques et boiteux
Venez en diligence
Pour honorer ces saints lieux
En grande vénération
Baignez-vous avec dévotion
Vous recevrez la guérison¹.

La fontaine miraculeuse continua à couler depuis lors, et plus d'une fois Dieu récompensa, par des guérisons vraiment miraculeuses, ceux qui firent usage de ses eaux, dans un esprit de foi et de piété chrétienne.

C'est ainsi qu'au commencement du XVII^e siècle, pour ne citer que ce trait en passant, un enfant, perclus de tous ses membres, ayant été plongé par sa mère dans la fontaine de sainte Clotilde, pendant qu'elle l'invoquait elle-même, fut guéri soudain, à la grande admiration et reconnaissance de tous les spectateurs.

Les historiens qui, à cette époque, ont écrit la vie de sainte Clotilde ou l'histoire des pèlerinages des Andelis, n'ont pas hésité de reconnaître l'authenticité de ce miracle. Nous avons nous-même, en étudiant les documents qui ont survécu aux ravages du temps et des révolutions, découvert d'autres traits plus admirables encore, que nous réservons pour le chapitre qui va suivre.

Sainte Clotilde s'étant arrêtée à Rouen et s'étant mise à la recherche des souvenirs de saint Denys qui avaient survécu aux ravages des invasions, découvrit les restes d'une église que le saint évêque avait fait construire lui-même; une inscription gravée sur une pierre de l'autel, attestait à la fois, que cette église était l'œuvre de saint

¹ Voir à la fin du chapitre la note P, page 333.

Denys et qu'elle avait été dédiée aux douze Apôtres¹.

La légende de saint Denys qui se trouve dans le Bréviaire de Paris² ne diffère presque pas des Bollandistes. Elle dit « que saint Denys alla à Rouen, qu'il consacra un autel dans un faubourg de cette ville, comme il a été prouvé par l'inscription gravée sur une pierre qui fut trouvée dans les fondements de cet autel lorsque sainte Clotilde y faisait élever un nouveau monastère³. »

Au XVI^e siècle, on était convaincu de la vérité de ce fait ; et voici comment Jacques Desmai le raconte : « Sainte Clotilde avait une grande dévotion aux vieilles églises, spécialement quand elle entendait qu'elles avaient été bâties du temps que saint Denys avait été en France ; car elle portait une singulière dévotion à saint Denys et faisait réparer ce qui était en décadence, et quelquefois les relevait tout de neuf, entre lesquelles une église se retrouve du nom des Douze-Apôtres, appelée depuis l'église Saint-Pierre, où saint Ouen fut enterré en la ville de Rouen, qu'elle avait fait réédifier de fond en comble, cette église est à l'enclos du monastère Saint-Ouen, qu'on tient avoir été bâti primitivement par saint Denys. »

Ce monastère occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville de Rouen, le jardin public et la grande place Saint-Ouen.

Il ne reste plus rien de l'église, mais il y a, à sa place une magnifique basilique⁴.

¹ Les BOLLANDISTES, 3 juin, fête de sainte Clotilde. (V. *saint Nicaise*, par ADOLPHE DE BOUGLON, in-8°. Evreux, 1864, page 59.)

² *L'office de la nuit et des laudes*, traduction française. (Paris, 1770, page 809.)

³ JACQUES DESMAI, *loco citato*.

⁴ La *Gallia Christiana*, tome XI, cite ce texte de MABILLON (*Act. 11. Bened.*, tome I, page 402) :

« *Dicitur illa regina (Clotildis), renovasse ab ipsis fundamentis*

Il nous reste à clore la série des fondations pieuses de notre sainte, par celle que lui doit la ville de Calais ; il est probable d'ailleurs, que ce fut la dernière.

Laissons parler, ici, l'un de ses historiens.

« Ceste bonne reyne Clotilde, quelque temps avant son trépas, en l'honneur de saint Grégoire (auquel elle avait une singulière dévotion), elle fit bastir un monastère en la ville de Calais, où elle mit religieux de l'ordre de Saint-Augustin : semblablement en ladicté ville, elle y fit édifier un beau collège pour l'instruction des pauvres enfans, ensemble un hospital pour loger les pauvres ¹. »

Telles furent les créations que la France dut à sa pieuse

quoddam miræ magnitudinis monasterium, quod in suburbio Rotomagensis civitatis propè muros ejusdem urbis tempore beati Dionysii ibi ædificatum fuit, et ab eodem apostolico viro dedicatum, in nomine duodecim Apostolorum die Calend. Septembris, sicut in quâdam petrá quæ erat in fundamento altaris repositâ sculptum erat. »

La Gallia Christiana ne paraît pas douter, que l'abbaye de Saint-Ouen n'ait d'abord été construite par sainte Clotilde, mais n'admet point le souvenir du passage de saint Denis à Rouen. Ce sentiment a rencontré plus d'un contradicteur. PIEDEVANT, pour sa part, s'exprime ainsi :

- « Elle rebastit à Roüen,
- » Du pied iusqu'à la couverture,
- » Ce temple antique ou saint Oüen
- » Receut iadis la sepulture :
- » Pres duquel on a fait bastir
- » Plus beau que les pompes de Tyr
- » Ce tabernacle si superbe ;
- » Qui se fait en France admirer,
- » Comme en nos parterres sur l'herbe,
- » La rose se fait honorer. »

¹ HovËL. *Les mémoires et recherches de la dévotion, piété et charité des reines de France*, in-8, page 2 (Volume rare, un exemplaire à la Bibl. impériale).

reine; telles furent plutôt, celles dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous. Combien en est-il que nous ne connaissons point, parce que sa modestie ne les a pas fait connaître, ou parce que l'histoire en a perdu la mémoire?

Il est facile d'observer en sainte Clotilde une disposition éminemment chrétienne, qui s'est modifiée avec les diverses situations où elle s'est trouvée, mais qui n'a jamais changé de nature. Durant sa première jeunesse, elle s'est efforcée de conserver la foi chrétienne en son âme, malgré les efforts d'une Cour et d'un tuteur arien. Dieu a récompensé cette première victoire en la donnant pour épouse à Clovis, l'homme choisi pour être son instrument de régénération à l'égard du peuple Franc et celui de l'émancipation religieuse pour les Gallo-Romains.

Après son mariage, Clotilde animée du même esprit, poussée par le même besoin de faire triompher la foi chrétienne, utilise et déploie toutes les ressources qu'elle a reçues de la Providence, afin d'assujettir son époux au joug du Christianisme, et bientôt, elle a remporté une nouvelle victoire.

C'était la dernière, mais c'était aussi la plus précieuse, puisqu'elle déterminait la conversion de tout un peuple.

Et maintenant que la foi ne rencontre plus d'obstacles de la part des puissances, mais qu'elle demande, pour se maintenir, des solennités, des secours spirituels et temporels, Clotilde édifie des monastères, où le peuple est instruit et secouru, des églises où l'on prie et où le culte chrétien se déploie dans toute sa magnificence, des hôpitaux où les malades reçoivent, à la fois, la santé et la consolation. C'est en présence de tant d'œuvres si chrétiennes, qu'il convient de reconnaître et de proclamer, que sainte Clotilde a été la providence visible de la France.

Les peuples se croient obligés, et en cela ils ne se trompent pas, de témoigner leur reconnaissance à leurs bienfai-

teurs, en entourant leur mémoire de respect et d'honneur. Or, n'est-ce pas un devoir pour la France, de témoigner sa reconnaissance à sainte Clotilde? La France lui doit sa foi, et c'est par sa foi, qu'elle a grandi aux yeux des nations et à ses propres yeux, par sa foi qu'aujourd'hui encore, elle console le cœur de l'Église. Les témoignages de respect et d'honneur qu'elle adressera à sa bienfaitrice, ne seront donc jamais exagérés, parce que la reconnaissance qu'ils exprimeront n'égale jamais le bienfait.

La sainteté de notre reine mérite encore d'autres admirations, parce qu'elle nous donne encore d'autres exemples.

Il est facile d'observer dans sa conduite une égalité d'âme, et une perfection qui est l'apanage exclusif des saints.

Le premier principe de perfection dans la vie chrétienne, c'est la soumission à la volonté de Dieu; et cette soumission se manifeste par l'acceptation de la vie telle qu'il l'a préparé.

Or, sainte Clotilde n'eut qu'un désir : celui d'obéir à Dieu. Dès sa plus tendre enfance elle s'efforça de découvrir sa volonté, et s'empessa de l'accomplir. C'est ce qui explique sa résignation, au milieu des épreuves de sa jeunesse. Et toutefois, en nous reportant à cette époque, nous la voyons prodigue de bienfaits à l'égard des pauvres. Elle s'essayait ainsi aux grandes œuvres de charité qu'elle devait accomplir un jour.

Devenue reine, et obligée à une vie plus apparente, elle en a compris tous les devoirs; et sa dignité tempérée par sa modestie manifeste une âme vraiment noble et vraiment sainte.

Quand vint le temps de son veuvage, quand elle dut descendre de son trône et déposer sa couronne pour vivre d'une vie plus obscure; elle descendit paisiblement, s'a-

bandonna même avec joie aux rigueurs de son nouvel état. Cette fois, les sacrifices que Dieu lui imposait, s'accordaient parfaitement avec ceux qu'elle avait tant désirés. C'était la première récompense de son obéissance.

Un panégyriste de sainte Clotilde, qui écrivait au ^{xvii}e siècle et que nous citons quelquefois¹, félicite ainsi notre sainte des vertus qu'elle pratiqua, à la fin de sa vie. Il nous sera facile de sentir la conviction de l'écrivain, malgré une phraséologie surannée, mais qui s'explique par le goût du siècle où il vivait.

« Il est temps qu'elle achève avec quelque repos ses trente-neuf ans de veuvage, et qu'elle donne dans sa retraite, à toutes nos reines blanches² l'idée de cette sainte vie qu'elles doivent mener, après qu'elles ont renoncé à la Cour et aux pompes de leurs illustres enfants. Qu'elles apprennent d'elle que la miséricorde est la seule dame d'atour qui leur doit rester; que l'humilité, la dévotion et la modestie sont leurs filles d'honneur ou leurs trois grâces qui doivent toujours les accompagner. Jamais princesse n'a eu tant de bontés que Clotilde, qui semblait n'être montée sur le trône que pour apprendre la magnificence qu'elle exerça depuis, à l'endroit de tous les pauvres. »

Mais il est temps de raconter les derniers événements de sa vie.

Le roi Childeberr, de concert avec Thierry, le premier fils de Clovis, avait déclaré la guerre à son frère Clotaire. Déjà même, les armées agressives s'étaient mises en marche et

¹ DE CÉRIZIERS : *Éloge de sainte Clotilde*, l'Année française, 1660, pages 154 à 156.

² On donnait ce nom aux reines veuves, parce que le blanc était la couleur de leur deuil. Les reines de France restaient enfermées 40 jours, après la mort de leur mari.

le menaçaient d'une entière défaite. Clotaire, prévoyant sa ruine, n'essaya pas de tenter le sort des armes, mais se réfugia au fond d'une épaisse forêt¹, et s'abandonna à la protection de la Providence.

Sainte Clotilde ne tarda pas à apprendre ces tristes événements, et dirigeant aussitôt ses pas vers le sanctuaire, où, depuis son veuvage, elle portait ses douleurs et ses larmes, arriva au tombeau de saint Martin, et demeura là en prière durant toute la nuit, suppliant le Seigneur d'éteindre la guerre civile que ses fils venaient d'allumer.

Pendant, les deux alliés ayant découvert la trace du fugitif, allaient l'attaquer et le frapper de mort, lorsque le matin du jour où la poursuite devait avoir lieu, une tempête s'élève subitement, soulève et emporte les tentes de leur camp et le bouleverse de fond en comble. Les éclairs brillent, le tonnerre gronde, et une pluie de pierres vient achever les ravages commencés par l'orage. Voici que l'armée et ses chefs qui n'étaient plus protégés que par leurs boucliers, sont frappés par mille traits inattendus. Pendant ce temps, les chevaux effrayés prennent la fuite à travers la campagne et un grand nombre échappe à toutes les recherches.

Se voyant accablés par des maux si extraordinaires, Thierry et Childebert comprirent leur crime, demandèrent pardon à Dieu, et promirent d'épargner leur frère.

Pendant ce temps, Clotaire était protégé par la main de Dieu, contre les fureurs de la tempête; car non-seulement il échappa à ses désastres, mais il ne connut ceux de ses ennemis, que par les ambassadeurs qu'ils lui envoyèrent, afin de l'assurer de leurs regrets et de leurs sentiments plus fraternels.

¹ C'était, dit-on, la forêt Bretonne ou de Routot, près la Seine, à l'opposé de Caudebec.

Il fut certain pour tous, ajoute saint Grégoire de Tours qui raconte cet événement¹, que ce miracle était dû à la prière de sainte Clotilde et à la protection de saint Martin, auquel elle s'était adressée, avec toute la sollicitude d'une mère et la foi d'une sainte².

Ce miracle que l'on pourrait appeler : *le miracle de l'amour maternel*, arriva peu d'années avant sa mort, et contribua à réjouir sa vieillesse³.

Sur son déclin, l'amour de Dieu et l'amour du prochain dont elle s'était, pour ainsi dire, constituée l'humble servante, attira sur elle ces bénédictions dont le Seigneur ne fait part qu'à ses saints. Elle connut, par une révélation, le moment de sa mort, et le voyant approcher, elle s'écriait : « Seigneur, mon âme veut s'élancer jusqu'à vous, venez briser les liens qui la retiennent captive ; venez, car c'est en vous que j'ai placé mon espérance. » Sainte Clotilde pouvait mourir, son œuvre était accomplie, et sa couronne était prête ; ses riches aumônes l'attendaient au ciel où elles étaient passées par la main des pauvres.

Sentant donc son heure approcher, elle fit venir ses fils, Clotaire et Childebert, elle leur prédit quelques-uns des événements dont ils devaient être témoins dans l'avenir. Puis reçut l'Extrême-Onction et le sacrement d'Eucharistie, confessa l'auguste et adorable Trinité et s'endormit paisiblement : c'était le 3 juin 545⁴.

Ainsi mourut cette reine glorieuse, cette mère héroïque,

¹ Liv. III, chap. 28.

² V. SIGEBERT. *Chron.*, ann. 540.

³ *Consenuit in senectute bonâ* (BOLLANDISTES).

⁴
O ! la plus précieuse mort,
O ! faveur la plus aspirée !
Qui puisse rendre une âme au port
De la région Empirée !

cette pieuse veuve dont toute la vie n'avait été qu'un long sacrifice.

Au moment où elle rendit le dernier soupir, sa demeure s'éclaira d'une vive lueur, comme 'si l'on eût été vers le

O qu'il fait heureux sous les loix
Que Dieu donne au pats Gaulois ?
Depuis que cette sainte Reyne
Fit suivre à nos premiers ayeux
Cette Éminence souveraine
Qui règne en terre et dans les cieux.

Dieu qui bénit ses serviteurs
Plus après la mort qu'en la vie
De mille odorantes senteurs
Voulut que sa fin fut suyvie ;
Et quoy qu'au milieu d'une nuit ,
Qui n'avoit ny clarté ny bruiet
Cette princesse eust rendu l'âme ,
L'air fut remply de doux accords ,
Et l'accez d'une heureuse flamme
Donna de l'éclat à son corps.

De Tours apportée à Paris ,
Par les champs , villes et bourgades ,
Elle changeoit les pleurs en ris ,
Rendant en santé les malades :
Aussi l'office du clergé
Derrière et devant arrangé
Dans chaque église et par la voye
Au lieu de psaumes gémissans
Ne chantoit que versets de ioye
Les grâces du ciel bénissant.

Dans un amas de parfums doux
Qui rendoit une odeur sötiefve ,
On la mit près de son espoux ,
Au chœur de Sainte-Genevieve ,

milieu du jour. Des parfums délicieux s'exhalèrent de toute part et durèrent pendant la nuit entière ¹.

Laissons parler maintenant, pour raconter la mort et les funérailles de notre sainte reine, notre vénérable chroniqueur Grégoire de Tours : « La reine Clotilde pleine de jours, et riche de bonnes œuvres, mourut à Tours, durant l'épiscopat d'Injuriosus. Son corps fut transporté à Paris, pendant que l'on chantait des psaumes, et fut déposé dans la basilique de saint Pierre et saint Paul, auprès des restes de son époux, par les soins de ses fils Childebert et Clotaire. « Cette basilique, remarque Grégoire de Tours, était celle qu'elle avait fait construire et qui gardait le tombeau de sainte Geneviève ². »

Pendant sa vie, elle avait cultivé et propagé la foi de Pierre, et ce fut dans l'église qui lui était dédiée qu'elle voulut être ensevelie. Elle savait la puissance dont jouit ce grand saint au ciel et sur la terre, et une fois encore elle voulut recourir à sa protection.

C'est ainsi que sa mort continuait les exhortations et les exemples de sa vie ; c'est ainsi qu'elle enseignait aux Français et, en particulier, aux habitants de Paris, quelle doit être la nature de leur foi, et l'objet de leur piété. Il

De là ses os estant tirez,
Sont iusqu'aujourd'huy reverez
Comme precieuses reliques,
Et les Papes intervenus,
Ont permis les festes publiques
Où ses Autels sont reconnus.

(NICOLAS PIRDEVANT, *Vie et miracles de sainte Clotilde*.)

¹ C'est ainsi que s'exprime un des auteurs de la *Vie de sainte Clotilde*, qui vivait du temps des empereurs Carlovingiens (*Note des BOLLANDISTES*).

² GESTA FRANC., livr. IV, ch. 4 et livr. XVI, ch. 31..

semblait que, du fond de la tombe, elle leur adressait ces paroles d'Isaïe : « *Souvenez-vous de la pierre dont vous avez été extraits, et de la fosse dont vous avez été tirés. Jetez les yeux sur Abraham et Sara, les auteurs de votre race* ¹. » En d'autres termes : « Souvenez-vous de Clovis et de Clotilde qui, pour asseoir les fondements de leur royaume sur une pierre inébranlable, ont élevé cette basilique à saint Pierre, en témoignage de dévouement et de reconnaissance; souvenez-vous qu'ils reposent là, comme pour manifester leurs désirs et leurs espérances, par rapport à l'amour et au dévouement que la France doit au chef suprême de l'Église, le successeur de Pierre et le vicaire de Jésus-Christ. »

¹ ISAÏE, chap. 51, v. 1 et 2.



NOTES SUPPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE XI.



Note M.

Voici, d'après un vieil historien, le récit de quelques miracles attribués à sainte Geneviève, à la suite des manifestations pieuses de la bonne ville de Paris.

» Paris a tousiours honoré sainte Geneuieue comme sa patronne, ayant recours à elle en toutes les nécessitez de guerre, de stérilité, d'inondation, de sécheresse, de peste, et d'autres maladies qui l'ont affligé.

» L'an 1206, au mois de décembre, sous le règne de Philippe-Auguste, les pluyes furent si grandes et si continuelles, que toutes les ruières de France se débordèrent, et noyèrent les campagnes d'alentour avec d'estranges rauages. La Seine sortit de son lit avec tant de fureur et d'impétuosité, qu'elle arrachoit les arbres, et entraînoit les maisons. Le petit pont qui deslors estoit basti de pierre fut esbranlé iusques aux fondements. On descend la Chasse avec les solemnitez ordinaires, toute la procession passe sans crainte sur le pont, où personne n'osoit passer auparavant. A la veuë des saintes reliques, les eaux appaisent leur violence, la ruiere se retire, et se resserre dans ses limites ordinaires, et après qu'on eut acheué les déuotions à Nostre-Dame, et que le

peuple qui accompagnoit la Chasse fut repassé dans l'Université, le pont tomba, pour tesmoigner qu'il auoit esté miraculeusement soutenu.

» Du temps de saint Louys, elle fut descenduë pour vne pareille inondation et avec pareil succez l'an 1233. On remarqua que sortant de l'Eglise de sainte Geneuieve, vne colombe l'accompagna, voltigeant tousiours audessus iusqu'à la porte de Nostre-Dame, où elle se reposa sur vn ange, et lorsque la Chasse sortit elle recommença à voler encore audessus iusqu'à ce qu'on fut rentré dans l'Eglise de laquelle on estoit sorty, et lors elle disparut à la veuë de tout le peuple qui s'arrestoit à la considerer. Ce n'est pas la seule fois qu'une telle merueille s'est passée. L'an 1566, le 7^e jour de juillet, la Chasse ayant esté descenduë pour vne grande stérilité, vne estoille apparut en plain jour, qui suiuit la procession iusqu'à Nostre-Dame, et ne disparut point qu'elle ne fut acheuée.

» Il faut remarquer que iusques en l'an 1242, ce grand thresor de Paris, n'auoit esté que dans vn coffre de bois, lorsque les religieux ne pouuans plus souffrir qu'on rendit si peu d'honneur à celle que Dieu rendoit si glorieuse, resolurent du luy donner vne Chasse d'argent. Quelques personnes deuotes y contribuerent, comme l'euesque d'Auranches et celui de Noyon. On y employa cent-quatre-vingt treize marcs et demy d'argent, huit marcs et demy d'or : l'orfeure qui l'a fit, appelé Bonard, eut pour son trauail. et les pierreries qu'il fournit, deux cens dix liures, le tout reuenant à huit cent liures vn peu plus. Ce fut en cette mesme année qu'elle fut descenduë pour la santé de Robert comte d'Artois, frère de saint Louys, malade à Gonesse.

» Je ne trouue point de mémoires qui marquent expressement les autres temps, ausquels elle a esté descenduë iusques à François I. Il est pourtant à croire qu'on s'est souuent seruy de ce souuerain remede dans les calamitez publiques, puisque comme nous auons veu Charles V y auoir recours dans ses grandes affaires, et la faisoit porter en procession, obligeant les prestres et les religieux d'y assister à pieds nuds, et que sous Charles VI, son fils, fut instituée la premiere confrairie l'an 1412.

» Il est aussi probable que Messieurs de Paris, après l'experience de tant de faueurs receuës de sainte Geneuieve en toutes leurs necessitez, ne manquerent pas d'implorer ses mesmes assistances, et lorsque sous le regne de Charles VII, ils virent l'estran-ger dans l'enceinte de leurs murailles, leur roy legitime chassé de

son throsne, et la France à deux doigts de sa ruine. Et quoy que les temps de Louys XI, Charles VIII, et Louys XII, fussent plus heureux, à cause qu'elle n'auoit point la guerre dans son sein, si est-ce qu'il auoit assez d'autres necessitez qui affligeoient le peuple pour l'obliger de chercher le remede à ses maux, en celle qui scauoit bien ne manquer, n'y de puissance, n'y de bonté pour le secourir. Et de vray quelle raison eut obligé seize des principaux de Paris, de demander avec autant d'instance aux religieux de sainte Geneuieue, qu'ils eussent le bon-heur de porter sa Chasse en procession, si dans la suite de tous les temps ils n'eussent veu la continuation de ses miracles. Ce fut en l'an 1624, que ce priuilege leur fut accordé; et les papes approuuant ce tesmoignage de leur deuotion, l'ont non seulement confirmé, mais y ont adjousté de grandes graces qui veritablement semblent aussi n'auoir point esté inutile, parce qu'on peut assurer comme il est vray, que tous ceux qui ont eu le bon-heur d'estre associez à cette sainte Confrairie, ont tousiours esté de grand exemple de piété dans le monde. Vous diriez que sainte Geneuieue en prend vn soin particulier, comme si maintenant qu'elle regne glorieuse dans le ciel, elle ne pouuoit souffrir que ses cendres fussent touchées par des personnes de mauuaise vie sur la terre. Eux aussi reciproquement se rendent extremement soigneux de recognoistre les faueurs qu'ils en reçoient.

» L'an 1530, le 10 de janvier, elle fut descenduë à cause du débordement de la riuere.

» L'an 1534, apres que l'insolence des Huguenots fut venuë à cet excez, de faire afficher dans les places publiques, et mesmes iusqu'à la porte de la chambre du roy, des placarts remplis de sacrileges et de blasphemés contre le saint Sacrement, sa majesté commanda que le 27 janvier on fit une procession generale à son honneur, à laquelle elle voulut assister en personne, portant à la main vne torche de cire blanche, accompagnée des cardinaux de Lorraine, de Tournon, le Veneur, et de Chastillon, et de grand nombre d'euesques, et suiuy de tous les princes et seigneurs de la cour. Les ruës furent richement tapissées, Monsieur de Paris porta le saint Sacrement sous vn Dais de velours cramoisy semé de fleurs de lys d'or, et porté par Monsieur le Daulphin, Messieurs d'Orleans, d'Angoulesme et de Vendosme, la Chasse de sainte Geneuieue fut descenduë pour luy tenir compagnie avec toutes les autres reliques de Paris.

» L'an 1535, le 13 juillet, elle fut descenduë pour faire cesser les pluies continuelles.

» L'an 1536, le jeudy 4 aoust, elle fut descenduë à cause des ennemis qui estoient deuant Peronne d'où bien-tost après ils leuèrent le siège.

» L'an 1544, le 24 juillet, pour arrester la puye.

» L'an 1542, le 17 juillet, pour la paix entre François I^{er} et Charles-Quint.

» L'an 1543, le 16 juillet, pour la prospérité des armes du roy et le succez de son voyage de Hainault.

» L'an 1549, le quatriesme juillet, pour l'extirpation des hérésies ; Henry II et la reyne Catherine de Médicis furent à la procession. Le cardinal de Guise fit l'office, et porta le saint Sacrement à la procession suivy du cardinal de Lorraine et de quelques autres.

» L'an 1554, le troiesme juin, elle fut descenduë à cause des fréquents tonnerres, le roy, la reyne, et les princes furent encore à la procession.

» L'an 1559, le dimanche, neufiesme iour de juillet, elle fut descenduë pour la blessure du roy Henry II, et les cloches ne furent point sonnées pour témoigner la tristesse publique.

» L'an 1560, le dernier juin, elle fut descenduë tant pour les biens de la terre que pour l'extirpation de l'hérésie : et le iour de saint Nicolas de la mesme année on fit vne procession générale à sainte Geneuieue, pour la santé de François II, malade à Orléans.

» L'an 1563, le treiziesme décembre, on la descendit pour obtenir la victoire contre les Huguenots, assiégés à Orléans par Monseigneur de Guise.

» L'an 1564, le vingt-troiesme juillet, pour la sérénité du temps.

» L'an 1566, le dimanche septième juillet, pour une grande famine ; dès la mesme semaine, le bled qui auparauant estoit extrêmement cher, fut remis à prix raisonnable.

» Ce fut en ce iour que parut une estoille qui suiuit touiours la procession.

» L'an 1567, le dimanche vingt-deuxiesme juin, elle fut descenduë pour une extrême sécheresse, et le mesme jour il plut en si grande abondance qu'on eut bien de la peine à faire la procession. Et la mesme année, après auoir esté quelque temps cachée de peur des Huguenots qui auoient pris saint Denys et bruslé les moulins

à l'entour de Paris, elle fut encore portée en procession le vingt-septiesme nouembre pour la prise de Montereau, où Monsieur frère du roy entra le treiziesme décembre en suivant.

» L'an 1568, le 29 septembre, elle fut descenduë pour action de graces de la santé que le roy croyoit luy auoir esté miraculeusement renduë.

» L'an 1570, le 10^e de septembre, elle fut descenduë par le commandement du roy, pour action de graces de la conseruation de son Estat, et sur le différent interuenu entre Messieurs de Nostre-Dame et les religieux de sainte Geneuieue, touchant le rang et ordre qu'ils prétendoient tenir à la procession, Sa Majesté après auoir ouy les raisons des parties, et en auoir pris conseil de la reyne sa mère, ordonna que suiuant l'ancienne coustume, lesdits religieux tiendroient le costé droit.

» L'an 1573, au mois de juin, elle fut descenduë par le commandement de la reyne-mère, pour l'heureux succez de l'entreprise de la Rochelle, assiégée par Monsieur frère du roy.

» L'an 1577, le 14 juillet, pour les biens de la terre.

» L'an 1582, le 4^e dimanche de l'Aduent, qui fut le neufiesme iour de décembre, à cause des dix iours qui auoient esté retranchez dudit mois par le commandement du Pape, elle fut descenduë pour la fécondité de la reyne.

» L'an 1584, elle fut descenduë le troisiemes iour de juin, pour impetrer de la pluye.

» L'an 1584, le neufiesme juillet, pour obtenir le beau temps.

» L'an 1589, le douziemes may, pour les nécessitez du royaume.

» L'an 1590, le premier aueil, pour les biens de la terre.

» L'an 1594, le dix-septiesme mars, pour la reduction de Paris, le cardinal de Plaisance, legat du Pape, assista à la procession, et le mardy en suiuant, 22 mars, Henry IV entra dans Paris.

» La mesme année, elle fut encore descenduë le vingt-quatriemes juillet, pour les biens de la terre.

» L'an 1599, le cinquiesme aoust, pour obtenir de la pluye.

» L'an 1603, le premier iour de juin, pour la santé de Monsieur le Dauphin, la procession passant, vne chaisne de galeriens estoit à la montagne sainte Geneuieue, où est maintenant la fontaine, vn de ses patures miserables la supplia dans son cœur, ou de le deliurer, ou de luy donner force pour supporter son affliction avec patience, à mesme temps ses chaisnes se rompirent à la veuë du peuple, qui criant miracle obtint la liberté.

» L'an 1644, le douziesme de juin, elle fut descenduë pour la prospérité et santé de la reyne régente et du roy qui estoit mineur.

» L'an 1645, le 21 juin, pour l'heureux {sucez du voyage de Bayonne, où Sa Majesté alloit receuoir la reyne.

» L'an 1625, le sixiesme juillet, pour faire cesser la pluye. »

Note N.

Nous devons à nos lecteurs quelques détails sur les récentes découvertes et restaurations qui se rapportent au tombeau de saint Martin.

A la suite des commotions sociales et religieuses dont la France a été le théâtre à la fin du XVIII^e siècle, la basilique et le tombeau de saint Martin avaient, en quelque sorte, cessé d'exister; deux rues traversaient l'église, l'une dans le sens du grand axe, l'autre dans la direction du transept, le reste du sol et du cloître était occupé par des habitations particulières.

Mais le 8 décembre 1859, M^r Guibert, archevêque de Tours, approuvait un projet de rétablissement du tombeau de saint Martin, et le 2 octobre 1860, les fouilles commençaient dans l'une des maisons que venait d'acquérir la commission chargée de cette grande et sainte œuvre. Le succès ne tarda pas à couronner tant de zèle, et voici que le 14 décembre, fête de la Reversion de saint Martin (souvenir de la restitution des reliques de saint Martin, faite en 907 à la ville de Tours par celle d'Auxerre où elles avaient été transportées pendant l'invasion des Normands), Dieu permettait que l'emplacement précis du tombeau de son grand serviteur, caché et perdu sous de vulgaires constructions depuis soixante-dix ans, fût retrouvé, et rendu à la piété des fidèles, et que le sol où le 4 juillet 473 le corps du saint avait été déposé, apparut à leurs regards.

Ce serait ici le cas de rappeler les paroles prononcées par l'évêque de Poitiers le 14 novembre 1858 :

« Je me contente de dire que je commencerai à espérer des jours meilleurs pour la France, quand la France aura commencé à rebâtir la basilique de Martin. Il a été le fondateur et le père de cette nation, il en est le patron et le protecteur : ce que la France ferait pour saint Martin, elle le ferait pour elle-même. »

Or, si cette reconstruction n'est pas commencée, elle est arrêtée en principe, et certainement elle se réalisera un jour, nous en avons pour garant la foi des habitants de la ville de Tours, celle des catholiques français, l'initiative de nos évêques, et surtout le zèle du dernier successeur de saint Martin. Nous sommes donc en droit d'espérer aussi que la récompense ne tardera pas pour la France et ses enfants.

Note O.

Lors de l'invasion des Normands, au ix^e siècle, Saint-Pierre-Puellier fut détruit avec les autres églises des environs ; les religieuses dispersées ne se réunirent plus, et à la fin du x^e siècle, le monastère était entièrement vide. Il conserva néanmoins son titre de *monasterium* ; il lui est donné notamment dans une charte par laquelle le roi Robert accorde, vers l'an 1003, aux religieux de Marmoutier, un emplacement de maison situé dans le bourg Saint-Pierre et qui avait fait partie des biens de cette abbaye. « *Aream unam juris mei pertinentem ad abbatiam sancti Petri Puellaris, quæ est sita in suburbio Castri Novi* ¹. »

En 1078, le pape Alexandre institua le monastère en collégiale.

¹ Dom Housseau, n^o 334.

Cette église est citée dans une bulle du pape Calixte II, de l'an 1118; dans un diplôme de Louis VI, de l'an 1119, et dans le *Rituel* de saint Martin.

Le bourg de Saint-Pierre-Puellier avait fait partie du douaire de la reine Bertrade; cette princesse le donna aux chanoines de Saint-Martin, et en 1143 Louis VII confirma cette donation.

Il est bien probable que l'église actuelle fut rebâtie entre les années 1118 et 1143.

Le monastère a subsisté jusqu'à la révolution de 1789. L'église, quoique profanée et mutilée, existe encore en grande partie : son architecture est élégante et digne de l'attention des archéologues. L'ogive s'y développe avec une certaine hardiesse et les voûtes à nervures y sont bien bâties. Les chapiteaux des colonnes sont à feuillages romans; la sculpture en est très-délicate. Malheureusement, ce monument se détériore chaque jour. Il sert de remise et ne reçoit, depuis longtemps, aucune espèce d'entretien : avant peu d'années, il aura disparu¹.

Note P.

Piedevant raconte aussi le miracle de la fontaine. Nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs les strophes de son histoire qui s'y rapportent.

- « Et certes de l'effet diuin ,
- » Parût la preuue assez certaine ,
- » Quand on vit là changer en vin
- » L'eau d'une nouvelle fontaine :

¹ Cette note nous a été donnée par M. l'abbé BOURASSÉ.

» Et que les maçons alterez
» Remirent leurs sens retirez
» Au point de leur premier courage ,
» Qui sans cette douce liqueur
» Pour acheuer un tel ouurage
» N'auoient aucune force au cœur.

» Que Dieu cherit un cœur loyal !
» O ! que ses charitez sont grandes ,
» Et qu'il se monstre liberal
» Vers ceux qui luy font des offrandes !
» Comme il fit en ces lieux deserts ,
» Où iamais la douceur des airs
» N'auoit produit des grappes meures ,
» Quand Clotilde eut le sentiment
» D'en faire tirer les vuideures
» Pour asseoir ce saint bastiment.

» Car au mois que Phœbus ardent ,
» A des chaleurs estincelantes ,
» Que sur la terre il va d'ardant
» Comme traicts de flammes bruslantes :
» Cet edifice encommencé
» Sur le tiers estage aduancé ,
» Demandoit des nerfs et des veines
» Aux bras des debiles maçons ,
» Qui n'auoient que les eaux prochaines ,
» Pour plus cordiales boissons.

» Si que du long trauail trop las
» Leurs corps n'ayant plus que l'escorce ,
» Qui dans le manque du soulas
» Auoient desia perdu leur force :
» Ils iurent tous en effect
» De quitter l'ouurage imparfait ;
» Et quelque costé qu'on chemine
» Soit dans les vaux , ou sur les monts ,
» Qu'il faut trouuer du iust de vigne
» Pour leur ranimer les poulmons.

» La Reyne entendant les discours,
 » De leur cholere qui s'attise,
 » Et que les vins sont là trop cours
 » Pour atteindre à leur conuoitises ;
 » Elle se mit au souuenir
 » Celuy dont le vin peut venir,
 » Et d'une flamme genereuse
 » Sa bouche avec solemnité,
 » Offrit cette voix desireuse
 » Au Dauphin de la Trinité :

» Diuinité de mon Sauueur !
 » Qui du ciel en terre exilé,
 » Fites vn miracle en faueur
 » De la nopce de Galilée :
 » Lorsque d'un penser seulement,
 » Porté sur l'humide élément,
 » Vous desployastes les merueilles
 » De vostre interieur diuin,
 » Changeant toute l'eau des bouteilles
 » Aux douces qualitez du vin.

» Mon Dieu ! si les saintes bontez
 » Qui sont en vos mains nourricieres,
 » Laissoient aller vos volontez
 » A l'appetit de mes prieres :
 » J'implorerois vostre pouuoir
 » Maintenant de me faire voir,
 » L'effect d'une vertu pareille :
 » Faisant changer les flots plaisans
 » De quelque onde en liqueur vermeille,
 » Pour restaurer mes artisans. »



CHAPITRE XII.

LES HONNEURS RENDUS EN FRANCE A SAINTE CLOTILDE.



Non exstinguetur in nocte lucerna ejus.

Sa lampe ne s'éteindra pas durant la nuit.

(LES PROVERBES, chap. XXXI, v. 18.)

On donne aux saints le nom de Patrons , c'est-à-dire
défenseurs , parce que, par leurs mérites, ils protègent
et défendent leur patrie.

(GUILLAUME DURAND.)

Rompez vos fers
Tribus captives,
Troupes fugitives
Repassez les monts et les mers :
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

(ESTHER, acte III^e, scène 9^e.)

XII.

SOMMAIRE

Les ossements et la châsse de sainte Clotilde exposés à la vénération des fidèles. — Le sens patriotique et chrétien des habitants de Paris. — Dispersion des reliques de sainte Clotilde en diverses églises et monastères. — Leur destruction. — Le pèlerinage des Andelis. — Le trésor des reliques. — Les tentatives de la révolution et la foi du peuple. — Les miracles de guérison. — L'histoire d'une relique insigne de sainte Clotilde. — L'office actuel et celui du xvi^e siècle. — Sainte Clotilde honorée par les arts religieux.

ON ne sait pas au juste l'époque à laquelle les restes de sainte Clotilde furent levés de terre pour être mis dans une châsse, afin d'être présentés à la vénération des fidèles.

L'abbé Lebœuf¹ présume que cet événement n'eut lieu qu'après l'invasion des Normands au ix^e siècle, parce qu'il n'y eut, dit-il, avant cette époque, que les ossements de sainte Geneviève qui furent tirés du tombeau pour être mis

¹ *Histoire du diocèse de Paris*, 1754, in-42, tome II, p. 375.

en sûreté hors de Paris ¹. Il ajoute que, probablement après que l'on eut réparé la voûte de la basilique de sainte Geneviève calcinée par le feu qu'avaient allumé ces pirates, le tombeau de sainte Clotilde fut ouvert, son corps enlevé de terre, et conservé dans une châsse de vermeil.

« Cette châsse élégante qu'on portait autrefois, dit Monseigneur Darboy ², dans les processions, avec celle de sainte Geneviève, présentait à la vénération des fidèles, une partie des reliques de sainte Clotilde; alors Paris rassemblait, dans son culte intelligent, la fille des rois et l'enfant du peuple, la femme du conquérant et la fille de la race vaincue, la vierge pure et la mère cruellement éprouvée, la vie humble et pauvre, et la vie pleine d'éclat et de souffrance; en un mot, Clotilde et Geneviève, placées comme deux anges tutélaires sur le berceau de notre nation. De la sorte, Paris chrétien ne répudiait aucune de ses gloires : les gloires religieuses moins encore que les autres; il se donnait à lui-même une plus haute leçon d'égalité, que tout ce qu'il s'est laissé dire depuis, sur le besoin d'un nivellement général; enfin, il ouvrait devant son regard, que les choses de la terre attristeront toujours, les paisibles horizons du ciel et les glorieuses espérances de l'éternité. »

André du Saussay a conservé ce souvenir dans son *Martyrologe* : « Toutefois et quantes, dit-il, que la ville de Paris est pressée par quelque calamité; on porte, selon l'ancien usage, les reliques de sainte Clotilde en procession, avec beaucoup de solennité. »

Le sens patriotique et chrétien inspirait alors les habitants de la cité : ils comprenaient que l'auguste souveraine

¹ Voir l'*Histoire des Andelis*, tome II, p. 361. Cette présomption est directement combattue par M. l'abbé CONGNET dans son mémoire placé à la fin de ce chapitre, note Q, page 362.

² *Sainte Clotilde*, page 32.

qui avait régné sur la France, avant de régner au ciel, devait s'intéresser au sort des enfants de ses sujets. Les liens formés par la Providence ne se rompent point, malgré la mort et la séparation qui la suit; et les bienheureux qui ont atteint la Patrie, ne sont pas indifférents pour ceux qui cheminent après eux sur cette terre si bien nommée la terre d'exil, surtout quand ces bienheureux ont eu entre les mains la puissance souveraine et que la foi leur a montré dans leurs sujets, moins des hommes à gouverner, que des âmes à sauver.

L'ambition de sainte Clotilde était, qui pourrait en douter? d'attirer les bénédictions de Dieu sur le peuple Franc et les autres peuples que la conquête avait faits les sujets de son époux; elle voulait les introduire dans le bercail de l'Eglise et les placer sous la houlette de ses pasteurs, afin de leur préparer les joies éternelles, par la foi et par la vertu en ce monde.

Quel noble dessein! Et quelle gloire pour la France d'avoir eu à son origine et sur le trône de son premier roi, une souveraine aussi bien inspirée et aussi constante dans ses inspirations!

Maintenant Clotilde est au ciel, elle veille toujours sur la France, elle veille toujours sur son peuple; et chaque fois qu'une calamité vient le visiter, elle est là toute prête à s'adresser au Seigneur, à lui crier miséricorde, parce que déjà son peuple s'est ému, qu'il a songé à sa sainte reine, qu'il l'a invoquée. Ses ossements ont frémi au contact de cette foule qui les entoure et les baise avec respect; Paris pleure et prie, Paris s'incline au passage de la chässe sacrée de sainte Clotilde, pendant qu'aux pieds de l'Éternel, unissant sa voix à celle de tous ceux que la France invoque avec elle, sainte Clotilde prie et triomphe de la divine justice. Déjà le pardon est tombé des lèvres du Seigneur. O ville bien-aimée, renais à l'espérance; une fois encore te voilà réconciliée avec le ciel!

Les ossements de notre sainte ne demeurèrent pas tous dans le précieux reliquaire où ils avaient été placés; plusieurs églises et monastères voulurent s'enrichir de quelques fragments qu'ils sollicitèrent et que la charité ne put leur refuser. C'est ainsi que son chef fut détaché et donné à l'abbaye de Notre-Dame à Soissons¹, et passa plus tard aux Cisterciennes du Trésor, près Vernon en Normandie².

¹ V. JACQUES DESMAL. *Vie de sainte Clotilde*, pages 160 et 161. V. aussi *Hist. de sainte Geneviève*. Msc. in-fol. de 1687, côté H, 24. Bibliot. Sainte-Geneviève. Il y est dit que Louis XIV ayant demandé des reliques de sainte Clotilde à l'abbaye de Notre-Dame, on n'en trouva plus aucune dans la châsse.

Nous plaçons ici une courte notice sur l'abbaye de Notre-Dame à Soissons. « *Sancta Maria Suessionensis* (Aisne). Ancienne et illustre abbaye de femmes de l'Ordre de Saint-Benoît, fondée à Soissons, l'an 660, par Ebroïn, maire du palais des rois Neustriens, par Leutrade, sa femme, et leur fils Bovon. Ce ministre, plus connu par ses violences que par sa piété, donna cependant, aux sollicitations de Leutrade et de saint Drausin, évêque de Soissons, le palais royal qui était dans cette ville, pour la fondation d'un monastère. Saint Drausin y mit la Règle de Saint-Colomban ou de Luxeuil, et y établit, pour première abbesse, Etherie, religieuse de Jouarre. Les rois de France accordèrent plusieurs privilèges à cette abbaye. On y comptait, vers le milieu du ix^e siècle, deux cent soixante religieuses. Les abbesses furent souvent de nobles et illustres princesses. Le monastère était bâti avec une splendeur royale. Il y avait trois églises, l'une sous le titre de la Sainte-Vierge, l'autre sous celui de Saint-Pierre; et enfin, la troisième, sous le titre de Sainte-Geneviève, à l'usage des pèlerins et des indigents. » (V. *Gallia Christiana*, tome II, col. 443. — *Dictionn. des abbayes*. MIGNÉ.)

² *Histoire de l'Église*, par HENRION, tome XVI, page 4057. (Édition Migne).

Le Trésor, *Thésaurus B. Mariæ* (Eure), abbaye de femmes, de l'Ordre de Cîteaux, sous l'invocation de la sainte Vierge, fondée l'an 1228 par Raoul de Bu, chevalier, non loin de la rive droite de l'Epte. Elle fut soumise à Vaux-des-Cernay. Les premières reli-

Ces reliques de sainte Clotilde, que les Cisterciennes du Trésor avaient reçues de l'évêque de Soissons, et qui se composaient d'une partie du crâne, furent données, en 1612, à l'église des Andelis, par l'abbé Jacques Desmai, chanoine d'Écouis, qui les tenait de l'abbesse du Trésor elle-même.

Vers le XIII^e siècle (en 1234, sous le règne de saint Louis, disent de vieilles archives), quelques autres parties des reliques de sainte Clotilde furent transportées dans l'église de Viviers-en-Valois, au diocèse de Soissons. Cette église la choisit à cette époque pour sa patronne, et, depuis ce temps, les malades qui sont venus la prier, ont toujours eu à se féliciter de ses mérites auprès de Dieu, par les consolations ou par les guérisons qui leur ont été accordées¹.

L'an 1640, Louis XIII manifesta le désir de posséder des reliques de notre sainte, et le Père Boulard, abbé de Sainte-Geneviève, lui en porta à Amiens où il se trouvait alors.

« Durant la révolution de 1793, les ossements de sainte Clotilde, qui restaient dans l'église Sainte-Geneviève, furent soustraits avec ceux de saint Céraume et d'autres saints, à la rage des persécuteurs, par le Père Claude Rousselet, dernier abbé Génovéfain. Mais les frayeurs que lui causait le régime de la Terreur, le portèrent à les réduire en cendres pour les mettre plus sûrement à l'abri de la profanation. Ces cendres sacrées ont été déposées en l'é-

gieuses vinrent de l'abbaye d'Espagne, au diocèse d'Amiens. Le roi saint Louis la dota ensuite si libéralement, qu'il en est regardé à bon droit comme un second fondateur. Maurice, archevêque de Rouen, consacra son église, l'an 1232. Cette abbaye était du diocèse de Rouen. (Le Trésor est aujourd'hui de celui d'Évreux. Voy. *Gallia Christiana*, tome XI, col. 326. — *Dictionnaire des abbayes et monastères*, collect. MIGNÉ).

¹ Voir à la fin du chapitre la note Q, page 362.

glise paroissiale de Saint-Leu, où l'on a coutume aujourd'hui de les présenter à la vénération des fidèles.¹ La notice sur l'église de Saint-Leu fait remarquer, que ces reliques de Sainte-Clotilde viennent de M. Fremin, ancien chanoine régulier de Sainte-Geneviève².

Nous avons voulu nous-même, au moment où nous écrivions ces lignes, aller visiter et vénérer les reliques qui sont conservées dans cette église, et cette faveur nous a été accordée. Le reliquaire bien modeste qui les renferme nous a été présenté, mais pendant que notre prière s'adressait à celle dont les derniers ossements étaient sous nos yeux, nous ne pouvions nous empêcher de nous attrister et de nous dire : « Voilà donc tout ce qui reste à Paris de cette grande reine et de cette grande sainte !.... O ville de Paris, voilà tout ce que tu as pu garder de sainte Clotilde ! un peu de poussière dans un morceau de bois doré³ !

Quelques jours après, nous dirigions nos pas vers la ville des Andelis, où l'on nous avait promis de nombreux documents et de nombreux souvenirs sur notre sainte ; là, nous fûmes consolé, car la moisson qui nous attendait, dépassait nos espérances.

Si la mémoire de sainte Clotilde a souffert et s'est trop affaiblie peut-être à Paris, elle est vivante encore aux Andelis.

¹ *Vie de sainte Geneviève*, par l'abbé SAINTYVES, page 134. V. aussi le *Bréviaire de Paris* (office de sainte Clotilde).

² Page 40 de la notice.

³ Nos dernières recherches nous ont convaincu qu'il y a d'autres reliques de sainte Clotilde dans quelques églises de Paris. Nous devons citer en particulier, celle de Sainte-Clotilde et de Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux. On vénère aussi dans l'église de Longpont, à quelques lieues de Paris, un fragment des reliques de notre sainte.

Le miracle que nous avons raconté au chapitre précédent, avait donné naissance, en cette ville, à un pèlerinage renommé, vers la fontaine miraculeuse, et de plus il avait porté les fidèles à choisir sainte Clotilde pour seconde patronne de l'église qu'elle avait fait édifier non loin de la source même.

Chaque année, le 2 du mois de juin, veille de l'anniversaire de la mort de sainte Clotilde, le Grand-Andelis prenait jadis un aspect inaccoutumé. Dès le point du jour on voyait apparaître sur chaque coteau, déboucher de chaque vallon et aborder par le fleuve des caravanes de pèlerins, venant, les uns entassés dans de longs et lourds chariots, véritables maisons ambulantes, les autres dans des véhicules à la couverture de toile ou d'osier; ceux-là en cavalcades ou par les coches d'eau; ceux-ci à pied, le bissac sur le dos et le bourdon à la main; un certain nombre même pieds nus, chantant des hymnes et des cantiques; et enfin, des mendiants et des infirmes. Les groupes d'arrivants se succédaient ainsi, sans interruption, pendant tout le jour. Il en venait, qui des deux Vexins, qui de l'Ile-de-France, qui du Beauvaisis, qui du pays de Caux, qui du Roumois, qui d'Évreux, qui de Chartres. On en estimait souvent le nombre à plus de vingt mille, à la fin de la journée. Tous ces étrangers, appelés des contrées environnantes par une même croyance, mais différents entre eux d'allure, de langage et de costume, formaient un contraste animé et piquant.

Chaque pèlerin commençait ses dévotions, en se rendant à la chapelle isolée dans l'ancien cimetière et qui offrait, ce jour-là, à la vénération des fidèles, les reliques de la sainte. A certains moments, la foule devenait si grande aux abords de la chapelle, qu'il en résultait souvent des accidents de plus d'une sorte. Ces événements ne sont pas rares au milieu des grandes foules.

Ceux qui étaient assez heureux pour parvenir jusqu'à l'endroit où étaient exposées les reliques, s'empressaient de faire l'offrande d'un cierge, de faire toucher aux reliquaires différents objets et de dire leurs prières.

Les pèlerins retournaient à Notre-Dame pour compléter le nombre de leurs stations, y faire une courte invocation, puis allaient prendre leur repas sous une des tentes établies alentour, ou assister à la représentation d'un mystère joué sur un théâtre dressé en plein vent, dans l'ancien cimetière Saint-Nicolas.

Vers cinq heures, à l'issue des vêpres, chaque pèlerin se plaçait de manière à pouvoir suivre dévotieusement la procession solennelle, dont le cortège, au son des cloches et des chants du clergé, sortait alors de l'église et se dirigeait vers la fontaine de la manière suivante :

En tête, marchaient plusieurs musiciens, ensuite venaient deux bédoux vêtus de longues robes noires et portant chacun une baguette en baleine, un porteur de croix processionnelle, accompagné de deux porte-cierge, un porte-bannière, un porteur de lanterne, également processionnelle, deux porteurs chacun d'un grand broc plein de vin, un thuriféraire, douze chantres avec chapes, les Révérends Pères Capucins et Pénitents, les membres des Confréries de la Croix, de la Charité, de Notre-Dame-des-Anges et de Sainte-Clotilde; ces derniers portant la chasse de leur patronne, tous tenant une torche à la main; un grand nombre de prêtres étrangers à la paroisse, le clergé des paroisses de la Madeleine et de Saint-Sauveur, le chapitre et son doyen portant dans ses mains la statuette reliquaire en vermeil de la sainte; suivaient les membres du Présidial, de l'Hôtel-de-Ville et de toutes les administrations publiques. Une foule serrée de pèlerins terminait le cortège. Dans cet ordre, la procession arrivait sur la petite place située en avant de la fontaine miraculeuse, et dont

les abords étaient, depuis longtemps déjà, envahis par un grand nombre de curieux et de baigneurs. C'est avec une peine infinie que le cortège parvenait à se frayer un passage à travers la foule. Les deux reliquaires étaient déposés sur la table de pierre richement ornée et couverte de fleurs, pendant que le chœur chantait l'hymne de la fête et que l'encens fumait autour des reliques. Le chant terminé, le doyen enlevait la statue et la plongeait trois fois dans l'eau, après être descendu les trois degrés de la fontaine. En même temps, en mémoire du premier miracle que la sainte fit en ce lieu, un prêtre assistant s'emparait des brocs et en versait le contenu dans la fontaine, qui se trouvait en un instant rougie et comme transformée en vin.

Soudain les infirmes, qui s'étaient rangés autour, dans l'attente de ce moment solennel, s'y précipitaient tous ensemble. Pendant ce temps, le doyen reportait la statue sur la table de pierre, autour de laquelle une nouvelle cérémonie d'encensement et de chants avait lieu. Après ce court moment de repos, la procession reprenait sa marche à travers les rues, et rentrait à l'église, augmentée des quelques baigneurs dont quelques-uns avaient été guéris et qui portaient des cierges allumés, comme signe distinctif.

Les autres pèlerins se partageaient les fleurs qui ornaient la table de pierre, ou bien y déposaient divers objets d'un usage personnel et quotidien, tels que bonnets, mouchoirs, chemises, etc.

Le soir on préparait sur une des places voisines de l'église, un feu de joie, que les marguilliers seuls avaient le droit d'allumer. Le clergé venait en pompe le bénir, et le peuple en recueillait avec soin les débris, comme on fait ailleurs, pour le feu de saint Jean. Ces débris joints à l'eau de la piscine bénie, aux chapelets, aux images, aux bouquets, achetés à la fête, étaient emportés au foyer

domestique et suspendus à l'âtre, au plancher, à l'alcôve. Leur influence bienfaisante devait préserver la chaumière du feu du ciel et de l'inondation des torrents; elle devait garder les récoltes de l'incendie, ou des avaries, et les bestiaux de toutes sortes de maladies.

Telle était la croyance de ces temps de foi, et Dieu la récompensait souvent par des signes visibles de protection et de préservation.

Pendant ce temps, l'église restée ouverte et splendidement illuminée, abritait ceux des pèlerins, qui n'avaient pu trouver place dans les hôtelleries.

Ils s'y réunissaient donc en grand nombre, se reposaient sur la dalle, par groupes de familles ou de pèlerins. Le reste se répandait sur la place du parvis, de l'âtre et dans le cimetière. Les plus fatigués dormaient, tandis que les plus dispos veillaient ou chantaient des cantiques.

A minuit, un homme parcourant les groupes en agitant une clochette, disait à haute voix : « Réveillez-vous! » C'était l'annonce de la messe des partants. Ceux-ci se levaient, puis s'agenouillaient jusqu'à la fin de l'office, et après la bénédiction, la foule s'ébranlait et se dispersait dans toutes les directions, au point du jour il ne restait presque plus un seul pèlerin.

Tels étaient les anciens usages des Andelis; nous pourrions ajouter, tels sont aussi les usages actuels, car ils ont presque tous persévéré jusqu'à nos jours ¹.

¹ Nous devons ajouter qu'au commencement de ce siècle, 12 bourgeois du Grand-Andelis ont fondé, en l'église Notre-Dame, une grand'messe qui se célèbre le 3 juin, le lendemain du pèlerinage, en l'honneur de leur bienheureuse patronne. A la mort de l'un des associés, un parent ou un autre habitant le remplace, sans qu'il soit possible d'augmenter le nombre fixé par les fondateurs. (*Hist. des Andelis*, tome II, page 374.)

Mais ce pèlerinage devait avoir ses jours d'épreuves. Des hommes se sont rencontrés qui ont voulu l'abolir, en fermant aux pèlerins les chemins qu'ils suivaient depuis douze siècles; et, ne pouvant tarir la source de sainte Clotilde, en l'entourant de barrières qu'ils croyaient infranchissables.

Ce que n'avaient pu les guerres, les pestes, les famines, ces hommes le tentèrent, et ce fut le 14 prairial an vi (2 juin 1798), le jour de la fête de sainte Clotilde, qu'ils choisirent pour cela.

Ce jour là, un agent du directoire exécutif, avec un langage que l'on dirait empreint du sentiment de philanthropie le plus vrai et le plus généreux, s'adressait aux trois membres de la commune, en leur disant :

« L'humanité et la justice me font un devoir de prendre la défense des enfants en bas âge, qui, par superstition, sont abandonnés par des parents aveuglés, entre les mains de gens avides de gain, qui vont ensuite les plonger dans l'eau froide et glaçante de la fontaine Sainte-Clotilde¹. »

La protestation de l'honnête citoyen, que les conséquences des bains froids pris au mois de juin, effrayaient à ce point, ne rencontra d'abord qu'un faible écho chez les membres de l'administration.

Ils ne crurent pas devoir se rendre à la requête qui leur était faite, « de prendre toutes mesures qui seront nécessaires pour faire disparaître de la commune un abus aussi contraire à la santé d'une classe si intéressante de la société. » Mais plus tard, se voyant mis en suspicion, dans un nouveau *factum* où leur lenteur était regardée comme un subterfuge « indigne des philosophes qui sentent les in-

¹ Registre des délibérations pendant l'an vii (*Arch. municipales des Andelis*).

tentions du gouvernement, et qui devraient être pénétrés de la nécessité de substituer la vérité au mensonge, et l'empire de la raison aux images imposteurs (*sic*) de la superstition, ils arrêtèrent que les deux commissaires de police, assistés de sentinelles, membres de la garde nationale, se transporteraient à la fontaine pour empêcher l'immersion des pèlerins.

Mais ce fut en vain : les pèlerins avaient pour eux le nombre et le courage, ils résistèrent, et la petite armée fut obligée de se replier.

Vingt jours après, leur défaite fut vengée par la dévastation que l'on opéra de tous les insignes de piété qui se trouvaient suspendus aux murs de la fontaine. Mais c'était une victoire facile.

L'année suivante, l'opposition armée fut plus énergique, mais elle ne fut pas plus heureuse, malgré deux arrêtés l'un du 24 floréal an VII (13 mai 1799), et l'autre du 12 prairial (31 mai). Quand vint la fête de sainte Clotilde le flot des pèlerins renversa toutes les barrières municipales qui lui interdisaient l'abord de la sainte fontaine, et une fois de plus, leur courageuse piété faisait justice *des prescriptions républicaines*¹.

Mais à mesure que la résistance grandissait, l'opposition grandissait aussi. Pour obéir aux ordonnances de l'administrateur central du département, la municipalité des Andelis éleva des murailles de pierre solidement maçonnées² autour de la fontaine, et menaça de poursuivre ceux qui contreviendraient à ses arrêtés.

Voici, cependant, qu'au retour de la fête de sainte Clotilde (14 prairial an VIII) en 1800, toutes les dalles qui

¹ Texte de l'arrêté du 24 floréal.

² Registre de délibérations pendant l'an VII (*Arch. municipales*).

recouvraient la fontaine furent déplacées pendant la nuit, par les pèlerins, de manière que le bassin se trouva parfaitement libre à la naissance du jour.

L'administration vaincue ferma les yeux ; et depuis lors, les pèlerins ont pu s'abandonner à leurs démonstrations pieuses, sans opposition formelle de sa part.

Aussi, chaque année, prennent-ils en grand nombre, le chemin des Andelis, pour aller prier sainte Clotilde et lui demander les grâces temporelles et spirituelles dont ils sentent le besoin.

Il est vrai, la reconnaissance suffirait pour expliquer ce dévouement et ces manifestations si chrétiennes. Ces pèlerins ne sont-ils pas les fils de ceux qui jadis furent l'objet ou les témoins des bienfaits de sainte Clotilde ?

L'histoire de ces contrées foisonne de traits miraculeux qui racontent la bonté de notre sainte. Mais ceux dont on a conservé le souvenir et les témoignages ne remontent guère au delà du *xvii*^e siècle.

L'an 1592, d'après Jacques Desmai¹, une femme hydropique fut guérie par les eaux de la sainte fontaine. C'est cet événement que raconte le couplet du cantique² :

Une femme dedans Gournai
Demeura hydropique,
A la fontaine fut se baigner
Invoquant sainte Clotilde,
Au même instant elle fut guérie,
Par le pouvoir de Jésus-Christ.

L'an 1598, d'après le même auteur³, un tailleur des Andelis reçut un semblable bienfait de notre sainte reine et ce miracle est ainsi raconté par le même cantique :

¹ *Vie de sainte Clotilde*, page 129.

² Nous en avons donné une partie, en racontant l'origine de la fontaine miraculeuse, au chapitre précédent.

³ *Vie de sainte Clotilde*, page 130.

Un tailleur d'habits d'Andeli,
Perclus de tous ses membres,
Priant le Sauveur Jésus-Christ;
Mais d'une foi ardente
Se réclamant à sainte Clotilde
De tous ses maux il guérit.

Piédavant, l'un des historiens de sainte Clotilde, que nous avons déjà cité souvent, indique comme ayant été guéri par l'intercession de sainte Clotilde, le bailli du Tailly, la dame de Flavacourt, un curé de Ménil-Jourdain, la baronne de Rouvray, une religieuse de l'abbaye de Saint-Jean, l'épouse du lieutenant de Lampière, le procureur de Sauvage et un vicaire de l'église Saint-Gervais, à Paris¹.

Le 2 juin 1618, un homme de la paroisse Saint-Paul à Rouen, âgé de 75 ans, entièrement paralysé, fut aussi guéri, après s'être baigné dans la fontaine de Sainte-Clotilde; le récit de ce miracle a été conservé dans un opuscule de la même époque, et revêtu de tous les caractères d'authenticité que l'on puisse raisonnablement demander².

L'église de Notre-Dame aux Andelis possède toujours son antique trésor des reliques de sainte Clotilde. Nous avons dit que les Cisterciennes du Trésor avaient généreusement distrait de leur reliquaire une partie du chef de notre sainte, qu'elles tenaient de l'évêque de Soissons, et que ce fragment avait été légué à la collégiale des Andelis, en 1617. Nous devons ajouter que, 30 ans plus tard³, une partie du crâne de sainte Tilchide, fille de Clovis et de sainte Clotilde, lui fut donnée aussi, par Robert du Rollet, grand archidiacre de Sens⁴.

¹ Voir, à la fin du chapitre, la note R, page 373.

² Voir, à la fin du chapitre, la note S, page 376.

³ Le 2 août 1647. V. l'opuscule très-remarquable qui contient une *notice sur sainte Clotilde* et l'*office de sa fête*, aux Andelis.

⁴ Sainte Tilchide mourut à Sens (V. l'*Introduction*). C'est celle que nous avons nommée, Théodechilde (V. page 247).

Il est à croire, que les reliques de la mère et de la fille furent réunies dans le même reliquaire, et qu'elles furent présentées ensemble à la vénération des fidèles.

Mais voici venir les époques tumultueuses. Comment ce trésor échappera-t-il aux profanations que prépare la révolution française?

La Providence se montra propice à la ville des Andelis; par deux fois, elle la protégea contre leurs atteintes.

Au moment où la statue en vermeil et le reliquaire allaient être portés à la monnaie, une pieuse femme, la sœur d'un ancien membre du chapitre, alors en émigration, s'empara des reliques et les conserva jusqu'au retour de l'ordre. Elles furent alors déposées dans le petit monument que tient la nouvelle statuette reliquaire¹.

C'est là qu'on les vénère aujourd'hui.

Mais les reliques les plus importantes sont celles que l'on trouve dans le piédestal de la même statue.

Voici ce que l'histoire raconte à leur sujet²:

« Rien n'avait toujours plus excité le zèle du clergé et des citoyens de la ville d'Andelys, que le bonheur de joindre aux reliques qu'ils avaient déjà de leur sainte patronne, une portion plus considérable et plus apparente de son corps. Ils firent donc en 1655, une députation à ce sujet vers les vénérables abbé et religieux de Sainte-Geneviève à Paris. Leurs vœux furent aussitôt remplis. L'abbé accompagné de ses religieux ouvrit aussitôt la chasse de sainte Clotilde, d'où il tira une côte entière, que le 21 juin de la même année, il remit aux députés avec toute les formalités requises. Ce précieux trésor est maintenant enfermé

¹ Registr. des délib. des marguilliers. Archiv. de Notre-Dame, 34 mai 1846. Nous croyons que l'on a soustrait une partie de ces reliques, et qu'il en reste très-peu dans l'édicule que tient la statue.

² V. l'opuscule de la notice-office, page 9.

dans une châsse de vermeil, et exposé dans la collégiale à la vénération publique, surtout depuis le commencement de juin jusqu'à la fin de l'automne. »

La relation du voyage a été conservée dans les archives de l'Église métropolitaine de Rouen. Elle nous apprend que les députés de la ville des Andelis partirent le 18 juin 1655, et se présentèrent le lendemain au R. Père Blanchard, abbé de Sainte-Geneviève, pour lui demander une relique insigne de sainte Clotilde « espouse du roy Clovis et première reine chrestienne de France, dirent-ils, nostre patronne et commune fondatrice, pour, par un objet sensible, augmenter davantage la dévotion ancienne et continuelle des peuples qui accourent de toutes parts en la dite ville d'Andely, que Dieu a honorée de tant de miracles, depuis onze siècles, en la guérison de toutes personnes malades, par l'intercession de cette grande sainte et bain salulaire de leurs corps affligez, en sa fontaine miraculeusement convertie en vin pour le soulagement des ouvriers employez à la construction de la dite église si magnifique, par elle fait bas-tir en l'honneur de la Reine du ciel¹. »

L'abbé, qui avait déjà retiré une côte de la châsse de sainte Clotilde, la présenta aux députés, mais ils ne la reçurent point immédiatement, voulant préparer à cette relique les honneurs qu'elle méritait, et avoir le temps d'obéir aux prescriptions de l'archevêque de Rouen². Ce fut le jour de saint Jean-Baptiste, après la messe et la communion des députés laïques, que la relique de sainte Clotilde, transportée avec piété et solennité, s'éloigna de Paris. A Pontoise, un instant elle fut déposée dans l'église Notre-Dame et vénérée par le peuple dont la foi fut immédiate-

¹ Le procès-verbal de la translation des reliques.

² Voir à la fin du chapitre la note T, page 384.

ment récompensée par la vue d'une guérison miraculeuse¹.

Puis, elle traversa, avec de semblables honneurs, les divers villages qui se trouvent sur le chemin des Andelis. A Magny, les témoignages de piété redoublèrent. « Et cependant, disent les députés, nous entendions sonner les cloches en solennité; et entrez que nous fusmes dans la ville, il estoit presque impossible de faire retirer le peuple qui environnoit le carosse et s'approchoit de la foule, pour faire baiser des chapelets, et nous estant arrestez près du cimetière, la multitude se trouva si grande que le clergé ne peut passer en ordre. »

C'est au milieu des ovations les plus solennelles et les plus naïves, en même temps, que la relique de sainte Clotilde arriva en vue des Andelis, accompagnée, depuis longtemps, par une multitude qui était venue à sa rencontre.

« Et arrivez en la ville, continue la relation, entrez par la porte de Saint-Jean, fusmes processionnellement vers cette fontaine miraculeuse, autrefois convertie en vin par les mérites de nostre sainte et incomparable princesse, où fut chanté un respons et oraison propre au sujet de ce grand miracle; et de là, ayant passé tout au milieu de la ville, montasmes vers l'église enrichie en son portail, de devises saintes et convenables à un acte si pieux et solennel; estant impossible d'exprimer l'empressement de tout ce pauvre peuple en sa vénération filiale. »

Ce saint trésor fut d'abord déposé dans un meuble de bois, mais peu de temps après, on le plaça dans une châsse de vermeil, où il demeura jusqu'en 1789.

A cet époque, les commissaires de la commune, se présentèrent à l'église Notre-Dame, pour la déposséder de ses

¹ Voir le procès-verbal. *Hist. de la ville des Andelis*, tome II, page 366.

richesses. La sainte relique fut arrachée de son reliquaire, brisée en trois parties et abandonnée à trois personnes qui assistaient à cette sacrilège spoliation.

Heureusement ce triple dépôt fut religieusement conservé et restitué en 1807, ainsi que l'affirme le procès-verbal qui fut fait à cette occasion ¹.

Toutes les pertes de l'église des Andelis étaient oubliées, en présence du trésor qui lui était rendu.

Nous avons eu le bonheur de vénérer ces saintes reliques, après avoir, tout d'abord, observé la double fracture dont elles ont été l'objet, et que ne dissimule pas complètement un fil d'or qui retient l'ossement sur son coussin de velours.

Il nous reste à faire connaître une institution charitable et pieuse, créée en l'honneur de sainte Clotilde; quelques-unes des prières qu'on lui adresse chaque année aux Andelis, et nous aurons rappelé les témoignages les plus remarquables dont elle a été l'objet de la part des fideles, qui lui furent et qui lui sont encore les plus dévoués.

On fonda, le 7 février 1819, à Rouen, une société de bienfaisance et de secours, sous le patronage de sainte Clotilde, qui, dans l'article 15 de son Règlement, établissait une fête religieuse en ces termes :

« Le Conseil d'administration fera dire tous les ans, le jour de sainte Clotilde, si elle est un dimanche, sinon, le dimanche qui en sera le plus rapproché, une messe en action de grâce, à laquelle tous les sociétaires seront invités d'assister; mais ceux qui seront en fonction, seront tenus de s'y trouver, sous peine de 30 centimes d'amende, et ce, pour remercier la divine Providence de leur avoir accordé cette grande sainte pour protectrice; ils donneront

¹ Voir l'*Histoire des Andelis*, loc. cit.

à cette fête religieuse tout le respect et la décence possible ¹. »

Puis l'article 56, prescrivant la prière pour les sociétaires défunts, s'exprimait ainsi :

« Le jour de la mort du premier associé, donnera l'époque où la Société fera dire tous les ans, à ses frais, une Messe, un *Libera* et un *De profundis*, pour le repos de l'âme des membres morts dans le courant de l'année. »

Nous voici maintenant en présence de l'office de sainte Clotilde, à peu près tel qu'il est récité depuis le commencement du XVIII^e siècle ².

Le remaniement qu'il dut subir à cette époque, porte plus sur la forme que sur le fond de l'œuvre ; ce qui fait qu'elle a conservé une partie de son caractère antique et que nous avons très-probablement encore, aujourd'hui, une partie des prières qu'on adressa à sainte Clotilde vers le temps où elle commença à recevoir les honneurs des saints. Nous devons cependant en excepter les hymnes et les proses, qui datent d'une époque beaucoup plus récente, car elles ont été composées par Santeuil ³.

Les antiennes des premières vêpres de la fête sont ainsi conçues : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ; Clotilde qui eût cette crainte, s'avance au milieu du cortège des saintes femmes : — La femme sensée mais silencieuse ne perd rien de sa grande intelligence ; en elle la grâce s'ajoute à la grâce. — Le soleil se levant

¹ Page 7 du Règlement.

² Le plus ancien des offices que l'on connaisse est tiré d'un manuscrit du XVI^e siècle (Bibl. imp., fond. lat. N^o 917). Il contient une hymne qui se chantait dans la basilique de Sainte-Geneviève à Paris, le jour de la fête de sainte Clotilde. La fin du volume est remplie par la vie de notre sainte reine.

³ *Hist. des Andelis*, tome II, page 373.

sur le monde semble s'élancer vers le ciel ; de même, la femme vertueuse embellit sa demeure par ses charmes. — La femme forte fait le bonheur de son époux, et comble de paix les années de sa vie. — Que le Seigneur rende cette femme semblable à Rachel et à Lia, qui furent les fondements de la maison d'Israël. »

L'hymne qui suit est un chant triomphal.

« Que notre encens s'élève en nuage dans ce temple sacré, où nous chantons Clotilde, la gloire du royaume de France, celle qui enseigna à nos ancêtres la foi du Christ.

» Le roi son époux était aveuglé par les mensonges de l'idolâtrie, tandis qu'elle offrait son culte au seul vrai Dieu. Mais elle réussit à dévoiler les artifices de l'ennemi qui le trompait.

» A peine ses fils sont-ils nés, qu'elle s'empresse, malgré les oppositions de son époux, de leur donner une vie bien plus précieuse ; c'est ainsi qu'elle est en quelque sorte, deux fois leur mère.

» Bientôt son époux, sur le point d'être vaincu, invoque le Dieu qu'elle adore. Il est vainqueur et revient en sa demeure recevoir les enseignements du salut.

» O Clotilde, vous avez donné une existence nouvelle à ce royaume, vous lui avez tracé une nouvelle voie, et la Gaule, oubliant son passé, a renouvelé ses mœurs. »

Nous rencontrons dans les autres parties de l'office de nombreux passages pleins d'élévation et de piété ; quelques-uns ont été empruntés à la sainte Écriture.

« Clotilde avait perdu à la fois et son père et sa mère ; elle était belle, et la renommée de sa vertu s'était répandue au loin. — Elle craignait le Seigneur, et personne, jamais, ne prononça une parole d'offense pour sa sainteté¹. »

¹ Antiennes du premier nocturne.

« Son nom sera doux aux lèvres comme le miel le plus exquis. — Elle éleva un temple et combla de ses présents les prêtres du Seigneur. — On apportait les malades des cités voisines, et ils retrouvaient la santé, en invoquant sa protection. — Ces fidèles ont gardé le souvenir de ses fêtes avec une grande fidélité et un grand amour ¹. »

La prose de la Messe, composée avec un grand art, nous semble beaucoup moins pieuse cependant, que la séquence que l'on chantait encore au ^{xv}^e siècle dans quelques églises, et en particulier dans celle de Sainte-Geneviève. On la trouve dans quelques manuscrits de cette époque, et en voici quelques fragments.

« Que l'Église se réjouisse et honore le souverain Roi, au retour de la fête de notre sainte Mère et notre sainte Reine.

» Cette fille de Chilpéric reçut le baptême, et, malgré l'oppression de Gondebald, elle s'efforça d'agrandir sa foi.

» Elle était belle, pleine de charmes, mais la beauté de son âme dépassait celle de son corps.

» Avec une sainte profusion, elle donnait l'aumône aux pauvres, elle soulageait toutes les misères. »

Puis la séquence raconte le mariage de Clotilde et de Clovis et tout à coup une exclamation chrétienne et française, à la fois, proclame la grandeur de la sainte Reine.

« Quelle fut heureuse cette Reine, en devenant un instrument providentiel, à l'égard du roi et de l'armée des Francs!...

» Et maintenant, après avoir attiré sur la nation entière

¹ *Antiennes et Capitule de Laudes*, tels qu'on les trouve dans l'office des Andelis. Nous nous sommes attaché à cet office, parce que nous avons cru y reconnaître un caractère plus antique que dans celui de Paris.

les bénédictions de Dieu, elle veille du haut des cieux sur sa prospérité.

» Aussi, tous ceux qui honorent avec piété la glorieuse sainte Clotilde recevront, comme récompense, les joies de l'éternité ¹. »

La ville de Paris, si dépossédée par rapport aux reliques de sainte Clotilde, l'est beaucoup moins par rapport aux monuments artistiques et pieux créés en son honneur. Son image orne un grand nombre de ses églises, plusieurs autels lui sont dédiés : la métropole en particulier s'est montrée prodigue d'art et de richesse dans l'ornementation de la chapelle qui lui est consacrée ²; l'illustre Flandrin a placé son image dans les fresques de Saint-Vincent-de-Paul, et ailleurs cette image resplendit en des verrières qui sont presque des chefs-d'œuvre.

Mais le monument le plus remarquable et le plus digne de l'auguste reine de France, c'est l'église qui porte son nom.

Le projet de cette église est dû à M^{sr} de Quélen, archevêque de Paris, qui, déjà, en 1821, avait placé sous le patronage de sainte Clotilde une communauté religieuse, fondée pour l'éducation des jeunes filles et très-florissante aujourd'hui ³; mais ce projet ne fut réalisé totalement qu'en 1848. A cette époque, en effet, l'église recevait sainte Clotilde pour patronne. Ce ne fut cependant que neuf ans après qu'elle fut terminée et livrée au culte. Elle a été consacrée par M^{sr} Darboy, archevêque de Paris, le 27 mai 1864 ⁴.

¹ V. le texte latin, à la fin du chapitre, à la note U, page 382.

² Nous faisons cependant quelques réserves par rapport à la statue qui surmonte l'autel.

³ Elle se trouve rue de Picpus.

⁴ Voir l'office de sainte Clotilde publié à l'occasion de cette consécration. Cet office présente certaines ressemblances avec celui des Andelis, dont nous avons fait quelques citations.

La justice nous fait donc un devoir de reconnaître que le souvenir de sainte Clotilde est encore cher à la France , et qu'en diverses occasions il a témoigné de sa vivacité ¹.

Fasse la Providence qu'il se ravive de plus en plus , qu'il crée d'autres institutions pieuses , et que notre sainte Clotilde , connue et aimée comme elle doit l'être , tourne vers nous ses regards de mère et de reine , et qu'elle fasse descendre sur la France , les bénédictions qu'il lui sont si nécessaires pour le maintien de sa foi.

¹ On éleva jadis , en la ville d'Arras , un tombeau magnifique à sainte Clotilde.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE XII.



Note Q.

Renseignements sur les reliques de sainte Clotilde, communiqués à l'auteur par M. HENRI CONGNET, doyen du chapitre de Soissons.

§ 1er.

Reliques de sainte Clotilde à Vivières et à Cœuvres (diocèse de Soissons).

(OUVRAGES CONSULTÉS : L'Histoire du duché de Valois, par TARLIER, 3 vol. in-4°. 1764. — Muldrac. — Le Valois royal, in-12. 1662. — Chronicon Longipontis, in-8°. — Diverses chartes et procès-verbaux.

Selon nos plus anciennes histoires nationales, sainte Clotilde étant morte à Tours, l'an 553, en présence de ses fils, Clotaire et Childebart, son corps fut, par leur ordre, rapporté à Paris et inhumé à côté de Clovis son mari, dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul (aujourd'hui Sainte-Geneviève). Vers le milieu du x^e siècle, la crainte des Normands détermina les clercs, qui avaient la garde du tombeau de sainte Clotilde, à lever de terre ses précieux restes, en même temps que ceux de sainte Geneviève,

(*Hist. du Valois*, tome I^{er}, page 415), dans l'intention de les mettre en sûreté hors de Paris.

La chasse de sainte Clotilde fut conduite au village de Viviers ou Vivières (*Vivarium*), et déposée dans l'église du château qui était fortifié. Les clercs, qui avaient accompagné la chasse, ayant été fort bien accueillis par le seigneur châtelain Hémogaldus, se fixèrent en ce lieu, et devinrent les premiers chanoines de la collégiale de Viviers.

Lorsqu'on crut n'avoir plus rien à redouter des Normands, les Parisiens envoyèrent à Viviers une députation pour obtenir la réintégration des reliques dans l'église de Sainte-Geneviève. Après une vive résistance de la part des chanoines et du châtelain, il fut convenu que le chef et un bras de la sainte resteraient à Viviers, et que le reste du corps serait rendu à l'Église de Paris. Ce qui eut lieu en effet. Ce qui confirme ce partage des reliques, c'est que quand le roi Louis XIII, désirant par dévotion avoir près de lui une portion quelconque de ces précieux ossements, fit ouvrir le tombeau en 1644, on n'y trouva pas la tête de la sainte, il y manquait encore quelques autres ossements¹.

Dans le XIII^e siècle, le doyen de la collégiale nommé Henri, l'un des anciens disciples de saint Norbert, au monastère de Saint-Thierry près de Reims, embrassa avec ses chanoines la règle de Prémontré que le pape venait d'approuver (1126). Le nombre de ses religieux s'augmenta bientôt considérablement. Alors le Seigneur inspira à un particulier nommé Jean le Roux, la pensée de faire don aux chanoines de Viviers d'une maison et d'un domaine qu'il possédait dans un charmant vallon appelé Valsery (*Vallis serena*). L'abbé Henri y transporta sa communauté en 1149, en laissant toutefois à Viviers quelques religieux. (*Hist. du duché de Valois*).

¹ Il y a une légère divergence avec d'autres documents que nous avons cités dans notre ouvrage.

Que devinrent, lors de cette translation et depuis, les reliques de sainte Clotilde?

Les documents ne se suivent pas sans interruption depuis cette époque jusqu'aujourd'hui.

Néanmoins nous trouvons de distance en distance des traces de l'existence d'une portion des reliques de sainte Clotilde, tant à Valsery qu'à Vivières.

Nous allons d'abord donner ici un extrait d'un procès-verbal qui rend compte de la reconnaissance des reliques de sainte Clotilde en 1865. Nous essaierons ensuite de remonter jusqu'à l'époque du premier dépôt de ces saintes reliques au château de Vivières.

Procès-verbal de 1865.

L'an de N. S. 1865, le 8 du mois d'août, Nous doyen du chapitre de la cathédrale de Soissons, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Mende, délégué successivement par M^{sr} Christophe, évêque de Soissons, puis par M^{sr} Dours, son successeur, à l'effet de reconnaître quelles sont les reliques de sainte Clotilde que prétend posséder l'église de Vivières (canton de Vic-sur-Aisne), et qui sont renfermées dans un buste de femme fort ancien, de grandeur plus que nature, servant de reliquaire, lequel, de temps immémorial jusqu'aujourd'hui, a été et est encore exposé à la dévotion des fidèles dans la dite église de Vivières.

Ayant rompu les sceaux et scié une portion du derrière de la tête du buste, pour nous rendre un compte exact de ce qui y était renfermé, nous avons trouvé :

1° Une portion considérable d'une tête comprenant toute la partie supérieure du crâne, tout le frontal jusqu'à la naissance du nez, l'orbite des yeux, les os entourant les deux conduits auditifs, deux temporaux, le pariétal; — puis séparés de la tête, l'os supérieur de la mâchoire avec une dent, plus un petit os de la main.

Il ne manque que l'occipital et la mâchoire inférieure pour que la tête soit complète.

2° Un parchemin long de quatre centimètres, large de huit centimètres; l'écriture est du XIII^e siècle; sur ce parchemin est un débris de seccau en cire rouge, tombant en poussière. C'est une attestation ou procès-verbal constatant qu'une translation des reliques de sainte Clotilde a été faite en 1234 par l'abbé de Valséry, en présence des religieux de Valséry et des chanoines de Lieu-Restauré.

En voici le texte, sauf quelques mots que nous n'avons pu déchiffrer, et quelques autres que nous avons peut-être mal lus.

Dei patientiâ Vallis Serenæ Dum abbas omnibus præsentibus litteras inspecturis salutem in eo qui est omnium salus.

Noverint universi quod istud (ou illud) venerabile et sanctissimum gleba¹. Beatæ Chrothildis reginæ quæ primum regem Franciæ catholicum de virtute sponsum suum convertit ad fidem Xtianam veraciter (mot douteux) illius Chrotildis cujus corpus in ecclesiâ beatæ Genovefæ Parisiensium requiescit; in hoc vasculo positum fuit, translatum à quâdam capsâ æred. Anno Domini 1234 tertio nonas junii.... (plusieurs mots abrégés qu'on ne peut lire). Præsentibus viris religiosis Vallis-Serenæ et Loci-Restaurati abbatibus, Priore et aliis canonicis Vallis Serenæ et Loci-Restaurati canonicis præsentibus, regnante Domino papa Gregorio IX, Domino Ludovico in Franciâ rege, episcopo Suessionensi Jacobo venerabili². In cujus testimonium præsentibus litteras sigillo nostro roborari fecimus. Datum sabbato post Ascensionem in ipsius venerabilis Reginæ solemnitate anno Domini ut supra.

¹ *Gleba, corpus, cadaver, corps, mort, cadavre* (Lexicon ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis. MIGNE). — DU CANGE, *id.*, tome III, page 531. *Placuit Regi.... Quatenus sacrosancta ipsius gleba de tumulo elevaretur.*

² Jacques de Bazoche, 62^e évêque de Soissons, 1223-1240 environ.

Considérant que les auteurs qui ont écrit sur les reliques de sainte Clotilde sont d'accord pour affirmer que la tête de sainte Clotilde n'a pas été rendue aux religieux de Sainte-Geneviève de Paris, mais qu'elle est restée à Vivières où un pèlerinage s'est établi, a été fréquenté pendant les six derniers siècles et continue à l'être ;

Considérant qu'une chapelle de sainte Clotilde a été érigée à Vivières, auprès de la fontaine de la sainte, et qu'on voit encore aujourd'hui les débris de cette chapelle ;

Considérant que les reliques de sainte Clotilde à Vivières ont été reconnues authentiques par M^{sr} de Fitz-James, vers le milieu du XVIII^e siècle ; qu'elles y ont été conservées sans déplacement, sans interruption jusqu'à la révolution ; que pendant la révolution elles ont été enfouies dans un local attenant à l'église ; qu'elles ont été retirées, lors de la restauration du culte et reconnues les mêmes par M. Thomas, curé de Vivières à cette époque, et par tous les habitants du dit village ; — qu'elles ont été vérifiées et reconnues de nouveau authentiques par M^{sr} de Beaulieu, évêque de Soissons, le 16 juin 1808, et depuis, sous l'épiscopat de M^{sr} de Simony, le 3 juin 1845.

Nous avons religieusement renfermé de nouveau la portion notable de la tête de sainte Clotilde décrite ci-dessus, dans le buste dit de sainte Clotilde ; puis nous y avons joint le précieux parchemin de l'abbé de Valséry, constatant la translation de ces reliques en 1234.

Nous y avons renfermé en outre le présent extrait d'un procès-verbal plus étendu, lequel sera transcrit *in extenso* dans le registre de la paroisse de Vivières et dans les archives du secrétariat de l'évêché de Soissons.

Fait à Vivières, en présence de M. Lauton, curé de la paroisse ; du R. P. La Coste, de la Compagnie de Jésus ; de M. Chrétien, curé de Cœuvres, et de M. Leclercq-de-la-Prairie, président de la Société archéologique de Soissons, lesquels ont signé avec nous le présent procès-verbal jour et an que dessus.

Remontons maintenant aux époques antérieures.

Précédemment, le 16 juin 1808, l'existence des reliques de sainte Clotilde à Vivières avait été reconnue par M^{sr} Jean-Claude Leblanc de Beaulieu, évêque de Soissons. Nous tenons à transcrire la copie de cette pièce qui est conservée en original au secrétariat.

Évêché de Soissons.

Jean-Claude Leblanc de Beaulieu, par la grâce de Dieu et l'autorité du Saint-Siège Apostolique, évêque de Soissons et Laon.

Vu le témoignage de M. Jacques-Antoine Thomas, curé de Vivières et celui de tous les habitants dudit Vivières, duquel il résulte que les reliques de sainte Clotilde, renfermées dans deux châsses et réunies dans l'une des dites châsses à celles de sainte Ursule, ont été, dans le temps, approuvées par M^{sr} de Fitz-James, l'un de nos prédécesseurs¹, et conservées avec le plus grand soin, sans déplacement et sans interruption, pendant tous les malheurs de la révolution, et sont identiquement les mêmes que celles énumérées dans la légende du Bréviaire de notre diocèse, au jour de la fête de sainte Clotilde (3 juin); nous avons approuvé et approuvons les dites reliques, et permettons de les exposer à la vénération des fidèles et de les porter solennellement en procession.

Donné à Vivières dans le cours de notre visite épiscopale, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing de notre secrétaire, le 16 juin 1808.

Signé : † J. Cl., év. de Soissons.

Par mandement de Monseigneur :

Signé, Beuzard, *pro-secr.*

¹ M^{sr} de Fitz-James a occupé le siège de Soissons de 1739 à 1764.

Extrait de la légende du Bréviaire de Soissons,

au 3 juin, édition de 1742.

• • • • •
*Sepulta est à filiis Childeberto et Clotario regibus, ad
 latus Clodovei, in sacrario basilico sancti Petri, ubi corpus
 sanctæ Genovefæ quiescit; undè postea variæ reliquiæ
 diversis temporibus acceptæ sunt; inter quas non infim-
 mum tenent locum quæ antè seculum decimum tertium
 in Diœcesim Suessionensem allatæ sunt ad vicum Vivi-
 riensem, ubi tunc ordinis Præmonstratensis erat monas-
 terium, postea autem Parochialis Ecclesia surrexit. Ex
 arcâ veteri in novam ac decentiorem jam ab anno mille-
 simo ducentesimo trigesimo quarto translatae sunt.*

Vérification des reliques de sainte Clotilde à Vivrières,

par l'abbé DELABARRE, curé archidiacre de Soissons, délégué ad hoc
 par M^{sr} DE SIMONY, évêque de Soissons.

L'an de N. S. 1845, 3 juin, nous, curé archidiacre de Soissons, délégué par M^{sr} de Simony, évêque de Soissons et de Laon, pour ouvrir cette châsse, avons trouvé les sceaux de M^{sr} Leblanc de Beaulieu qui la fermaient, intacts, et le procès-verbal ci-dessus, auquel nous avons ajouté le témoignage de notre vérification et le sceau de M^{sr} de Simony, comme preuve du fait, et avons refermé la présente châsse en couvrant l'entrée de la serrure d'un ruban blanc et avec le sceau épiscopal aux deux extrémités, pendant la messe patronale, en présence d'un nombreux clergé et de plusieurs membres du conseil de fabrique. Fait en l'église de Vivrières et scellé jour et an que dessus. Signé DELABARRE, curé archidiacre délégué ad hoc.

Ainsi :

1^o Il est constant que les reliques de sainte Clotilde ont été apportées à Vivrières au ix^e siècle.

2^o Elles ont été rendues, excepté la tête et le bras.

3^o Au XIII^e siècle (1234), les reliques, parmi lesquelles la tête, sont transférées dans une autre chässe, au temps de saint Louis et de Jacques de Bazoche, évêque de Soissons. Le procès-verbal ou charte sur parchemin, en écriture du XIII^e siècle, existe dans le reliquaire.

4^o Muldrac écrivait en 1662 : « Pour Vivières, il appert que véritablement il a une bonne partie de la tête. »

5^o Ces mêmes reliques ont été reconnues authentiques par M^{sr} de Fitz-James, évêque de Soissons, au milieu du XVIII^e siècle.

6^o On connaît l'endroit où elles ont été cachées pendant la révolution. C'est une pièce attenante à l'église.

7^o En 1808 M^{sr} de Beaulieu, évêque de Soissons, en a reconnu l'authenticité.

8^o Elles ont encore été vérifiées et reconnues en 1845, et plus particulièrement en 1865, avec le soin et l'examen le plus minutieux.

9^o De temps immémorial, un pèlerinage s'est établi à Vivières et non à Valséry, pour aller vénérer les reliques de sainte Clotilde, puiser de l'eau à sa fontaine et prier dans sa chapelle, dont on aperçoit encore quelques vestiges. Quant au pèlerinage il subsiste toujours. Environ 1500 pèlerins s'y rendent par année et demandent à la sainte d'être préservés de la fièvre. Ils viennent, avec dévotion boire de l'eau, couverte, disent-ils dans leur langage populaire, de cheveux de la sainte. Ainsi appellent-ils les herbes très-fines qui sont à la surface de l'eau.

10^o Vivières paraît donc être resté en possession de la tête de sainte Clotilde, ou du moins d'une partie de la tête.

Question.

A l'époque de la translation des chanoines de Vivières à Valséry ou depuis, n'a-t-on pas transporté à la nouvelle abbaye de Valséry une portion des reliques de sainte Clotilde ?

C'est très-probable. On en comprend le motif.

Nous avons d'ailleurs plusieurs documents qui confirment ce partage des reliques de sainte Clotilde.

1^o Dans un livre intitulé : *Le Valois royal amplifié...* par Muldrac, ancien prieur de Longpont en Valois (in-12 de 173 pages), et imprimé en 1662, on lit :

« Les églises de Vivières et Valséry se glorifient de posséder le chef de sainte Clotilde, reine de France, et toutes deux en célèbrent la fête avec grande solennité. Pour Vivières, il appert, par une charte d'un abbé de Valséry, qui en a fait une nouvelle translation, du temps de saint Louis, que véritablement il a une bonne partie de la tête de cette auguste princesse, femme du grand Clovis; — et Valséry une autre parcelle du même chef, ou de la fille de ladite sainte nommée aussi Clotilde, ajoute Muldrac. Mais je laisse cette difficulté, dit-il, à la discussion des plus curieux. »

2^o L'autre document se trouve dans les *Annales de Prémontré*, publiées en deux volumes in-folio de 1734 à 1736, par Louis Hugo, abbé d'Estival et évêque *in partibus* de Ptolémaïs. En énumérant les reliques honorées dans l'abbaye de Valséry, il nomme celles de sainte Clotilde :

RELIQUIÆ : *caput et brachium sanctæ Clotildis.*

Par le mot *caput*, on peut très-bien entendre qu'il ne s'agit que d'une partie de la tête.

Ces deux reliques, à l'époque de la révolution, en 1793, le 27 novembre, ont été déposées dans l'église paroissiale de Cœuvres, village situé à deux kilomètres de Valséry.

Reliques de sainte Clotilde, à Cœuvres.

Dans une châsse placée au-dessus des boiseries de l'abside, on trouve :

Le radius, un os de l'avant-bras, sur lequel est un reste de l'empreinte en cire rouge d'un sceau fruste.

Sur l'os, on lit en écriture assez ancienne :

DV BRAS DE S^{TE} CLOTILDE
ROYNE DE FRANCE.

Il est enveloppé (ainsi que quelques os de la tête) dans un morceau de soie violette, long de 42 centimètres, large de 25 centimètres.

Dans la même enveloppe sont renfermées plusieurs étiquettes sur parchemin ou sur papier, entre autres, un parchemin, écriture du XI^e siècle :

CROCHILDIS REGINE.

Quant aux portions des os de la tête, tels que le frontal, les pariétaux, un morceau de l'occiput, nous les avons comparés avec le chef de la sainte qui est à Vivières, et nous avons constaté que ces ossements étaient d'un genre différent et ne pouvaient pas se rattacher à la tête conservée à Vivières. Serait-ce, comme l'insinue Muldrac, du chef de la fille de sainte Clotilde?

Mais le *radius* paraît être authentique, il fut apporté en 1793 et conservé comme tel par tous les curés successifs de l'église de Cœuvres.

§ II.

Les reliques de sainte Clotilde à Champbourcy '
(diocèse de Versailles.)

Il existe un rapport de M. d'Autecourt, chancelier de l'Université de Paris, daté du 3 février 1689, dans lequel on lit : *Unum constat, multò antè seculum XIII, sacrarum sanctæ Clotildis reliquiarum partem aliquam in monasterio Vallis Sevi (est-ce le nom primitif de la vallée de Joyenval?) Ordinis Præmonstratensis asservari.*

' Ce village est situé à 17 kilomètres de Versailles. — Il existe un long rapport sur les reliques de Joyenval et de Champbourcy; mais nous ne croyons pas devoir le reproduire, à cause de certaines affirmations très-contestables. Nous nous contentons de l'extrait qu'en donne ici M. l'abbé CONGNET.

Ce qui est certain, c'est que, au moment où l'Assemblée nationale eut décrété la fermeture des couvents, la châsse de Joyenval, qui contenait les reliques de sainte Clotilde, a été transportée processionnellement de l'abbaye à l'église paroissiale de Champbourcy, par l'ordre du citoyen Terrier, premier maire de la commune, et du consentement du curé.

Elle est restée jusqu'en 1793 suspendue dans le chœur par deux chaînes en fer. Mais, à cette époque, les administrateurs du district de Saint-Germain-en-Laye vinrent la réclamer, attendu qu'elle était en argent massif, pesait 300 livres et valait 30,000 francs.

M. Terrier réclama les ossements, et les mit, en présence de son fils (qui l'attesta encore en 1860), dans un sac de toile, recousu tout autour avec une ficelle dont les deux bouts furent rejoints par un cachet. Ce sac a été rendu par lui à l'église, lors de la restauration du culte, et mis dans une boîte oblongue dont un côté était vitré. — En 1837, le Père Lacoste, jésuite, qui a été curé de Champbourcy pendant 15 ans, de 1829 à 1844, ouvrit le sac et renferma les saints ossements dans une grande châsse en bois.

En 1860, le même Père Lacoste visita et reconnut les reliques de sainte Clotilde.

Trois morceaux furent retirés de la châsse et furent donnés, le premier à l'évêque de Versailles (ossements de 12 centimètres); le deuxième à l'église Sainte-Clotilde, à Paris; le troisième fut gardé par le Père Lacoste, avec permission de l'évêque.

Il reste à Champbourcy deux grands ossements d'environ 25 centimètres et qui paraissent appartenir aux jambes.

De plus, le Père Lacoste a renfermé dans un sachet en soie rouge des parties d'ossements brisés, et de petits débris presque réduits en poussière.

Nous croyons devoir, pour clore ce remarquable travail de M. l'abbé Congnet, reproduire quelques passages d'un

article fort remarquable qui a paru, le 1^{er} mars (1867), dans le journal : *le Monde*, parce que les journaux dont il rectifie les erreurs n'avaient pas voulu le recevoir.

« Si vous saviez combien la vénération des restes sacrés de nos vierges et de nos martyrs a empêché de fautes et de crimes, combien elle a fait naître d'inspirations généreuses, combien elle a provoqué d'actes de courage et de dévouement, vous comprendriez la légitimité, la grandeur, l'efficacité de ce culte sur les âmes religieuses, comme sur les âmes nobles. Si vous compreniez ce que valent les ossements d'un soldat du Christ, une goutte de son sang, les franges du voile ou du manteau d'une martyre empourprée de son sang virginal, vous ne trouveriez pas qu'on a pour ces glorieux souvenirs trop de vénération ; vous approuveriez et la pourpre et la soie sur lesquelles ils reposent, le cristal, l'or et les diamants qui les environnaient jadis, l'encens et les prières qui montent encore vers les âmes saintes que ces membres reçoivent dans les combats de cette vie. »

Note R.

Nicolas Piedevant raconte ainsi ces diyers miracles dans sa *Vie de sainte Clotilde*.

Ainsi le noble du Taillis
Premier baillif de Normandie,
Y trouva de ses nerfs faillis
La force puissamment roidie ;
Et la Dame de Flavacourt
En neuf iours qu'elle fit la court
Aux prieres Clotildianes,
Au bout de ses saintcs complimens
De ses douleurs quotidiannes
Elle perdit les sentimens.

Le curé de Mesnil Iourdain ,
D'un quart du corps paralitique
Sentit son bras agir soudain
Aux vœux de cette eau probatique ;
Et luy mesme ayant le pouvoir
De fort bien faire entendre et voir
La vérité de ce miracle ,
Dans une publique oraison
Sa propre bouche fut l'oracle
Qui publia sa guérison.

De la baronne de Rouvray
Qui fit ses vœux à cette Reyne
Nous avons tesmoignage vray
D'une guérison souveraine ;
Et vous baignée au mesme estang
Damoiselle du val Saint Iean
La santé vous fut redonnée
Voyre après que les medecins
Vous eurent tous abandonnée
Au point de vos dernières fins.

Que Dieu fut prompt à la pitié
Quand il entendit la prière
Que luy fit la douce moitié
Du sieur lieutenant l'Empiere ,
Car après avoir éprouvé
Ce que Gallien a trouvé
De secours en la medecine ,
Dont l'art ne luy profitoit point ,
Sainte CLOTILDE en sa piscine
La fit remettre en son bon-point.

Après quatre mois de douleurs
Qu'Hypocrate avec son breuvage ,
Ne sceut redonner les chaleurs
Au corps du procureur Sauvage ;
Et ne pouvant rien concevoir
Qui ioyeusement luy fist voir

La fin d'un tourment si notoire ,
Après ses neuf iours expirez
Cette sainte en son oratoire
Restablit ses nerfs retirez.

A Paris dedans Saint-Gervais
Le vicaire encore en office ,
D'un mal extrêmement mauvais
Vante une guérison propice ;
Car après l'employ des moyens
Des vieux et des nouveaux Galliens
Par plus de cinquante semaines ,
Sa nièce dans les Andelys
Ayant achevé ses neufvaines
Sentit ses désirs accomplis.

Les Pères Chartreux de Gallion
Des cieux le bien-aimé lignage ,
Avec leur dévot bataillon
Assureront mon témoignage ;
Car on voit encor au jourd'huy
De sa santé très-réjouy ,
Un de leurs propres domestiques
De ses membres paralytiques
A recouvert les fonctions.

Le docteur médecin d'Ailly ,
Fameux d'art et d'expérience,
A veu là maint homme assailly
De maux qui bravoient la science ;
Et dit que plusieurs dans Paris
N'ayant peu mesme estre guéris ,
Quelque intention qu'on ait faite ,
Après s'estre en cette eau plongez
Et leur neufvaine estant parfaite
De leurs maux ont été purgez.

Toute naturelle action
Où travaille la médecine
N'agit que par succession
Sans l'opération divine ;

Or s'il se void qu'en un instant
L'infirme corps qui souffroit tant,
Perd sa douleur invétérée,
Il faut que les plus sourcilleux
Tiennent que la voute Éthérée
Produit là des faits merveilleux.

Plus de cinq cents procez verbaux
Tous signatures authentiques
Des miracles vieux et nouveaux
Portent les vérités publiques ;
Mais si tant de faits attestez
Vouloient estre en vers rapportez
Il faudroit bien que les poètes
Eussent de merveilleux recours,
Si leurs bouches n'estoient muettes
Au milieu de si longs discours.

Bref, jusqu'au bout du siècle entier,
Il faudroit que les caractères,
Jour et nuit missent au papier
La suite de tant de mystères :
Mais pour n'avoir rien à douter
On n'a qu'à venir écouter
Ceux qui perdent là leurs souffrances
De qui les saines qualitez
Sur le deffy de nos croyances
Nous donnent des fidélitez.

Note S.

Miracle advenu à Andely la veille de la Pentecoste dernière le second jour du mois de juin, mil six cens dix-huit : par l'intercession de sainte Clotilde reyne de

France femme de Clovis premier roy chrestien des François¹.

Au Lecteur.

Saint Augustin parlant des miracles, dit que le miracle est une chose surnaturelle, et non usitée ordinairement, lequel Dieu fait quand bon luy semble, pour plusieurs raisons : Premièrement pour monstrier sa toute-puissance ; Secondement pour confirmer la foy ; finalement pour monstrier la sainteté de ses bons serviteurs et bonnes servantes. Comme il a fait paroistre à la veille de la Pentecoste dernière, par un recent miracle advenu à Andely, sept lieues distant de Rouen, par l'intercession de sainte Clotilde femme de roy Clovis premier roy chrestien de France. Ce que vous verrez amplement, s'il vous plaist prendre la peine de lire ce qui s'ensuit ; si vous estes du nombre de ceux qui sont catholiques, louez en Dieu de ce bien qu'il fait pour la conservation de la foy ; si vous estes de ceux qui ne veulent réclamer les saints, je vous prie, quittez cette opinion.

« Jean Griuet aagé de soixante et quinze ans, demeurant en la paroisse de Saint-Paul les Rouën fauxbourg de Martainville, au logis où pend pour enseigne le Grand Dauphin, detenu malade par l'espace de huict ans, plus couché et assis dans une chaise que debout, d'une sorte de paralysie avec une courte halcine, estant demeuré de ses membres, ne pouvant aller que par l'aide du baston, et assistance de quelque personne près de luy pour luy servir d'appuy, lequel se voyant tant consommé de purgations cauterres, et autres applications de médecines sans esperances de santé, estant abandonné de secours humain, ayant levé les yeux au ciel prend la résolution de faire vœu

¹ A Rouen, chez Nicolas le Prévost, près les Jésuites, avec permission.

à Dieu souverain médecin, et à madame sainte Clotilde, afin de recouvrer sa santé, avec telle foy et grande confiance à l'intercession des saints et particulièrement de sainte Clotilde, entendant les miracles qui se font tous les ans en la guérison de plusieurs malades qui se baignent en la fontaine de la sainte à Andely, que deslors il quitte l'usage des cauterres et de toutes sortes d'opérations humaines. Il se fait porter la veille de la Pentecoste dernière au dit lieu pour effectuer son vœu et ce avec beaucoup de peines et douleurs, ne pouvant presque l'accomplir. Néanmoins assisté de Dieu et de l'intercession de la sainte, l'ayant toujours en sa bouche et pensée, il parvint en la fontaine, où après les cérémonies faites par le clergé d'Andely, et la procession achevée, plusieurs malades s'estant lavez et la foule passée, le dit Griuet se fait dépouiller et conduire dans la dite fontaine avec beaucoup de peines et douleurs, en telle foiblesse et ne se pouvant soutenir, tomba de son long dans icelle, et après s'estre relevé par l'aide des pèlerins qui estoient encore en ce lieu de plusieurs pays à luy incognus, les sens luy estant revenus commence à sortir de là, se sent du tout guery, rendant le baston, comme n'en ayant plus besoin, et estant de retour dès le lendemain bien gaillard, il dispose sa conscience à recevoir son Créateur le lundy des festes de la Pentecoste, en sa paroisse publiquement, où tous ses voisins et concitoyens s'esjoüirent grandement tenant cela pour miracle d'autant que ses parens, et eux aussi n'estimoient qu'il deubt jamais recouvrer sa santé, en attribuant le défaut plutost à sa vieillesse qu'aux secours des hommes.

» Tout ce que dit est a ledit Jean Griuet déclaré et attesté le vingt-deuxième jour de juin mil six cent dix-huict, és presences de discrettes personnes maistre Guillaume le clere prestre cy devant vicaire perpétuel de la dite paroisse de Saint-Paul et à présent de l'oratoire de Rouen, maistre Marin Durand à présent vicaire perpetuel en la dite paroisse, maistre François du Buc prestre clerc au dit lieu, qui en telle maladie ont tousjours sollicité le dit Griuet,

Monsieur des Sondres, Monsieur du Basset, maistre Pierre du Mont Aduocat en la Cour, maistre Guillaume Chouquet precepteur d'enfans, et plusieurs autres personnes tant voisins qu'amis d'iceluy soussignez, qui attestent avoir veu et sollicité le dit Griuet depuis huict ans jusqu'à la veille de la Pentecoste dernière, tousjours demeuré en son lict malade, et quelque fois se laissoit descendre en bas en sa salle, afin de recevoir quelque consolation de ses amis qui le venoient visiter, depuis le dit jour de la Pentecoste l'avoir veu bien sain, et gaillard depuis son retour d'Andely, et le pèlerinage accompli de sainte Clotilde, fait ce jour et an que dessus. Signé Griuet, le Clere, Durand, Dubuc prestre, Delahaye sieur des Sondres, Dumont, Chouquet, Coipel, Quenal, Robert Mazeline, avec tous chacun leurs seings et paraphes. Et en la page suivante est escrit :

» De l'autorité du Réverend Père en Dieu messire François de Harlay par la permission diuine archevesque de Rouen, et primal de Normandie; nous Jacques Desmay prestre docteur en Théologie, de la société de Sorbonne doyen de l'église collegiale de Nostre Dame d'Escouy, et vicaire general de mondit Seigneur ayant examiné honorable homme Jean Griuet maistre de la maison du Grand Dauphin paroisse de Saint-Paul au fauxbourg de Martainville de Rouen aagé de soixante et quinze ans ou environ, sur la subite santé par lui recouverte la veille de la Pentecoste dernière : et ayant recogneu par son examen de bouche, et deux autres tesmoings qui ont signé au procès verbal sur ce dressé, qu'après huict ans de maladie et perclusion de ses membres il auroit fait vœu à sainte Clotilde, et l'avoit esté accomplir en sa chappelle érigée dans l'enclos du cimetière de Nostre Dame d'Andely, le second jour de ce premier mois veille de la Pentecoste, auquel jour il avoit entièrement recouvert sa santé, la fonction naturelle de ses membres, et le mouvement progressif; ainsi que nous l'avons veu marcher nous de l'autorité que dessus pour ne point taire les merveilles de Dieu en ses saints, avons permis le narré du miracle estre imprimé, comme un tes-

moignage cuident que Dieu veut que les noms de ses Saints et Saintes soient honorables devant luy, et qu'ils soient réclamez et invoquez par les hommes en leurs necessitez; en vertu de quoy nous avons signé à ces présentes ce vingt-deuxième de juin mil six cent dix-huict. Signé J. DESMAY, vicaire général, avec un paraphe. »

Nous avons eu le bonheur, vers la fin de l'année 1866, de faire un pèlerinage aux Andelis, afin de vénérer les reliques de sainte Clotilde et de visiter sa fontaine miraculeuse. Or, nous avons trouvé, auprès de cette fontaine et comme par hasard, un certificat, sur l'autorité duquel nous ne nous prononçons pas, mais que nous tenons à reproduire.

Il s'agit d'un témoignage authentique à l'égard d'une guérison qui avait eu lieu récemment à la sainte fontaine. Voici le certificat :

« Nous soussigné, maire de la commune de Perruel (Eure), certifions que la nommée Edeline Marie-Joséphine demeurant au Mesnil-Perruel, qui depuis quatre ans ne pouvait marcher qu'avec des béquilles et encore très-difficilement, marche aujourd'hui et depuis quatre mois, sans béquilles ni bâton, et ce assez facilement.

» En foi de quoi nous lui avons délivré le présent certificat, ce 10 juin 1866, en la mairie de Perruel.

« *Le maire GODARD.* »

Or, cette personne était venue demander sa guérison à sainte Clotilde et se baigner dans les eaux de la fontaine, et c'était à partir de ce pieux pèlerinage qu'elle avait trouvé la force de se mouvoir.

Note T.

Voici l'ordonnance de l'archevêque de Rouen :

« François par la permission diuine archeuesque de Rouen Primat de Normandie veu la requeste à nous présentée par les doyens chanoines et chappres de nostre eglise collegiatte de Nostre Dame d'Andely et habitans de la ville d'Andely narratifue que suivant nostre permission ils auroient député quelques vns du dit chapitre et habitans de la ditte ville vers les religieux de l'abbaye de S^{te} Geneuiefue de Paris et obtenu d'eux vne partie considérable des reliques de sainte Clotilde leur patronne ce qui seruira d'un grand motif pour augmenter de plus en plus l'ancienne déuotion vers la mesme sainte laquelle Dieu a honoré de diuers miracles et rendu ce temple vénérable par tout le royaume par vn concours de peuples qui y abordent de toutes partz Nous supplians de leur prescrire l'ordre conuenable pour fère la translation des dittes reliques veu aussi l'attestation de l'abbé de S^{te} Geneuiefue en date du quatre des présens mois et an portant qu'il auroit tiré de la chasse de S^{te} Clotilde vne coste pour deliurer ausditz doyen chanoines et chappres. Sur quoy faisant droit nous auons ordonné que le clergé tant du grand que du petit Andely se transporteront en la ditte eglise collegialle de Nostre Dame d'Andely vendredy prochain sur les dix heures du matin pour de la aller processionnellement en l'Eglise paroissiale de S^t Denis de Guisigny aux de receuoir avec veneration les dittes reliques qui seront portez processionnellement par le doyen ou à son absence par le sepmainier avec le plus de pompe et de magnificence qui se pourra ou à l'arriuee sera dit vne messe de S^{te} Clotilde à laquelle fin le clergé et les religieux des dits Andelys seront bien et deuement aduertis de se trouuer à la ditte ceremonie et le peuple exhorté de sy rendre pareillement afin d'honorer en

commun vn si riche depost et en rendre a Dieu les actions de graces conuenables. Fait en nostre chasteau archiepiscopal de Gaillon le vint et vn^{me} iour de juin mil six cens cinquante cinq. »

Note U.

SEQUENTIA ¹.

Ad honorem summi regis
Gaudeat ecclesia.

Sancte matris et regine
Recolens solemnia.

Hec illustrat Chilperia
Quondam regis filia.

Lota sacro fonte excepisti
Lactis ab infantia.

Sub prophani Gondebaudi
Nutrita custodia.

Carne aruit fide pollens
In te perinsignia.

Corpore pulchra, prudens
Elegans venusta
Pre cunctis egregia.

¹ Nous nous sommes efforcé de reproduire cette pièce aussi parfaitement que possible ; cependant, il pourrait se faire que quelques inexactitudes se fussent glissées dans notre travail.

Pulchrior mente quam
 Nutritu , decoravit
 Specialis gratia.

Inerant ejus animo
 Sanctitatis stûdia
 Pietatis et divini cultûs
 Exercicia.

Larga precibus , pauperum
 Solvebat stipendia.

Donis ejus egenorum
 Respirat miseria.

Mox ut tante claritatis
 Auribus insonuit
 Regie majestatis , fama
 Fit ejus dilecta.

Avis sponse delegatis
 Salve inquit nuncius
 Eximie dignitatis heres
 Et consors electa.

Quem preficit regem Deus
 Te salutat Clodoveus
 Mittens hæc eximia.

Tui gaudet in amorem
 Te pre optat in uxorem
 Suscipe sponsalia.

Illa stupet et miratur
 Ac spe magnâ prestolat
 Dei beneficia.

Res est inquit peregrina
 Fiat voluntas divina
 Que disponit omnia.

SAINTE CLOTILDE.

Pro hæc operante Deo
 Cui thesauri copia
 Datur regi Clodoveo
 Conjugalis socia.

O quam felix hec regina
 Per quam crevit gens ferma
 Rex atque milicia.

Membra caput imitantur
 Et cum rege baptizantur
 Plus quam tria milia.

Sacram quibus unctionem
 De supernis meruit
 Prece piâ.

Quæ Francorum legionem
 Primitus instituit
 In latrâ.

Potus fontis vinum sapit
 Ad illius commutatus
 Suspiria.

Sed sapore solus capit
 Domus Dei que sectatur
 Fabrilia.

Testis est felicitatis
 Carnis redolencia
 Quoniam regnet cum beatis
 In posterum gloria.

Qui devote venerantur
 Clotildis celebra
 Ejus ope consequantur
 Sempiterna gaudia.
 Amen.

(Extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque Impériale
 qui renferme l'office de sainte Clotilde.)

Le chant triomphal de Lefranc de Pompignan sur sainte Clotilde semble avoir ici sa place; c'est pour cela que nous le reproduisons.

Répondons des fleurs nouvelles
Sur nos autels parfumés;
Que les cieux soient allumés
Par les vives étincelles
Des feux dans l'air consumés.

C'est la fête de notre Reine
C'est la fête de nos ayeux
Notre première souveraine
Occupe un trône dans les cieux
C'est la fête de notre Reine.

Que ce trône a coûté de pleurs!
Faut-il qu'un époux qu'elle adore,
Qu'un époux qui répond à ses chastes ardeurs
Blasphème le Dieu qu'elle implore!
Non, d'une erreur funeste il rompra le lien.

Le fondateur de cet empire
Devait être un héros chrétien;
Il l'est; sa résistance expire.
Reine auguste, vos vœux seront enfin remplis,
Et le Dieu de Clotilde est le Dieu de Clovis.

Source à jamais durable
Des plus heureux exploits;
Triomphe mémorable
Qui soumet à la fois
Nos rois au Dieu suprême et la France à nos rois.

Légitime assurance
Fondement solennel
De la double puissance
Dont l'accord immortel
Ne connaît parmi nous qu'un trône et qu'un autel.

Heureux Clovis, tu possèdes
Et Clotilde et Foi.
Quel triomphe, quand tu cèdes
A la divine loi !
Heureux Clovis, tu possèdes
Et Clotilde et la Foi.
Quelle épouse ! quelle âme pure !
Les dons du ciel unis aux dons de la nature
Ont formé son cœur et ses traits.

En vain l'humble flatteur lui vante les attraits,
Et le charme si doux des grandeurs souveraines
Elle sait trop le prix des vanités humaines.
Du monde sous ses pieds le faste est abattu,
La religion, la vertu,
Font la gloire des rois et la beauté des reines.

Les cœurs et les vœux
Autour d'elle volent
Ses soins généreux,
Ses regards consolent
Tous les malheureux.
Sa Cour est un temple
Aux pauvres ouvert :
Sa vie un exemple
Aux princes offert,
L'univers l'admire
Le ciel la désire
La France la perd.

Non, ce n'est point la perdre ; elle veille, elle prie
Pour l'empire Français, sa première patrie.
O Reine, jouissez d'un éternel bonheur !
Vos sujets, votre époux, sous le joug du Seigneur
Par vos soins ont courbé leur tête.
Quelle plus illustre conquête !
Votre gloire a fait leur bonheur.



CHAPITRE XIII.

SAINTE CLOTILDE, GLOIRE DE L'ÉGLISE ET DE LA FRANCE.



Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt.

Ses fils se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse.

(LES PROVERBES, chap. XXXI, v. 28.)

Son âme glorifiée restait fidèle à cette douce familiarité envers les humbles et les pauvres, qui avait répandu tant de charmes sur ses relations d'ici-bas avec eux.

(Le comte de MONTALEMBERT. *Hist. de sainte Elisabeth.*)

Enfin, avec des yeux où régnait la douceur :
Soyez reine, dit-il, et dès ce moment même
De sa main sur mon front posa son diadème.

(ESTHER, acte 1^{er}, scène 1^{re}.)

XIII.

SOMMAIRE.

Les vertus de sainte Clotilde, honneur de l'Église. — Ses grandes destinées, honneur de la France. — Sainte Clotilde sous les traits de la femme forte.

Nous aurions voulu réunir les divers hommages littéraires dont sainte Clotilde a été l'objet, et grouper en quelques pages, tout ce que les historiens et les panégyristes ont écrit à sa louange depuis le ^{vii}e siècle jusqu'à nos jours, afin de lui élever un monument d'honneur. Mais un grand nombre de ces œuvres n'ont pas survécu, où n'ont survécu que partiellement à la destruction du temps, et aux commotions sociales; de plus, elles n'offriraient qu'un médiocre intérêt à la majorité de nos lecteurs, car, pour la plupart, elles sont écrites dans une langue que l'on ne comprend aujourd'hui, qu'avec difficulté.

Nous préférons faire un choix dans ce qui nous reste, et

ce choix, malgré sa restriction, suffira cependant, pour manifester une partie de la gloire dont l'Église et la France sont redevables à sainte Clotilde, et pour donner une idée du tribut d'honneur et de reconnaissance qui lui a été rendu par l'Église et par la France.

Le Père Caussin, qui vivait sous le règne de Louis XIII¹, accompagne la vie de sainte Clotilde des réflexions qui suivent. Elles sont à la fois pleines de grandeur et de naïveté.

• Quoiqu'elle fut issue du sang des rois, elle montrait n'avoir d'autre noblesse que celle qui se tire des belles actions. Comme son visage était sans fard, son âme était sans ces petites morgues et dédains qui ont coutume de naître avec les grandes fortunes. Ses regards étaient simples et colombrins, ses paroles discrètes, ses actions prudentes, ses gestes réservés, son port honnête, son abord affable, sa conversation pleine de douceur et d'utilité.

» Elle était si humble de cœur, qu'elle se tenait comme la plus petite servante de la maison, ne dédaignant pas de s'appliquer aux moindres offices; elle s'en acquittait, toutefois, avec tant de majesté, qu'en filant même une quenouille, elle semblait une reine.

» Elle paraissait merveilleusement prudente en ses conseils, prompte et agissante dans l'exécution, modérée dans les bons succès, constante dans les mauvais, toujours égale à elle-même.

• Elle parlait peu, ne médissait jamais, n'enviait personne, faisait du bien à tout le monde, sans y prétendre ses intérêts, attendant de Dieu seul la récompense de ses charités. Elle n'avait point de mondanité en sa personne,

¹ *La Cour sainte*, dont il est l'auteur, renferme une vaste notice sur sainte Clotilde.

et se souciait aussi peu de ses atours que de la poussière de la terre. Tout son cœur allait à Dieu, ses pieds à l'église, ses mains à l'aumône, ses yeux à la lecture des livres de dévotion, ses bras aux exercices et ouvrages de son sexe.

» La sainte dame, par toute sa conduite et ses admirables vertus, montra incontinent que, si sa naissance ne l'eût rendue digne d'une couronne, son seul mérite suffisait pour la porter au premier trône du monde. Elle se fit, dans la cour d'un roi païen, une dévotion forte et vigoureuse, toute remplie de sagesse; car elle avait une crainte de Dieu si chaste, qu'elle appréhendait les moindres ombres du péché comme la mort; un amour si tendre, que son cœur était comme une lampe ardente qui brûlait perpétuellement devant le sanctuaire du Dieu vivant.

» D'ailleurs, elle ménageait tout son fait avec une singulière discrétion pour ne pas paraître trop austère, de peur que les âmes faibles ne se fussent éloignées du Christianisme, voyant en sa conduite des perfections trop au-dessus de la nature humaine.

» Elle était magnifique et libérale envers ses domestiques, reconnaissant fort exactement les fidèles services qu'on rendait à son mari, et tenait sa maison si bien unie par le lien de concorde et de charité, qu'elle semblait le temple de la paix. La médisance, les vains propos, l'oisiveté, l'impudence, en étaient bannis.

» Quand sainte Clotilde, à force d'exhortations et de prières, eut réussi à convertir son époux à la foi chrétienne, elle se félicita des bénédictions dont elle avait été l'objet.

» Après avoir si longtemps soupiré après cette bienheureuse journée, elle était tout abîmée dans le respect et les actions de grâces qu'elle rendait à Dieu, se voyant couronnée de tant de milliers d'enfants; et si ces dames de

l'Ancien Testament, pour une petite lignée charnelle, chantaient des cantiques de triomphe, que pouvait faire et dire celle-ci, qui, depuis son avènement en France, voyait la face d'une grande monarchie toute changée, le royaume de Dieu établi partout et tant d'âmes rangées sous la bannière du Sauveur, qui s'était voulu servir si puissamment en ceci de ses prières et de son industrie ?

» Sainte Clotilde vécut heureuse et paisible auprès de son époux ; mais Clovis ne tarda pas à succomber, elle s'occupa alors de sanctifier son nouvel état.

» Il est vrai que les grandes prospérités ne corrompent pas facilement des âmes qui ont pris une bonne trempe de la crainte de Dieu : Si est-ce toutefois qu'elles les entament et les altèrent en quelque façon. Une petite abeille marche quelquefois si longtemps sur son miel, qu'à force de s'y promener elle englue ses ailerons. Ainsi une âme, même de celles qui sont les plus dévotes, étant continuellement châtouillée par une longue suite de bons succès dans les affaires du monde, prend un peu d'essor hors de soi, et se relâche dans un air riant et délicieux qui ne lui offre que des objets d'allégresse. Mais, aussitôt que l'adversité a frappé son coup, elle rentre en soi, elle se replie sur elle-même, elle se tâte, elle se connaît, elle trouve Dieu au fond de son cœur ; affligée et ennuyée des révolutions du monde, elle se guide par-dessus les étoiles vers ce beau temple de l'éternité, où vivent les esprits qui sont dépouillés de ces masses de chair et d'os, que nous traînons en cette vie mortelle.

» C'est là le chemin que prit la sage Clotilde aussitôt qu'elle fut éloignée de la Cour et débarrassée des affaires qu'elle n'avait jamais traitées que par obligation de conscience ; elle entra dans une douce solitude, où il lui semblait que la nature n'avait étalé les montagnes et les vallées, les forêts et les rivières que pour lui faire un spectacle

des œuvres de Dieu. Elle savourait cette retraite qui lui devint un paradis, et goûtait avec des délices incroyables ce profond silence au souvenir des tumultes de la Cour.

» La sainte dame qui avait aimé autrefois à se voir éclater dans la majesté d'un somptueux habit pour se rendre plus agréable à son mari et plus auguste aux yeux de son peuple, allait vêtue si modestement, que son histoire rapporte qu'on la voyait couverte d'une simple laine. Celle qui, jadis, était étincelante de pierreries, paraissait alors sous les livrées de la pénitence.

» Celle qui avait vu tous les sujets d'une grande monarchie à ses pieds était alors continuellement prosternée aux pieds des pauvres, qu'elle servait comme les vivantes images de Dieu. Celle qui avait eu quelque soin de ménager les finances, comme le nerf de l'État, se dépouillait quasi des choses nécessaires à la vie pour secourir les nécessités du peuple. Celle qui s'était plu à bâtir de grands palais, n'avait plus d'affection que pour les monastères et les églises, qu'elle faisait ériger partout avec autant de libéralité que lui pouvaient permettre les circonstances.

» Avant de mourir sainte Clotilde prononça hautement la profession de la foi catholique, en laquelle elle mourait; puis elle demanda les sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction, qui lui furent administrés, et qu'elle reçut avec une extrême dévotion.

» De là, elle fut encore quelque temps qu'elle ne vivait plus que des extases de son âme, convertissant ce peu de souffle qui lui restait sur les lèvres aux louanges de Dieu. Et, enfin, elle rendit son bienheureux esprit, le troisième jour de juin, à la première heure de la nuit, en disant ces paroles : *Ad te Domine, levavi animam meam : Deus meus, in te confidi, non erubescam* ¹.

¹ Psaume xxiv, 2.

» L'histoire porte que la chambre où elle mourut, au moment où son âme sortit du corps, parut toute lumineuse, et que ses sacrés membres rendirent une très-douce odeur, qui laissa tous les assistants dans une grande estime de sa sainteté. Son corps fut enterré, comme elle l'avait souhaité, aux pieds de sainte Geneviève : car elle était si humble, qu'elle s'estimait bien au-dessous de la pauvre bergère.

» O reine, ô femme vraiment digne de porter une couronne d'étoiles et non d'or et de pierreries, digne d'une éternelle louange ! Tout ce que nous avons de religion, de pitié et de bonheur après Dieu, nous le devons à cette sainte reine. O France ! ô France ! ma chère patrie, que tu es obligée à sa mémoire, à son nom, à sa vertu, et combien tu dois conserver ce précieux trésor de la foi qu'elle t'a si heureusement confié !

» Je ne parle point maintenant des faveurs particulières que tu as reçues du ciel. Je dis seulement ce que tu peux vanter à la face des nations, et jamais tu ne perdras cette gloire que saint Grégoire-le-Grand, homme incomparable, qui fleurissait il y a plus de mille ans, t'a donnée dans ses livres, lorsqu'il t'appelle la *lampe du monde universel*, et dit que tes monarques *excelleront autant par-dessus les autres princes souverains, que font les rois par-dessus les peuples*.

» Vois et considère les grâces que Dieu t'a faites en ceci ; regarde tes voisins, regarde les puissances et les souverainetés de la terre ; regarde les empires et les royaumes ; où est-ce qu'on en trouvera un seul dans la mémoire des hommes qui ait reçu la religion catholique avec plus de ferveur, qui l'ait défendue avec plus de courage, qui l'ait conservée avec plus de constance ?

» O France ! pourquoi as-tu rempli le monde du bruit de tes conquêtes ? Pourquoi tes rois s'étant toujours communiqués avec tant de douceur et de facilité, ont-ils augmenté

leur majesté par la familiarité des peuples qui a coutume de la dissoudre? Pourquoi ont-ils paru comme des améthystes qui éclairent d'autant plus qu'on les porte souvent? Pourquoi as-tu tenu de tout temps l'empire des lettres et des sciences, semblable à cet autel du soleil, d'où l'on prenait la lumière pour allumer toutes les lampes?

» Pourquoi fais-tu étonner toutes les histoires de la durée de ta monarchie? Pourquoi Dieu t'a-t-il tant de fois enrichie de tes pertes, ennoblie de tes désastres, élevée de tes ruines?

..... *Fecit que cadendo,*

Ne caderes.....

» N'est-ce pas pour avoir conservé ce précieux joyau de Clotilde, cette foi, cette religion qu'elle a consignée à tes rois, et à tes peuples? O aveugle si tu l'ignores! ô insensible si tu la négliges! ô désastreuse si jamais tu la perds. »

On ne saurait trop admirer l'enthousiasme patriotique et chrétien dont fait preuve le vénérable historien que nous venons de citer. Voici maintenant un trait où se manifeste une main plus moderne. La rapidité avec laquelle il a été tracé n'en a détruit ni la vérité ni la distinction.

« Fille de Chilpéric et femme de Clovis, sainte Clotilde personnifia la civilisation placée entre la double barrière de la barbarie et de l'esclavage. C'est une gracieuse et lumineuse figure qui apparaît au milieu des ténèbres de cette époque et dont le magnifique rayonnement a rejailli jusqu'à nous. En faisant verser l'eau du baptême sur la tête du roi des Francs, elle promulgua la grande loi d'affranchissement; si la nation lui dut alors la victoire de Tolbiac et les défaites d'Alaric, la postérité lui doit encore la grandeur de ses croyances et la stabilité de son culte. Première chrétienne du fidèle royaume de France, Clotilde en est aussi la mère spirituelle et la régénératrice. C'est elle qui

sut attacher un impérissable fleuron à cette fragile couronne dont tant de joyaux ont depuis lors disparu dans les tempêtes : Royaume, Empire ou République, la France est toujours chrétienne et fille aînée de l'Église ; c'est un titre que les révolutions mêmes ne parviennent point à effacer et contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront jamais¹.»

Cependant, quelques belles que soient les louanges que les hommes ont adressées à sainte Clotilde, elles n'égaleront point celles que lui adressait jadis la Sagesse éternelle, en traçant, par la main de Salomon, la physionomie de la femme forte. Pour s'en convaincre, il suffira de rapprocher du texte sacré quelques faits tirés de la vie de notre auguste reine, en les accompagnant des réflexions qu'ils feront naître eux-mêmes.

QUI TROUVERA LA FEMME FORTE ? Dieu seul est capable de la donner au monde, comme seul il est capable de la former... Il la tient en réserve pour les grandes œuvres qu'il veut lui faire accomplir. Quand une fois il a marqué cette femme prédestinée, il la prépare, il la fortifie pour ses combats, et quand l'heure a sonné, il lui dit : Lève-toi et marche. Telle fut sainte Clotilde, dont l'enfance d'abord tourmentée par tant d'épreuves, fut une préparation à la mission divine qui devait lui être confiée.

La femme forte est plus précieuse que ce que l'on va chercher aux extrémités du monde. Quel trésor, en effet, pourrait lui être comparé ? quelle puissance, quelles armes ? Tout ce que l'intelligence, tout ce que le génie de l'homme peuvent concevoir et réaliser s'abaisse devant elle. Elle a des conceptions profondes, elle a des énergies héroïques, parce qu'elles lui viennent de son cœur ; elle a des inspirations divines, parce qu'elles lui viennent de sa foi, elle a

¹ GALOPPE D'ONQUAIRE, *Revue de l'art chrétien*, année 1857.

des dévouements surhumains parce qu'ils lui viennent de sa charité. Et la femme forte, qui se nomme sainte Clotilde, a plus fait pour la France à son berceau que n'eussent fait les plus puissantes armées elle : a prié pour son époux, elle a prié pour son royaume; et son époux, et son royaume, lui doivent le bonheur d'être chrétiens.

Le cœur de son époux se confie en elle, et il voit les richesses s'accroître dans sa maison. Quelles richesses que celles qui se trouvent dans le trésor de la grâce et de la vérité! Clovis refuse d'abord de croire aux exhortations de Clotilde, mais elle ne s'abandonne point au découragement, elle a pénétré dans l'âme qu'elle veut conquérir à Dieu; elle y a vu d'immenses ressources de droiture et de générosité..., et l'espérance a soutenu son cœur. Armée de patience et de douceur, elle l'exhorte, elle l'instruit, tout en dissimulant ses desseins, puis elle prie en silence. Et Clovis écoute; et bientôt à demi vaincu par la candeur et le dévouement de Clotilde, il promet de prier aussi. Sur le champ de bataille, il se confie en elle, en se ralliant à son Dieu; déjà la victoire passe sous ses drapeaux, et les peuples vaincus reconnaissent sa souveraineté.

La femme forte apportera à son époux le bien et non le mal, tous les jours de sa vie. Depuis que Clotilde est unie à Clovis, l'unique pensée qui l'occupe, c'est le bonheur de son époux, c'est le salut de son âme. Son premier succès ne la satisfait point totalement; car elle comprend qu'il ne fait que commencer. Aussi, en poursuit-elle chaque jour le développement et la perfection. Souvent le Barbare qu'elle croyait vaincu et enchaîné, se réveille et brise ses liens; mais son courage persévère, elle reprend sans cesse son œuvre, jusqu'au moment où Clovis, sentant sa dernière heure, retrouve son cœur de chrétien parce que sur sa couche de douleur, Clotilde lui apporte une fois encore *le bien qu'elle lui apporta, tous les jours de sa vie.*

La femme forte travaille le lin et la laine , et le conseil préside à l'ouvrage de ses mains , parce qu'elle ne dédaigne aucune fonction de son sexe. Elle sait accomplir les grandes choses , mais elle ne perd pas pour cela cette simplicité que demandent des œuvres plus modestes. Quand le monde aura admiré l'éclat de ses actions , elle se cachera dans son intérieur et présidera à ces détails intimes qui lui appartiennent , et qu'en réalité elle préfère ; mais là encore elle sera guidée par la sagesse et la prudence. Grande sur le trône , on la verra grande encore au milieu de sa famille. Telle fut sainte Clotilde , reine , mère , et veuve.

*Elle est semblable au navire qui rapporte de loin les choses nécessaires à la vie. Sainte Clotilde a apporté à Clovis tous les biens qu'il était en droit d'attendre de son dévouement ; elle a quitté sa terre natale , chargée des trésors de foi et de charité dont la Providence avait pris soin de la munir , elle est venue malgré les agitations et les tempêtes , semblable au vaisseau que tourmentent les vents et les flots , elle a enfin abordé dans ce port assuré , dans ce royaume à qui le ciel réservait ses trésors ; trésors de sacrifices , trésors d'humilité , trésors de foi. La France s'en est enrichie et lui doit son titre de *filie aînée de l'Église* ; ses rois s'en sont enrichis et leur doivent celui de *très-chrétiens*.*

La femme forte se lève dans la nuit , elle distribue la laine à ses servantes et donne sa tâche à chacune d'elles. C'est ainsi que sainte Clotilde , vigilante , même pendant le temps du sommeil , observait tous les mouvements des siens et les réglait avec soin. Nuits de prières et de pénitences , labeurs incessants , exemples de vertus , telle est la vie de cette grande chrétienne.

Elle a vu un champ et elle l'a acheté ; elle a planté une vigne du fruit de ses mains. Si sainte Clotilde ne s'est occupée que secondairement d'agrandir ses domaines , si ,

loin de grossir ses richesses, elle s'en est généreusement dépossédée en faveur des pauvres, il est un champ plus précieux que ceux qui produisent des fruits matériels, qu'elle a acheté au prix de ses prières et de ses larmes : c'est l'âme de Clovis, qu'elle n'a pas voulu laisser aux mains de l'hérésie, et ce champ précieux acheté, elle l'a cultivé, et sur ce terrain rocailleux, elle a réussi à planter une vigne au suc généreux.

Elle a ceint ses reins de force, et elle a affermi ses bras. Forte dans son enfance et contre les assauts quotidiens qu'elle avait à soutenir, forte pour dominer la haine qui, ce semble, aurait légitimé sa vengeance, forte contre la mort qui lui ravit son premier-né, forte contre les reproches de Clovis qui attribue sa mort à son baptême, forte contre le découragement qui cent fois aurait dû paralyser son cœur, alors qu'elle voulait adoucir le chrétien redevenu Sicambre; forte en présence de ses petits-fils égorgés; forte pendant la guerre fratricide que ses fils se sont livrée : voilà sainte Clotilde, *elle a ceint ses reins de force et affermi son bras.*

Elle a compris et vu que son travail était béni; sa lampe ne s'éteindra pas durant la nuit. Et c'est là le triomphe de son espérance. Dieu qu'elle aime lui a fait comprendre qu'il n'abandonne jamais ceux qui s'abandonnent à lui. Malgré d'innombrables obstacles, elle a vu le triomphe de la vérité et de la justice, elle a vu la foi implantée dans la France, *elle a vu son travail béni*, et son cœur a repris courage. En vain, la nuit l'enveloppe-t-elle quelquefois de ses ombres, en vain son âme est-elle triste comme la mort; la lampe mystérieuse qu'y alluma l'espérance, brille toujours, la nuit ne l'éteindra jamais. Et, maintenant, quelle aurore se prépare! Il est vrai, sainte Clotilde n'en a pas joui totalement sur la terre; il est rare que Dieu récompense les siens ici-bas, par toutes les satis-

factions du succès; mais du haut du ciel elle en a été témoin, et aujourd'hui encore elle se félicite, en voyant le grand arbre de la foi pour lequel elle a été comme le grain de sènevè, dresser son front majestueux, étendre au loin ses branches vigoureuses, abriter un grand peuple, et résister impassible au milieu des tempêtes que soulève l'impiété.

Elle a porté la main à des choses fortes et ses doigts ont tourné le fuseau. La voici avec ce double caractère de la grandeur et de la simplicité qui en fait une grande reine et en même temps une épouse pieuse, puis une mère modeste et dévouée!

La femme forte a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses bras vers le pauvre. C'est bien là cette femme généreuse que l'on a vue à la recherche du pauvre, laissant tomber doucement l'aumône qui doit le soulager, fondant des institutions charitables pour abriter toutes les infirmités; puisque, avant son mariage, elle distribuait ses aumônes aux abords de l'église, et que, durant son veuvage, disposant d'une plus grande liberté pour la prière et la charité, elle renouvelait les largesses de sa jeunesse, en ouvrant ses mains à l'indigence, et en étendant ses bras vers le pauvre.

Elle ne craint pas l'hiver pour sa maison, parce que tous ses serviteurs ont deux vêtements. Rien n'empêche, d'élever ici ses pensées, et de voir dans les œuvres de la femme forte, non-seulement un préservatif pour les siens, contre les atteintes du mal, symbolisé par le froid des hivers; mais encore un gage de persévérance, dans les dispositions vertueuses qu'ils lui doivent. Et alors, sainte Clotilde qui a donné l'exemple de tant de vertus aux sujets de Clovis, a si bien réussi, qu'ils peuvent affronter désormais les rigueurs de ces époques glaciales, où les âmes sont livrées à l'incrédulité, au désespoir et à la mort. Son double

vêtement c'est l'action de ses exemples, et les bénédictions qu'elle fait descendre sur ses serviteurs, double gage de notre persévérance dans la foi. *Elle a préparé de riches tapis, elle se revêt de lin et de pourpre.* Ces tapis symbolisent et représentent la haute sainteté de notre reine. Elle s'avance majestueuse et respectée, laissant après elle le souvenir de ses œuvres et leurs vivants bienfaits; et c'est la plus grande de toutes les richesses. Elle s'avance revêtue de lin et de pourpre, c'est-à-dire d'innocence et de sacrifice, de simplicité et de grandeur.

L'Époux de Clotilde brille aux portes de la ville, quand il est assis parmi les juges de la terre. N'est-ce pas ainsi qu'apparaît le roi des Francs parmi les rois ses contemporains? intelligence, dignité, courage, voilà ses dons..... dons magnifiques, qui sont rehaussés par sa foi, et en font en quelque sorte, l'arbitre du monde; et c'est à son épouse que Clovis doit tant de gloire.

La femme forte ourdit la toile et la vend : elle a donné des ceintures aux Phéniciens. C'est ainsi, dans un autre ordre de choses, que les exemples de sainte Clotilde se propagent au loin. On se racontait, de son vivant, les prodiges de foi et de charité qu'elle accomplissait : les peuples de la mer en écoutaient le récit avec admiration, et plus tard, d'autres souveraines, utilisant ses exemples et marchant sur ses traces, ont hérité de son courage, de sa vertu et de sa sainteté. Du haut du ciel elle a laissé tomber de telles bénédictions, que plus d'une âme lui a dû sa vertu et sa sanctification.

Elle a été revêtue de force et de beauté, et son dernier jour a été rempli de joie. Le ciel lui-même a semblé s'embellir alors pour manifester sa joie de la recevoir.

Elle a ouvert la bouche à la sagesse, et la loi de clémence est sur ses lèvres. Telle est la vie de sainte Clotilde :

si elle fut toujours inflexible dans l'accomplissement du devoir, elle sut cependant pardonner à ceux qui blessèrent son cœur ; si elle fut guidée par la sagesse, dans l'exercice de l'autorité, elle sut cependant condescendre aux humaines faiblesses. *Elle a veillé sur les pas des siens ; mère intelligente et active, elle n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté.*

Ses enfants se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse. Tels furent ses fils : ils refusèrent d'abord de se soumettre à l'action chrétienne, mais ils finirent par reconnaître l'autorité de l'Église et celle de la justice, grâce aux prières et aux larmes de leur mère. Depuis lors, ils l'ont proclamée bienheureuse, chaque fois qu'ils sont venus implorer son pardon, chaque fois qu'ils ont voulu se réconcilier entre eux, après les excès de leur farouche ambition. Puis, elle a été proclamée bienheureuse par les enfants de la patrie, qui sont aussi ses enfants ; car, si les rois sont les pères des peuples, les reines en sont les mères.

Ne la proclament-ils pas bienheureuse en effet, les fils de la France, avec leurs quatorze siècles de Christianisme ? les autels élevés en l'honneur de sainte Clotilde, les églises qui l'ont choisie pour patronne, les œuvres d'art et de piété dont elle a été l'inspiratrice et l'objet ? Oui, tout proclame sa gloire comme reine sur la terre, et comme bienheureuse dans le ciel ?

Son époux s'est levé, à son tour, et l'a comblée de louange, reconnaissant ce qu'il lui doit comme roi et comme chrétien.

O femme forte, s'écrie l'Esprit divin, plusieurs femmes ont brillé par leur vertu : mais vous les avez toutes surpassées !

C'est là un hommage où éclate l'esprit chrétien ; car si notre auguste reine est l'ornement du trône de France, elle est en possession d'une dignité plus grande encore, celle qui résulte de sa sainteté.

Cette considération doit fixer notre admiration , et assurer notre confiance en elle.

La grâce est trompeuse et la beauté vaine, et ne méritent pas toujours des louanges sans restriction; mais la femme qui, ainsi que sainte Clotilde, craint le Seigneur, entrera en possession d'une gloire incontestée.

Donnez-lui maintenant le fruit de ses mains, et ses œuvres la loueront aux portes de la cité, c'est-à-dire, que dans toutes les intelligences qui étudieront les œuvres de sainte Clotilde, qu'en tous les cœurs qui comprendront la pureté et la générosité dont elles surabondent, surgira un cri d'admiration et de reconnaissance.

Et c'est à nous, Français, qui avons étudié une vie si admirable, de donner le signal de ces nobles manifestations; c'est à nous, fils de sainte Clotilde, de nous lever à la face des nations, de proclamer sa grandeur, comme femme, comme reine et comme sainte.



CONCLUSION.

Nous avons raconté la vie de sainte Clotilde, et ce récit a placé sous nos yeux des événements qui prouvent jusqu'à l'évidence, que la nation et la monarchie françaises ont une origine exclusivement chrétienne. Les intelligences qui ne sont dominées par aucun préjugé, en concluront que la Providence a toujours eu des desseins sur le peuple Français, qu'elle en a fait un peuple privilégié.

Mais tant de faveurs, tant de bénédictions, et, par conséquent, tant de gloire, imposent des devoirs de reconnaissance à l'égard du Seigneur de qui nous les tenons.

Or, comment manifesterons-nous notre reconnaissance?

En conservant intacte la foi catholique, au sein de la patrie, et en défendant l'Eglise qui en est elle-même la dépositaire et la gardienne.

Oui, si Dieu a pris soin de former, et de protéger la France, c'est à la France de protéger l'Eglise de Dieu.

Nous devons aussi un témoignage à celle qui a été l'instrument de la Providence à notre égard. Ceux que Dieu a

une fois choisis pour lui servir d'intermédiaire avec l'humanité, gardent des titres à jamais sacrés et ont droit à une impérissable reconnaissance de la part de ceux dont ils furent les protecteurs. D'ailleurs, la félicité dont ils jouissent, les ayant confirmés dans leur noble fonction de protecteurs, a donné une plus grande puissance à leur protection.

Rendons dès lors, nos hommages à sainte Clotilde; puis, fidèles aux traditions pieuses de la France, recourons à sa protection dans tous nos besoins personnels, et surtout dans ceux de la patrie.

Elle a, soyons-en sûrs, toutes sortes de bénédictions à nous donner. Il est une prière déjà consacrée par le temps et par le repentir, que nous ferons bien de lui adresser quelquefois. Dans sa simplicité, elle surabonde d'espérance. La voici : « O vous, qui, par vos vertus, illustrez le trône de la France, et qui, dans les cieux, brillez de l'éclat d'une couronne immortelle, Clotilde, voyez prosterné devant vous un infortuné pécheur qui implore votre protection auprès de Dieu. Dès ici-bas, ce Dieu, qui faisait ses plus chères délices de votre cœur, récompensa votre fidélité, en ouvrant à la lumière de la foi les yeux du grand Clovis, votre époux, après avoir rendu, par vos prières, ses armes victorieuses à la journée de Tolbiac. Hélas! combien auprès de lui maintenant votre intercession n'est-elle pas plus puissante! Parlez-lui donc en ma faveur, auguste reine; arrêtez son bras terrible prêt à frapper un coupable, depuis si longtemps rebelle à ses inspirations saintes et aux attrait touchants de sa grâce. C'est vous, ô Clotilde! que je choisis pour ma médiatrice en ce jour. Portez au pied du trône de mon Sanveur et de mon juge les gémissements de mon cœur que pénètre la douleur la plus vive. Dites-lui que mon retour est sincère, et qu'à jamais je renonce au péché. Pourra-t-il, ce Dieu dont la bonté est infi-

nie, vous refuser mon pardon, vous qu'il comble de toutes les faveurs célestes, vous qui l'aimâtes toujours d'un amour si tendre et si pur '?..... »

Quand un danger menace la France, quand surtout sa foi, noble trésor qu'elle a reçu de sainte Clotilde, est en péril, c'est pour nous une sorte de devoir de recourir à la protection de notre Reine, de lui demander la conservation de ce bien dont elle est si jalouse pour notre Patrie. Quand les inimitiés ont pénétré parmi nous, quand les fils de la France oublient qu'ils sont frères et se dressent mutuellement des embûches, souvenons-nous que sainte Clotilde est la réconciliatrice des Français, parce qu'elle est leur mère. Son cœur d'ailleurs, sait opérer les réconciliations : avant de mourir, sa douceur et son énergie ne réussirent-elles pas à réconcilier ses fils armés pour une guerre fratricide? C'est pour cela qu'au jour de nos inimitiés, tournant nos regards vers le ciel, nous devons la conjurer de faire descendre sur nous les bénédictions du Seigneur, de répandre sur la France et ses enfants, ces douces influences qui désarment les haines, qui rapprochent les cœurs et y maintiennent la paix, par la charité et le pardon.

¹ Cette prière se trouve à la fin de l'office de sainte Clotilde que l'on récite aux Andelis; elle est certainement de beaucoup antérieure à la fin du xviii^e siècle.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE.....	I
INTRODUCTION : Les femmes chrétiennes des cinq premiers siècles de l'Église.....	4

SAINTE CLOTILDE

et les

ORIGINES CHRÉTIENNES DE LA NATION ET MONARCHIE FRANÇAISES.

CHAPITRE PREMIER.

LA VOCATION DES FRANCS.

<i>Sommaire</i> : Le territoire et les peuples de la Gaule. — Les Francs. — Le paganisme et l'arianisme en présence du Christianisme. — Le triomphe des Francs. — Les fils aînés de l'Église.....	33

CHAPITRE II.

CLOVIS, SAINT REMI, SAINTE CLOTILDE.

<i>Sommaire</i> : Les prédécesseurs de Clovis. — Le génie de Clovis. — Défaite de Syagrius. — Saint Remi et Clovis. — Histoire de saint Remi. — Le vase de Soissons. — L'enfance de sainte Clotilde ; sa mère et sa sœur. — La mission d'Aurélien en Bourgogne. — Fuite de sainte Clotilde. — Calomnie de l'histoire. — Soissons. — Les vertus de l'épouse chrétienne....	47

CHAPITRE III.

TOLBIAC.

<i>Sommaire</i> : La naissance d'Ingomir. — Son baptême et sa mort. — La foi et la résignation de sainte Clotilde. — La	

naissance et la maladie de Clodomir. — Sa guérison. — Les Allemands. — Tolbiac. — Description de la bataille. — Prière et victoire de Clovis. — Joie de sainte Clotilde. — Clovis et saint Vaast. — Un miracle. — Saint Vaast et saint Remi.....	85

CHAPITRE IV.

REIMS.

<i>Sommaire</i> : L'entrée de Clovis à Reims. — Les dispositions chrétiennes des Francs. — La foi chevaleresque de Clovis. — Les derniers enseignements de saint Remi. — Le baptême de Clovis. — Le barde des Francs.....	105

CHAPITRE V.

LA SAINTE AMPOULE.

<i>Sommaire</i> : Discussion de ce grand fait historique.....	129

CHAPITRE VI.

LE ROI TRÈS-CHRÉTIEN.

<i>Sommaire</i> : Les périls de l'Église au moment du baptême de Clovis et des Francs. — Les manifestations paternelles des évêques et du Souverain-Pontife. — Les gages d'espérance pour l'Église. — Modestie de sainte Clotilde et douceur de Clovis. — Guerre en Bourgogne et défaite de Gondebaud. — Clovis au tombeau de saint Martin. — Siège de Poitiers et mort d'Alaric. — Abaissement de l'arianisme. — Retour et triomphe de Clovis à Tours. — Séjour à Paris. — Le concile d'Orléans. — La couronne d'or envoyée par Clovis à Hormisdas.....	149

CHAPITRE VII.

SAINTE GENEVIÈVE ET SAINTE CLOTILDE.

<i>Sommaire</i> : Naissance de sainte Geneviève à Nanterre. — Saint Germain d'Auxerre la consacre au Seigneur. — Persecutions qu'eut à subir sainte Geneviève. — Elle rassure et protège la ville de Paris. — Dévotion de sainte Geneviève pour saint Denys. — Siège de Paris, dévouement de	

TABLE DES MATIÈRES.

411

Pages.

la courageuse vierge. — L'affection réciproque de sainte Clotilde et de sainte Geneviève. — Le respect de Clovis pour la sainte héroïne. — La construction de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Sa dédicace.....	494

CHAPITRE VIII.

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT DE CLOVIS.

<i>Sommaire</i> : La cause des fautes de Clovis. — Meurtre de Cloderic. — Jugement de saint Grégoire de Tours. — Meurtre de Cararic et de Ragnacaire. — La justice au ^{vi} siècle. — Remords et expiations de Clovis. — Saint Séverin le guérit. — Dernière maladie et mort de Clovis. — Sa sépulture. — Portrait et éloge de Clovis. — Les honneurs religieux dont sa mémoire a été l'objet.....	243

CHAPITRE IX.

LES ENFANTS DE SAINTE CLOTILDE.

<i>Sommaire</i> : Sainte Clotilde fidèle aux devoirs des veuves et des mères. — Sa fille, sainte Théodechilde. — Clotilde la jeune. — Sa captivité en Espagne, sa délivrance et sa mort. — Défaite de Sigismond et de Gondemart, rois de Bourgogne. — L'ambition de Childebart et de Clotaire. — Le meurtre des enfants de Clodomir. — Évasion de Clodoald. — Le deuil et les larmes de sainte Clotilde.....	243

CHAPITRE X.

SAINT CLOUD.

<i>Sommaire</i> : Clodoald ou saint Cloud. — Sa première éducation. — Son esprit de sacrifice. — Il cherche un refuge auprès de saint Séverin. — Sa retraite en Provence. — Un pauvre revêtu de son manteau. — La lumière nocturne et miraculeuse. — Saint Cloud revient à Paris. — Il est ordonné prêtre. — La solitude de Nogent. — Les vertus du saint solitaire. — Sa mort. — Les pèlerins autour de son tombeau. — La protection de saint Cloud sur la ville de Paris. — L'hommage des siècles. — Les désastres de la révolution. — Renaissance du pèlerinage de saint Cloud..	265

CHAPITRE XI.

LES DERNIÈRES ANNÉES, ET LA MORT DE SAINTE CLOTILDE.

	Pages.
<i>Sommaire</i> : Mort de saint Remi, son tombeau et ses miracles.	
— Mort de sainte Geneviève, la patronne de Paris. — La gloire de sa tombe. — Les outrages des révolutions. — Sainte Clotilde auprès du tombeau de saint Martin. — Entrevue de sainte Clotilde et de sainte Radegonde. — La veuve pieuse. — Fondation d'un monastère à Tours. — Chelles. — Les Andelis. — La fontaine miraculeuse. — Réédification d'une église à Rouen. — Fondation en la ville de Calais. — Les vertus cachées de sainte Clotilde. — Les dissensions des fils de Clovis. — L'orage dissipé par la prière. — Le déclin et la mort de sainte Clotilde.	294

CHAPITRE XII.

LES HONNEURS RENDUS EN FRANCE A SAINTE CLOTILDE.

<i>Sommaire</i> : Les ossements et la châsse de sainte Clotilde exposés à la vénération des fidèles. — Le sens patriotique et chrétien des habitants de Paris. — Dispersion des reliques de sainte Clotilde en diverses églises et monastères. — Leur destruction. — Le pèlerinage des Andelis. — Le trésor des reliques. — Les tentatives de la révolution et la foi du peuple. — Les miracles de guérison. — L'histoire d'une relique insigne de sainte Clotilde. — L'office actuel et celui du xvi ^e siècle. — Sainte Clotilde honorée par les arts religieux.	337

CHAPITRE XIII.

SAINTE CLOTILDE, GLOIRE DE L'ÉGLISE ET DE LA FRANCE.

<i>Sommaire</i> : Les vertus de sainte Clotilde, honneur de l'Église.	
— Ses grandes destinées, honneur de la France. — Sainte Clotilde sous les traits de la femme forte.	387
CONCLUSION.	405

OUVRAGES DU R. P. FR. GAY.

L'ÉCHO DU PURGATOIRE,

Publication mensuelle, formant chaque année un volume in-12 de 438 pages,
Abonnement : 3 fr. par an.

UNE SEMAINE DE SOUVENIRS & DE PRIÈRES POUR LES DÉFUNTS.

In-18. — Prix : 20 c. — Par la poste, 30. — 25 Ex. *franco*, 5 fr.
Le cent, pris à Paris, 15 fr.; *franco*, 18 fr.

MOSAÏQUE CHRÉTIENNE, PENSÉES ET LECTURES DU SOIR.

Un beau volume in-12. — Prix : 2 francs (*franco*),

Tous ces Ouvrages se trouvent chez TOLRA & HATON,
éditeurs, 68, rue Bonaparte, PARIS.

LES LARMES DE RACHEL,

In-12. — Prix : 2 fr. (*franco*), chez Regis-Ruffet, 38, rue St-Sulpicé, PARIS.

HISTOIRE DE LA VILLE DES ANDELIS, PITTORESQUE, MONUMENTALE ET SCIENTIFIQUE,

PAR M. BROSSARD DE RUVILLE,

L'HISTOIRE DES ANDELIS forme deux splendides volumes grand in-8° Jésus vélin, de 500 pages chacun, et est illustrée d'environ cent gravures sur bois, imprimées dans le texte, dont vingt-quatre grands dessins imprimés à part, chez M. Claye, tels que paysages, monuments, sculptures, tombeaux, peintures sur verre, tableaux, portraits, sceaux, médailles, armoiries, objets d'art, etc.

Cet ouvrage est complet en deux volumes, 32 fr., avec le plan des deux villes.

L'éditeur se charge de la reliure de l'Histoire de la Ville des Andelis, avec fers et plaques faits spécialement pour cet ouvrage.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Contant-Laguerre.